

**Mohamed Rezkallah.**

**Le 30.**

**Un feuilleton de rue.**

Ils ont détruit le lieu, mais pas nos âmes...

# Chapitre 1

Une soirée de merde dans le quartier. Jack, Sponk et moi, posés dans un des neuf halls du bâtiment 30, picolons notre whisky, sans faire d'histoires. On joue aux cartes, on se raconte des conneries, des histoires de cul ou de fric, bref la routine. En sortant toutes les dix minutes pour pisser, je lève la tête comme un con pour chercher la lune. La connasse se cache. Il y a juste quelques étoiles qui jouent aux commères. Il fait plutôt bon ce soir, j'en profite et traîne un peu pour finir. Tiens? Un type arrive par ici. Sûrement un client. Je m'égoutte, referme ma braguette et retourne dans le hall.

— Hé les gars ! Y a un service à faire je crois !

— Pas de souci dit Sponk, je m'en occupe.

Le type pénètre dans le hall puis s'arrête net au milieu de nous.

On le regarde un instant, puis Sponk enchaîne :

— T'as besoin d'un truc l'ami ? J'ai ce qu'il te faut ! Shit ? Coke ? Exta ? Weed ?

Le type, silencieux, tête baissée, immobile.

— HÉ TROU DE BALLE !! ON TE CAUSE LA !! crie Jack , déjà à fleur de peau et plein de Ballantines.

Le type, d'un geste ample, en prenant tout son temps, fouille l'intérieur de sa veste et en sort un flingue. Un putain de magnum 357 python.

On percute pas direct, ça semble irréel, si fantastique qu'on ne bouge pas. On reste plantés, là comme des cons. Le premier à émettre un son, c'est Sponk.

— Pu... pu... putain mec !! C'est quoi ça ? Tu... tu... vas nous buter, ou quoi ?

Je demande :

— On t'a fait une barbe ? On t'a frappé ? On t'a volé ton argent ? Agressé ta copine ? Quoi qu'il se soit passé, nous n' avons a rien à voir là-dedans !!

Le type ne cause pas. Il fixe le sol. Il porte un jean gris , une paire d'Air max, un pull-over bleu et une veste en cuir noire. Il n'a pas l'air d'un junkie, ou d'un fou... putain faut pas se fier aux apparences !! Il relève la tête, braque Jack et lui dit :

— Toi ! Mets-lui une grosse gifle, désignant Sponk du menton !

— NON MAIS.....

( PAM !! détonation) Le type a tiré au plafond. Tous les trois en boule par terre.

— Toi ! Il répète à Jack ! Fous-lui une grosse gifle ! désignant encore Sponk.

— VAS-Y JACK !! dit Sponk, T'INQUIÈTE, J'ENCAISSE !!

Jack se dirige vers Sponk et lui envoie une gifle (Clakk !! bruit de claque).

— Plus fort ! dit le type calmement, le 357 pointé sur Jack.

Plus fort !!

Jack prend de l' élan et renvoie une claque. Cette fois l'impact résonne dans tout le hall.

— Encore dit le type ! Plus fort !!!

— Putain.... grommelle Jack ! Cette fois, la claque laisse une marque rouge feu sur la joue de Sponk .

— Excuse-moi mec !! Je suis désolé, je suis désolé, répète Jack à Sponk.

— T'inquiète !! Je te l'ai dit, je suis costaud !

— Toi ! dit le type pointant son arme sur moi. Prends la bouteille et vide-la d'un trait !

Je discute pas. Je prends le Ballantines et bois autant que je peux. Il en restait la moitié, la bouteille est vide. A la dernière gorgée, un câble a pété dans mon esprit, je ne tiens plus debout et m'effondre comme une merde contre les boîtes aux lettres !

— QU'EST CE QUE TU VEUX MEC ? demande Sponk!

C'EST QUOI TON PROBLÈME ?

TU VEUX DE L'ARGENT, DE LA CAME, JE TE DONNE TOUT ET TU FOUS LE CAMP !!!OK MEC ???

— Tu as des extas ? De la coke ? demande le type à Sponk.

— Oui j'en ai, là, juste là, c'est caché dans une des boîtes aux lettres .

Sponk sort toute la drogue de la boîte aux lettres .

— Voilà, prends tout et tire-toi !!

— Avale tout !

— QUOI ?? MAIS ÇA VA ME TUER !! NON NON NON !!  
VA TE FAIRE FOUTRE !! ENCULÉ !!

Le type s'avance droit sur Sponk et pose le canon glacé du python sur son front :

— A-V-A-L-E T-O-U-T !!!

Jack baisse la tête, moi je vomis. Sponk chiale, le flingue braqué sur sa cervelle. De sa main tremblante, il ramène à sa bouche le mélange de poudres et de pilules et s'empiffre jusqu'à l'étouffement.

— MOUALA T' MONTEN MENMULE MHEI N?

T'MONTEN ??? ( Voilà, t'es content enculé hein ? T'es content ?)

— Gifle-le !! dit le type à Jack désignant de nouveau Sponk , qui chiale, mâchant ses extas et sa coke !

Jack ne réfléchit pas et envoie une grosse gifle à Sponk qui en recrache un nuage de poudre par le nez !

— Encore, et ne t'arrête pas cette fois !!

Jack gifle Sponk. Il le gifle à mort . Le visage de Sponk, couvert de farine, violacé, d'où coulent de grosses larmes, ressemble à celui d'une vieille Roumaine faisant la manche à un feu rouge.

Jack semble prendre du plaisir, ou, est-ce le litre de whisky que je viens de boire cul-sec qui salope mes perceptions ? Un instant, j'ai cru voir quelqu'un pénétrer dans le hall puis s'enfuir à toutes jambes.

— Stop !! ordonne le type à Jack. Déshabille-toi maintenant ! Jack, sans le quitter des yeux, se fout à poil.

— Pisse-lui sur la tête ! dit le type, me désignant par le bout du canon de son arme.

Tel un automate, Jack s'approche de moi et un gros jet d'urine se déverse sur mon visage, ça me rentre dans le nez, la bouche, ça me pique les yeux ! J'en bois au passage. ( Dring)

L'ascenseur s'ouvre. Un vieux papy, relax, au ralenti, traverse le hall, comme si nous n'étions pas là.

Jack finit enfin de pisser. Le type sort un sac plastique d'une de ses poches, le jette à Jack et d'une voix douce lui dit :

— Chie maintenant ! Chie et fourre tout dans le sac !

Jack se met accroupi et pousse. Pousse. Il chie une grosse merde puante, d'où s'élève un doux halo de fumée. Il la

dépose dans le sac plastique teinté de marron, et redonne le paquet de merde au type.

Le type récupère le sac, le considère et le fourre dans l'intérieur de sa veste en cuir.

— Assieds-toi !!

Jack, à poil, le cul plein de merde s'exécute et s'assoit sur le carrelage froid du hall d'entrée.

— Écoute-moi attentivement !

Jack répond d'un signe de tête !

— Il y a quelques années de ça. Un jour d'été. Un jeune couple fraîchement marié, montait à bord d'un train, pour une balade en amoureux. Partis de Nice, il se rendaient à Cannes. Tout le long du trajet, installé sur la banquette qui leur faisait face, un homme, l'air suspect, cerné, mal fagoté, regardait avec insistance la jeune mariée.

La jeune épouse gênée, le fit remarquer à son époux.

— Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme ça lui ? Vas-y chéri, nique-lui sa race !

L'époux, d'une manière un peu rude demanda à l'homme d'en face d'arrêter de regarder sa femme:

— Arrête de mater ma femme ou je te casse la bouche, enculé !!

Une bagarre éclata entre les deux hommes ! L'homme d'en face, prit le dessus sur le jeune époux. L'époux gisait, à terre, inconscient . L'homme d'en face ouvrit les portes du train qui filait à toute allure . Et tout en fixant la jeune mariée droit dans ses prunelles humides, il souleva son époux comme un sac de patates et le jeta hors train.

— Regarde ce que j'en fais de ton mec...

Ensuite il referma les portes et reprit sa place comme si de rien n'était.

Jack, l'écoute avec attention. Le type prend une pause, reste silencieux, attendant une réaction de sa part.

— Drôle d'histoire ! Mais je n'ai rien à voir avec ça ! Où est le rapport avec nous ?

— L'homme du train, poursuit le type, lors du procès, a été jugé non coupable : atteint de démence et d'une défaillance chronique de la mémoire , un Alzheimer de type inconnu. Quant à l'autre type, l'époux, lui, il est devenu tétraplégique, sa femme l'a quitté.

— ..... ! pas de réponse de Jack.

— Cette histoire ne te rappelle rien ?

— Non que dalle ! répond Jack.

Le type commence à rire, un rire nerveux, étouffé. Son magnum braqué sur Jack , il se marre, comme si on venait de lui raconter une bonne blague.

Tout en ricanant, parlant dans sa barbe, il nous vise à tour de rôle et se dirige vers la sortie du hall à reculons. Il jette un œil sur Sponk inconscient, sur moi bourré qui baigne dans la pisserie et sur Jack assis par terre, de la merde plein le cul.

— Je reviendrai.... dit-il avant de s'en aller.

## Chapitre 2

Je me réveille lendemain vers 15h avec une gueule de bois de feu. Je me souviens même pas comment j'ai fait pour me traîner jusqu'à chez moi.

Après avoir bu une cafetière et une douche d'une heure, je vais

au 13 sonner chez Sponk. Personne ne répond au parlophone. Il doit encore dormir. Pas étonnant après ce qu'il a pris dans la gueule. Je reste un peu au pied de la tour et regarde les gosses qui jouent avec un meuble démonté. Il fait bon. C'est calme. Ça sent le ragoût, les épices. Enzo habite au 13 aussi. Y manque une clope pour faire un joint. Peut-être qu'il peut me dépanner. Je sonne chez lui:

— OK, pas de souci, je descends, il répond.

Moitié Turc, moitié Breton, Enzo est une sorte de geek qui est tombé amoureux de la première pute qui l'a dépuclé à ses 21 ans. Un bon bougre. Il me dépanne de trois clopes. Y me dévisage et me lâche :

— Toi t'as passé une soirée de merde ! Ça se voit comme une femme qui pisse debout !

— Oui carrément, je dis.

J'hésite puis lui raconte. Il m'écoute avec sérieux tout en tirant fort sur mon joint.

— Zin, c'est pas un biberon!

— Scuse, scuse! Vas-y continue.

Je finis le récit. J'attends sa réaction. Il reste les yeux fixés au loin un moment comme perdu dans ses souvenirs.

— Ho, Enzo! Reviens sur terre!

— Ton histoire me rappelle un truc. Ce fait divers est passé dans le journal je crois. Le type était en chaise roulante devant le palais de justice. Sa femme à côté de lui faisait la gueule. L'autre type qui l'avait jeté hors du train était un sociopathe et ce jour-là il n'avait pas pris ses médocs depuis trois jours. Ils on dû le relâcher. Les rumeurs disaient que le fou habitait aux Moulins. L'autre, en chaise roulante, venait de Nice-Nord je crois. Ils avaient lancé une chasse à l'homme par la suite. Plein



de pauvres innocents ont été lynchés, mais jamais ils on attrapé le bon. Il avait disparu de la surface de la planète.

Je roule un autre joint.

— Il y avait une injonction qui protégeait le coupable. Pas le droit de s'approcher de lui. Alors, ils ont dégommé tous ceux qui pouvaient le connaître.

— Ça sert à quoi de faire ça ? Ses jambes vont pas reprendre vie pour autant. Sa meuf c'est une vraie pute ! Juste une excuse pour faire le bordel ! Crois-moi le type était décidé. Il a joué avec nous comme un chat avec des souris de laboratoire. J'ai eu la peur de ma vie. Heureusement, j'étais bourré.

— Moi, dit Enzo, je le chercherais toute ma vie le type qui m'humilie devant ma femme. Et je le torture jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Faudrait que t'aies déjà une femme !

— Enfoiré !

On rigole un peu, parle de tout et de rien. Le temps passe tranquillement.

Je pense à sonner chez Jack mais ses parents ne veulent pas qu'on les dérange. De toute façon il va pas tarder à sortir. C'est la fin de la journée. C'est son style d'heure. Il ne sort jamais le matin ou l'après-midi. Une fois la journée finie, il débarque.

— Et si c'était Jack ! Le taré du train !

— De quoi tu parles ?

— Pourquoi le type lui a raconté l'histoire à lui spécialement ? Puis on sait que Jack aime les embrouilles. Il kiffe se battre et il a peur de rien.

— Mais non, tu dis n'importe quoi !

— Et je sais pas, chaque fois que je croise son père, je me sens

mal à l'aise. On dirait qu'il porte le poids du monde sur son dos !

— Non, ça n'a pas de sens ! Pourquoi il l'a pas buté alors? Il en avait l'occasion...

— Bonne question! De toute façon, faut que j'en parle avec Sponk.

— Il est à l'hôpital Sponk. Ils sont venus le chercher ce matin. Je me demandais pourquoi et maintenant je sais. Avec toute la coke qu'il a avalée, il a dû passer un sale moment le pauvre !

— Merde ! J'y ai pas pensé. Je suis encore dans le coltard. Il va sûrement rentrer en taule. Il était en conditionnelle.

— Tu sais qui connaît bien Jack depuis qu'il est tout gosse ? me demande Enzo.

— Qui?

— La dame de la laverie, Madame Abalib.

## Chapitre 3

Madame Adalib, faut le savoir, avait un faible pour les jeunes hommes. Divorcée, mère de deux enfants, une cougar de cinquante balais, qui puait la Soupline et l'eau de Cologne. Toute la vieille place lui était passée dessus. La grande place aussi. Mais depuis qu'une cystite générale avait touché le quartier et que plus personne ne pouvait pisser sans hurler sa race, plus personne ne touchait Madame Adalib. Si bien qu'elle a la dalle. Une dalle de taulard mexicain. Elle passe ses journées à mater par la buée de sa vitrine tous les petits minets du coin, la bave aux lèvres et la chatte qui brûle.

Elle habite au bâtiment 20. Le même immeuble que Jack. Ce coin du quartier et plutôt calme. C'était logique qu'elle le

connaisse et même possible qu'elle se soit occupée de lui pendant son enfance. Pour qu'Enzo soit au courant de ça, il avait dû en passer des nuits chez madame Adalib.

Tout en longeant le 11 par l'intérieur, je me demande si ça en vaut la peine d'aller voir cette vieille folle. Je n'ai rien à gagner. C'est inutile. Mais j'ai rien à foutre de mieux. Et si mon pote Jack est un psychopathe et que, par sa faute, j'ai failli crever comme un chien et que Sponk va refaire de la taule, il faut que je le sache. Si c'est lui le fautif faudra qu'il paye. C'est tout.

J'arrive sur la vieille place. Je ralentis le pas. Les basketteurs font un barbecue. Faut pas qu'on me voie. Si on capte que j'entre dans la laverie on va me faire le bordel pendant des mois. En mode Ninja. Ça pue le bon graillon. Y a du bon vieux funk dans l'air. Au Lido-in ça joue aux cartes. Quelques vieux papys traînent la patte. C'est plutôt calme. Je bifurque sur la droite, passe devant le taxi-phone, le tabac, et en deux-deux, entre dans la laverie.

— Bonjour, madame Adalib!

Elle regarde la télé sur un petit poste portable. Il n'y a personne d'autre. Elle lève les yeux sur moi. Son visage est fripé, recouvert d'un épais maquillage. Sa lèvre inférieure tremblote. Les sèche-linge font un bordel pas possible. Elle se lève, regarde par la vitrine, et me fait signe de la suivre dans l'arrière-boutique. Elle roule du cul.

Je m'exécute, lui emboîte le pas. Elle porte un robe noire affreusement serrée et pleine de taches de Javel. Elle tire le siège roulant de son bureau, allume une clope et attend que je parle.

— J'ai un service à vous demander !

— Attends mon joli ! T'es au courant gamin, que j'ai attrapé la chtouille ! T'as pas peur toi ! Je suis flattée...

— Non, c'est pas ça! Je voudrais que vous me parliez de Jack.

Vous savez... votre voisin, le petit Jack...

Son regard se fixe. Elle semble perturbée.

— Pourquoi veux-tu que je te parle de Jack ?

— Pour rien ! C'est juste comme ça...

— Et tu veux savoir quoi au juste ? Il sait que tu enquêtes sur lui ?

— Ça peut rester entre nous, madame Adalib. Il a pas besoin d'être au courant.

— Et j'y gagne quoi au juste ?

Ça sentait la mort-aux-rats dans cette pièce. Je me sentais pris au piège d'un coup. Je n'aurais pas dû venir ici.

— Vous voulez gagner quoi, je demande?

Elle se met à sourire. On dirait un gamine. Elle fait peur !

— Passe chez moi ce soir. À vingt heures. On en discutera autour d'un bon verre.

— Vous êtes sérieuse?

— À toi de voir, mon garçon...

— Vous avez une cystite bon sang, ça vous arrête pas ! Vous voulez me la refiler ?

— Bien protégé, on risque rien, mon chou.  
Je ne réponds rien.

— À ce soir alors ! Et sois à l'heure. J'ai horreur du retard.

Sans répondre, j'abandonne la folle et quitte la laverie.

# Chapitre 4

La vie est faite de choix. De choix stupides et inutiles. PQ rose ou bleu ? Dentifrice high définition, ou fluoré goût menthe ? Ce con ou cette conne ? Partir ou rester ? Tout est dans le détail. Le menu détail. On s'y donne à fond. Ces petites choses auxquelles on s'accroche pour ne pas se retrouver seul face à sa grande vie de merde. On s'y donne corps et âme. Tout entier. Pour une vie qu'on a pas choisie. Oui, c'est ça, je suis pris dans une vie que j'ai pas choisie, face à un nombre infini de choix débiles et inutiles que je dois choisir.

Je pense à ça en me rendant sur la grande place. Madame Adalib m'a fait froid dans le dos. On dirait une mygale qui se cache sous une forme humaine pour mieux bouffer ses proies. Une prédatrice au sang froid, autrement dit une pute finie. Si je dois me rendre chez elle, ça risque d'être chaud. Je réfléchis, je me triture la cervelle. Il me faut un plan. Sur les bancs verts de la grande place, des mères arabes, en bandes organisées, s'échangent des potins. Ça cabre en spirit. Dans le fond, sur la table de ping-pong, ça fume tranquille, ça drague des petites.

Je me souviens que Sherifa me doit de la thune. Vingt euros. Je l'avais prise en flagrant délit en train de fumer sur le tourniquet en bas de la tour 31. Elle s'était mise à chialer. Elle croyait que j'allais la balancer à son grand frère. Je l'avais rassurée et lui avait dit que si elle voulait que je le dise pas à son frère qu'elle ne prenne du shit que chez moi. Elle avait dit « oui ». Et la dernière fois que je l'ai servie, je lui ai fait crédit. Il ne faut jamais laisser les crédits trop longtemps à l'air libre parce que sinon, on risque de finir chauve, enfermé dans un Algéco, à jouer les hommes de sécurité dans un terrain vague. C'est la fin du mois et je suis raide. J'ai avancé de l'argent à Sponk et je suis pas près de le revoir, ni lui, ni la thune.

Je quitte la grande place en longeant le petit parc au-dessus du

35 rempli de merde. Passe sur le petit chemin entre la tour 31 et 32. Les conteneurs sont remplis à craquer, des mouches les survolent avec joie. Je croise deux potes, dis « bonjour » et les esquive. La nuit arrive doucement. Ça se rafraîchit. Au pied du bâtiment 19, je siffle trois fois. Rien. J'attends. Siffle encore.

Le petit minois coquin de Sherifa apparaît derrière le rideau et disparaît.

— Je t'ai vu. Rends pas fou, descends !

— J'ai pas tes sous, elle répond !

— Cale je t'ai dit !

— Et si mon frère nous voit ?

— Il est à Amsterdam ! Allez descends.

— Tu vas me faire quoi ?

Elle commence à paniquer.

— Rien, je veux juste te demander un truc !

— Wallah, j'ai pas confiance en toi ! T'as une sale tête là, t'as l'air vénère.

— Je vais te balancer à ton frère si tu continues comme ça !  
Descends je te jure sur la tête de ma daronne je te fais rien !

Elle disparaît derrière le rideau. Au bout de cinq minutes elle déboule. Pas coiffée, tignasse grasse, en survêtement et tongs. Je l'intercepte avant qu'elle ne sorte de l'entrée et on monte dans sa cage d'escalier. Elle se plaque contre le mur et me regarde intensément de son regard noir charbon.

— Alors tu veux quoi ?

— J'ai besoin que tu me rendes un service !

— Tu veux quoi, que je te suce ? Tu veux me baiser ? C'est ça ?

— Calme-toi, on est pas dans un feuilleton américain ! Je suis pas un créancier de l'Opam.

— Je les ai pas tes sous ! Tu vas me faire quoi... j'ai rien à te donner !

Son survêtement Lacoste jaune canari lui va à ravir. Grosses cuisses, gros cul, mate de peau, grands yeux profonds. Une pure Marocaine.

— Faut que tu me trouves des cachets pour dormir.

— Des quoi ?

— Des somnifères ! Des bonbons magiques.

— Pour quoi faire, tu veux ça ?

— C'est pas tes affaires, t'es trop curieuse !

Elle se touche les cheveux. Elle réfléchit. Un vent agréable nous vient par l'extérieur. Les bruits des marmites et des couverts commencent à sonner. La nuit continue sa descente en douceur sur le quartier.

— Ma mère en prend des fois, des cachets. Elle dort pendant deux jours après. Et elle se rappelle de rien.

— C'est parfait ! Prends-en le plus possible. Si tu fais ça, on est quittes. Promis.

— Je vais essayer, mais je promets rien ! Putain... c'est la honte chez nous ça, ma mère elle prend des cachets pour dormir, c'est chaud ! Ne le dis à personne...

— Je le dirai à personne, te-casse, puis tu sais, tout le monde prends des cachetons, tout le monde se drogue, que ce soit de l'alcool, du café, un cachet, un dragibus, de la musique, des chips, un film, c'est la même chose, juste des moyens pour fuir la réalité.

— Je comprends rien à ce que tu dis, tu fais peur des fois,

crois-moi !

— Laisse couler. Je reviens à dix-neuf heures trente pile sous ta fenêtre. Sois prête avec les cachets.

— Je t'ai dit, je fais ce que je peux !

— Non, t'as pas le choix ! Tu le fais c'est tout !

Sans dire un mot, elle redescend les escaliers et rentre chez elle. Moi je rentre chez moi. Je vais me faire tout beau, tout propre, tout charmant, pour mon rendez-vous de ce soir.

## Chapitre 5

Je me suis douché. Rasé les couilles, la tête, la barbe. Parfumé. J'ai enfilé une tenue correcte. Jean brut et chemise blanche. J'ai fait des pompes. Bu au goulot du whisky pour le courage. Et je suis sorti. J'ai traversé le quartier comme une ombre pour pas me faire voir. Même pour l'enterrement de mon père, je ne m'étais pas fait aussi clean. J'arrive sous la fenêtre de Sherifa.

— Pourquoi t'es fagoté comme un gigolo ? elle me demande.

Elle me regarde, se moque de moi un petit moment et me jette les cachets. Y sont tout petits sans rien écrit dessus.

— Ferme-la petite conne ! Allez bye.

Je fourre les cachetons dans ma poche de poitrine et me rend au bâtiment 20. Dans la cour des gosses jouent au football. Ils me reluquent. L'un d'entre eux, rouquin et maigre comme un câble de frein de vélo, vient vers moi et me demande.

— Vous êtes un stups ?

J'ai envie de rire mais reste sérieux.

— Oui, tu m'as repéré ! Fous le camp gamin. Retourne jouer au ballon.



Il repart en courant vers ses copains. Je regarde au balcon.

Madame Adalib est à sa fenêtre elle me fait signe de monter. Elle habite au deuxième. Je grimpe les escaliers. L'odeur d'amiante de la cave remonte jusqu'aux étages. Malgré moi, je commence à bander. Je suis un homme je n'y peux rien. Cette salope est drôlement forte. Elle se tient dans l'encadrement de sa porte. Habillée d'un petit décolleté rouge et d'une jupe courte blanche, en pantoufles. Elle sent le bonbon à la fraise. Ses lèvres sont d'un rouge sang. Elle me regarde de haut en bas comme un kebab.

— Entre, je t'en prie.

J'entre. C'est sombre, illuminé par de doux halogènes aux couleurs psychédéliques. Une musique de sex-shop tourne en fond à faible volume. Je la suis, elle m'amène jusqu'au salon où une table est dressée de chandelles, verres à vin et autre babioles du genre.

— Qu'est ce que tu veux boire ? elle me demande.

Une bouteille de rouge pas encore ouverte attendait sur la table.

— Du vin rouge. Je vais ouvrir la bouteille, si vous le voulez bien. C'est le boulot d'un homme, ça.

— Cesse de me vouvoyer, appelle-moi Karine. Vas-y je t'en prie ouvre la bouteille. Je suis morte de soif.

Un grand portrait de Marilyn Monroe mange la moitié du mur du salon. Marilyn m'observe de ses grands yeux tristes, j'ai l'impression qu'elle sait ce que je m'appête à faire.

— Pas de souci, Karine, Où se trouve l'ouvre-bouteille ?

— Dans la cuisine, attends je te montre !

— Ça va, ne t'inquiète pas, je vais trouver. Assieds-toi et détends toi. La soirée ne fait que commencer.

Elle sourit et s'installe sur le canapé. Je vais à la cuisine. Elle est grande est propre. Les placards sont peints en rouge. Le plan de travail est en marbre. Ça paye le linge sale ! Je sors les cachets de ma poche et les écrase avec le cul de la bouteille en vitesse. Ça marche, ça devient de la poudre. Je sens une présence dans mon dos.

— Qu'est-ce que tu fous mon chou ? Tu essaierais pas de me faire un sale coup tout de même ? Je sens une pointe dans mon dos.

— Karine c'est quoi que tu pointes dans mon dos ?

— Un 357 magnum, mon chou !

Elle se colle contre moi et commence à me flatter les couilles tout en me soufflant dans le cou.

— Tu as la peau douce...

— J'ai quoi ?

— Ferme-là petit con ! Tu crois que je t'ai pas vu venir ? Tu me prends pour une débile ?

— Mais non... c'est pas ce que tu crois, c'est de la poudre excitante, un genre de potion sexuelle. Je voulais qu'on en prenne, histoire de planer à mort.

— J'espère que tu dis vrai mon chou, parce que tu vas en prendre en premier et après je te suivrai dans ton monde magique. Et si tu te fous de moi, je te bute et te fais disparaître, comme j'en ai fait déjà disparaître des dizaines ! Et ne crois pas qu'un coup de feu va alerter les gens, on est aux Moulins, mon chou, ça tire tous les quarts d'heure !

Je suis dans la merde. Par la fenêtre la nuit et totale maintenant. J'entends les télés qui jasant et les voisins qui dînent.

— OK, OK... je me rends, c'est pas de la poudre magique. Je

voulais vous endormir. Voilà !

— C'est pas bien ça, mon chou, pas bien du tout.

— Tu vas faire quoi Karine ? Moi j'ai prévenu des potes que j'étais ici. Si je disparaissais on viendra te voir pour te demander des comptes !

— Mon cul, tu es tellement con, et tu as tellement honte que tu n'as rien dit à personne. J'en suis sûre et certaine, mon chou !

— On parie ?

— Pour l'instant, bite sur pattes, ce que tu vas faire c'est mettre ta poudre dans le verre et en boire de grandes gorgées ! Tu as compris ?

— Non... Karine... Non !

Elle pointe le magnum sur moi et arme le chien. Elle se rapproche. Me regarde droit dans les yeux. Son haut transparent laisse apercevoir ses seins refaits. Sa jupe se retrousse. Ses cuisses sont parsemées de veines bleues. Le canon est sur mon front.

— Je vais te faire un trou dans le crâne, te découper en morceaux et te manger en un mois ! Petit Arabe de merde ! Petite peau douce de merde ! Pourquoi ne pas simplement baiser avec moi ? Te laisser faire ? Pourquoi faut-il qu'on en arrive là ?

Je n'avais pas de réponse. Pris à la gorge, A défaut d'autre chose je dis.

— Je veux savoir ce que vous savez sur Jack. C'est tout ! On s'est fait braquer l'autre soir au 30. Et je pense que c'est de sa faute. Tu t'es occupée de lui quand il était gosse. Tu dois savoir des choses ? S'il est perturbé, ou j'en sais rien.

Tout en parlant, mon corps agit seul et je trouve le tirebouchon, ouvre la bouteille et verse la poudre dedans. La peur vous rend

coopératif .

— Peut-être que je dirai ce que je sais ! Mais pour l'instant, bois, bois jusqu'à plus soif !

— Karine, s'il te plaît...

Elle tire !!! La balle frôle mon crâne et s'échappe par la fenêtre. Je suis sourd. Un son strident me perce les tympans ! La pute a tiré, elle est folle, elle est tarée. Je veux m'échapper mais elle bloque la sortie de la cuisine avec son gros corps, tout en pointant son arme sur moi. Sa bouche remue mais, je n'entends rien. J'ai trop mal aux oreilles. Son regard se pose sur la bouteille et sur moi. Elle veut que je boive. La haine déborde de ses yeux. J'ai peur. Extrêmement peur. Je risque de me pisser dessus. Je tombe à genoux et joins mes mains comme pour une prière.

Karine prend la bouteille et la pose sur le sol devant moi. On dirait qu'une scie passe au ralenti au centre de ma cervelle, comme quand on coupe une pomme en deux. Elle est folle. J'en suis sûr. Je suis en danger. Voilà le choix, je n'ai plus de choix. Je prends la bouteille et bois.

— Voilà, ma peau douce, c'est bien, gave-toi de ta propre bêtise. Tu vas voir, je vais bien m'occuper de toi.

## Chapitre 6

J'ai vidé la bouteille de moitié. J'en peux plus. Elle m'a traîné, en me menaçant, jusqu'au canapé du salon.

Puis à l'aide de menottes, avant de me foutre à poil, elle m'a attaché les mains et les jambes. Elle est maintenant en dessous sexy et se déhanche sur de la musique suave en jouant avec le flingue. Elle attend de voir si je vais m'endormir.

— Petit con, regarde comme je danse ! Regarde comme

j'ondule du bassin. Ça c'est de la femme ! Tu vois, si je pouvais, je me baiserais moi-même, tu sais ! Je me la mettrais tout au fond ! Et toi tu en as pas envie ? Tu veux pas me prendre et te venger d'être ligoté comme un ver de terre ?

— T'es tarée Karine! Je sais pas quoi te dire...

— T'as beau dire, jouer les bons samaritains, mais ta bite ne ment pas, plus je me trémousse et plus ton deuxième cerveau grossit. Tu vois le corps ne ment jamais.

Je ne me sens pas sur le point de m'endormir. Les cachets doivent mettre du temps à agir. Le vin m'a barbouillé. Je suis presque bourré.

Y a toujours Marilyn sur le mur qui me regarde. La connasse se marre. A côté du canapé, il y a un aquarium vide. Sur la table basse un cendrier plein. Les fenêtres du salon sont condamnées avec des plaques de métal peintes en bordeaux. Du coup faut s'approcher pour le voir.

— Petit débile ! Ne bouge pas je reviens.

— Où tu veux que j'aille ? Espèce de folle.

Elle quitte le salon en se marrant. Je m'en veux de bander. Je m'en veux vraiment. Qu'est-ce qu'elle va faire? J'ai peur ! Je suis sûr qu'elle va me tuer. J'en suis certain. Il faut que je m'échappe. Les cachets ne font pas effets. Toujours pas. Je panique... Karine est de retour.

— Regarde ça !

Elle pose un vieux carnet poussiéreux sur la table. Il est dégueulasse. En lambeaux.

— C'est un de mes nombreux journaux intimes. J'y consigne tout depuis mes 16 ans. Absolument tout. Et dans celui-ci, qui date de... au moins vingt ans, il y a tout ce que tu veux savoir sur ton pote Jack.

— Est-ce que je peux le lire, je demande bêtement.

— Tu vois, si tu avais demandé gentiment, que tu m'avais laissé te faire une petite pipe, je te l'aurais filé et servi le café en plus! C'est dommage que tu aies voulu jouer les Tony Montana.

Les caïds de là pègre! Il crève à la fin du film, tu sais?

— J'aime pas ce film ! Bon alors on s'arrange comment ? Tu vas pas me laisser attaché comme ça toute la nuit quand même ?

— Je veux te monter dessus ! Et coulisser le long de ton manche de petit débile ! C'est tout ! Et si tu refuses, je ferai en sorte de ne laisser aucune trace de toi.

Je suis acculé ! Dans la merde ! Soit elle me bute et me bouffe soit je me la tape ! Je me rends. Je me laisse faire, je suis un faible... je ne sais même plus pourquoi je suis là ! Et ces putain de cachets qui ne marchent pas... Elle avance vers moi. Chatte en avant. Elle n'est pas rasée. Elle sort la clef des menottes d'entre sa cuisse et le bas résille et la pose sur la table. Merde... Elle se met à califourchon sur moi. Ses cuisses sont glacées. Elle m'attrape le visage et m'embrasse. Le magnum est sur le canapé...

— Ah les belles lèvres que tu as ! Et cette peau douce... c'est de la soie... c'est... haaaa... haaaa, tout à moi ! Hein ! Tout à maman !

Elle m'a mordu la lèvre. Je saigne. Sa langue a le goût du sirop pour la toux. Je bande comme un âne russe.

Elle m'agrippe le sexe et le fourre dans sa grosse chatte, à froid !

— Oh putain, il a touché le fond!

C'est mouillé à l'extrême. je commence à perdre conscience. Je me sens apaisé. Presque heureux ! Je me penche en avant et embrasse Karine. Ça l'étonne. Ça la rend presque belle d'être étonnée. Elle bascule en arrière, se tient dans le vide pendant quelques secondes, tombe et se fracasse l'arrière du crâne contre la table. Ça a fait un son morbide. Comme une biscotte qu'on écrase. Je regarde la scène. Elle convulse, se mord la langue, de l'écume blanche et épaisse lui sort d'entre les dents. Elle saigne beaucoup. C'est pas grave. Je souris. Je suis zen. Je suis le Bouddha du Maghreb, je sens que je glisse dans le monde de Morphée. Je suis bien. Royal. Je m'endors... bonne nuit.

# Chapitre 7

Je me suis réveillé 24 heures après. Complètement défoncé. La gueule scotchée contre le cuir du canapé, les bras et les jambes ankylosés. Je baigne dans ma pisse et ma merde. Le soleil du matin filtre par les interstices de la fenêtre condamnée. On dirait qu'il fait beau. Une odeur âcre et épaisse flotte dans la pièce. Je décolle mes paupières tant bien que mal pour mieux voir. Mes poignets me font souffrir. Des souvenirs me reviennent par fragments. Karine est au sol. Elle ne bouge pas. Le parquet est recouvert d'une flaque de sang qui a commencé à sécher.

L'odeur est insoutenable. Elle aussi s'est chié dessus. Je crois qu'elle est morte. Je crois bien. Je me traîne jusqu'à la table basse, en me traînant dans la mare de sang, en rampant sur Karine, et j'arrive à récupérer les clés des menottes. Je me contorsionne comme une petite gymnaste chinoise et arrive à me libérer. J'ai du sang partout sur moi. Je suis sûr qu'elle est morte. Son crâne est tout gonflé et on voit à l'intérieur.

Je prends le flingue, le mets hors de sa portée. On ne sait jamais. Je vais dans la salle de bains. Je reste longtemps sous l'eau brûlante. Je me frotte partout à m'en déchirer la peau. J'ai peur d'avoir attrapé une maladie. Je pleure. Je pleure un temps indéfini.

Je fourre mes affaires dans la machine à laver. Cette connasse les avait jetées par terre et du sang et de la pisse les ont tachées.

J'envoie un lavage express. Je prépare du café. Je reste dans la cuisine. Je ne veux plus aller dans le salon, c'est l'enfer là-bas. Je me souviens du journal intime. Je suis obligé d'y aller. C'est insupportable comme ça pue. L'intérieur d'un être humain c'est des tripes et de la merde, rien d'autre, on a beau se draper des



plus fins tissus, se donner les plus grands titres, se pavaner sur scène, à la fin, on est tous qu'un tas de viande dégénérée en sursis. J'enjambe Karine. Ses yeux sont ouverts. Elle est toujours étonnée. Je prends le cahier et m'enfuis. Cette pute m'a tiré dessus. Ça me revient.

Le café a coulé, je m'en sers une bonne tasse et profite du soleil qui entre par la fenêtre. Vu d'ici, on ne peut pas soupçonner ce qui se trame à l'intérieur. Les gens se lèvent, déjeunent, regardent la télé, baisent, se disputent, sans imaginer une seconde qu'une folle perverse habite à côté de chez eux, et qu'elle est morte. Je dois faire des analyses. Je flippe trop d'être malade, de chopper une MST, ou cette putain de cystite. Quand j'y pense, les cachetons que m'a filés Sherifa c'était de la bombe. Sa mère doit en avoir gros sur la patate pour s'envoyer ça dans le gosier.

Et tout ça pourquoi ? Pour ce vieux cahier qui tombe en ruine. Il devait être rose au départ. Avec des cœurs et des petits froufrous en ornement sur la couverture. Je souffle dessus. De la poussière me pique les yeux. J'éternue. J'ouvre la première page. Il n'y a ni titre, ni préambule. L'écriture est soignée. Je lis

:

29 juillet 1982. 11h00

*« Aujourd'hui, c'est le grand jour. Juste après avoir enfin emménagé seule, j'ai mon premier boulot. Je fais du babysitting pour les voisins et m'occupe de leur fils Jack. c'est un mignon petit garçon de quatre ans. Son regard est triste je trouve. Mais il adore la compote, les legos, les Disneys, et quand je lui lis une histoire. Je pense que je plais à son père. Et si je peux fricoter avec lui je n'hésiterai pas.. sa femme n'est pas très belle, je trouve. Moi, je suis beaucoup plus jolie. À 19heures ils sont venus chercher le petit Jack. Je ne leur ai rien dit. Mais je pense que le petit a une sorte d'hyperactivité*

*latente. Je pense que je ferais une bonne mère. Dommage que je suis stérile. Mais d'un autre côté c'est très bien comme ça. Je n'arrivais pas à lui faire faire la sieste aujourd'hui, alors je lui ai un peu touché le kiki. Et ça l'a calmé. »*

Merde !! Je referme le cahier. Il y a du bruit dans le salon. J'entends comme des plaintes. Ou c'est la machine à laver en mode essorage qui fait ce bruit atroce? Des gémissements ! Je vais voir. Tout semble calme. Puis...

— Hooo...

Putain, elle est pas morte ! La conne !

— Aidez-moi... aidez-moi... j'ai mal.... la tête....

Bordel, qu'est-ce que je dois faire ? Mon linge n'a pas fini de tourner dans la machine. J'ai pas envie de rester en présence d'un cadavre vivant ! Ou être là quand elle va clamser. Son âme va venir me hanter après, rester collée à moi, pour l'éternité ! J'ai entendu des histoires comme ça ! Et j'y crois ! Je me souviens de Polo un jour qu'il était aux toilettes, et d'un coup on lui mit une grosse gifle ! Dans les toilettes, alors qu'il était seul ! Son regard en sortant des chiottes ! Il était choqué. Il en est devenu dingue, au point de suivre le programme de réhabilitation pour les sensibles mentaux dans les bâtiments Space sur le boulevard. Quand je le croise maintenant je change de trottoir !

— Si vous plaît... aidez-moi... je sens plus mon corps....

J'y crois pas, elle a le crâne troué comme une tirelire et elle vit toujours. Faut que je me bouge, la chance n'est pas de mon côté ! Je dois composer avec. Je suis en peignoir. J'ai pas le choix, je vais devoir sortir comme ça et traverser le quartier. Si je ne me trompe pas, on est dimanche. Donc ça devrait aller. Je récupère le cahier, le flingue. J'arrête la machine-à-laver. La sécurité se

débloque au bout de deux minutes. Je récupère mon linge mouillé et le fourre dans un sac plastique. Je vide le reste du vin dans l'évier. Souffle sur le reste de poudre qui reste sur le plan de travail.

Avec un torchon, j'efface mes empreintes autant que je peux. Bien qu'il doive y avoir tout mon ADN répandu dans le salon, je le fais quand même. De toute façon, je ne pense pas que Karine va balancer quoi que ce soit ! Se venger oui, c'est certain, elle est de cet acabit-là. Balancer, non. C'est une voyou, encore plus que tous les voyous du quartier. De plus j'ai laissé les menottes pour bien la mettre dans l'embarras face aux flics et j'imagine même pas ce qu'ils vont trouver caché dans son appartement. Avant de partir, j'appelle les pompiers et leur fait le signalement d'une vieille qui est en train de crever seule chez elle.

A l'entrée du salon je dis à Karine :

— J'ai appelé les pompiers, espèce de folle ! Essaie de tenir jusque là.

— Hummmmm... en... cu... lé.

Je claque la porte, souris comme un gosse, et quitte le bâtiment 20.

## Chapitre 8

Le temps est magnifique et je déambule dans le hall du bâtiment 20, en peignoir, armé, et sous l'effet des cachetons qui me font paraître la situation moins pire qu'elle ne l'est réellement. Il faut que je bouge. Ma bite me gratte... mauvais signe. Je choisis de descendre par la cave et de prendre le petit chemin du stade de l'ouest. Là, je contourne le quartier et arrive au 36 facilement. Le souci c'est que le stade de l'ouest est plein de spectateurs venus regarder les matchs de foot. Et, juste à

l'entrée, à coté du bois de Boulogne, il y a foule de gosses qui squattent en jouant au ballon.

Je pense à passer par le boulevard mais ce sera pire. La seule chose à faire c'est de retourner dans la cave et d'enfiler mes vêtements trempés. Mieux vaut ça que d'attirer l'attention.

J'entends les sirènes d'ambulance. Ils sont rapides quand ils sentent un meurtre. Ça les sort de leur routine quotidienne. Je laisse le peignoir dans le fond de la cave qui pue la pisse, fout le flingue sous ma chemise, et cahier à la main, comme un bon écolier, je prends la direction du stade.

Pas la peine de prendre le petit chemin, je passe devant la piscine et trace jusqu'au bercail. Les cross volés sont de sortie, ça cabre en fond de cale, le long de la Santoline, sans casque, nuque longue au vent. C'est beau et ça casse les oreilles. Mes fringues me collent. Au Synthétique, y a un petit tournoi et Attaf, fait cuire les merguez pour pas cher. Bonne ambiance. J'aimerais y faire un tour mais je peux pas. Je suis trop dans le merde. Trop fatigué, je dois rentrer.

J'aimerais que Karine crève. Ça me rassurerait. Une ambulance passe à fond sur la Santoline. Dans le tournant, on entend un grand choc. Tout le monde lève la tête dans le Synthétique, sur les balcons du 34, à l'arrêt de bus de Cap 3000. Je cours pour aller voir. L'ambulance a renversé un cross. Je sais pas qui le conduisait. Je m'approche. Le cross est sous les roues du véhicule. Les ambulanciers ne bougent pas de leur places, ils on trop peur. Le pilote s'est échappé. Je ne vois personne.

L'ambulance force le passage, marche avant, marche arrière, sur le cross, elle tente de se dégager. Tous ceux qui jouaient au Synthétique arrivent en courant ! C'est le bordel ! Ils commencent à fracasser l'ambulance, et à sortir les infirmiers et à les bomber en plein milieu de la Santoline. C'est l'enfer. Je regarde par le petit hublot. Karine est couchée sur une civière,

reliée à une perfusion, inconsciente. J'essaie d'ouvrir les portes arrières pour aller la voir. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai envie d'aller près d'elle. C'est verrouillé de l'intérieur. Une commère au balcon, un vieux papy de la Résistance française, se mettent à beugler.

— J'ai appelé la police, bande de bougnoules ! Foutez-le camp !

Ça se disperse aussi sec. Cette pute a du pot. Avec un peu de chance, les autres, avec toute la haine qu'ils ont, ils l'auraient butée eux-mêmes, pour moi. Je demande pas mon reste et rentre chez moi. Je ferme tous les volets. Me change. Donne à manger à mon chien. Prépare du café et me pose avec le carnet dans ma chambre. Au moment où je vais pour enfin lire, ça sonne ! On est dimanche, j'attends personne. Je vais à la porte et regarde par le Judas. C'est Jack ! Chiotte ! Je fais quoi ? Calme... calme... c'est juste une coïncidence. Il sait pas que j'ai le cahier et que j'ai passé la nuit avec Madame Adalib. J'ouvre.

— Hé...Jack... ça fait deux jours que je te cherche ! Entre !

Sans dire un mot il entre et se pose dans le salon. J'ouvre les volets et sers deux cafés. Il est cerné, on dirait qu'il n'a pas dormi et il porte toujours les mêmes habits que le soir de l'attaque dans le hall du 30.

— T'es au courant pour Sponk ? il me demande.

— Oui, oui... je lui avais prêté des sous en plus. Je me suis mis dans la merde !

Jack ne dit rien. Se contente de regarder par la fenêtre du jardin. Mon chien, d'habitude, vient toujours lui faire la fête, mais là il s'est assis à côté de moi et le regarde fixement.

— Je suis mal, dit Jack ! Très mal.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai une proche qui vient d'être agressée.

— Ah bon ? Qui ça ?

— Tu connais pas !

Je dis rien.

— Je suis allé voir cette personne ce matin, comme je le fais tous les dimanches pour lui tenir un peu compagnie et, quand je suis arrivé, l'ambulance l'emmenait. Ils m'ont dit que c'était une tentative de meurtre.

— Non !!!

Jack est sur le point de pleurer, mais il se retient. Il serre les poings, serre les dents, plante ses yeux dans les miens et me dit :

— Si je choppe le bâtard qui a fait ça, je lui nique le con de sa grand mère la pute !

— Tu parles de l'ambulance qui s'est fait attaquer à l'instant ? Elle a renversé un cross !

— Ils sont repartis. Aucun souci. Je viens de les voir.

— Ah tant mieux ! Mais c'est qui cette personne qui t'est proche ?

J'essaie de le faire parler.

— C'est une femme qui est en sorte comme ma vraie mère ! Elle s'est occupée de moi quand j'étais haut comme trois pommes. Elle a fait de moi ce que je suis aujourd'hui. Mais tu peux pas comprendre.

— Si, je comprends, c'est pas parce que j'ai plus de parents que je peux pas comprendre ça !

Il se lâche et se met à chialer. J'ai honte pour lui. Et je repense à moi qui chialais plus tôt ce matin dans la salle de bains de

madame Adalib.

— Mec, faut que tu m'aides...

— Que je t'aide bien sûr, mais à quoi ?

— À retrouver celui qui a fait ça ! T'es mon pote ! Je sais que je peux compter sur toi. J'ai vraiment besoin de ton aide sur ce coup-là. T'as du flair, t'arrive toujours à sentir les mauvais coups, t'es plus intelligent que la plupart d'entre nous.

— Tu exagères, Jack, je suis comme tout le monde. Et croismoi, il m'arrive souvent de me tromper.

Il répond pas, et boit de son café. J'en fais autant puis reprends.

— Moi, tu vois, Jack, je voulais savoir si tu savais quelque chose, sur l'histoire que le type nous a raconté l' autre soir ? De ce psychopathe sous Alzheimer, qui a jeté un type du train... À cause de cette histoire Sponk va rentrer en taule et moi j'ai perdu mon bénéfice. Je peux pas laisser passer ça sans rien dire. Je suis trop perdant. Tu captes ? Jack fait semblant de ne pas m'entendre et dit :

— Alors, tu vas m'aider à retrouver ce fils de pute ou pas ? Il faut que je l'attrape, je vais le broyer, le couper en morceaux, lui faire très très mal ! Il aurait pas dû s'en prendre à une personne que j'aime. Jamais ! Alors ! Tu m'aides ou pas ? Il tape du poing sur ma table, du café se renverse. Ses yeux sont vitreux. Il a de la crasse sur le visage. De la bave séchée aux commissures des lèvres. Dangereux et misérable.

— Scuse, frère, excuse-moi, attends je vais nettoyer.

Il se lève et va chercher une serviette dans la cuisine. Quand il passe à côté de moi, je sens qu'il ne s'est ni lavé, ni changé. Je pense au cahier et au flingue dans ma chambre. Il revient,

nettoie et recommence à chialer.

— Je vais t'aider zin, te casse, on va le retrouver le bâtard qui a fait ça ! On va le retrouver ! Rentre te reposer. Et vois ça un peu plus tard !

— Je repasse en fin de journée à 17heures. On va inspecter. On va tout retourner !

— OK, à ce soir !

Il se lève comme un dément, et sans dire un mot de plus, quitte mon appartement. Je ferme à double tour. Refais chauffer mon café et retourne dans ma chambre.

## Chapitre 9

J'ai lu le cahier en entier.

Tout ce que j'apprends, c'est que Jack se faisait branler pour la sieste. Qu'il aime la purée et les petits pois. Que Karine s'amusait à lui donner le sein jusqu'à l'âge de six ans. Qu'elle s'était tapé son père. Que la mère de Jack l'avait appris et qu'une grosse dispute avait éclaté. Jack avait pris la défense de Karine, face à sa propre mère, du haut de ses sept ans et, depuis ce jour, les choses n'avaient fait qu'empirer. Karine se tapait le père et le fils. La mère devenait dépressive. Et bientôt une guerre entre le daron et le fiston pour le cul de Karine éclata.

Jack devenait de plus en plus violent en grandissant et il terrorisait ses parents, les raquettait, les violentait. Jusqu'au jour où sa mère eut le courage de porter plainte. Jack venait d'avoir 18 ans. Quand la police était venu le chercher pour prendre sa déposition, il était en train de retourner l'appartement parce que son père ne voulait pas lui payer un nouveau survêtement Lacoste. En flagrant délit de violence, face aux policiers, ils s'était mis à jouer le dément, à plaider la



folie... et au bout d'une petite garde à vue il était libre...

Le cahier s'arrête là. Ça fait un trou de presque quinze ans jusqu'à aujourd'hui. Ce qui est évident c'est qu'avec un passif comme ça, pas étonnant qu'il ait le cerveau fatigué. Karine l'a déglingué comme il faut. Elle a bousillé sa vie, détruit sa famille. Mais Jack est complètement fou d'elle. Et j'ai rendez-vous avec lui dans une heure pour aller enquêter sur le présumé assassin de sa tendre Karine. Je dois enquêter sur moi ! Quelle connerie ! Mais s'il découvre que c'est moi qui ai mis Karine sur une civière, je risque de finir en morceaux sur une voie ferrée. De plus si elle se réveille par miracle, si elle ne me balance pas aux poulets, elle me balancera sûrement à lui. Je suis cuit !

La journée passe comme un songe. Jack sonne à 17 heures pile. Les fous sont toujours à l'heure. Il ne s'est pas changé, ni douché. Il est encore plus cerné que ce matin.

— Par où on commence ? Je demande.

— On va d'abord roder vers le lieu du crime.

— C'est où ?

— Tu verras !

On passe par les arcades. Là y a la bande du 35 qui joue aux pompes américaines. On dépasse la boulangerie. Monte les escaliers à côté de l'auto-école. Les vieux de la maison de retraite hurlent leur souffrance. Sur le tourniquet, au pied du 31, Sherifa et ses copines fument. Elle me jette des regards. Je l'ignore.

Jack marche vite. On arrive devant l'entrée de Karine. Jack ne sait pas que je sais. Il ralentit.

— Attends-moi là. Si tu vois un truc louche, tu siffles.

— OK !

Il rentre dans le bloc de Karine et disparaît. J'entends qu'il toque à une porte. On lui ouvre. Ça discute. La porte se referme. Il toque à la porte voisine. Pareil. Il monte au premier. J'aperçois sa silhouette. Il sonne chez d'autres gens. Ça répond pas. Il insiste. Toujours rien. Il passe à la porte d'à côté. On lui ouvre direct. On l'invite à entrer. Le verrou claque.

J'attends... la nuit tombe... encore une fois. La cour est silencieuse. Les enfants ne sont pas là. Un homme promène son Labrador noir. Une mamie fume à son balcon. Des chauvessouris volent dans la nuit bleue.

Je me demande si je ne ferais pas mieux de me barrer... trop tard. Jack ressort de l'appartement en remerciant les occupants. Il monte au deuxième. Frappe chez le voisin de Karine. Ça s'ouvre. Ils discutent un petit moment, puis Jack et le voisin, un quarantenaire, grisonnant à forte bedaine, s'accourent à la rambarde de la cage d'escalier. Le voisin me regarde bizarrement. Il me pointe du doigt et me fait signe de venir. Mon cœur se met à cogner sévère, je sue du cul, j'avance, je tremble des guiboles. Il me dévisage. Je suis sûr qu'il m'a reconnu.

— Dis-moi petiot, tu peux aller voir dans le fond de la cave ?

Ce matin j'y ai remarqué un linge sale, On aura dit un peignoir.

— Vas voir, zin, me dit Jack, moi je reste avec monsieur Mewib. C'est peut-être un indice !

— OK, j'y vais !

— Attends petiot, prends ça !

Monsieur Mewib me jette un sac poubelle et des gants en plastique.

— Merci, monsieur.

Je descends dans la cave. Je sais exactement où se trouve le

peignoir. Je le fourre dans le sac poubelle et remonte au deuxième. Au premier coup d'œil, Jack reconnaît le peignoir.

— C'est à elle ! Putain ! Mais pourquoi son peignoir était jeté en boule dans le fond de la cave ? Ça veut dire quoi ?

— C'est qui elle ? Je demande.

Jack m'ignore. Il remercie monsieur Mewib qui retourne chez lui.

— On fait quoi maintenant, Jack ?

— Réfléchis ! C'est évident. Tu crois que monsieur Mewib, a trouvé le peignoir par hasard ? Qu'il se promène dans les caves qui puent la pisse tous les matins ?

— Je sais pas...

— C'est ce fils de pute ! Crois-moi ! J'en suis sûr, je le sens !

— Je suis pas d'accord avec toi, sur ce coup, Jack !

— Je te demande pas d'être d'accord avec moi, mais de me donner un coup de main, comme un vrai pote, un vrai frère...

— Et tu comptes faire quoi ? C'est quoi le plan ?

— On va rendre une visite surprise à monsieur Mewib, tard dans la nuit ! Effet de surprise garanti ! Je vais lui faire cracher le morceau !

Jack a les yeux qui brillent. Il est déterminé. J'ai beau chercher, je ne vois pas comment je peux me sortir de ce bordel.

# Chapitre 10

Pour faire passer le temps, Jack paye son Kebab.

Il est très excité. Motivé. Ses dents claquent. Il se gratte la nuque. Il est pas tranquille. On prend le dernier 10. Il est vide. Ça pue transpiration dedans. Je regarde le décor grisâtre baigné dans la nuit défilé par la fenêtre fêlée. Le chauffeur roule comme un assassin, loupe des arrêts, klaxonne sur des voitures, insulte. Il manque de peu de renverser des piétons devant l'hôpital. On descend à RIM. Y a du monde. On patiente en prenant des bières chez l'épicier d'à côté. Le daron arabe, lunettes sur le crâne, moustache hirsute, derrière sa caisse, nous regarde mal dans l'écran de sa petite caméra. On règle et on ressort. On attend notre tour. Commande les sandwiches.

Pendant que le Turc, déjà bien fatigué de sa journée, tranche les lamelles de viandes fumantes, je peux pas m'empêcher de penser à m'enfuir. Là, comme ça, je prends mes jambes et je cours, je cours et je m'arrête plus. Mais pour aller où ? J'ai nulle part où aller. Ce grand taré qui me regarde avec l'œil du désespoir et qui compte sur moi plus que jamais, c'est pratiquement mon meilleur pote. Il doit vraiment tenir à Karine. Je peux pas comprendre. Elle est flinguée cette vieille. Rien de bon à en tirer. Même pour avoir du linge propre ça en vaut pas la peine. Ma bite me gratte encore... j'aime pas ça. On en a traversé des embrouilles avec Jack, quand j'y repense. Il est capable de mourir pour un pote s'il le faut. Oui, il est loyal et honnête dans sa folie.

On a nos sandwiches. On se pose sur la promenade. Elle est bleue, illuminée, vivante, comme je l'aime. Jamais elle ne s'arrête de respirer. On se pose sur des bancs bleus. Attaque la viande sans discuter. On a la dalle. La mer, en face, va et vient dans un remous tranquille, léchant les galets du bord avec

délicatesse. Ce spectacle est apaisant. Je comprends pourquoi ça coûte cher de vivre ici. C'est le panorama idéal, rien à envier aux autres pays. Pas même les States et leurs films d'action de merde, t'en veux de l'action, j'en ai à revendre, cousine. Le kebab est délicieux. Je le dégomme. Je fais passer le tout avec de la Heineken. Le ventre plein, je ne vois toujours pas comment sauver le pauvre monsieur Mewib.

— Jack, je lui demande, t'es sûr que c'est une bonne idée de rendre visite au voisin de Karine ?

— Y a pas de bonne ou de mauvaise idée, gros, tout ce qui compte, dans cette putain de vie, c'est de prendre un choix et de l'exécuter. Se tromper, c'est de ne pas choisir et de rester sur le quai quand le train passe. Tu saisis ?

— Je crois...

— Même si c'est pas monsieur Mewib, je m'en fous, le principal, c'est d'avancer. De continuer à danser en suivant les pas, les indices, la petite mélodie qui titille nos cœurs...

— Sérieusement, si c'est pas lui, on fait quoi ? Je suis bien d'accord avec toi, mieux vaut bouger que l'inertie d'un cadavre, mais faut se préparer un minimum.

— Tu parles comme si tu savais qu'il était innocent !

— Non... non, j'ai pas dit ça !

— Alors pourquoi tu casses les couilles ? Bois une bière détends-toi.

— Je veux juste savoir, ce qu'on fait si c'est pas lui, c'est tout.

— On le menace ! S'il ouvre, c'est le trou dans la forêt pour lui direct. Tu crois que quoi ? Que je vais lâcher maintenant ? Et après il me reste quoi ?

Je sais pas quoi répondre. J'ouvre une autre canette. Une belle joggeuse passe. Je souris. J'oublie pour un petit moment et

savoure l'instant. Une heure passe. On décide de rentrer à pied par la promenade pour faire passer le temps. On est déjà au niveau de Carras, on traverse et passe devant le Carrefour Market.

— T'as une arme chez toi ? demande Jack, en se regardant dans la vitrine d'un bistrot fermé.

— Non !

— Pas grave, je prendrai un couteau dans la cuisine.

On continue d'avancer et dépasse la gare. Passe par derrière le stade. Il est éteint. D'ici je vois le 30. Il est illuminé comme un bateau qui vogue sur une mer inconnue. Il est dix heures.

— Où on va maintenant?

— Suis-moi.

Jack prend le pont de la préfecture. Il marche vite. Je lui emboîte le pas. Un couple se pelote sur un banc. Il sont presque à poil ! Ça me fait rire. Je les reconnais. Un couple improbable. Jack ne calcule pas. Il fait frais à la pref. Un clochard dort sur un banc, recouvert de sa couette sale. Il porte la tenue jaune fluo des poubelliers. Encore un ripper de la ville en galère. Je suis Jack qui se rend dans le fond du parc, jusqu'au conteneur près de la grille, et fouille un moment dedans.

— Tu fais quoi ? je demande.

Il répond pas et ressort un truc de la poubelle.

— C'est quoi ?

— Un pied-de-biche ! Avec ça, je défonce la porte facile !

Je ne dis rien. Je n'ai plus rien à dire. Je ne vais pas casser le délire à Jack qui, j'en suis sûr maintenant, ne cherche qu'une bonne raison de se défouler. Et je suis de plus en plus convaincu que c'est cet enclé qui à jeté le pauvre gars du train.

Ça fait pas un doute. Je commence à être gavé de tout ça !  
Puisqu'il veut jouer à la vache on va jouer à la vache !

— Bon, zin, je fais, vas-y, on y va ! On va lui faire le bordel à Mewib ! J'ai la rage, ce qu'il a fait ce bâtard c'est pas bien ! Et faire zarma, je sais où se trouve le peignoir ! Vraiment il se fout de nous, un truc de fou !

— Oui, allez nique sa race, répond Jack, on y va !

— Attends, avant je passe vite chez moi, chier un coup !

On passe par chez moi. Il attend devant. Je prends le calibre de Karine et me ravise. J'arriverai pas à le cacher. Je prends un petit couteau et le fourre dans ma chaussette. Je décroche le téléphone fixe et appelle ma copine. Elle habite les hauteurs.

— Allô, ma belle, c'est moi !

— Ça va ? Ça fait deux jours j'ai pas de nouvelles !

— Oui, te casse, écoute j' ai pas le temps. Écoute bien ! Si d'ici deux jours, je ne te rappelle pas. Je veux que viennes ici et que tu t'occupes de mon chien tant que je ne suis pas là. Tu sais ou est cachée la clef. Tu le promènes et lui donnes sa gamelle. Tu restes un peu avec lui.

— Tu pars en voyage ? C'est quoi cette histoire ? Tu me fais flipper !

— Oui c'est une sorte de voyage ! Mais t'inquiète ça va aller. Je peux compter sur toi ma belle ?

— Oui, bien sûr ! Et pourquoi tu appelles de ton fixe ?

— Bon je dois te laisser.

Je raccroche. Je remplis la gamelle de mon chien. Lui mets de l'eau à ras-bord. Je m'assois un instant sur le canapé. Ferme les yeux. Fais le vide. Ça va aller. Tout ira bien. C'est déjà du passé. Et bientôt, je pourrai savourer mon café, prendre mon

pied avec ma belle, passer du temps avec mon chien, dormir jusqu'à plus soif... c'est juste une phase, rien de plus... comme j'en ai passé des milliers. Je me sens bien apaisé. La sonnerie du parlophone me transperce les tympanes. Ce fils de pute est pressé de faire couler le sang. Allons-y.



# Chapitre 11

Mon chien sera en sécurité au moins. Et mon appartement pas à l'abandon. Maigres consolations. Résigné, j'allais sortir, rejoindre Jack. C'est là, que j'ai eu un éclair de génie ! Une illumination ! Ce coup-ci, je m'aime pour de bon ! Et c'est rare ça ! J'espère que ça va marcher !

Alors que Jack reste le doigt appuyé sur le bouton de mon parlophone, je chope les pages blanches et cherche monsieur Mewib. Il y en a un paquet, des dizaines mais rien qu'un seul qui vit au bâtiment 20. Je le trouve. Je prends mon fixe, respire un bon coup, camoufle ma voix avec un torchon sur la bouche, et appelle. Ça sonne.

— Allô, oui, ici monsieur Mewib à l'appareil !

— Écoutez-moi bien, ceci est très très sérieux, ce n'est pas un canular, on a peu de temps. Dans quelques minutes, deux hommes dangereux, sans aucune raison, vont faire irruption chez vous pour vous battre à mort. Vous comprenez? Partez tout de suite. Prenez quelques affaires et passez la nuit à l'hôtel !

— Ho, petiot, tu crois la faire à qui ? Ça consiste en quoi ton truc ? Me vendre un aspirateur ? Je suis pas né entre les cuisses d'une vierge ! Qu'ils viennent tes zigotos, j'ai du bon pastaga pour les inviter ! Allez bonne nuit !

Il a raccroché le con ! Putain de merde ! Jack sonne à la porte maintenant. Tant pis ! Je rappelle ! La ligne est occupée ! Quel débile ce Mewib ! Je repose le combiné. Jack entre sans demander la permission.

— Qu'est-ce tu fous zin ? On a pas que ça à foutre.

— Rien, rien, je réponds, c'est bon ! On y va !

Je ferme ma porte à clef. Il a caché le pied-de-biche dans sa manche. Il est pâlot. Tendue. La soirée est fraîche. J'en ai marre de marcher. On fait le tour par la Santoline. Le camion poubelles fait sa tournée. Il est en retard comme d'habitude et les conteneurs sont pleins. Dans le Synthé, des gosses jouent au foot dans le noir. On passe devant les petites écoles du bois de Boulogne.

Sur les escaliers de la cantine, bien dans le fond ça squatte. Je vois la fumée des joints de là. Y a un Spirit garé. Ça rigole. Une voiture de condés passe à petite allure. Ils nous regardent mal mais ne s'arrêtent pas ! Pour une fois qu'ils auraient pu servir à quelque chose, c'est merde finie ! On se demande ce qu'ils foutent à part nous contrôler et nous chasser a coup de flashball !

On continue la marche funèbre. Jack chantonne un petit air que je reconnais pas. C'est pas mal ! Il y a un morceau de gravat par terre je le ramasse. Ça peut toujours servir.

On arrive devant la piscine. Une mama africaine gueule dans la cabine téléphonique. Elle se calme des qu'elle nous voit. On traverse la route. La voiture de flics à a fait le tour par l'intérieur et nous recroise. Jack est plus loin devant. Je prends le bout de gravas et allume la voiture de flics. L'impact défonce le pare-brise arrière qui éclate. Frein à main en plein milieu de la rue. Le crissement des pneus déchire la nuit. Les portières s'ouvrent. Le coup de talkie-walkie au commissariat est donné. Les cow-boys sortent du véhicule, armes aux poings, une main sur la ceinture. Ils me voient. Sans dire un mot, la poursuite commence !

— Cours Jack, cours ! C'est la flicaille !

Il réfléchit pas, cavale en direction du 16 et entre dans le quartier. Moi je prends la première cave du bâtiment 20. Monte dans la cour. Traverse la cour. entre dans un bloc et attends. Les

Mac-ligth arrivent. Elles transpercent les ténèbres de la cour.

— On va se les faire, ces putains de bicots, on va les niquer promet le leader à ses collègues.

Ça tchathe grave dans le talkie ! Dans peu de temps toute une armée de Robocops sera là. Faut que je me décide. Pas bouger ou fuir. Je descends dans la cave. Je flippe, c'est possible qu'ils m'attendent de l'autre côté ! Ils connaissent bien le quartier aussi. Je suis soulagé en tout cas j'ai réussi à me débarrasser de Jack! Même 72heures de garde à vue ne me feront rien, comparé à l'expédition punitive qu'on s'apprêtait à faire. Bon, je ne bouge pas. Ils sont tout près. Les puissants faisceaux des Mac lights, me frôlent la tête. Je ne connais personne qui habite ce bloc. Une vieille dame sur le balcon d'en face fume une clope. Elle regarde dans ma directions avec insistance. Je crois qu'elle souris.

— Il est là monsieur, elle crie. Dans cette entrée-là, je l'ai vu. Il se cache.

# Chapitre 12

Je suis baisé ! Ils arrivent... attends, c'est... c'est quoi ce bordel... ils foncent dans une autre entrée ! Non... La vieille pie au balcon, gitane au bec, leur a désigné un mauvais bloc. Ils se ruent dedans en hurlant ! Cherchent aux étages. La mamie se marre.

— Vous l'avez trouvé ? elle demande. Cette saleté de racaille ! Faut l'éradiquer.

Ils descendent dans la cave. Toquent chez les locataires. Les gens ouvrent leur porte et se mettent à râler. Ça part en couille. Un locataire se fait immobiliser au sol. Sa femme et ses gosses chialent. Les voisins protestent en disant qu'ils vont prévenir la police ! Qu'ils sont cons.

La vieille au balcon, jette sa clope et me fait signe de venir jusqu'à elle. Je réfléchis pas, sors du bloc, traverse la cour et plonge dans le bloc d'en face. La mamie se tient en haut des escaliers. Robe de chambre, pantoufles, bigoudis sur le crâne.

— Grimpe petit ! Il y en a de l'autre côté aussi.

Elle me fait entrer chez elle. Je suis pas rassuré. Mais elle m'a sauvé la mise. Une odeur de daube m'accueille. Dans le hall, il y a une cage à oiseaux, vide, suspendue au plafond.

— Tu veux une clope ? elle demande.

— Je veux bien, merci !

— C'est des gitanes ! Je te préviens...

— Je crapote, mamie, te-casse !

— La mamie, elle a un prénom!

— C'est ?

— Ringo.

— C'est quoi ce prénom chelou ?

— Ma mère était fan du batteur des Beatles ! Alors elle m'a appelé comme ça ! C'est tout aussi simple.

— J'écoute pas ce genre de musique !

— Tu écoutes quoi ?

— Le son de la famille! À suivre! Gak ! Atletico !

— Connais pas, tes trucs !

— C'est du son de chez vous pourtant !

— Ben, vu que je t'ai sauvé les miches ce soir, peut-être que tu me prêteras un CD... moi je demande qu'à découvrir. J'ai 76 ans et toujours la joie de vivre. Et j'aime pas quand ces cons de gendarmes font chier la jeunesse.

— C'est pas les gendarmes, c'est les nationaux !

J'écrase la gitane dans le cendrier c'est dégueulasse.

— Pareil, que des idiots en uniforme ! Allez reste pas planté là ! Entre. Y a un grand canapé dans le salon ! Je vais pas te manger.

— Merci Ringo. Est-ce que je peux utiliser vos toilettes ?

— Au bout du couloir à gauche...et tutoie-moi bon sang !

C'est un quatre pièces, plutôt spacieux... dans les toilettes, un cadre de Marilyn Monroe est punaisé au-dessus du chiotte! La conne me poursuit ! Je pisse longuement. Ça me brûle un peu...

Me lave les mains au bidet. De retour dans le salon, je vois Ringo qui regarde par sa fenêtre qui donne du côté de la piscine.

— C'est comment dehors ? je demande.

— On dirait que le premier ministre a déclenché le plan Orsec. T'es pas encore rentré chez toi ! C'est la mort qui t'attend dehors !

— J'imagine que tu te demandes ce que j'ai fait pour qu'ils me cherchent comme ça !

— Je m'en titille les nénuphars mon grand ! Elle écrase son mégot sur le rebord de la fenêtre et reprend : on a bien mieux à faire que de parler de ça !

Je suis bien d'accord avec elle. Je lui demande si elle a quelque chose de corsé à boire, et elle sort deux verres et une bouteille de rhum artisanal. Je commence à me détendre. Elle envoie un peu de musique pas fort... un truc des Beatles. Elle devait être belle dans sa jeunesse. Brune, fine, ses gestes sont souples et délicats quand elle fume, quand elle s'exprime. Son regard est bon, plein de compassion. Et elle a une sacrée descente ! Elle vide son verre, se sers de nouveau et me demande :

— Tu connais celle qu'on surnomme, madame le chat ?

— Oui, qui ne la connaît pas ici !

— C'est ma petite sœur !

— Non !!

— Et si !

— Pourquoi elle est devenue comme ça ? je demande.

— C'est pas une histoire passionnante tu sais ! Je voulais juste que tu saches qui je suis.

— Raconte-moi ! J'ai toujours voulu savoir ! Tout le monde aux Moulins veut savoir !

Ringo se lève, regarde de nouveau par la fenêtre ! Et dit :

— Je crois qu'il est passé par là, monsieur l'agent !

L'officier la remercie ! Elle revient s'asseoir en rigolant !

— Où est-ce qu'on en était? Ah oui... ma sœur ! Elle s'appelait Claudine ! Mon père avait choisi le prénom cette fois... c'était une gentille fille, douée pour les études, et l'art !

— J'ai du mal à le croire...

— Elle prenait des cours de solfège et se prédestinait à devenir violoniste professionnelle... Elle jouait merveilleusement bien, tu sais... un vrai don... et tout s'est détraqué un soir où un chat est venu sur notre balcon ! Le jour où ce chat est apparu, ma sœur a commencé à être bizarre...

— C'est-à-dire ?

— Plus d'intérêt pour rien. Elle ne faisait qu'attendre le chat ! Que le chat vienne! Et puis, au bout d'un moment, elle nous a avoué que le chat lui parlait ! Qu'il lui disait des choses !

— Sérieux ? Elle y croyait vraiment ?

— Tu oses demander ? Tu as vu le résultat !

— Oui, c'est moche !

— En substance, ce chat lui avait dit qu'elle était elle-même un chat, et qu'elle devait devenir un chat, pour servir les chats !

— Et tes parents ? Y-z-ont fait quoi ?

— Ça les a usés ! Ils sont morts très vite ! De voir l'enfant prodige devenir un chat...

— Ça doit être un mauvais sort qu'on lui a jeté ! Je suis sûr !

Ringo, ne répond pas. Elle regarde dans le fond de son verre. La musique derrière est pas mal ! Après un délit de fuite ça passe crème... le rhum fait son effet...

— Dites-moi Ringo, vous savez quelque chose sur Madame

Adalib?

Elle relève la tête et me regarde mal tout d'un coup !

## Chapitre 13

— Et pourquoi tu me parles de cette femme ? demande Ringo. D'où tu la connais d'abord ? C'est pas une bonne personne ! Pas du tout !

— C'est une longue histoire, je répons.

— C'est pour ça qu'ils te cherchent ? C'est toi qui l'as zigouillée ? J'ai entendu la rumeur ! Elle en a pris pour ce qu'elle mérite ! On dit même qu'ils étaient plusieurs, qu'ils l'on violée toute la nuit, et tabassée à mort...

— Calme-toi, Ringo ! J'ai rien à voir là-dedans... c'est juste qu'une fois j'ai lavé du linge dans sa laverie et j'ai eu du linge qui manquait ! Elle m'a envoyé chier quand j'ai demandé le remboursement ! Du coup, j'essaie d'en savoir un peu plus sur elle quand je peux !

— Tu te fous de moi ?

Un de ses bigoudis tombe au sol.

— Pas du tout ! C'est la pure vérité !

Un autre bigoudi tombe. Elle le rattrape au vol.

— Tu m'as dit que c'est une longue histoire un peu avant ! Comme si c'était un truc monstrueux et maintenant tu me racontes ton histoire de chaussette volée ! Tu crois que je suis sénile ? Tu te fous vraiment de moi !

— Non, Ringo, je...



Le rhum m'a barbouillé, je suis plus vif ! Cette vieille branche tient bien l'alcool ! Mieux que mon père !

— Tu veux que je crie à l'Arabe-violeur par la fenêtre? Ils sont toujours là, ils te cherchent avec appétit...

— Non...

— Alors te fous pas de moi, gamin ! Et crache le morceau !

Il est presque minuit sur l'horloge murale. On a vidé la bouteille de moitié. J'entends les talkies et les ordres qui montent jusqu'à nous par la fenêtre... Je raconte toute l'histoire à Ringo. Elle m'écoute attentivement. Une fois que j'ai fini. Elle reste muette un moment, puis dit :

— Tu penses que c'est ton pote, Jack qui a envoyé le gus valser hors du train ?

— J'en ai l'impression...

— Moi aussi, dit Ringo, Il semble assoiffé de violence !

Incontrôlable ! Et tu peux présumer qu'il a un contrat sur la tête ! Le type du train a dû envoyer des hommes à lui, et c'est qu'une question de temps avant qu'ils lui tombent dessus pour de bon !

— Pourquoi il ne l'a pas buté l'autre soir ? Tout serai réglé ! Et je serais tranquille à cette heure-ci.

— Réfléchis un peu ! Si, à cause d'un type, tu devais passer le reste de ta vie en chaise roulante, une paille à la bouche pour le dîner et une couche à vie, tu ne crois pas que tu savourerais ta vengeance ? Que tu la dégusterais, petite bouchée par petite bouchée ?

Je ne réponds rien. Elle a raison ! Je ferais pareil, voire pire !

— Et l'autre folle, tu ne sais pas ce qu'il en est ? Si elle a clamsé de sa blessure au crâne ou pas ?

— Non. Je sais rien.

— Attends ! J'ai une idée...

Elle sort son portable et compose un numéro.

— Allô, oui, bonsoir, c'est bien l'hôpital St-Roch, je vous prie de m'excuser pour l'heure tardive de mon appel ! Je voudrais prendre des nouvelles de mon amie, Karine Adalib, elle a été admise il y a peu dans votre service, ou peut-être un autre hôpital ?

Ringo bouche le micro contre sa robe de chambre et me chuchote :

— Il vérifie !

Au bout de cinq minutes la conversation reprend puis elle raccroche !

— Alors, je demande, ils on dit quoi ?

— Elle est dans le coma ! Un coma de niveau 1. Ça veut dire en gros qu'elle a assez de chances pour se réveiller...

C'est déjà pas mal, je me dis. Si elle reste dans le coma ! Ça suffira ! J'aurai plus qu'à éviter Jack pour un moment ! Je me ressers un verre et essaies de me détendre !

— Si elle se réveille, dit Ringo et qu'elle te balance à Jack ? Il va arriver quoi ?

— Je préfère pas y penser !

— Y faut, pourtant, c'est une éventualité, gamin. Faut que tu sois prêt à te défendre ! C'est un vrai danger, dire que vous alliez attaquer ce pauvre homme. Monsieur Mewib! Je ne le connais même pas et il habite ma cour...c'est grave ça !

— Je sais, je sais... le ressasser ne m'avance à rien !

— Il faut des fois des solutions radicales dans la vie, tu sais?

— C'est-à-dire?

— Tu sais très bien ce que je veux dire !

— Tuer Jack ?

Elle ne répond pas, remplit mon verre et reprend :

— Je connais une personne dans le quartier dont c'est le travail... un tueur professionnel. Mais c'est pas donné ! Il vit dans la tour 14. Je ne sais ni l'étage, ni l'appartement...

— Vous avez déjà fait appel à lui ?

Elle évite ma question et continue :

— Pour le contacter, il faut mettre une enveloppe dans la boîte aux lettres sans nom, tout en bas à gauche, de l'entrée du bâtiment 44. Dans l'enveloppe, il faut une note sans la moindre faute d'orthographe, parce qu'il en a horreur, avec sa demande et un numéro, correctement écrits, pour être joint, s'il accepte le contact !

— Il s'appelle comment ce type ?

— Je ne sais pas si c'est un homme ou une femme ! Si c'est une personne ou un groupe ! Mais ce qui est sûr c'est que le travail est fait !

— Je ne sais pas quoi en penser, Ringo, franchement...

— À toi de voir gamin !

Je retourne pisser. Ça brûle... ça fait de plus en plus mal...

Quand je reviens, Ringo n'est plus là ! Où elle est ? Qu'est-ce qui se passe ? Ils sont tous décidés à me rendre fou ? Je fais le tour de l'appartement... je la trouve nulle part ! C'est quoi ce bordel ? Je regarde en douce dehors ! C'est la foire aux flics ! J'ai juste brisé un pare-brise ! Mais je pense qu'ils sont à cran avec ce qui s'est passé chez Karine ! Ça démontre encore leur incapacité à faire leur job !

Je ne peux pas bouger de toute manière, je vais me poser avec la bouteille et attendre que la voie soit libre pour me barrer. Je commence à me caler bien dans le canapé, j'enlève mes chaussures... J'entends le verrou qui claque ! Ringo est là. Elle se tient avec une mine coupable dans l'encadrement de la porte du salon.

— Tu étais où bon sang, je demande, j'étais pas tranquille !

— Calme-toi... ça va... je suis pas seule.

Elle fait signe à quelqu'un qui se tient derrière la porte d'entrée ! Je panique ! C'est un petit jeune d'une vingtaine d'années. Gonflé à la musculation, crête sur la tête et rasé sur les côtés, visage hispanique. Il me fait penser à un Roumain réfrappé !

— J'avais complétement oublié, dit Ringo, en prenant le minet par la main. Je m'étais prévue une petite collation ce soir ! Un petit plaisir !

— Tu t'es payé, un tapin ?

— Et toi, tu ne t'en payes pas de temps en temps ?

— Heuuu...

— Bon, c'était bien sympa cette petite soirée improvisée. Et de rien pour t'avoir sauvé le cul ! Je vais dans la chambre pour le reste de la nuit. Mets-toi à l'aise. Fais comme chez toi ! On se voit demain matin ! Bonne nuit !

— Merci Ringo, à demain...

**Chapitre 14** Y a rien de pire dans la vie que d'attendre qu'il se passe quelque chose, et que ce qui se passe, c'est qu'il ne se passe rien. Qu'on mijote à petite cuisson dans son jus sans savoir quand l'heure de se faire bouffer vivant va survenir. Nuit blanche à écouter Ringo et son tapin roumain baiser jusqu'à l'aube ! Les condés ont lâché l'affaire vers les sept heures du matin, quand les anciens, retraités, sortent pour aller au marché, au PMU, ou papoter sur la vieille place.

Le Roumain est parti sans dire au revoir ! Il s'est pour ainsi dire échappé ! Je suis allé dans la chambre et Ringo dormait toute nue, le visage tourné vers le plafond, souriante, perdue loin dans ses rêves d'after-coït. Je lui laisse un mot dans la cuisine disant que je repasserai et je quitte l'appartement vers les 10h.

Enveloppé par une chaleureuse matinée ensoleillée, je me balade en prenant la direction du 36. Près de chez « Zitouna », je croise sur le chemin Vivie. Vivie, comment dire ? C'est une Barbie. Une belle poupée Barbie, avec au moins une centaine de kilos en plus. Une tignasse blond platine, posée sur une très grosse tête reliée sans l'intermédiaire d'un cou à un très gros corps ensaché dans une tunique bleue, et tout au bout de ce corps bleu, crient aux secours deux belles petites ballerines noires. Après cette nuit de merde, et la chance que j'ai eue de ne pas me faire chopper par les condés, je suis d'humeur aimable, et causant ! Une envie de profiter ! Je bloque Vivie.

— Salut Vivie ! D'où tu viens comme ça ? T'as l'air blasée de la vie !

— De l'auto-école. Le code, ça m'a gavée, et ils n'arrêtent pas de me demander de l'argent !

— Courage Vivie ! Dès que tu auras ton permis, tu pourras aller t'emmerder ailleurs qu'ici !

— T'es con ! me dit-elle tout en riant. Sa bouche s'ouvre en

grand, on dirait un rhinocéros blond qui bâille après une longue sieste sous le soleil de la savane africaine.

— Et toi ? elle me demande, tout en se grattant le menton.

— Moi ? Toujours le même ! Chômage, pas de copine... tranquille quoi !

— Et toi ? je demande à mon tour.

— Moi ? J'ai un enfant ! Je sais pas si t'es au courant ?

— Non non, je réponds ! Ça fait combien de temps ?

— Treize mois.

— Ça se passe bien ?

— Oui c'est un amour ! Il est trop beau ! Il danse déjà, c'est une future star... Être mère c'est le top, même si, bon... quand il se met à pleurer à cinq heures du matin j'ai envie de le tuer...

— Le père il est là ? je demande sans espoir.

— Non ! J'ai découvert à trois mois de grossesse, c'est-à-dire quand je ne pouvais plus avorter, qu'il fréquentait une autre femme.

— Ah merde !!

— Et attends ! Le pire c'est que cette femme était, elle aussi, enceinte et de trois mois, tout comme moi !

.... ( je fais les gros yeux étonnés et laisse le silence faire son effet) !

— J'ai pas eu de chance ! Comme d'habitude !

— C'était mieux que tu saches que c'était un bâtard le plus tôt possible.

Ses yeux sont humides ? Ou peut-être que je le voudrais ! J'ai envie de me barrer mais là... c'est délicat. Je flippe tout à coup que Jack déboule de nulle part.

— Et après l'accouchement, j'ai pris vingt kilos d'un coup !! me précise-t-elle tout en se touchant le ventre.

— Ah oui ! Mais c'est pas pendant normalement ?

— Non ! Pendant je faisais très attention, mais après la naissance, j'ai eu un dérèglement hormonal et j'ai grossi d'un coup.

— Mais t'es bien là !? Je lui dis on ne peut plus faux-cul.

— Oui, j'ai perdu un peu ! Mais le pire c'est que les vingt kilos je les avais perdus !

— Ah ?

— Oui j'étais trop bonne, trop belle ! Mais le père de mon fils, ce connard, m'a rappelée, et j'ai refait un dérèglement. J'ai repris les vingt kilos d'un coup !

— Putain de vingt kilos ...

... (silence) puis je dis :

— C'est comme si tu étais allergique à ton ex-petit copain !

— Exactement !! répond-t-elle, levant et redescendant ses bras d'un geste brusque.

... (silence) le vent souffle agréablement sur nous.

— Tu comprends, j'ai besoin de m'amuser aussi ! Ça fait un an que je m'occupe à fond de mon enfant ! Alors je suis allée sur les sites de rencontre ! Histoire de voir...

— Et ?

— Laisse tomber ! Que des fous ! Des cas sociaux !

— Raconte

— Ils veulent tous baiser !

— Tu m'étonnes !

— Y en a un, on avait discuté pendant une semaine du matin au

soir sur FB. Et au bout d'un moment, il m'a dit qu'il ne voulait pas se mettre avec moi parce que mon enfant est un métis !!

— Non !!!

— Si je te jure ! Un flic, en plus ! Il m'a dit que si on baise, pas de souci mais c'est tout.— Le bâtard !

— Eh ouais, le bâtard !!!

— Y' en a un autre ! C'était un blédard, il m'avait dit qu'il s'appelait André et qu'il voulait se marier — Et ?

— Ben, il voulait juste les papiers !! Je les attire toujours, les blédards, je sais pas pourquoi !!

Ma tête cogite déjà à une bonne excuse pour fuir ! Au diable l'envie de vivre ! Vivie est lancée comme un tank, je suis pris au piège...

— Et y' en avait un autre, un beau gosse, métis, grand, musclé, j'étais obligée de me le choper !

Elle cherche mon approbation...

— Au début j'ai trouvé qu'il était un peu efféminé, elle me dit, mimant un air suspicieux. Mais, en discutant, après ça allait. Puis, les premiers soirs, on dormait ensemble, et moi j'étais en nuisette ! Tu vois ce que j'veux dire ? En nuisette !!

— Oui je vois ! je lui dis, tout en imaginant Vivie en tenue sexy, se dandinant sous la lumière rouge d'un peep-show d'Amsterdam !

— Et il me touchait même pas ! Il dormait, tourné de son côté ! Après, pour le chauffer comme il faut, je dormais en nuisette et sans culotte ! SANS CULOTTE !!! insiste-t-elle. — Et il t'as pas touchée ! Même pas un nichon, ou ... — Rien !! Pendant une semaine, rien !

— Et ??



— Ben, je lui ai demandé s'il était pas pédé.

....(silence) je feins le suspens !

— Il m'a dit que non, qu'il avait essayé neuf fois mais que c'était pas son truc.

(J'ai pas pu m'empêcher de lâcher un rire !)

— Neuf fois ! je répète.

— Oui, neuf fois !! alors je lui ai dit : « T'as pris neuf fois une bite dans le cul et tu penses pas que tu es pédé ! ». Il m'a répondu que non qu'il préférait les femmes !

— Peut être qu'il était timide avec toi !

— Mon cul oui !! Les mecs c'est tous les mêmes ! Dès qu'ils sont dans mon lit, ils me baisent direct !

— Ah...

— Je lui ai dit qu'il préférait les femmes mais que pour lui le mieux c'est de prendre des bites ! Mais qu'il se mentait !

— Tu crois ?

— Certaine !

— Oui, tu as raison s'il ne t'a pas baisée, c'est qu'il est pédé !!

— Eh oui... dommage il était trop beau...

Je fais semblant de regarder mon portable et je l'invite à la raccompagner chez elle. Tout en l'écouter raconter ses histoires, je reste stupéfait par cet esprit et ce corps ! Quelle combinaison !

Elle a le don, au moins d'arriver, à presque me faire oublier mes problèmes... Et, posant un pied après l'autre, je cherche le sens de cette conversation. En arrivant devant le 37, j'ai pas trouvé, mais je me suis rapproché de chez moi. Je quitte Vivie, et sur le petit chemin qui mène à mon entrée, je suis pris d'un très mauvais pressentiment.

Pas parce que je suis médium, ou doté d'un pouvoir, non juste

parce que j'ai vu, par ma fenêtre, une ombre qui fouille dans ma chambre.

## Chapitre 15

En entrant chez moi, sans faire de bruit, je découvre que l'enfoiré que j'ai vu par la fenêtre s'est enfui par le jardin. Le cahier et le flingue on disparu !!! Merde !!! Mon chien est enfermé dans les toilettes, je vérifie qu'on lui a pas fait de mal. Le double des clefs est toujours à sa place. Ça peut pas être ma copine.

Comment il a fait pour entrer ? La fenêtre était fermée, j'en suis sûr ! Et j'avais dit à ma copine de venir au bout de deux jours d'absence de ma part. Qui ça peut être ? Qui peut savoir pour le cahier et le flingue ? Est-ce que madame Adalib est sortie du coma ? Est-ce qu'elle a parlé avec Jack ? Je suis fracassé. Il faut que je dorme un peu.. .trop d'émotions... trop de trop.... je verrai tout ça plus tard. Je prends une douche et dors.

On vient me sonner vers les 19h. Il fait déjà nuit ! Je me réveille. Complètement fracassé, je me fous de qui ça peut être. Je réponds !

— C'est Enzo, sors deux minutes !

Je me débarbouille et vais devant l'entrée. Enzo est en équipe avec Mike le Coréen du 43, vrai bâtard qui ne pense qu'à se moquer des autres et faire du pognon.

— Oui, zin, tu m'avais dit l'autre fois que t'étais raide, avec la rentrée en taule de Spunk et l'histoire de Jack... tout ça... je me suis dit que ça te ferait du bien de venir avec nous, faire une petite livraison et prendre un billet au passage... au fait, concernant ce que tu m'as demandé, y a un rapport avec toi et ce qui est arrivé à la vieille de la laverie ? Et Jack il est où ?

— J'ai pas envie d'en parler... laisse tomber !

La vie est bonne des fois... c'est toujours quand vous êtes le plus dans la merde qu'on vous envoie un peu d'aide, histoire de vous redonner encore un peu de faux espoir... un peu de rêve... une porte de sortie, sans poignée ni serrure... Je verrouille la porte et monte en bagnole.

Dieu se fait baiser tous les jours qu'il fait ! Ainsi soit il. Assis à la place du mort de la Nissan Micra, le bruit d'une aspiration me sort de mes réflexions. Mike, au volant, vient de se faire une ligne de coke. Enzo, affalé de toute sa masse sur la banquette arrière depuis que nous sommes partis, se fait la source d'un flot ininterrompu de conneries !

— Je te dis que je peux taper dix lignes d'affilée ça me fera rien ! Tu paries ? Allez chiche ! Vas-y, vas-y, tape là !!

— Non je te crois pas ! T'es sérieux ? renchérit Mike, ironique.

— À l'aise !

— Dès qu'on arrive je te prends au mot ! Mais si tu claques c'est pas de ma faute !

Pendant que ces deux cons se mettent d'accord, la mer, les mille et une lueurs de Nice, telles des bougies éternelles veillant l'arrivée d'un tsunami, du haut des routes escarpées de Bar-sur-loup, défilent sous mes yeux.

— Vos gueules les gars !! Mike regarde la route, t'as failli écraser un chat, merde !!

— Ça va, toi et tes chats !! T'es un malade ! me crache Mike !

Enzo en rajoute une couche :

— Lui il fourre son chien, ce con, HA HA HA HA HA !

Je me retourne et envoie une manchette au hasard, je fais mouche !

— Ferme-la gros con ou je dis à ta mère que tu te tapes ta

vieille voisine en échange de clopes !!!

— C'est bon... J'arrête!

Dans un tournant délicat, en montée, nous croisons une camionnette de gendarmes, nous serrons les fesses, ça passe ou ça casse ! Fausse alerte ! Fiouu... les gendarmes c'est pire que des cow-boys, ils s'emmerdent si sec dans leur patelin qu'à la moindre occasion, ils dégainent !!

— On a eu du pot Mike, heureusement qu'on arrive dans cinq minutes.

Mike en a rien à foutre du pot, il se fait une ligne sur le tableau de bord.

— File-m'en un peu !! rôle Enzo.

— Putain vous faites chier les mecs, Mike !!! la route, bordel !!

Arrivés à destination, je me sens un peu plus détendu. Ça fait du bien d'être loin des Moulins... loin de tout... C'est Connie qui nous accueille ce soir. Connie est une très bonne cliente, ça fait des années qu'on se connaît, et je la vois dépérir à petit feu. Au seuil de la trentaine elle vit seule dans ce magnifique chalet niché dans les montagnes de la Côte d'Azur. J'adore sa baraque. Toute en bois, un beau jardin superbement entretenu où quelques fleurs dont je ne connais pas les noms coulent des jours heureux ! Un four à pizza traditionnel qu'elle n'utilise plus parce qu'un olivier y pousse juste à côté, le pauvre arbre avait pris feu à plusieurs reprises.

J'aimerais les envoyer tous chier et rester ici, seul et tranquille. Vivre une vie d'écrivain, reclus, dans ma forteresse de bois et je discuterais avec les fleurs, je profiterais du soleil et du silence du sud.

Connie a encore maigri, elle fait peur. Sa chevelure brune, épaisse, semble tout juste déposée sur son crâne. Les joues creuses, le regard cerné, son ossature apparente, elle effraie au

premier coup d'œil.

Elle gigote nerveusement, ses yeux brillent. On dirait un gosse, le 24 décembre au soir, devant le père Noël qui sort son gros cul rouge de sa cheminée.

— Salut les gars entrez !!

Je lui serre la main et glisse le paquet cadeau dans la sienne, au contact du sachet, un sourire étrange, propre aux toxicos fend son visage à l'horizontale ! On entre, l'argent est sur la table de la salle à manger comme d'habitude. Je vais pisser, et le temps de revenir, je découvre Mike et Enzo en pleine bataille de fix.

Shriiiiiit ! Et ça fait shritttt !! Et shrittttt, un éléphant de poudre défonce des sinus de porcelaines. Connie sur la table basse du salon, s'est préparé une dizaine de lignes et créé un mini pipeline à partir d'un billet de dix euros. Elle s'en envoie quatre puis me demande :

— Tu veux que je te suce ?

— Non merci Connie, je voudrais une bière et profiter de ton canapé. J'adore ta baraque !!

— Merci je l'aime aussi.

Je me sers dans le frigo et me mets à l'aise sur le cuir crème du salon. La bière est glacée, le pied. À côté de moi Connie s'en envoie deux de plus. En face, les deux zouaves, explosés de rire, confectionnent de nouvelles lignes pour le prochain round.

— Tout compte fait Connie, suce-moi !! Ça évitera les blancs.

Je baisse mon jean et mon calbute et Connie m'agrippe de ses longs doigts fins. Le pied.

Je savoure ma bière et regarde un peu autour de moi pendant que Connie s'applique. Je remarque sur la table un petit livre.

— Pause Connie, fais-toi un trait !

Je me saisis du bouquin : recueil de poèmes de « Rimbaud ».

— Tu connais ? demande Connie, reniflant un bon coup.

— Vite fait ! Et toi tu aimes ça ? La poésie, tout ça ?

Là, elle me sort une liste de poètes et d'écrivains, de points de vue et de critiques constructives. Je ne savais pas qu'elle s'intéressait à ces conneries.

— Et toi ? Tu aimes la poésie ? Rimbaud ?

— Je me suis renseigné sur le bonhomme. J'ai lu un poème où il explique qu'il se frotte à un arbre, « Sensation » je crois ?? Et un autre où il parle de merde et du trou du cul, c'était... Ah oui «Le sonnet du trou du cul». Dis- moi ma belle ! Faut-il se permettre d'écrire n'importe quoi sous prétexte de bien écrire ?

— Heuu...

— « Le dormeur du val » c'est autre chose, mais quel grand écart artistique tout de même ! Passer du val à une rondelle ?? Cela révèle un problème psychologique prononcé ! Alors, mon avis c'est que les poètes c'est juste des grands drogués qui écrivent de grandes conneries ! Et par je ne sais quel maléfice, on les a pris au sérieux !!

Le temps de dire mes bêtises, Connie s'est enfilé ses dernières lignes et en a recréé, puis tout sourire elle reprend son rituel depuis le début :

— Alors que me conseilles-tu de lire ?? demande t-elle.

— Lire c'est mauvais pour la santé !! Les conseils c'est mauvais pour la santé ! Maintenant suce-moi et n'en parlons plus !

Shrittt !! Srhitt !! Srhitt Srhitt ! Shrittt !! Srhitt !! Srhitt Srhitt ! Ça me parvient de la salle à manger. D'un bond, Enzo se lève et proclame :

— MOI AUSSI JE VEUX ME FAIRE SUCER !! puis

s'effondre de tout son poids sur le beau parquet.

— MERDE IL FAIT UNE OD CE CON !!! MERDEEEEE !!

Connie me lâche et dit :

— APPELEZ LES POMPIERS !! VITE !!!

— NONN !! Surtout pas ! Gardez votre calme !! Je vais pas finir en taule pour ce con !

Heureusement j'ai déjà assisté à des overdoses. Douce vie !! J'entrouvre sa grosse bouche pleine de vomi et tire sa mâchoire en avant ! J'essaie de choper sa langue pour pas qu'il se la bouffe !

— Connie ramène-moi de quoi nettoyer le vomi, VITE BORDEL !!

Je sens un léger filet d'air sous ses narines, des battements sur son poignet. Je tente de le mettre sur le côté mais ce con est trop lourd :

— Mike, aide-moi, prends-le par les jambes, on va le jeter dans la baignoire sous l'eau froide !

Mike l'air dégoûté :

— PUTAIN, c'est dégueulasse, ce truc blanc qu'il gerbe et ses yeux sont retournés, tout blancs comme deux Alka-Seltzer ! ALLEZ !! Porte au lieu de jacter comme un poète à deux balles !

J'ai pas eu le temps de remonter mon pantalon. Moi la bite qui pendouille et Mike un peu pâlot, on tente tant bien que mal de le transporter jusqu'à la salle de bains ! Arrivés avec peine à la salle d'eau on jette ce gros lourdaud dans la baignoire et ouvre l'eau froide à fond :

— ENZO ? T'ES LÀ ENZO ? ENZO ? REPONDS-NOUS !!!

ENZOO !!

Je lui fous des claques et, au bout de la vingtième, je perçois enfin une lueur de conscience sur son visage :

— C'EST ÇA ENZO !! T'AS FAIT UNE OVERDOSE ! MAIS T'EN ES REVENU GROS VEINARD !!

— Hei nn... qu o i ?... Je su is ... où ?

Il reprend ses esprits doucement ! Ce bâtard m'a fait peur.

— Mike bouge-toi un peu le cul merde !! T'as trop sniffé abruti !!!

Il est sous le choc! Merde, où est Connie ? J'ai un mauvais pressentiment !! Je cours jusqu'au salon et découvre cette connasse le téléphone à la main :

— T'as appelé les pompiers ? Les ambulances ? Qu'est-ce t'as foutu ?

— Oui, j'ai appelé la police !

— PUTAIN MAIS T'ES TROP CONNEEEEE !! Y A DE LA DOPE DANS LA MAISON !! LE COFFRE DE LA VOITURE EST REMPLI DE POUDRES ET DE PILLULES !! CONNASSEEE !!!!

— Désolée j'ai paniqué, chiale-t-elle.

Et moi qui engueule une junkie, quel con !! Je retourne dans la salle de bains, Mike est accroupi, la tête dans les genoux et Enzo, à peine conscient, trempe dans la baignoire.

— MIKE FAUT QU'ON SE TIRE !! BOUGE-TOI LE FION !!

La flicaille va débarquer.

Il ne réagit pas !!! Rien à foutre, je me barre d'ici. Je prends le pognon sur la table, quitte le navire qui sombre et me jette sur un chemin de traverse qui peut me ramener vers la civilisation,



à condition de ne pas avoir peur de l'obscurité glaciale d'une forêt grouillante.

Traversant les branchages, épuisé, écorché de toutes parts, j'entends les sirènes et les talkies-walkies tout autour de moi. Je me sens cerné. J'ai peur. Dans les ténèbres froides et rocheuses, j'aperçois des yeux, phosphorescents, ils percent la nuit. Oh !! c'est le chat qu'on a failli écraser un peu plus tôt ! Je m'assieds, adossé à un arbre. Il vaut mieux ne pas bouger. Le chat sans méfiance se pose sur mes genoux et ronronne paisiblement, comme s' il m'attendait,

Hé bien... restons ici cette nuit mon chat, oui restons ici, car, quand les chats ne sont pas là, les ennuis dansent.

# Chapitre 16

J'ai passé la nuit à redescendre aux Moulins, en passant par les chemins de collines, rocailleux, pleins de ronces, d'animaux sauvages, et de pédés qui s'enculent derrière les arbres. Je ne sais pas comment ça s'est fini chez Connie.

Je suis arrivé au 36 vers cinq heures du matin. J'ai promené mon chien en vitesse et je suis rentré me pieuter. Je commence à peine à m'endormir que ça sonne à la porte. Je sais qui c'est. On est lundi. La semaine de cours a commencé. Laure ne veut plus aller en cours. Elle a 15 ans. Elle sera là dans cinq minutes. Laure est moche, un gros cul fade, un nez de cochon, et un joli bec-de-lièvre. Laure adore le cul, et sa réputation n'est plus à prouver, si bien que personne ne la respecte dans le quartier. Faut bien s'entendre, sur le fait que jamais, au grand jamais, je ne la ferai rentrer chez moi ! Elle ne mérite pas un tel luxe. Non ! Pour elle, c'est mon local secret.

Mon local est dégueulasse, minuscule. Une pièce exiguë, étroite comme un couloir. Les murs sont noirs de graffitis pourris. À l'intérieur j'y ai installé un lit dépliant que j'ai récupéré in extremis de la poubelle, un vieux fauteuil que le voisin somalien du quatrième allait jeter, et c'est tout. Pour protéger mon intimité, j'ai posé sur la porte un verrou que j'ai démonté sur une cave abandonnée et, par chance, une clef s'y est ajustée. Mon local jouxte le dépôt des ordures. L'odeur éloigne les curieux. Quand j'ai besoin de calme, de réfléchir, de méditer, je suis tranquille dans mon local, c'est silencieux et la température y est toujours bonne. J'ai ma bouteille de whisky et des bouquins mais j'ai rarement le temps de lire ou de boire parce qu'on vient souvent me faire chier. Ce local, c'est un peu le refuge des âmes déchues, de ceux dont le diable ne veut même pas, de la merde de la merde.

— Toc toc toc.

Bizarre, Laure ne frappe jamais à la porte.

— J'arrive !

Tiens, c'est Antonin. Antonin n'a que 15 ans c'est le petit frère d'Enzo. Le genre de gosse qui couche avec sa Nintendo et ne se lave que très peu.

— Qu'est ce que tu fous- là Antonin ?

— Je cherche mon frère il est pas là ?

— Non Antonin il est pas là, tu le vois bien. Où veux-tu qu'il se cache ici ?

— OK merci.

Au même moment Laure déboule, elle entre directement dans la cave sans dire bonjour à personne.

Antonin a l'œil qui pétille :

— Je peux rester ? qu'il demande.

— Non, Antonin c'est pas possible c'est pour les adultes ici.

— Allez assure, vas-y !!!!

— T'as envie de baiser Antonin ? T'es puceau Antonin ?

— ..... (Pas de réponse)

— OK mon petit, entre.

Laure est déjà à poil sur le lit d'occase. Antonin la regarde, il n'en peut déjà plus. Laure demande :

— C'est qui ce petit ? Il est bizarre !

— C'est Antonin, le petit frère d'Enzo.

— Ha oui ! Ils ont le même air de dégénéré. J'espère pour lui qu'il n'est pas comme Enzo, ce gros pervers qui pense qu'à me faire le cul..

Laure avait dépuclé Enzo un soir de nuit blanche, en plein hiver, dans un local à poubelles. Ce jour-là, elle avait ses règles mais Enzo avait insisté, et quand ils avaient fini, le pantalon et les doigts d'Enzo étaient couverts de sang.

— Non Laure, Antonin c'est un amour. Il est très gentil. Pas vrai Antonin ?

— Ou.. oui ch'ui très gentil.

Je fais asseoir Antonin, lui sers un whisky dans un bouchon de bombe de peinture, et lui demande de regarder comment on baise une femme.

— Regarde Antonin ! Une chatte c'est comme ça ! Laure écarte un peu plus les cuisses veux- tu ?! Pense au petit, faut qu'il apprenne.

Laure rigole et écarte ses cuisses bien large. J' enseigne :

— Bon tu vois là, sa chatte elle est très sombre, ça pendouille un peu, elle semble fatiguée, mais ne t'inquiète pas elles ne sont pas toutes comme ça.

Antonin opine du chef.

— Je peux regarder de plus près ?

— Bien sûr Antonin !

Le petit, courageux, s'approche du trou béant de Laure. Une chatte qui a du vécu, qui en a pris des mille et des cents. Antonin est fasciné et s'approche dangereusement de la plaie d'amour. Hypnotisé, Il y met un doigt, deux doigts, et sort sa langue pour la fourrer dans le con de Laure.

— PAFFF!!! (claque) QUE FAIS-TU MALHEUREUX ???

— Hein, mais quoi ? Pourquoi tu me gifles ?

— JE TE SAUVE LA VIE PETIT CON, FAUT JAMAIS, AU GRAND JAMAIS, FOUTRE TA LANGUE DANS DES

ENDROITS PAREILS !!!

— Mais pourquoi ??

— PAS DE POURQUOI ! TU ECOUTES ET TU FERMES TA GUEULE !!

— TOC TOC TOC. (Énervé) — QUI C'EST ENCORE ?? PUTAIN !

— C'EST MIKE ! OUVRE BORDEL !!

J'ouvre et Mike entre...

— Qu'est ce tu fous là Antonin ?? demande Mike.

L'enfoiré s'en est sorti ? Mais comment ce putain de Chinetoque a réussi à échapper à la taule ? Y avait au moins deux kilos dans son coffre. Il a balancé, c'est obligé !

— Il veut baiser le petit con ! je dis à Mike.

— Oui je veux baiser, répond Antonin.

— À POIL ALORS ! ET TOUT DE SUITE ! ordonne Mike au gamin.

Antonin se déshabille. On constate qu'il en a une plus grosse que son frère...

Laure, depuis un moment, s'enfile des shots de whisky. Elle s'ennuie un peu.

— Laure, je lui dis, suce-lui un peu la queue à ce petit puceau, fais-le rêver !

Antonin s'approche lentement du lit, Laure lui agrippe la queue et commence à le pomper.

Le vilain visage d' Antonin s'illumine :

— OH !! C'EST CHAUD, C'EST BONNN !! nous dit-il.

Mike et moi on reste calmes et on prend des photos, avec nos

portables !

— C'est bon Antonin ? Tu vas la baiser maintenant.

— Laure mets-toi à quatre pattes, Antonin place-toi derrière son cul.

J'entends Mike qui se marre derrière mon dos :

— Ha ha ha ha ! Je te jure ton petit frère est là, il va baiser Laure !

Il est au téléphone avec Enzo. Où est Enzo ?

— Mais si, c'est pas grave si ton petit frère se dépucelle avec Laure, comme ça, elle aura sauvé les deux frangins du suicide ! Hahahahaha !

— Où il est ce gros débile ? je demande.

— Enzo est coincé chez Connie, répond Mike.

On l'entend gueuler dans le téléphone. Mike lui raccroche au nez.

— Allez Antonin fourre-la, on te surveille !

Laure cambre son sale cul au maximum, et Antonin commence à la limer. Le gosse donne des coups de reins étranges, on dirait un trisomique. Son visage devient rouge. Il transpire à grosses gouttes.

— Il n'est pas dedans ! nous informe Laure.

— Pour vérifier, Mike allume un briquet sous le cul d'Antonin :

Dehors ! Dehors ! Dehors ! Dehors ! Presque ? Eh non !

Dehors ! Dehors ! Dehors ! Dehors !

Dehors ! Presque ? Eh non ! Dehors ! Dehors... Les poils de cul d'Antonin flambent, ça sent le poulet et c'est beau.

Au bout d'une heure de travail acharné, Antonin a fini par

entrer à l'intérieur et il a joui en un aller-retour. Une fois Laure et Antonin partis, on se pose avec Mike chez moi. Je prépare du café.

— Comment t'as fait pour t'en sortir, je demande à Mike qui touille son café.

— Tu vas pas me croire, cette connasse de Connie, elle avait mitonné. Elle avait appelé personne. Sa ligne n'est même pas en service. Moi, j'étais foutu, raide défoncé, j'avais accepté la situation. Enzo était retombé dans les vapes. Et au bout d'une heure, personne n'arrive. Connie trippe dans le salon, elle parle avec des anges, sa grand-mère morte il y a dix ans, elle rit, elle pleure...et moi je lui demande qui elle a prévenu... elle répond pas et se met à danser la Zumba. Je prends son fixe et regarde le dernier appel.

— C'était quoi ?

— Le 911 !

— Non !!!

— Et la ligne HS ! Je te jure je me suis chié dessus de soulagement !

— Et Enzo. Il est resté là-bas ?

— Oui, ça lui fera les pieds, à ce gros con !

Le nez dans nos tasses, on dit plus rien. J'ai sommeil.

— Au faite, hier Enzo m'a raconté ton histoire, celle du 30. C'est chaud, zin !

— Il est trop bavard, ce con !

— Tu sais quoi, je sais pas si j'ai paranoïé, mais je crois que j'ai vu Jack qui marchait du côté de St- Roch ce matin. En revenant de chez Connie. Il avait l'air mal.

— Ah oui ?

— Vers Magnan. Tu sais ce qu'on va faire ? Je passe te chercher en fin de journée et on va roder, voir si on le trouve. Tout ça m'intrigue ! Je veux savoir ce qui se passe ! À moi, aussi Jack m'a fait des phases chelous, je te raconterai ce soir !

Mike pose une liasse de billets sur ma table basse.

— Ta part, zin ! Allez à ce soir !

## Chapitre 17

Une soirée fraîche et douce. Mike est passé me chercher comme prévu, et nous roulons dans les rues intérieures de l'ouest de la ville. La nuit est encore jeune et tout est possible. Tout est neuf, tout reste à faire. Mike me raconte son histoire louche sur Jack :

— Jack m'avait dit un jour qu'il était perturbé. Qu'il avait des problèmes mentaux. Il était un peu bourré. Et ça m'avait étonné qu'il parle de lui aussi intimement.

— Continue...

— Il m'avait dit qu'à sa naissance, ils étaient trois. Des triplés. Les deux sont morts et lui a survécu.

— Sérieux ?

— Je te jure, et il a ajouté que, des fois, les deux autres qui sont morts à la naissance, ses deux frères, prennent sa place et font des choses avec son corps.

— Comment ça ?

— Il se réveille, quelque part, et il se rappelle de rien. Des fois, il est nu, chez des gens, des fois, il est taché de sang... Depuis qu'il m'a raconté ça je l'évite. Et donc ce que tu as raconté à Enzo ça m'a fait tilter...



— Je capte... je vois un peu plus clair dans le personnage !  
Merci Mike ! Tu gères grave...

Le tableau de bord s'illumine d'orange.

— Mike la jauge d'essence fait la tête ! Un petit crochet par la station-service s'impose !

— OK ! Tu payes ta tournée ! De la Budweiser !

C'est bondé. On poireaute un bon moment avant qu'une pompe se libère. Une fois le réservoir plein, je passe en caisse face à l'énorme vitre blindée parsemée d'impacts de balles, commande un pack de bière, un paquet de biscuits et règle la note. Je retourne à la voiture et là, je constate que Mike a disparu. Les clefs sont sur le contact, son téléphone sur le tableau de bord et même la coke est dans la boîte à gants. Bon sang !! Je ne sais pas conduire. Je suis bloqué. Je pousse la caisse de manière à ne pas gêner les clients, m'installe et patiente. J'allume la radio et ouvre une bière. Où est Mike ? Putain ! Y a que de la merde sur la FM, ça m'impressionne. Ça chiale à travers les hauts-parleurs, de l'amour et du sentiment en barquettes, à toutes les sauces, tous les styles, tous les rythmes.

Céline Fion

(Voix féminine mielleuse / accompagnement : piano et symphonie de violons)

*Mon amour je t'aime / Sans toi je ne suis rien. (Rien)*

*Reviens moi, mon amour / Reprends-moi la main. (Main)*

*Sans toi je me meurs / Je ne tiendrai pas jusqu'à demain. (Demain)*

*Reviens reviens reviens reviens reviens reviens reviens.....  
REEEVIIIIEEENNNSSSSSS IIIIEENNSS iiennss....*

On ne devrait plus diffuser les artistes morts, et tuer tous ceux

qui sont encore vivants. On nous inonde de musique pourrie, nous asphyxie, nous capitonne dans de belles cellules émotionnelles ! Qu'ils aillent se faire mettre, eux, et leur hit de merde.

Où est Mike ? Aux putes ? C'est fort possible, ce con ne pense qu'au cul et à la coke et moi je pense qu'au cul et au cul. C'est pour ça qu'on est potes. Rien de mieux qu'un ennemi commun pour faire naître une amitié bien pourrie entre deux crapules de bas étage.

Je coupe la radio, j'en peux plus. Ça défile sec à la station ce soir ! Un aller retour sans fin d'êtres humains et de véhicules, de joies et de peines. Les putes sont débordées, elles vont et viennent à fréquence régulière. Toutes les dix minutes à peu près. Justement, en voilà une qui vient se rafraîchir avec un ice tea pêche après une passe. Joli petit lot, quel gâchis ! Je m'ouvre une bière.

Les stations-service sont des lieux très étranges. Presque mystiques. Le jour, elles passent inaperçues. Juste des endroits où l'on se ravitaille, rien de plus. La nuit c'est autre chose. Sous le ciel nocturne, elles s'animent, sous les rayons de lune, elles deviennent réelles. Elles attirent à leurs portes, les pauvres âmes meurtries par le besoin, ces tristes lucioles à la recherche de lumières. Elles possèdent tout ce que vous pouvez désirer, tout, et cela aux heures les plus folles.

Un drôle de type se présente à la caisse. La caisse, est un bien grand mot. C'est une petite porte battante blindée, les clients y glissent la monnaie sur un petit tapis amovible, et une fois que le vendeur a vérifié, avec minutie, que tout y est, il pose les achats dans le petit sas et fait basculer la porte, une petite rotation s'effectue et les courses sont accessibles. Le mec de la station, lui, il vit dans un autre monde, le monde de derrière la vitre blindée. L'imaginer au-dehors, dans notre réalité, m'est totalement impossible.

Le drôle de type désigne du doigt ce qu'il désire, de la bière à vue de nez ? Il porte une veste de cuir marron usée, un pantalon en latex et aux pieds, des claquettes. Sa silhouette penche sur la droite, on dirait qu'il est tordu. Le mec de la station revient avec les boissons, il attend la monnaie. Le drôle de type pose la somme dans le sas, le mec de la station vérifie, il relève la tête et la secoue de gauche à droite. Le drôle de type joint les deux mains à plat comme pour une prière, le mec de la station continue à secouer la tête.

Le drôle de type récupère sa monnaie et regarde autour de lui.

Ses yeux se posent sur la Micra, je crois bien qu'il m'a repéré !  
Fait chier : toc toc (frappe à la vitre), j'ouvre, j' attends....

— Bonsoir monsieur !

— Bonsoir !

— J' ai un petit souci ! Vous auriez cinq euros à me dépanner ?

Le drôle de type a la gueule vérolée, couverte d'acné, à certains endroits le sang est encore frais. Je garde mes distances et lui demande :

— C'est quoi ton nom ?

— Charles, je m'appelle Charles !

— Tiens Charles ! Je lui dis en tendant un billet de dix euros.

— Merci l'ami, merci beaucoup ! Je te ramène la monnaie tout de suite.

— Non, garde tout ! Bonne soirée !

Son corps, penché sur la droite, s'éloigne à toute vitesse. Il achète ses bières et se dirige vers la promenade. Je le regarde partir, heureux, avec son sac rempli de canettes à la main, et constate, qu'il se tient droit comme un i ; il n'est plus tordu ! Je bois une gorgée ! Où est Mike ? Putain ! Il me fait une blague ?

Il va revenir avec deux superbes filles ? Hummm... Je sais pas ?

Il aurait pu prendre son téléphone ce con ! Et on doit trouver Jack, c'est le plus important... Je vais pas moisir ici toute la nuit !

Une pute passe prendre sa collation. Le mec de la station, sourire salace aux lèvres, lui offre le ice tea pêche. J'ai fini ma bière. Un groupe de six garçons débarque : déjà bien bourrés, ils gueulent à tout va, en une langue que je ne comprends pas. Ils passent leurs commandes. Un homme, en furie, arrive en trombe. Il est pieds nus. Il plaque violemment au sol un des six garçons. Grosse bagarre. L'homme aux pieds nus donne une grosse raclée aux six garçons. Ils tentent de l'attaquer, de le faire tomber mais pieds nus est trop vif, et chacun de ses coups fait mouche. Le temps de boire une autre bière, la bagarre se déplace. Tout en se battant, ils ont traversé la route et maintenant, ils continuent à se mettre dessus, au milieu de la promenade des Anglais, sous les yeux ébahis des touristes. Où est Mike ? Fait chier ! Je prends mon portable et appelle Aurélie, elle habite près d'ici :

(Sonnerie)

— Allô ? C'est moi, ça va ?

— Oui ça va !

— Je te dérange pas j'espère ? Je suis à côté de chez toi et je pensais à toi du coup !

— ..... ! (Elle répond pas)

— Je peux passer un peu plus tard ?

— Oui !

— Tu te fais belle, tu prends une bonne douche et tu t'habilles

sexy ! OK ?

— Ne viens pas à quatre heures du matin !!

— OK, pas de souci ! Aurélie ?

— Oui ?

— Je pourrai te prendre par le cul ?

— Oui !

— À t'a l'heure ! (Je raccroche)

Putain j'ai oublié ! Je lui envoie un texto : Prépare-moi des lasagnes s'il te plaît, j'ai faim !

Encore une pute, encore un cadeau ! Décidément, Il y a de bons côtés dans ce métier !

Où est Mike ? Putain ! Je me fais un peu chier là, et les énormes néons bleus de la station commencent à me sortir par les yeux ! J'ouvre une autre bière ! Un 4\*4 BMW gris anthracite flambant neuf fait son entrée. Les portières s'ouvrent : Voilà un couple de stars (ou pas) : l'homme, costard, mocassins, cheveux gominés en arrière, la femme, tailleur rouge très serré, talons aiguille brillants, et un sac à main d'où émerge à peine la petite tête d'un animal. Ils prennent le plein et achètent quelques bricoles : des brosses à dents, du dentifrice, du déodorant, une boîte de tampons, du fil dentaire... Le nécessaire de voyage, je suppose en tout cas. Où vont-ils se rendre ? Milan, Paris, Berlin... Où est Mike ? Putain ! Il me fait chier !

(Dring) j'ai reçu un texto. C'est Aurélie : OK !

Une pute, ice tea pêche, cadeau...

Une voiture de police nationale s'approche. Merde !! Elle vient à ma hauteur ! On me fait signe d'ouvrir la vitre :

— Bonsoir monsieur !! Police nationale, contrôle d'identité ! —

Bonsoir, je réponds et présente mes papiers.

— Vous avez un souci monsieur ? Pourquoi restez-vous ici ?

— J'attends un ami ! Il ne devrait plus tarder.

— Comment s'appelle cet ami ?

— Mike, il s'appelle Mike, c'est un ami d'enfance.

Le flic un peu gras du bide, pose ses yeux vicieux sur ma carte.

— Vous pourriez l'attendre ailleurs qu'à cet emplacement !

Il met ma carte dans sa poche et me toise d'un air de dire : Je vais te péter la gueule petite merde !

— Je ne sais pas conduire monsieur l'agent ! Je suis obligé d'attendre mon ami pour pouvoir partir.

— Vous avez bu monsieur ?

— Oui un petit peu.

— Veuillez sortir du véhicule je vous prie ! (Pourvu qu'ils ne fouillent pas le coffre !)

— Central.. . central... sommes en présence d'un suspect potentiel dans l'affaire des braquages de stations-service ? L'individu est....

— Mais je n'ai jamais braqué de stations-service monsieur !!!! C'est une erreur !!!!

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? De la farine ?

Ils m'ont embarqué...

Au commissariat, je me retrouve dans une petite pièce. Quatre murs, une table, deux chaises, une télé et un magnétoscope. En face de moi un inspecteur, l'inspecteur Scofi.

— Alors petit gars ! On va pas tourner autour du pot, qu'est-ce que tu foutais devant la station-service ce soir ? Et la coke ? Tu

consommes ou tu deales ? Les deux ?

Scofi est immense, même assis il est grand. Quand il parle, il agite en l'air deux énormes poings velus. Il n'a plus un poil sur le caillou et des mèches brunes lui sortent du nez ! Son Beretta couleur chrome rangé dans son holster ouvert, il me dit...

— On t'a surveillé toute la nuit, tu n'as pas bougé d'un pouce ; tu as discuté avec un type louche et tu lui as donné de l'argent. Pourquoi tu lui as donné du pognon ? Il est avec toi dans le coup ? Il surveille les environs pour toi ?

— ..... ! (je réponds pas)

— Toutes façons on l'a chopé, il est en bas en garde à vue. Il est solide, il ne veut rien dire. Mais on va lui faire cracher le morceau, ne t'inquiète pas.

— Le pauvre, je ne le connais pas !

— Écoute petit, je vais te montrer un truc et je pense qu'après ça tu seras plus causant !

Scofi se lève de toute sa masse, sans me quitter des yeux, il allume la télé et fourre une cassette dans le magnétoscope. La télé s'anime, à l'écran, je reconnais la station-service.

— Regarde bien ! C'est la vidéo de surveillance de la stationservice.

— ..... (Je répond pas !)

— Là, c'est deux minutes avant que tu arrives. Tu vois ?

— Oui je vois et après ?

— Regarde bien, la voiture qui arrive là !

Il met la vidéo sur pause :

— Tu vois là ? La Nissan Micra noire ! dit Scofi en posant son gros doigt sur l'écran.

- Oui je vois..
- Tu es seul au volant !
- .....!!! ( pas de réponse)
- Alors, il est où ce Mike ??

## Chapitre 18

J'ai pas su quoi répondre à Scofi. Cet enfoiré jubilait. Comme un gosse qui voit un crabe au bord d'une plage pour la première fois. Comment expliquer ça ? J'étais sur le cul face à la vidéo.

J'étais seul et au volant... l'air agressif, pas de Mike.

Ça m'avait vidé l'esprit rien que de tenter d'essayer de comprendre... Après une heure d'interrogatoire musclé, où Scofi alternait, avec d'autres pantins, leur cirque préféré, leur valse de questions débiles, de suppositions chimériques, j'avais eu droit à la chambre d'hôtel quatre étoiles, pain à la vache qui rit, croquant comme du verre, et un jus d'ananas chaud . Je pourris en cellule depuis plusieurs heures... J'essaie de dormir.

J'essaie d'oublier.

C'est sûrement un mauvais rêve et je vais me bientôt me réveiller.



En plein milieu de la nuit, on vient me chercher. Je demande l'heure. Il est quatre heures du matin. Scofi est debout dans la salle d'interrogatoire, il tourne en rond comme un prédateur privé de ses crocs. Mauvais signe. La fumée de sa clope écrabouillée dans le cendrier monte au plafond, ça fait comme une grande ligne blanche qui ondule et monte droit au ciel. En parlant ciel, qu'est-ce que peut bien foutre Dieu à ce moment précis ? Il se met à l'aise sur son siège, pop-corn sur les genoux avec sa biche et ils attendent la suite ?

— Ne t'assieds pas ça sert à rien, dit Scofi en se rallumant une Marlboro.

Sur la table les sachets de cocaïne me mettent mal à l'aise. Y en a pour un kilo je dirais... je sais plus... Ils son éventrés, de la poudre est renversée. Ma cervelle embraye... scénario mental, goût de merde familier sur la langue... Je vais en prendre pour longtemps. Je suis fini. Mon chien... je m'inquiète pour lui... mais j'ai pas recontacté ma femme, donc, elle fera ce que je lui ai dit comme prévu... c'est déjà ça !

La corbeille est pleine de gobelets de café. Je tuerais pour en avoir un. Scofi ne parle pas. Un policier en tenue entre dans la pièce et dépose un café fumant sur la table. Il y a un miroir, il doit être sans tain. Sans prononcer une parole, l'inspecteur Scofi, avec délicatesse, attrape un sachet de cocaïne déjà ouvert, le ramène au-dessus de son gobelet et me demande :

— Tu le bois comment ton café, toi ?

Je comprend pas à quoi y joue. Je suis pas réveillé. Je suis mort de peur, j'ai plus d'avenir... J'en voudrai bien un de café.

— Noir comme la nuit, je réponds.

— Moi, avec quelques flocons de sucre...

Il tapote le cul du sachet et un peu de coke tombe dans le café. Je ne connaissais pas ce mix...

— C'est quoi le but de la manœuvre ? me demande Scofi.

Il se gratte la barbe, sourit jaune.

— Le but de quoi ?

Il sourit plus.

— Se foutre de notre gueule ?

— De quoi vous parlez ? je dis, regardant la coke sur la table... Ramenez-moi en cellule, et foutez- moi en taule qu'on en parle plus. Je suis fatigué ! Vous avez gagné !

— Tu joues les marioles en plus!

Il se frotte les mains.

— Je joue pas! Je joue plus, je dis.

— Explique-moi, s'il te plaît.... parce que je meurs d'envie de savoir, on salive tous ici, de savoir pourquoi un taré de jeune de quartier défavorisé ultra dangereux, qui attend un type qui, de toute évidence, existe bel et bien puisque on a vérifié son identité; Mike Park-chonk-wik habite bien aux Moulins, c'est une petite frappe, adoptée, importée de Corée, multirécidiviste... et donc pourquoi toi, tu prétends attendre cette merde, dans sa voiture, en plein milieu de la nuit, caché dans la place du lavomatique d'une station-service, avec des pochons remplis de sucre? Tout le commissariat Foch attend ton explication !

J'étais sur le cul ! Du sucre ? On se baladait avec du sucre à vendre ? C'est pas possible... et Mike il était bien là ! Je suis pas fou ! Je sais même pas conduire ! Je serai pas capable de ramener la caisse jusqu'ici.

— Tu étais depuis trop longtemps garé à la station-service, pour être impliqué dans le braquage, les suspects potentiels ne s'attardent jamais sur les lieux du crime. Donc je ne comprends pas ton cas ! J'ai vérifié ton casier judiciaire et t'es plutôt un

calme, ou tu t'es jamais fais chopper. Quoi qu'il en soit, quand on cherche on trouve toujours...

— Ça veut dire quoi ?

— J'ai vu que tu es en relation avec un individu, relié à une histoire qui continue à me tracasser, et à faire du bruit !

— Vous parlez de qui ? Moi je connais personne. J'ai pas d'ami... que des pote imaginaires...

— Pas mal, petit, j'apprécie tes traits d'esprit dans une telle situation. Mais ne me le fais pas à moi. Tu sais qu'on sait tout et qu'on te laisse faire joujou, tant qu'on veut...

Je percute !

— Je me rends compte que je suis retenu contre mon gré pour rien. On arrête pas les gens pour possession de sucre et invention d'amis imaginaires....on a encore le droit à ça en France, je crois ?

— Oh ! Ben dis donc, c'est que ça réfléchit dans ton petit melon...

— J'ai le droit de partir ?

— Parle-moi, de ton collègue Jack Kopsel ? C'est triste ce qui est arrivé à sa grande copine... Karine Adalib... on a hâte qu'elle se réveille pour qu'elle nous en dise un peu plus. Elle est bien en sécurité à l'hôpital... je veille au grain... alors... Qu'est que tu manigances avec lui ?

J'y crois pas ! Pourquoi ce gros con de poulet me parle de Jack ? C'est quoi ce merdier ? Il est au courant... Il faut que je me barre !

— J'ai rien à vous dire....

— Écoute-moi, petit con, je sais que tu le connais, je suis au courant de ce qui s'est passé au 30. C'est une affaire qui te

dépasse, d'une envergure que tu ne peux pas imaginer. Je ne te veux pas de mal, au contraire, mais faut que tu coopères, tant que tu n'es pas encore forcé... tant que la situation ne s'aggrave pas... tu saisis ?

— Non, justement, je saisis pas...Y a rien de cohérent dans tout ça... ! Prévenez Mike pour qu'il vienne récupérer sa voiture, moi je me casse !

— Il est déjà au courant, ne te fais pas de souci...

Je me lève, quitte la salle d'interrogatoire, passe le couloir et me rends à l'accueil. Deux flics jouent aux cartes, quand ils me voient, ils se redressent, posent une main sur leur ceinture puis se calment. Y me jettent de lourds regards de travers. Je leur donne mon identité. Je signe le registre. Ils me rendent mes affaires et je m'en vais. Il est six heures pile.

Le va et vient des bus a commencé. Je marche jusqu'à la rue Hôtel des postes, et choppe un 9. J'étais bien seul sur la vidéo surveillance...

Je me rappelle très bien l'histoire qu'il ma raconté sur Jack et ses frères mort-nés. Ça je l'ai pas rêvé...et le sucre dans les sachets ? Ça rime à quoi ? Je vais pas attendre. Dès que j'arrive sur le boulevard, je sonne chez Mike !

## Chapitre 19

Le bus est bondé, ça pue la transpiration, un vrai zoo-mobile. Des Roumaines font la quête de siège en siège, sans pitié. Il n'est que six heures et ça grouille grave, je suis impressionné. Les vieux pères de famille beuglent à l'arrière. Les jeunes mères de famille râlent entre elles. Le chauffeur pile à la mort à chaque arrêt. Vers la Californie, une femme s'installe en face de moi et me regarde d'un air coquin. Je lui rends son regard. Encore une folle. Je les attire ma parole...

— Tu as des problèmes toi, elle me dit...

— C'est sûrement à cause des baskets sans lacets que vous dites ça ?

— Non, je suis médium, je vois en toi comme dans un livre ouvert !

On entame la discussion. Elle me promet de me lire l'avenir gratuit si je devine son âge.

— 47 !

— Bravo !

Je suis sûr que je me suis trompé mais un peu de répit, après cette nuit de merde, me fera du bien, me changera les idées et là, au moins, personne ne viendra me sonner, personne ne saura où je suis. Elle est banale, les cheveux coiffés à la Tina Turner. Des gros seins. Elle habite un immeuble proche de Lavallière.

Arrivés chez elle, je lui demande son nom. Gloria. Gloria empestes l'eau de Cologne et ça m'excite. On dirait un gros bonbon plein de produits chimiques dangereux pour la santé. Son appartement est meublé de vieilleries. Des bibelots, des tableaux, des poupées, des oisillons empaillés.

Je pose mes fesses sur un fauteuil un peu rabougri, aux couleurs délavées et il m'imprègne de ses odeurs du passé. Gloria nous sert le café dans un vieux service à thé qu'elle a rapporté d'un voyage en Angleterre. Je porte la tasse à la bouche, lorgne ses loches, et bande à m'en étonner moi-même. Un homme reste un homme. On discute un peu plus profondément. Pour faire court, Gloria est issue d'une famille de Chamanes, très ancienne et très respectée dans le milieu spirituel.

Gloria est passionnée de la dynastie royale du Royaume Uni et spécialement de la princesse Diana. Je m'en rends compte en apercevant les nombreux portraits de la princesse qui trônent

dans le salon. Depuis toute petite, les histoires de reines, de rois, de princes, et de princesse la fascinent. Je lui avoue ne pas être fan de tout cela. Elle en rigole.

La séance commence. Elle me passe un bout de plomb à tenir dans ma main pendant cinq minutes. Puis elle le fait fondre dans une casserole et jette le liquide brûlant dans un seau d'eau. Puis une fois que le plomb a repris une forme bien définie, elle se concentre et lit dedans.

— Comme je l'ai vu tu as beaucoup d'ennuis...

— Oui...

— Je vois une personne qui t'a trahi... les yeux tirés... je vois une lame plantée dans ton dos et du sucre qui se déverse...

— Un Coréen, je dis tout haut...

— Je ne sais pas, c'est possible... il t'a trahi ça c'est certain... parce qu'il avait peur... attends...

Les yeux clos, elle se concentre à fond. Elle transpire. Ses lèvres tremblent. Puis elle relâche...

— Je n'arrive pas aller plus loin, désolée... je suis fatiguée... ça me demande beaucoup d'efforts...

La tristesse soudain peint son visage déjà un peu trop maquillé. J'en demande pas plus. Je lui reparle de la princesse Diana pour changer l'atmosphère... ça lui rend le sourire...

Gloria s'était rendue sur le lieu de l'accident afin de se recueillir et partager sa souffrance avec des centaines d'autres fidèles. La princesse, à bord d'un taxi, fuyait la fureur des médias et avait fini sa course dans un pylône. Ses yeux fixant le vide, ces mots sont sortis de sa bouche comme une malédiction : « Le tunnel de l'Alma ».

Je me rappelle de cette histoire, ça avait fait un boucan pas

possible. La pauvre femme vivante et morte, ils l'ont sucée jusqu'à l'os. Le prix à payer pour la gloire. En rotation sur toute les chaînes pendant plus d'un mois.

Gloria secoue la tête pour chasser ces mauvais souvenirs et me demande si je désire encore du café. Je la remercie et lui dis que c'est elle que je désire. Son visage en feu, elle me prie d'attendre un moment et de me mettre à l'aise. J'attends... la pluie se met à tomber. Inlassablement, les gouttes tapotent le volet entrouvert et quelques-unes atteignent la vitre. Une journée grise et j'ai de la chance, je ne suis pas seul après toutes mes emmerdes. Ma biche m'aurait trop posé de questions... Une inconnue, c'est parfait... Je vérifie mon portable. Pas d'appel. Je finis le fond de ma tasse anglaise, et me cale dans le fauteuil.

Gloria est de retour en petite tenue. Une nuisette de soie pourpre transparente. Elle ne porte rien en dessous. Je vois sa petite touffe taillée en losange au dessus de sa chatte. Elle me prend par le bras et me guide jusqu'à la chambre. La chambre est du même ton que le salon. Un énorme portrait noir et blanc de la princesse Diana est fixé au plafond. Au fond du lit, Gloria me malaxe doucement les couilles et m'embrasse tendrement. Je lui agrippe le sein gauche et mord dedans comme dans un kebab à cinq heures du matin. Elle soupire. Mes doigts se baladent sur ses grosses cuisses bronzées, et trouvent refuge dans son con. Il semble encore neuf, rosé, serré, taillé dans un pétale de rose rose. Je monte sur elle et la pénètre lentement, tant pis pour la chtouille, la vie c'est que du risque, on parle pas aux étrangers dans un bus sans en prendre... je capte chacune de ses réactions, de ses variations. Pendant que l'on se donnent, elle me demande d'un air candide si elle peut m'appeler son prince et que moi je l'appelle Diana. Enivré par son odeur de Cologne, je lui dis: bien sûr que oui ! On aurait dû y penser avant. Et la baise devient Royale.

Trois fois d'affilée. Les meilleurs coups de ma vie. Je demande à Gloria si je peux prendre une douche. Pas de souci. Sous l'eau chaude, détendu, les couilles comme des raisins secs, Gloria me surprend et se joint à moi. Elle n'en a pas eu assez. J'adore baiser sous la douche. Je suis le prince et elle Diana. Ce coup-ci je n'arrive pas à jouir et l'on sort tous les deux de la salle de bains enroulés dans des serviettes.

On se met au chaud sous les draps et tout en se câlinant on discute encore. Ma main dans ses cheveux, je lui parle du beurre de cacahuète Krispy et elle, traçant sur ma poitrine d'étranges symboles du bout de l'index, de Buckingham Palace qu'elle a eu le plaisir de visiter à plusieurs reprises. Elle ne me parle pas d'elle, je ne parle pas de moi et c'est parfait comme ça.

Je dois partir. Nous nous échangeons nos coordonnées, partageons un dernier baiser puis je quitte son appartement. La pluie persiste. Par la fenêtre, Gloria me fait signe de revenir. Elle me jette un bout de papier. Je le déplie et lis :

*« Méfie toi d'un Marc ou d'un Jack... Ne lui fais surtout pas confiance.*

*Il marche avec le malin. Le feu brûle en lui. »*

Il est midi. Cette pause ma fait grave du bien. Je vais rendre visite à Mike. Il me semble qu'il a des choses à me dire... Mon portable sonne. C'est ma copine, elle m'appelle de chez moi :

— Allô Diana ? Heuuuuu... non... je veux dire... !!! Ça va ma chérie ?

— Diana ? Mais c'est qui ça ??!!!

— C'est personne, te-casse, ferme la porte à clef de l'intérieur, J'arrive !

— Attends, on sonne, je vais voir qui c'est !



— Non... écoute-moi, ne réponds pas, ne réponds à personne!  
Allô ? Allô ?

Ça a coupé, je rappelle... elle répond plus ! Merde ! J'essaie son portable, idem ! Je le sens mal, je le sens très mal ! J'ai pas le choix, il faut que je sprinte jusqu'au 36, comme un chien en fugue !

## Chapitre 20

Au niveau de l'Aéro Habitat, pile en face du snack « *Le pain des moulins* » une voiture de nationaux me capte et me contrôle ! Je leur montre mes papiers, mes lacets, je leur dis que je cours parce que mon chien n'est pas sorti depuis 24h qu'il va chier et pisser partout et ils me relâchent !

En entrant chez moi, je trouve Mike assis de l'autre côté de la table de mon salon face à ma copine. Y a des nouveaux rideaux. Ça sent bon et frais ! Ma copine a l'air d'être très heureuse ! Une douce aura l'enveloppe ! Vu comme ça tout semble aller bien dans le meilleur des mondes. Un bon poto et ma femme qui discutent, rien de plus. J'ai envie de sauter à la gorge de Mike et de donner l'ordre à mon chien de le bouffer mais je reste calme. Je suis le Bouddha maghrébin, je suis le maître Zen. J'arrive à courir comme un sprinter togolais avec des baskets sans lacets. Je suis un miracle ! J'ai des fringues qui sèchent dans le jardin depuis une semaine ! Et il pleut ! Le linge est foutu !

— Qu'est-ce que t'as foutu la nuit dernière, je demande à Mike, tu sais ce qui m'est arrivé? Tu sais que...

— Calme-toi dit ma copine, sans avoir la moindre idée de ce qui se passe, laisse Mike finir de parler, il est triste, il s'est séparé de sa meuf...

— Oui, dit Mike, l'air sérieux, elle m'a quitté, tu sais tu l'avais

déjà rencontrée une fois...

— Non, je vois pas...

Ma biche n'a pas à le savoir, mais Mike ne consulte que les putes, et profite de ses clientes toxicos, dans le style de Connie. Ce bâtard ment à ma femme sans vergogne !

— Mais si... Gloria...

— Oui, reprend ma copine, la salope l'a trompé avec un de ses meilleurs potes... c'est les pires meufs qui existent çà, elles ne respectent rien et se font baiser par tout ce qui passe !

J'ai failli éclater de rire... Je me calme. Je me sers un café. Je crois comprendre ce qui se passe. Je les laisse finir de discuter. Ma biche raffole des potins et elle est de trop bonne humeur pour que je lui casse le délire ! Et si ça permet de lui faire oublier "Diana" c'est déjà ça de pris... J'ai transpiré comme un chien en courant pour rentrer. Et je suis trempé par la pluie ! Je prends une douche. Je me change. De retour, je demande à ma biche d'aller promener le chien. Dès que la porte claque, Mike relâche son sourire de faux-cul et se met à table :

— Comment tu l'as trouvée ? C'est une sacrée baiseuse, hein ? Et tout son délire british... c'est excitant...

— C'est toi que me l'as envoyée ?

— Oui, qui d'autre... tu crois que les femmes t'accostent aussi facilement dans un bus à six heures du matin ? Tu crois qu'une femme te laisse monter chez elle et la tringler trois fois d'affilée, comme ça, gratuitement ?

Je me lève, je cours, je prends le plus grand couteau dans la cuisine et m'apprête à sauter sur ce fils de pute ! Je m'arrête en plein élan quand je vois qu'il a un revolver dans la main, braqué sur moi...

— Assis-toi !

Je pose mes fesses sur le canapé...

— Écoute, ne m'en veux pas ! Je vais tout te raconter !

— Rien à foutre de tes mensonges, enfant de pute !

Mike boit une gorgée de café froid, tire la grimace et reprend :

— L'autre soir, chez Connie, je me suis faire chopper. Je t'ai menti. C'était la merde ! Enzo en pleine OD par terre, de la coke, des pilules partout... Connie était sur écoutes ! J'ai dû balancer tout ce que je sais !

— Tu as dis que j'étais avec vous?

— J'avais pas le choix ! Enzo tremblait comme une fillette. Ils ont même pas cru qu'il était avec moi, j'ai réussi à le faire passer pour le mec de Connie. Elle était complètement défoncée, elle disait oui, à tout !

— Espèce de fils de pute, je dis, tu vas rôtir en enfer !

— Je sais, je sais... mais tant que t'es pas à ma place tu peux pas comprendre ! Alors tes insultes c'est du caviar tant que je suis en liberté !

— Pourquoi tu t'es échappé hier soir ?

— C'était une mise en scène ! L'inspecteur Scofi te voulait ! Ils cherchent Jack et tu es le seul lien qu'ils ont avec lui. Spunk, s'est fait lyncher en prison, il est dans un coma profond. A priori, Jack est beaucoup plus dangereux qu'on le pense... il aurait fait partie de la pègre !

— De la pègre? Jack ?

— Oui... moi aussi j'y crois pas !

— Et donc, t'as fais semblant de venir me chercher, de me raconter une histoire sur Jack...

— Il me l'a vraiment raconté ça...

— De roder près de la station-service avec la jauge au jaune... et t'avais prévu de me lâcher au moment d'aller mettre l'essence...

— C'est Scofi qui a tout préparé ! J'ai coopéré, c'est tout...

— Et la vidéo surveillance ?

— Ils sont capables de créer des preuves s'il le faut ! Si on peut faire des films avec des Aliens, des villes qui explosent, des gens qui meurent, on peut bien te faire rouler seul en voiture... alors que tu n'étais pas seul et que tu ne sais pas conduire !

— Et le sucre ?

— Pour te faire flipper ! Pour t'affaiblir... que tu penses que tu es foutu... Mais en vrai ils n'ont rien contre toi ! C'est des petites astuces rien de plus... Des indics ont balancé aussi t'avoir vu roder du côté de chez la vieille de la laverie... la personne la plus proche de Jack, qui est actuellement dans le coma, est sous surveillance rapprochée... ils te soupçonnent pour ça, mais ils n'ont pas fait d'analyse d'empreintes ou d'enquête plus poussée !

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont besoin de toi ! Je peux baisser mon arme ? Ou je suis obligé de te tenir en respect pour qu'on puisse discuter ?

Je pose le couteau sur la table.

— Moi, dit Mike, de toute façon, je vais en prendre pour quelques années, mais si je coopère la peine sera allégée! Alors ta vengeance tu l'as !

— J'ai que dalle! J'ai perdu mon oseille, et avec Sponk à moitié mort, c'est foutu ! J'ai un psychopathe et un inspecteur de police qui me cassent les couilles! Et je sais même plus pourquoi ! Je sais même pas pourquoi j'en suis là !

— C'est la vie, zin ! Et c'est pas fini, ta femme a une grande nouvelle à t'annoncer !

## Chapitre 21

Mike est parti. Ce qu'il m'a raconté ne m'a pas aidé. Bien au contraire. Tout est encore plus flou. Mes possibilités de mouvement deviennent infimes. Si je trouve pas Jack, pour l'inspecteur Scofi, je prends pour Madame Adalib. Si je retrouve Jack, il me défonce pour Madame Adalib...

Mike, je ne lui ai pas pardonné. Je lui ai dit d'aller se faire foutre et de plus jamais ramener sa gueule devant moi. Il a baissé la tête et s'en est allé. Ma copine promène toujours le chien. Elle part des heures des fois avec et là, le pauvre clebs en a bien besoin... J'attends avec une grande appréhension qu'elle revienne. On sonne à la porte. Je regarde discrètement par le jardin. Personne devant le bloc. Je regarde par le judas... je suis rassuré. J'ouvre. C'est Frantz.

Frantz le clepto. Il habite au 39 au troisième étage au-dessus de bar du Nikaia. Des fois il ramène de l'or ou de la hi-fi qu'il revend pour presque rien. Pour certains c'est la baise, pour lui c'est le vol... comment dire... Tous les soirs il se mate Hudson Hawk avec chips et coca. Évidement, ses larcins ne prennent de sens que lorsqu'il exhibe son butin à la foule.

— Qu'est-ce tu veux Frantz ? je lui demande. C'est vraiment pas le moment !

— Regarde un peu ça ! y me dit.

Je baisse la tête et je vois qu'il tient une laisse avec, au bout, un Pitbull.

— Qu'est-ce tu fous avec ça ! je lui demande. Tu sais que c'est dangereux comme chien ?

— Mais non, il me dit, il m'écoute ! T'as vu comme il est costaud ? T'as vu sa mâchoire ? T'imagines s'il te mord ?

Je préfère pas imaginer. J'adore les animaux mais on ne sait jamais. Le gros molosse me regarde dans les yeux un moment, je lui gratte le sommet du crâne et demande à Frantz :

— Comment il s'appelle ton chien ?

— Il a pas de nom !

— Et d'où il sort ? C'est déjà un adulte tu sais. Son caractère est déjà fixé, tu peux plus rien faire avec ! C'est pas vraiment un chien que t'as, là, plus un collègue, je dirais.

Le Pit tire la langue, il m'observe peinard, posé sur son arrièretrain. Frantz le siffle, lui désigne avec sa main une certaine hauteur sur le mur de carrelage et lui ordonne de sauter.

— Allez saute ! Saute !

Le Pitbull obéit, se met sur ses quatre pattes et, d'une détente sèche et sublime, il atteint avec facilité la main de Frantz.

— T'as vu ça ? me dit Frantz. C'est un chien de compétition ça, c'est pas du caniche ou du labrador.

— Ben c'est mignon un caniche, un labrador aussi. En tout cas félicitations, c'est un beau toutou que t'as là !

Le chien continue de sauter. Frantz lui ordonne d'arrêter et le Pitbull stoppe aussi sec. Frantz lui dit de s'asseoir et il s'assied aussi sec. Frantz s'installe sur les escaliers de l'entrée et commence à me parler de tout et de rien. Le chien est tranquille, il ne bouge pas. On discute un moment quand le molosse se lève et s'approche de Frantz. Il frotte sa tête contre la basket droite de Frantz et commence à la mordiller.

— Ça va Frantz ? Y fait pas un truc bizarre là, ton chien ?

— Mais non ! Il joue c'est tout.

Le Pitbull s'empare de la basket et la jette sur le côté.

— Ha c'est marrant ça ! Il t'a enlevé ton Air Max !

Frantz se lève pour récupérer sa basket mais le Pitbull lui attrape l'autre pied et commence à le mordiller comme avec l'autre.

— Ha c'est marrant ce qu'il fait ! Il mord ta basket et secoue sa tête dans tous les sens !

Comme avec la première basket, il s'en empare et la jette.

Frantz est en chaussettes maintenant. Il souhaite récupérer ses Air Max, mais le Pitbull vient de refermer sa mâchoire sur son pied droit.

— Haaaaaaaaaaaaaaaa !! IL ME MORD ! IL ME MORD !  
Haaaaaaaaaaaaaaaa ! ÇA FAIT MALLL !!

En effet, le Pitbull lui agrippe le pied ! Avec une pression d'une tonne dans la mâchoire, il secoue la gueule avec toute la haine qu'il porte dans son cœur de chien !

— STOP STOPPP STOPPPPPPPP ! S'il te plaît, stopppp !

Le Pitbull n'écoute pas cette fois ! Il grogne et pousse des petits gémissements d'excitation. Moi je me suis réfugié dans mon appartement et je regarde Frantz se faire traîner au sol depuis l'entrebâillement de la porte. Sa chaussette à changé de couleur, elle est rouge à présent.

— Haaaaa haaaaa aide-moi ! Aide-moi ! Haaaaa je t'en supplie !  
Haaaaa !!

Le sang commence à couler, et le Pitbull continue de déchiqueter le pied de Frantz ! Je peux pas le laisser comme ça ! Dans une inconscience totale, j'approche du Pitbull et le tire en arrière par son collier. Il est absorbé par Frantz et ne se rend pas compte de ma présence. Impossible de le faire lâcher.

— Vite ! Vite ! Aide-moi, aide-moi, il va m'arracher le pied  
Haaaaa Haaaaa !!



— Je sais pas comment faire !!

— TUE-LE! je sais pas... mais aide-moi !!! Il est où ton putain de staff ? Envoie-le sur ce putain de bâtard!

— Il est pas pas là !

Il y a de plus en plus de sang, le visage de Frantz est pâle. On dirait un fantôme. Sans savoir trop quoi faire, je retourne chez moi et me dirige vers la cuisine. Mes yeux se posent sur le grand couteau que j'ai pris quand j'allais trancher la gorge de ce fils de pute de Mike, je le prends et m'apprête à retourner dehors quand j'aperçois dans le coin, derrière ma porte d'entrée, un énorme casque de moto, un intégral blanc.

Je jette le couteau dans l'évier et me saisis du casque. Je retourne dans l'entrée. Frantz est dans les vapes. Le Pitbull mord toujours. Je m'approche du molosse, je soulève l'énorme casque en l'air et frappe un grand coup sur le dessus de son crâne : BOING (bruit creux).

Le Pitbull ne lâche pas prise, il couine et secoue sa tête avec force de gauche à droite. Je relève le casque encore plus haut et frappe de toutes mes forces : BOING (bruit étouffé).

Le Pitbull relâche sa mâchoire. Sonné, il tente de s'enfuir mais la porte du hall d'entrée est fermée. Je jette le casque, attrape Frantz par son pied valide, le ramène jusque dans l'appartement et referme la porte ! Le pauvre est inconscient. Son pied est complètement foutu. En bouillie. Le sang coule abondamment, il y en a une grande flaque, elle se dirige vers le salon. Je cache tout ce qu'il y a à cacher chez moi, j'appelle les pompiers et me sers un verre de whisky. J'en verse une rasade sur la chaussette écarlate pour qu'elle ne se colle pas aux plaies.

Les secours ont mis une heure pour arriver et emmener Frantz aux urgences. Ma biche est revenue pendant que je nettoyait la flaque de sang.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Tu es blessé ?

Mon chien se met à pleurer, à renifler. Il pisse contre le mur.

— Non c'est rien ! Juste un con qui est venu me voir avec son chien. Et le chien s'est retourné contre lui.

— Il est passé où le chien ? demande ma copine, en se mettant à paniquer.

— Il est parti, t'inquiète... alors c'est quoi cette nouvelle que tu dois m'annoncer ? Mike a balancé encore une fois ! Tant qu'à faire c'est le moment !

— Je te quitte !

— Pourquoi, comment ça ?

— Je bosse pour la police. Ma mission d'infiltration est finie. Je te quitte !

## Chapitre 22

— Tu te fous moi? C'est quoi ce bordel!

J'allais lui envoyer une giflasse. —Attends... calme-toi ! Je plaisante! Je plaisante. Tout ce sang ça me rend nerveuse en plus de tout ce qui t'arrive! Tu me dis que c'est quelqu'un qui est venu te voir et qui s'est fait mordre par son propre chien ! C'est toi qui te fous de moi !

— Il l'a volé, le chien! Et je te jure que c'est vrai !

— La nouvelle, c'est que j'avais décidé de m'installer chez toi pour quelque temps, histoire de prendre soin de ton chien et de ton appartement.

Elle se met à pleurer ! Je la prends dans mes bras et la réconforte. Je me demande qui est cette fille, je ne la connais pas tant que ça dans le fond... je n'ai plus rien à perdre de toute

façon. Je dois vivre en attendant. Estomac qui gargouille n'attend pas ! Je vais traîner un peu et filtrer en même temps quelques clients.

Je suis resté sur la vieille place toute la nuit. J'ai traîné jusqu'à l'aube. Quand on a une femme en permanence chez soi, on n'a plus envie d'y foutre les pieds.

Des appels d'air s'engouffraient sous le hall vide et sale. Je ne voulais pas rentrer les mains vides. J'avais discuté avec Ney durant la nuit et il m'avait dépanné. Il me restait un bon toc de shit. Le mur de carrelage blanc sous le porche en face du Casino me soutenait comme un vieux pote. Beaucoup de clients débarquaient de bon matin.

Le vieux du deuxième étage était déjà debout. Il promenait son chien. Il me salua d'un signe de la tête. L'aube se pointait, sans grâce, elle faisait son job. Une vieille dame que je n'avais jamais vue passa sous le hall, au ralenti, avec sa petite tenue couleur saumon, ses collants épais, elle semblait s'être trompée de dimension.

Une silhouette se pointait au loin. Bingo! Gros anorak, mince, visage gris, pour sûr, cette ombre cherchait sa dose. Il arriva à moi très vite, ça me surprit :

— Salut, l'ami, Gordon est là ?

— Non, il est pas là, si t'as besoin de quelque chose, j'ai ce qu'il faut.

— Je veux un bout à fumer.

Je lui montrai le morceau que j'avais. Il se pencha dessus et ses pupilles noires roulèrent le long du morceau à toute vitesse puis il se redressa.

— T'as pas plus gros !

— Non, désolé, j'ai que ça ! Pour avoir plus faut repasser !

— Allez mec, assure, j'ai pas le temps de repasser. Dis-moi ce que tu veux, je te donnerai tout ce que tu veux.

— Y a que ça mec ! Prends, c'est mieux que rien !

Le type me fixait droit dans les yeux.

— Je te suce la bite si tu veux l'ami ! Je te ferai décoller comme jamais t'as décollé de ta vie.

— Non merci mec ! J'aime trop l'être humain pour le voir sucer une bite.

— Ah ! Alors tu veux sucer la mienne ? J'en ai une grosse en plus !

— Ça m'intéresse pas !

— Alors qu'est-ce tu veux ? J'ai besoin de plus de substance que ça ! Mes potes m'attendent chez moi ! Je ferai ce qu'il faut ! Dis-moi l'ami !

Je ne savais pas quoi dire.

— Parle-moi de toi ! lançai-je, m'étonnant moi-même.

— Quoi ? t'as craqué l'ami ? Que je te parle de moi ?

— Oui, parle-moi de toi, de ce tu fais dans la vie. Ce que tu aimes...toutes ces conneries !

— Putain, ça fait des lustres que j'ai pas parlé de moi. Ça n'intéresse personne qui je suis ! Pas même moi !!

HAHAHAHAHAHAHAHhahahaha

Le type jubilait, délirait.

— Tu viens d'où ?

— J'partage avec des potes une piaule abandonnée vers NiceNord.. Ce que je fais dans la vie.... ?

— T'as pas faits des études ? T'as pas de passion ?

Il ouvrait et refermait la fermeture éclair de son blouson.

— Des passions...hé...j'aime bien le cinéma, j'avais fait des études même !

Il parlait de lui comme s'il parlait d'un autre.

— T'as fait des films et tout ?

— Oui des petits navets, Je copiais Godard, Truffaut... Tu t'y connais en cinéma ?

— Non, je supporte même pas la télé.

Il tira une grimace, sortit un paquet de Marlboro de sa poche intérieure, et la posa à sa bouche sans l'allumer.

— T'as bien raison ! reprit-il ! Ça m'a rendu dingue ces histoires d'art, de réussite, de succès... Je laissai passer un silence.

— Je pensais que j'allais devenir une star. Comme Tarantino et compagnie. J'étais à fond. Je pensais aux femmes que j'allais baiser, aux gros steaks que j'allais me payer, aux douches de champagne que je prendrais. J'étais à fond...

Encore un silence ! Sa clope remuait au coin de ses lèvres gercées.

— Je sortais plus de chez moi. Je bossais comme un fou sur mes scénarios. C'est là que j'ai commencé à fumer, à prendre des pilules et d'autres choses.

— T'avais besoin de stimulant pour faire tes trucs ?

— J'en sais rien, je sais plus. Ce que je sais, c'est que prendre des drogues, de picoler, ça m'a calmé, ça m'a directement amené là où je voulais aller. Alors, d'un coup, tout a perdu sons sens.

— Je crois comprendre.

— À quoi bon se faire chier quand quelque grammes, quelques taffes, quelques gorgées vous mènent direct au nirvana ? Et pour un prix abordable en plus.

Ses yeux me transperçaient, ils fixaient un point derrière moi. Son faciès usé arborait de la satisfaction personnelle, celle d'un philosophe qui s'approuvait lui-même.

— T'as raison ! avais-je répondu pour combler le vide. T'as une femme ?

— Pour quoi faire ? Une femme c'est inutile.

— Je suis pas d'accord !

— Je te souhaite dans ta prochaine vie de naître laid, très laid ! Et tu comprendras !

— Comment ça ?

— Tu n'es pas conscient l'ami ! Tu as tout pour toi ! Le rôle de victime : dealer abandonné dans un ghetto qui tombe en ruine, t'as une bonne tête, t'es aimable, assez pour parler avec un putain de drogué. Je mourrais de suite pour me réincarner à ta place !

— Tu dérailles poto ! Ma vie est pourrave ! Je dois charbonner du soir au matin, éviter les condés, les balances, ramener de la thune pour ma famille !

— C'est ce que je dis l'ami, ta vie c'est un scénar hollywoodien, t'es tellement bien dedans que tu pourrais pas t'en décoller deux secondes pour voir à quel point tu aimes toute cette merde.

— Arrête ta putain de philo, mec ! Bon, tu le prends ce bout ou merde !

Il me faisait suer ce con ! Cette clope éteinte qui remuait me foutait la nausée.

— Au fait Gordon n'est pas là ? Tu l'as pas vu par hasard ?

— Non, il est pas là, je te l'ai déjà dit !

— Ah merde !

— Écoute, regarde dans l'angle de la ruelle là, il y a une taxiphone dedans il y a une petite machine à café. Va nous en chercher deux, moi je vais trouver Gordon.

— OK l'ami !

Puis il s'en alla. J'avais sorti mon portable et composai un numéro.

— Allô, merde, c'est qui ? Je dormais !

— C'est Moi! Je suis sur la Vieille là, y a un client qui veut te voir. Toi, absolument ! Y a bon à faire.

— Ah ... il t'a proposé une pipe ?

— Oui..

— OK, retiens-le j'arrive.

Après la transaction. J'ai pris le chemin du retour, en passant sous le porche du 30 qui vient encore d'être cramé. J'ai fait un petit benef, ça m'a remonté le moral. Je m'arrête au tabac, achète un jeu à gratter, et un magazine de potins pour ma biche comme elle me l'a demandé.

En rentrant, je la trouve en pyjama le chien sur les cuisses, à fond dans un épisode de sous le soleil. La baraque est propre. Je me pose avec eux. Je suis crevé.

— Merci pour le magazine!

— De rien! Y a du café ?

— Faut en faire ! En fait...le voisin du troisième, Monsieur Mamoud. Il est passé tôt ce matin.

— Il voulait quoi ?

— Il a dit qu'il a vu quelqu'un s'échapper de chez toi par la fenêtre du jardin et il a réussi à le prendre en photo... Il était très fier de lui... il veut que tu montes le voir dès que tu rentres !

## Chapitre 23

Je suis monté direct chez Mamoud. Ce con adore se faire passer pour un vieux daron. Moustachu, il porte toujours les habits de son père décédé et conduit aussi sa Renault 21 et fait croire à tout le monde qu'il est marié depuis longtemps. Sa femme est toujours au bled pour voir sa famille d'après lui.

Tout le monde le laisse mythonner. Ce n'est pas bien méchant.

Je toque à sa porte. il ouvre avant la troisième frappe.

— Entre frère, entre !

— Tu as la photo ? je demande.

— Oui, oui mais avant viens voir, là sur l'ordi.

Je regarde des profils de femmes sur Meetic.

— Oui et alors ?

— J'ai un plan... deux biches de Cannes...

— Et ?



— Eh ben tu viens avec moi.

— Pourquoi ?

— Parce que, sinon, la photo je te la passe pas, c'est tout !

— Elles sont bonnes ? je demande.

— Je sais pas, j'ai vu que leur photo de profil.

Je grimace !

À la fin de la journée, je monte avec lui dans sa caisse. Et on décolle.

— Es-tu sûr ? T'as un appart de dispo sur Cannes ? On pourra les ramener là-bas ?

— Oui t'inquiète! répond Mamoud en changeant une vitesse avec un petit sourire.

Assises sur les pavés sales du trottoir, deux filles attendent au point de rendez-vous. L'une est menue, rousse, le visage hautain. Elle porte des lunettes et une jupe qui laisse apparaître une belle paire de cuisses. Laura Ingals version pute. L'autre est blonde et très grande. Un corps épais avec de gros os. Une quarterback allemande.

La Renault 21 déglinguée s'arrête à leur hauteur.

— Salut les filles, c'est moi, monsieur Mamoud de Meetic!!  
On y va ?

— Elles sont vilaines ! je dis tout bas.

— La ferme, répond Mamoud sans desserrer les lèvres, la mine joyeuse.

Les filles, en un coup d'œil, regardent si on est mignons. Elles valident et grimpent dans la caisse. Sur la route, la petite rousse, nous demande ce qu'on fait dans la vie :

— Musicien, je réponds.

— Et toi ? elle demande à Mamoud.

— Entraîneur professionnel au centre de formation de Cannes. D'ailleurs on y va, j'ai mon appartement là-bas.

Étonné, je découvre en même temps que les filles la profession de Mamoud. Je garde mon calme. La germaine costaud, excitée par le business du foot, pose toutes sortes de questions à Mamoud. La petite rousse reste silencieuse calée dans son siège. Les jeux sont faits.

Dix minutes plus tard nous arrivons au pied d'un énorme lotissement. Tout autour c'est les ténèbres. On se gare et on descend de voiture. Mamoud, détendu, prend la tête du groupe. Nous pénétrons dans le hall de l'immeuble. L'endroit semble désert. Nous prenons l'ascenseur. Mamoud appuie sur le bouton « 2 ». Dans la cage de fer tout le monde est silencieux. Petite rousse se presse contre moi. Je me demande où nous amène Mamoud ? Nous sortons de l'ascenseur, et prenons le couloir. Mamoud, en tête, s'arrête brusquement devant une porte. La porte 712. Il se tapote les poches un moment, se frappe le front du plat de la main et dit :

— Oh mince !!! J'ai oublié mes clefs et mon coach partner !!

Je reste zen. Les filles attendent la suite.

— Attendez, je vais appeler le concierge. Il a le double des clefs.

Mamoud sort son portable, tapote dessus, et le colle à son oreille un moment...

— Non. Répond pas, il doit être occupé !

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? demande petite rousse. Allons à la plage !!! Germaine costaud opine du chef.

— Non non, dit Mamoud. Je vais ouvrir. J'ai une technique mais normalement j'ai pas le droit de faire ça !!

Je m'attends au pire. Les filles attendent tout court. Mamoud se met dos à la porte. Regarde un coup à droite, à gauche, puis envoie un gros coup de cul bien sec sur la porte. Sous la puissance du choc, la serrure cède, et la porte s'entrouvre.

Mamoud entre dans l'appartement plongé dans la pénombre. Je lui emboîte le pas l'air habitué. Les filles se jettent un regard puis nous suivent docilement. Petite rousse referme la porte derrière nous.

— Faites comme chez vous dit Mamoud.

Germaine costaud tente d'allumer la lumière, mais rien ne se passe. Juste le cliquetis de l'interrupteur qui résonne dans le vide.

— Oh Mince !! Fait chier !! crie Mamoud. Mon colocataire a oublié de payer la facture d'électricité !!! Ils ont coupé le jus. !!

Il fait trop sombre pour que je puisse voir le visage des filles et leur réaction.

— Il n'a pas fait les courses ce salaud !! s'insurge Mamoud la poignée d'un placard ouvert et vide dans la main.

— Le frigo aussi ?? Vide !!! J' y crois pas !! hurle-t-il en refermant avec force la porte du mini-fridaire éteint.

— C'est pas grave !! dit petite rousse.

— Vous avez de l'alcool ?

— Bien sûr !! répond Mamoud en sortant de sa petite sacoche deux bouteilles d'eau remplies d'un liquide orange.

— Whisky orange ça vous va ??

— Parfait dit germaine costaud qui prend une bouteille et s'envoie une bonne gorgée.

Après avoir vidé une bouteille. Plus détendus. Toujours dans l'obscurité. On s'installe dans la chambre. On discute de tout et

de rien. La bouteille tourne. On rigole plutôt bien. Petite rousse lance une idée :

— Et s'y on jouait à chiche ou vérité ?

— OK OK c'est parti !! Les filles commencent !

— Chiche ou vérité ?

— Chiche je dis.

— Embrassez-vous. Sur la bouche !!

C'est marrant ça. Les filles demandent toujours la même chose. Y a quelque chose qui les excite dans la pédérastie. Je pense bien qu'elles doivent se faire des après-midis « Gay porn and pop'corn » en se caressant mutuellement.

— Non non, autre chose pas moyen, je dis !

— Non, répond petite rousse, soit vous jouez sérieusement, soit on se casse !

— Tu la veux ta photo ou pas, dit Mamoud.

— Quelle photo ? demande Germaine costaud.

— C'est pas tes oignons, je réponds.

Je respire un bon coup, je m'approche de ce vilain Mamoud et pose mes lèvres serrées sur les siennes !

— Ouaiiiis, hurlent ces salopes !

— À vous !! Chiche ou vérité ?

— Vérité ! dit petite rousse.

Classique. Les filles ne prennent pas de risques. Enfin si, elles en prennent, mais ne s'en rendent pas compte.

— Question : Quand tu vas aux toilettes et que tu fais un gros caca, est ce que tu t'essuies le cul directement, ou est-ce que tu restes comme ça un petit moment, le cul plein de merde ?

Un fou rire général éclate.

La gêne et le rire occasionnent des ouvertures. Je me lève et prends petite rousse par la main. Direction la salle de bains. On traverse le salon éclairé par la lune. Je ramène ma proie dans mon antre.

Dans les ténèbres de la salle d'eau, deux corps apprennent à se connaître. J'embrasse le cou de la rouquine. Elle couine. Je suis derrière elle. Son cul est tout contre moi. Je lui soulève sa jupe et plaque son petit corps contre le carrelage. J'ouvre le robinet d'eau froide et lui asperge le visage. Elle tend sa lune de plus belle. À genoux, je pousse son string sur le côté gauche. Je jette ma langue. Hume la femme. Elle jouit rapidement. Je bande, mon sexe est parcouru de spasmes violents. Ça me brûle... Je me relève et pénètre son cœur, la prends sans demander la permission. Je jouis très vite.

-Aaaaaiiiiiiiiiiiiiieeeee !!!!

Un cri déchire la nuit. Je me précipite dans la chambre voir ce qui se passe. Mamoud et germaine costaud sont à poil sur le lit. La grande femme aux épaules larges semble offensée :

— Qu'est-ce qui se passe ?? demande petite rousse apeurée.

— Ce connard a voulu me faire le cul alors que je lui ai dit non. Mais sans prévenir il a... ça m'a fait trop mal...

— Mais, j'ai pas fait exprès, je te jure !! s'explique Mamoud. Des fois ça arrive de se tromper de trou, non !?

— Bon bon calmez-vous !! On va boire un petit coup et ça ira mieux après. OK ? Il y a encore de la boisson dans la voiture. Prenez les clefs et allez chercher les bouteilles. Ça vous fera prendre l'air en même temps.

Les filles prennent les clefs et sortent de l'appartement. Mamoud et moi visitons l'appart. Plutôt spacieux. Y a rien à voler. Une fois l'appart fouillé, nous inspectons le balcon.

Des bruits de pas se font entendre de très loin. Ça se rapproche. Tiens ?! Deux personnes font la course, ils cavalent à toutes jambes. Ça passe juste sous le balcon!!!! C'est petite rousse et germaine costaud. Le visage horrifié, corps tendu, grandes enjambées, elles courent comme si la mort était à leurs trousses.

— Belle foulée !! dit Mamoud.

— Oui pas mal du tout ! je réponds.

Elles ont laissé les clefs devant la porte et se sont enfuies. On remballer nos affaires et on se casse. Dans la voiture je prends le téléphone de Mamoud et appelle petite rousse. Ça décroche :

— Espèces de petites salopes, on vous cherche !! On tourne dans Cannes. Vous ne pouvez pas nous échapper !!! On va vous retrouver et vous baiser jusqu'à la moelle. On va vous mettre au tapin...

Des cris et des pleurs sortent du téléphone. Je mets le mode haut-parleur :

— Nonnnn...nonnnn... (sniff) s'il vous plaît !!! (sniff) Laissez nous tranquille. (sniff) On va appeler la police... haaaaaa...

Mamoud et moi morts de rire. Je raccroche le téléphone. On prend la sortie de Cannes. Direction Nice. Juste avant de s'engager sur l'autoroute, sur ma droite, dans la forêt nocturne qui longe la route, j'ai cru apercevoir deux silhouettes. Elles se déplaçaient rapidement entre les arbres. Deux bestioles sûrement ?!!

De retour aux Moulins, je monte avec Mamoud chez lui. Il a une chambre noire aménagée dans sa cave. Il me sert un thé pour patienter pendant qu'il développe la photo. Je m'assoupis presque. Il me secoue par l'épaule et me donne une enveloppe marron.

Sur la photo, je reconnais le petit minet roumain de la vieille

Ringo...

## Chapitre 24

Le cliché était pas mal ! Mamoud à du talent en tant que photographe, mais pas en tant qu'être humain. Mieux vaut ça que rien. Je suis allé chez Ringo avec une lame dans le dos, mais sans l'intention de lui faire du mal, juste de lui demander à quoi rime tout ce putain de bordel ! Et de me rendre le flingue et le cahier. Seules preuves tangibles contre Jack.

J'ai sonné, et c'est une belle demoiselle des îles qui m'a répondu.

— Bonjour, je cherche madame Ringo.

— Qui ça ? fit-elle, en tendant l'oreille par dessus le Zouk-love qu'elle écoutait.

— La vieille dame qui vit ici.

— Y a que moi qui vis ici.

— T'es sérieuse ?

— Entre, vérifie par toi-même.

L'appartement a changé. Ce n'est plus le même que lors de la nuit passée avec Ringo. Plus aucune trace d'elle, de sa daube, de sa chaîne hi-fi qui jouait les Beatles... plus rien...

— T'es satisfait, fit la belle bronzée.

— Tu t'es pas absentée un moment ? Tu n'as pas prêté ton appartement ou un truc comme ça ?

— Non, jamais de la vie...

Je m'en vais sans demander mon reste. Mon cerveau commence à donner des signes de fatigue. N'ayant plus personne en qui faire confiance, je retourne voir Mamoud.



— Tu es sûr que c'est pas une photo trafiquée que tu m'as filée ?

— Non pas du tout, j'ai le négatif, Wallah.

— Les condés m'ont montré une vidéo où je conduisais seul, alors que j'étais pas au volant et pas seul... alors une photo, c'est pas grand chose à falsifier...

Mamoud me ramène le négatif, avec les nerfs. La photo est authentique !

— Tu sais, il ajoute, c'est pas nouveau que des locataires du quartier prêtent leur appartement pour loger des indics pour un certain temps. Mais c'est super bien fait. Ils changent tout, et font partir en vacances le vrai locataire loin du quartier.

— Comment tu sais ça ? je demande.

— Un plan sur Meetic. Une ancienne flic, à la retraite. Après la baise, elle parle beaucoup. Si tu veux on peut aller la voir, peut-être qu'elle peut donner un coup de main. Je sais pas... t'as l'air mal, j'essaie de t'aider... puis l'autre soir à Cannes on a bien déliré...

Ça ne finira jamais ce bordel !

La lune, traversée de nuées pourpres, éclaire d'une teinte douce le beau visage de Bilanna. Garés discrètement, près du tarmac de l'aéroport de Nice, la belle prostituée russe me suce de tout son cœur. C'est la plus belle femme que j'aie jamais vu de ma vie !! Et j'aimerais tellement la sortir de sa merde !! L'amener loin des trottoirs, me marier avec elle et lui faire une ribambelle de gosses !! Seigneur !! Notre affaire finie, elle retourne à son poste et le cœur meurtri, je rejoins Mamoud qui m'attend un peu plus loin :

— Quoi ? T'as déjà fini ? Putain j'ai même pas eu le temps d'attendre !!!

— Je suis amoureux mec !! Un jour je la sortirai de là, tu verras !

— Sors toi d'abord de ta propre merde !!!

— Enfoiré !

— Alors c'est quoi le programme ? je demande.

— On s'arrête à la station prendre de la bière et direction Cap d'Ail. Cassi m'a laissé un message, elle nous attend !

— Elle s'appelle Cassi ?

— Eh oui...

Nous grimpons dans la R21 et nous rendons chez Cassi. La vie nocturne s'agite sous les faibles lueurs dorées des lampadaires le long de la promenade des Anglais : palmiers rabougris aux énormes feuilles jaunies et racornies ; groupes de jeunes, bibine à la main, prêts pour la moindre embrouille ; filles aux tenues aguichantes en mal de frissons ; clodos au volant de leur poussette pleine à craquer ; putes tous les cinq mètres rangées proprement comme des paremètres et les clients qui tournent et retournent à la recherche du courage pour se lancer !

Les stations-service illuminées, Elf, Total, Shell, tels des temples divins, accueillent sans trêve les pèlerins en galère ! Et la mer imperturbable, plongée dans les ténèbres, dont je ne perçois que l'écume, porte sur son dos les scintillants navires à partouzes ancrés loin dans l'horizon. Le décor défile, telle une carte postale de pacotille, le vent fouette mon visage et déjà la Prom est derrière nous !

Arrivés à destination nous garons la R21 sur le parking proche de la plage du Cap-d'Ail, et ouvrons nos bières. Cassi n'habite pas loin. Elle doit nous envoyer un texto pour nous dire qu'on peu monter. Mamoud est un pro de la drague sur Meetic. Quand il a rencontré Cassi, lors du premier rendez-vous... Il lui a sucé le cerveau à la paille. Le salaud, le soir-même, il lui

faisait le cul et lui vidait le frigidaire... Une plante de 72 piges ! Mamoud est un dalleux, déguisé en Imam. Je le découvre de seconde en seconde. Par la suite, il avait fréquenté Cassi, jusqu'à ce qu'elle rencontre des complications du ménisque et, du coup, ne puisse plus prendre sa position favorite. Néanmoins, ils ont gardé contact par mail et texto, photos cochonnes et ainsi de suite !

Sur place, un type traîne là, tout seul. Il se cause à lui-même et s'agite dans tous les sens. Étrangement il n'a pas l'air fou. Un gentil garçon affublé de boucles d'or et de beaux yeux bleus. Il nous détecte et s'approche, Mamoud, amusé, demande :

— Qu'est ce tu fais là, mec ?

— Moi ?

— Oui toi ?

— J'a..j'a.. j'attends quelqu'un !!

On voit tout de suite que le type n'est pas net !

— Tu viens d'où mec ?

— Ho d'à côté !

— Et tu t'appelles comment ?

— Henry !!

Henry a des écouteurs et un I-pod, c'est pour ça qu'il gesticule.

Mamoud demande :

— Tu aimes danser ?

— Oui, j'adoree !! répond Henry avec ferveur.

Si je te mets de la musique tu danses pour nous ? On t'a aperçu en arrivant et ça se voit tout de suite que tu assures en danse !!

— OK , pas de souci !! répond Henry. Envoie la sauce !!

Mamoud ramène la voiture à côté, ouvre les portières et insère un CD dans le lecteur.

— Attention Henry, t'es prêt ? Je t'envoie du bon son !

Henry, sur le starting-block, a les yeux qui brillent.

Les misérables haut-parleurs de la R21 balancent « Be starting something » de Michael Jackson.

Henry se lance, il bouge dans tous les sens, PUTAIN !!! On dirait un Cotorep.

— VAS-Y HENRY CHAUFFEEE !!! je crie.

— Tu as ça dans le sang , tu dances trop trop bien !!!!

Henry galvanisé, Mamoud continue :

— Tu as pris des cours ? Parce que c'est pas possible autrement, tu maîtrises trop. Tu devrais donner des leçons ou passer à la télé !!! Kamel Ouali, c'est de la diarrhée de castor à côté de toi !!!

Henry a le sourire aux lèvres et se déchaîne, la main sur la bite, il singe Michael avec délectation. À s' en péter le coccyx, il donne des coups de rein qui fendent le vent marin. Cassi met du temps à nous envoyer le texto, je me dis... — Henry, tu sais danser le rock ? demande Mamoud — Bien sûr !!

Mamoud change de CD et envoie un morceau de Placebo « Every you every me »

Henry se jette dans tous les sens et tombe à plusieurs reprises, s'écorchant les coudes et les genoux.

— VAS-Y HENRY !! VAS-Y !! JETTE-TOI COMME ÇA !!

Et Henry se propulse de plus belle. !! BOINNG ! Sa tête heurte le sol !! Putain ça doit faire mal ! On dirait qu'il ressent rien ce taré ?

Mamoud se marre et moi aussi j'avoue.

— Ça va Henry ? C'était du pur art, tu as été grandiose. Tiens, bois une bière pour récupérer !

Henry boit la bière cul sec et s'en fout partout !

Moi je désespère, je me dis que Cassi, ne veut plus voir Mamoud ou un truc comme ça...!! Cette pute s'est moquée, je le sens... Mamoud change encore de CD et c'est Run-DMC qui résonne dans tout le parking.

— Henry tu sais danser le break ?? Moi j'y arrive pas, c'est trop dur !!

Henry se lance par terre, il tente ce que l'on appelle un passepasse, un jeu de jambes à ras du sol. Mais là c'est plutôt un frotte-frotte !! Une torture à laquelle j'assiste. Il ne soulève même pas son corps, il se contente de tourner sur lui-même de plus en plus vite, raclant le sol et frottant sa peau contre le gravier froid. Les plaies de plus en plus apparentes, il roule...roule, tente de se maintenir sur la tête en poirier mais retombe comme une crêpe violemment sur le dos. Au bout de deux longues minutes d'agonie, il se relève, nous adresse un sourire, et crie

— JE SUIS LAUREEE MANODOUUU !!!! Et il plonge dans le béton !! BOINGG !!

Mamoud éclate de rire et Henry est en sang.

— Henry tu sais faire des sauts périlleux comme les ninjas ?

— Mamoud ça suffit non ?

— Oui oui t'inquiète !!!

Cassi envoie enfin un texto. On décampe, abandonne Henry sur le parking. En bas d'un immeuble discret qui se trouve à la frontière entre la France et Monaco, une silhouette à une fenêtre nous fait signe de monter. Cassi ressemble à Nounou

d'enfer mais bien bien vieillie ! Elle a du charme malgré tout, je pourrais presque comprendre Mamoud. Elle nous sert à boire. Il fait bon dans son studio. Ce n'est pas bien grand mais assez pour une personne.

Mamoud lui explique vite fait le Topo.

— Tu as l'air d'être bien dans la merde, me dit Cassi. Tu sais trouver, cette indic ne te mènera pas à grand chose...

— Je sais, mais si elle a toujours le cahier, je dois tenter de le récupérer. Puis, comme m'a dit Jack, il faut continuer à danser... à faire de jolis pas...

Mamoud prend Cassi par le bras et la ramène dans la salle de bains. Un quart d'heure plus tard, il ressort. Cassi est souriante et décoiffée.

— Bon, je vais entrer dans la base de données des indics de la police de France. Tu vas passer la nuit à faire défiler des visages... elle bosse peut-être dans le sud, mais elle peut être originaire de n'importe où... et si tu la reconnais, je pourrai faire en sorte de la localiser.

À trois heures du matin, je tombe sur le visage de Ringo. Tania Arrox, elle s'appelle en vrai. Originaire de Lille. Elle est un peu plus jeune sur la photo. Je réveille Cassi. Elle chausse ses lunettes, se fait un thé et se pose devant l'ordi. Au bout d'une heure, l'imprimante se met à tousser.

— Va prendre la feuille qui vient d'être imprimée, dit Cassi. L'adresse de celle que tu cherches est dessus.

— J'aurais dû m'en douter, je dis, en lisant l'adresse...

## Chapitre 25

D'après les recherches de Cassi, une certaine Madame Attox,

habite au bâtiment 14. Une autre planque sûrement ! Cela correspond avec l'adresse de l'assassin professionnel dont Ringo m'avait parlé. J'ai un avantage, c'est qu'elle ne sait pas que je sais qui elle est réellement. Tout ce qui me reste à faire c'est contacter ce tueur professionnel en déposant ma demande dans la boîte aux lettres de l'entrée du 44. C'est la seule piste que j'ai.

Sur le retour, Mamoud est silencieux. Il ne rigole plus. Je lui demande ce qu'il a. Il est sur le point de chialer, se reprend, sort un flash de Jack, de sa boîte à gants et boit au goulot.

— Qu'est-ce qui se passe Zin ?

— J'ai peur... j'ai peur...

— De quoi ? Dis- moi ! Tu me fais peur à moi aussi !

Il commence à raconter son histoire...

— Ça remonte à un mois... J'avais rendez-vous avec une pouliche dégotée sur Meetic. C'était l'hiver et les longues nuits glacées et trempées de solitude étaient ce qu'en tant qu'être humain je devais combattre. Après un t'chat acharné, elle m'avait donné son numéro de téléphone. Sa voix était douce et lente. Après une heure de conversation au téléphone, elle avait enfin accepté qu'on se rencontre. Son pseudo était « soleil de minuit », son vrai prénom Cécilia. Vingt-cinq ans, bien en chair, étudiante en médecine, typée espagnole mais de pure souche française. Bonasse.

On devait se retrouver une heure plus tard au Trois diables dans le vieux Nice. Je me fis beau, retirai un billet au distributeur automatique et me jetai dans un bus. Je voulais pas me pointer avec la R21. Le n° 4 était plein. De belles étrangères bien éméchées parlaient fort, mal assises en mini-jupes. Je n'en avais pas perdu une miette. Je descendis sur Jean-Médecin. La ville était électrique ce soir-là. Un flot ininterrompu de badauds

flânait en couples, en bandes ou seuls. De leurs bouches s'élevait un fin souffle blanchâtre. Je traversai Masséna. Bifurquai dans les ruelles du vieux Nice. Je me présentai à l'entrée du Trois diables. Le videur m'avait fait un signe de tête.

Il fait une pause, j'attends la suite....

— Je poussai les portes et pénétraï dans le pub. L'intérieur était sombre. Les néons rouges feutrés donnaient une ambiance psychédélique. Un morceau de dub-step rebondissait contre les murs. Des clients attablés, sirotaient leurs verres, l'air heureux.

Cécilia était au comptoir. Je m'installai sur le tabouret voisin. La barmaid, qui préparait un cocktail, me toisa, puis demanda à Cécilia si c'était bien moi qu'elle attendait. Cécilia confirma. « Bof », dit la barmaid. Je lui dis bonsoir, elle avait une dégaine de gouinasse. Elle me répondit « bonsoir », afficha un sourire faux puis s'élança à l'autre bout du comptoir.

Cécilia était fraîche. Elle portait un jean qui la moulait à merveille. Son cul débordait du tabouret de bois. Une paire de ballerines sobres enveloppait ses pieds, taille 36. Sa poitrine allait faire péter son petit t-shirt à manches longues. Dessus était floqué le visage de Marilyn Monroe. Son visage était joli, rond, des petites fossettes, comme sculptées au tournevis, jouaient à cache-cache, sensibles aux moindres expressions de son visage. Elle était bonne.

Nous fîmes connaissance. Le feeling passait bien. Elle était plutôt tactile. Je jouai franc jeu et lui dis que j'avais envie d'elle. Elle commanda un autre shot de vodka. La soirée promettait. Nous quittâmes le Trois diables et nous nous rendîmes dans un autre pub. Nous bûmes encore des verres, discutant de tout et de rien. Vers minuit, nous étions soûls comme des barricades. J'avais respecté ses vœux. Je n'avais pas fait d'approche physique de toute la soirée.

« Tu as marqué des points », me dit-elle. Ses fossettes



apparurent juste au-dessus de ses joues. Son haleine sentait l'alcool. Elle me proposa le dernier verre. Chez elle. J'acceptai. Nous montâmes dans sa voiture. Elle vivait dans une grande baraque à St- Jannet, dans l'arrière-pays niçois. Nous nous garâmes. Perdus dans les montagnes, le silence et le froid étaient perçants. Nous étions cernés par la nuit. Autour de nous il y avait rien. Juste au loin quelque phares de voitures semblables à des lucioles incertaines, apparaissaient puis disparaissaient dans un tournant. Nous enlevâmes nos chaussures à l'entrée et entrâmes chez elle.

Une belle baraque en pierres, solide, faite pour durer. Elle se dirigea jusqu'au salon et m'invita à m'asseoir. Elle m'indiqua où se trouvait le bar et me dit de faire comme chez moi. Je vais me rafraîchir dit-elle. Puis elle prit un couloir et disparut. Je me servis un cognac et me mis à l'aise. Ce living-room était immense. Tout était en harmonie, les meubles, le carrelage, les appliques, les peintures. Le beige dominait. J'en étais à mon deuxième cognac quand Cécilia fit son entrée fracassante. Elle ne portait plus qu'une nuisette transparente violette. Elle se dandinait, roulant des hanches, passa devant mon nez et s'arrêta devant la chaîne hi fi. Elle était de dos. Je voyais son cul. Depuis le début de la soirée je bandais comme un âne. Là, j'étais devenu le roi des ânes.

De la musique se déversa des haut-parleurs vissés dans les coins du plafond. « No digitty » de Black street. Sans se retourner, elle commença à faire onduler son corps. Puis elle se retourna, tout en dansant, se déhanchant, prit place au milieu du salon et fit le show. Un strip-tease rien que pour moi. Elle brûlait sa vie, brûlait son âme, montait, descendait, remuait son être, son visage d'ange s'empourprait, elle transpirait, se rapprochait dangereusement de moi. Elle finit par me chevaucher, et nous finîmes par nous embrasser, langue contre langue, passionnément, nous vibrâmes intensément. Je la portai comme une jeune mariée et nous nous rendîmes à la chambre.

Dans la pénombre, nous fîmes l'amour, connûmes à plusieurs reprises cette mort exquise qui survient après l'extase, jusqu'à l'aube. Les oiseaux pépiaient déjà quand je m'endormis enfin.

Je me réveillai dans l'après midi. Seul dans le lit. Je pouvais voir sa chambre. Un grand lit, un bureau, un armoire, du carrelage au sol. Une chambre classique, sans caractère. Mes habits étaient jetés par terre. Je voulais prendre une douche et si possible avec Cécilia. Elle me plaisait beaucoup. J'étais sûrement amoureux. Je descendis dans le salon. Cécilia était couchée sur le canapé. Elle dormait profondément. Je lui déposai un petit baiser sur les lèvres. Elle ne bougea pas d'un pouce. Je la laissai se reposer et me rendis à la douche. Je trouvai la salle de bains à côté de sa chambre. La baignoire était immense. Il y avait une douche italienne. Sur le miroir audessus du lavabo, il y avait quelque chose écrit en rouge. Un message écrit au rouge à lèvres ! C'était mignon. Je m'avançai, le ventre plein de papillons, pour lire le petit mot doux qu'elle avait laissé pour moi. Mon cœur s'arrêta de battre, sur le miroir il était écrit :

BIENVENUE DANS LE MONDE DU SIDA.

PS: Tu baisses comme un dieu !

À la fin de son histoire. Ni Mamoud ni moi ne prononçons un mot.

Sur le retour, de mes billes humides de chagrin, j'aperçois Bilanna toujours sur son bout de trottoir. Je suis à sec, pas moyen de me payer une séance ! Je cherche quoi dire à Mamoud, mais je ne trouve pas. Je mets un temps à m'en rendre compte, mais on roule vite. Les larmes coulent sur le visage de Mamoud. on dépasse la sortie pour les Moulins, on entre dans St-Laurent. Je vois l'enseigne rouge brillante de Cap 3000. Le radar de la tour de contrôle de l'aéroport qui s'affole.

— Zin, tu as loupé la sortie!

Il me répond pas !

— Zin, je répète, calme-toi, ne fais pas n'importe quoi.  
Ralentis...

J'ai pas le temps de l'arrêter. Il donne un coup de volant. On  
passe le terre-plein, se retrouve de l'autre côté de la route,  
percute une voiture, défonce la barrière, et tombe en piqué fatal  
dans les eaux basses du Var...

# Chapitre 26

Je me réveille dans une chambre d'hôpital, relié à tout un tas de tubes. Je ne sens plus mon corps. Je ne sens rien. L'accident me revient par fragments, des flashes me frappent le cerveau. Ma copine se tient sur un canapé juste à côté. Elle dort. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis ici. J'essaie de me lever. Impossible. Il fait nuit par la fenêtre. La télé accrochée au plafond tourne sans le son. Il est quatre heures d'après l'heure de BFMTV. Je me rendors...

Au matin, ma copine se met à chialer quand elle voit que je suis réveillé. Elle me tient la main. Elle a du mal à parler.

— J'ai pas osé te le dire, mais je suis enceinte... C'était ça la nouvelle...

— Je le savais, je réponds...et ce sera un garçon, un dur, comme son père...

Elle pleure de nouveau.

— Promets-moi que ça n'arrivera plus. Promets-le moi !

— Je le te jure bébé, plus de bêtises. Et Mamoud ?

— Il n'a pas survécu...

J'ai réussi à la convaincre de rentrer. Je suis mieux seul. Apaisé. Personne d'autre n'est venu me voir et c'est tant mieux. Les docteurs sont passés. Ils sont confiants quant à mon avenir. Ça me fait marrer. J'attends pourtant une dernière visite. Je ne sais pas quand cette personne va débarquer. Mais c'est sûr qu'elle va venir. Je mange mes spaghettis, mon île flottante. Regarde « Ma famille d'abord » et commence à m'endormir.

Dans la nuit. J'ouvre les yeux. Ses mains sont autour de mon cou. Ses yeux sereins. Je lui souris. Ça ne lui plaît pas. Il prend le coussin et me l'écrase sur le visage. Je lui tapote le dos et l'encourage... Ça l'énerve, il serre plus fort. C'est ma dernière nuit... mon dernier souffle... mon dernier pote...

Je sors la lame que m'a copine m'a ramenée de sous le matelas et fais un joli trou dans la gorge de Jack. Je savais qu'il viendrait... le sang gicle comme l'eau du pénis d'une statue d'enfant au centre d'une fontaine.

Il s'écroule, tremble sur le carrelage.

Je me redresse, presse le bouton d'appel à l'infirmière et savoure sa mort.

**FIN**

# H.L.M

# SPACE CRAFT

## **Préface.**

Le boycott du 30.

Je suis devant mon entrée. Une polo banalisée s'arrête. Quatre types, qui semblent être des agents de police en civil, sortent du véhicule et viennent vers moi. Ils me demandent mon nom et si je peux les suivre. J'ai rien à me reprocher, ils ont pas l'air méchant, j'accepte. Je monte à l'arrière. Je demande où on va. On me répond

pas. Je sens que c'est tendu. Je regrette d'être monté. On s'arrête dans les hauteurs vers la Lanterne, dans un parking. Je demande ce qui se passe. On me dit de la fermer. L'un des agents passe son bras autour de mon épaule et me dit :

— Alors monsieur l'écrivain... comment on fait ?

— Comment on fait quoi ? je dis.

— T'es obligé d'être aussi bavard ?

— Bavard ? De quoi vous parlez ?

— Pourquoi tu veux ressusciter les morts ? Il est mort ton quartier ! C'est du passé !

— J'ai juste écrit un livre, j'ai rien fait de mal...

— Te fous pas de nous, dit le maigrichon à l'avant. On te piste depuis un moment. On a lu ton deuxième projet... Tu cherches à faire quoi ?

Créer une émeute ? Foutre le bordel ? Faire ton intéressant ?

— Comment vous avez pu le lire, il est encore en correction ? je dis. — C'est pas ça la question, répond le costaud à la place du mort. Le souci, c'est que tu l'ouvres trop ! C'est plus de la fiction, c'est du journalisme. Tu parles trop de ce qui se passe maintenant. Et c'est tendu... y a des choses qui te dépassent. Pour l'instant c'est ton compte FB bloqué, la voiture de ton père forcée, un chat qui meurt sans raison, UPS qui te livre plus, tes transactions bancaires qui bloquent, mais crois-moi ça peut être bien pire si tu continues...

J'ose plus parler. Je suis terrorisé. Plein de petits accidents anodins qui me sont arrivés, prennent un sens maintenant.

— Nous, dit le type qui me tient par le cou maintenant, on peut pas t'empêcher de jouir de ta liberté d'expression ! Surtout qu'y a du monde derrière toi, y a du monde qui t'aime, qui te soutient, malheureusement pour nous ! Si tu veux le sortir ton livre à vrai dire, tu en as tous les droits ! Et d'ailleurs y en a au taf qui trouvent

que tu as beaucoup de talent mais qu'il est mal utilisé... Mais crois-moi, tu vas aider personne avec ça ! Remonter la merde à la surface. Inciter la haine. Ça ne donne jamais rien de bon... Il serre de plus en plus fort.

— J'ai compris, je fais. J'ai compris.

— Tu es sûr ?

— Oui, oui, je vais faire des changements dans le texte, changer le titre, faire autre chose... plus soft, plus cool !

— Plus cool ! Ça c'est bien ! Parle un peu des bons côtés ! Du beau temps ! De la plage...

— Oui, de la plage ... je vais faire ça !

— Très bien... alors on va te ramener.

— Merci...

Ils m'ont déposé devant chez moi comme si de rien n'était.

M.R

**Tout est faux dans le livre. Laissez-moi en paix.**

# H.L.M SPACE CRAFT 1

Les Moulins-Nice.

La rangée de lampadaires qui longe la rue de la Santoline vient de s'éteindre brutalement. Qu'est-ce qui se passe ? Une coupure d'électricité ? Je vérifie mon portable. Plus de réseau. Je lève la tête. Des faisceaux lumineux balaient de long en large le ciel noir et nuageux. Je pénètre dans le quartier pour me mettre à l'abri.

Près du hall d'entrée du bâtiment 35, je suis pris d'un sale frisson. Une ombre, rapide, se faufile entre deux pylônes et disparaît sous mes yeux. Ce truc m'a fait flipper, je m'éloigne, monte des escaliers quatre à quatre et me retrouve sur la Grande place. C'est désert. Les faisceaux, acharnés, passent et repassent sur les bâtiments. Les toits, le sol, les moindres coins du ghetto sont éclairés. Je les évite tant bien que mal et passe sous le porche du bâtiment 30, ça pue la pisse et le cramé, je me presse. Le porche passé, je croise Gontran. Gontran est Mexicain, il deale son shit tranquille près du porche. Il est cool, fait crédit facile et a de la discussion.



— Qu'est ce qui se passe bordel ! me demande Gontran.

— J'en sais rien mec ! Où sont les autres ? C'est mort, y pas âme qui vive.

— Je le sens pas ce coup-ci ! Je me tire...

(Pam !! bruit sourd) Gontran est au sol, j'ai du sang sur le visage ! Je cours à toute vitesse, et passe par l'entrée arrière du bâtiment 8. Mon cœur bat la chamade. On lui a tiré dessus. C'est quoi ce bordel ?

J'ai pas le temps de réfléchir et mes jambes tremblent, je nettoie mon visage comme je peux et décide de me rendre chez Spike le junkie. C'est un taré de seconde zone, un accroc à la poudre et aux flingues, mais si y a un type qui a les moyens de rester en vie par ici, c'est bien Spike . J'arrive près du petit Casino, traverse la Vieille place sur la pointe des pieds, arrive en vitesse jusqu'au petit bungalow du docteur Plow.

Le docteur H. Plow est un pervers obèse, amateur de femmes. Il distribue les arrêts maladie et les médocs comme des petits bonbons. Je passe accroupi sous sa fenêtre. Du bruit me parvient :

— Oh docteurrr c'est bonnn, c'est bon ! hummmm

— Oui, appelle-moi docteur ma belle, je vais t'ausculter jusqu'à la moelle !

J'entrouvre deux lamelles du store et jette un œil à l'intérieur. Il baise avec une pute. Elle est très laide. Plow est à quatre pattes. La vilaine prostituée, tout en le traitant d'enculé chanceux, lui fourre un gros gode orange dans le cul.

Ce gros dégueulasse se tape des trisomiques et des mères de famille dans le besoin, en échange d'ordonnances. Un jour il faudra s'occuper de ce gros porc ! Trop de gens ici sont morts par sa faute.

Je referme le store et continue mon chemin. Spike est à une borne d'ici à l'est. Les faisceaux cherchent toujours, leur mouvement s'intensifie. Je reste hors de portée de la lumière derrière un pylône. Je jette un coup d'œil à mon portable, toujours pas de réseau !

Je me demande si Keziah, Muddy et Gatsby vont bien. Je l'espère ! Avec un peu de chance, ils ne sont pas rentrés au quartier ce soir, avec un peu de chance ils avaient mieux à faire.

Le ciel s'est encore assombri. La lune, pleine, s'exhibe au travers d'une masse de nuages vaporeux. Où sont les étoiles ? Une pluie fine commence à tomber, ses gouttes, telles des lucioles dorées, traversent les douces lueurs de lampadaires épargnés par les tireurs fous. Du gravier qui s'imprègne de l'eau de là-haut, une odeur de terre fraîche me monte aux narines.

Je dois partir, rester sur place c'est la mort assurée. Les faisceaux continuent leur manège. Je sors de derrière le pylône et cours à toutes jambes, jusque sous un grand chêne planté dans une raie de jardin. Je ne suis plus très loin de chez Spike. Je grimpe jusqu'au sommet de l'arbre. Caché dans des feuillages touffus, je balise le terrain. À droite : personne ; à gauche : personne. Je scrute les toits, les balcons, les fenêtres ; s'il y des tireurs embusqués ils doivent forcément se cacher dans ce genre d'endroits. Ça va faire une heure maintenant que, depuis mon poste d'observation, je ne vois rien, mis à part les faisceaux lumineux. J'ai tellement peur de me mettre à

découvert et de prendre une balle dans la tête que je n'ose plus descendre de là-haut. Pourtant il le faut.

Je descends de mon perchoir, prends une longue inspiration et sors en courant de sous le grand chêne. Je cavale à fond, prends à gauche après la tour 16, traverse un parking, grimpe une petite montée, j'y suis presque. J'entends des gens qui discutent au loin. J'accélère ma course, traverse en sautant pardessus les balançoires d'un petit terrain de jeux pour enfants construit juste en face de chez Spike. Me voilà enfin arrivé en bas de la tour 2. Essoufflé je découvre Patrick et Irvin assis sur les marches des escaliers, ils picolent du whisky au goulot.

Pat est un alcoolique, philosophe, bipolaire, fana de musculation, d'origine inconnue, il vit près de la tour 2. Irvin c'est un grand black, avec un gros bide. Il a toujours un journal enroulé dans la main et dans ce journal il y a toujours une 8.6 cachée dedans. Je n'ai jamais trouvé meilleure manière d'utiliser le papelard quotidien que celle d'Irvin.

— HÉ LES GARS... (Bam ! Bam ! bruit sourd.)

La bouteille de whisky est tombée au sol et a volé en éclats.

Patrick et Irvin se sont endormis.

D'un énorme bond, je plonge dans le hall de la tour 2 et me mets à couvert. Bye les amis, paix à vos âmes. Je prends l'ascenseur qui pue l'urine fraîche, évite de foutre les godasses dans la flaque et monte chez Spike. Je toque à sa porte... personne ne répond. Je sonne... personne ne répond. Je tourne la poignée, c'est ouvert....

— Spike ? T'es là Spike ? Houu houu !

J'entre dans l'appartement à pas lents. C'est calme. Trop calme. Un quatre pièces, plutôt propre. Peinture beige et meubles anciens. Spike a bon goût. Je fais un tour dans la cuisine. J'ouvre le frigo. Je trouve un pack de Budweiser. J'en ouvre une et la vide d'un trait. Je retourne dans le salon et prends la bouteille de whisky dans le bar, du Jim Beam. Je dévisse le bouchon et prends plusieurs lampées au goulot. Ça réchauffe l'estomac. Je me sens un peu mieux. Je viens de voir trois cadavres en cinq minutes. Mes mains tremblent encore. Je me regarde dans le grand miroir du salon, j'ai du sang plein le visage et des morceaux de chair noirâtre sur ma chemise et mon pantalon. À l'aide d'une petite cuillère, je tente de décrocher les bouts de cervelle. Je cherche la salle de bain pour me nettoyer la figure. J'entends sangloter ! Je cherche la source de ces pleurnicheries. Ça vient des toilettes. J'entrebâille la porte et découvre Spike, à poil, en boule sous le chiottes en train de chialer comme une merde.

— Qu'est ce qui se passe Spike ? Qui t'a mis dans cet état ?

— Ils sont venus nettoyer le quartierrr, ça devait arriver !!!

— Mais de qui tu parles ? Qui va nettoyer quoi ?

— Eux, les autres. Ils sont partout, ils nous ont collé des GPS dans le cul à la naissance.

— Heinn ???

— Ils savent où on est, ce qu'on fait, ce qu'on mange, qui on baise, quand on pète... y savent tout, y savent tout.

Putain, Spike a disjoncté sévère.

Je laisse Spike aux chiottes. J'ai besoin d'une arme et tout de suite. Y a des fous de la gâchette, là, dehors, qui shootent à tout va. Je retourne le cagibi, les placards, les tiroirs. Je vais dans sa chambre, regarde sous le lit, dans la penderie, partout. Rien. Je ne trouve rien. Mais où il a foutu ses armes ce con ?

— SPIKE !! PUTAINN, OÙ SONT LES FLINGUES ? LES GRENADES ?? SPIK ... (BOOM bruit de détonations).

Qu'est ce qui se passe encore ? (BOOM) Le bâtiment se met à bouger !!! (BOOM) Un tremblement de terre ? (BOOM) Merde, ça swingue grave, je tombe par terre et me cogne la tête contre le pied du lit. De grandes secousses, par intermittences, défoncent le bâtiment (BOOM). Les meubles tombent (BOOM) les murs se fissurent (BOOM) mon front pisse le sang (BOOM)...

— RÉVEILLE-TOI ENCULÉ ! RÉVEILLE-TOI !

— ... (Dans les vapes)

— TU SAIS POURQUOI ON EST LÀ ?

— Qu'est ce qui se passe ? (Toujours dans les vapes).

— BOUGE PAS ! BOUGE ! PAS ! C'EST BIEN LUI QUI A ÉCRIT « LE 30 », CE LIVRE DE MERDE...

— Mais...

— C'EST LE GIPN PETITE MERDE !! À PLAT VENTRE

ET LES MAINS DANS LE DOS !!

## H.L.M SPACE CRAFT 2

Le GIPN est venu me réveiller en plein cauchemar à six du mat. Ce cauchemar qui revient sans cesse. Ils viennent en finir avec nous une bonne fois pour toute. Motif de la perquisition : *incitation à la haine*. Créateur de révolte. Distribution sauvage d'un livre. Ils m'ont cuisiné jusqu'au soir. Avec la rage. Pour connaître le but exact de mes agissements en tant qu'écrivain et, surtout, les détails du feuilleton de rue. Si c'était vrai ou faux... À quoi servent les bénéfices... le fait que ça intéresse du monde et des journalistes, ça leur foutait la haine...

J'ai rien lâché. Ils ont décortiqué mon compte FB, ma boîte mails, épluché mes factures... il y a comme une odeur de politique là-dessous... Je leur ai dit :

— Vous êtes tarés, c'est juste un bouquin !

— Tu crois qu'il a commencé comment Hitler ? ils m'ont répondu...

Une semaine est passée. Je suis pas tranquille. Ils ne peuvent pas m'empêcher de vendre des livres, mais rien ne les empêche de me casser les couilles... Le fisc est passé chez moi. Je reçois des menaces de mort, des lettres d'insultes... Une voiture louche ne cesse de passer et repasser sur la Santoline. Je tiens bon. Je garde le moral. Relance des commandes. Me concentre sur l'écriture.

Le samedi arrive. Je fais un tour à Cap 3000. Il fait bon. Le mois de Mai tient ses promesses. Le bus trace, vide. Je passe le pont. Bifurque sur le parking. Je me sens suivi. Derrière moi une jolie pute se trémousse, tailleur mauve, le visage caché sous des Chanel fumées. Je m'arrête. Elle s'arrête. Fait mine de fouiller dans son sac. J'attends puis reprends ma marche.

J'entre dans le centre commercial. Dépasse le tabac. Tourne à gauche et entre dans le corridor où se trouvent les toilettes. Je me colle au mur et observe. La jolie pute arrive à son tour. Elle se plante devant Pimkie, regarde tout autour d'elle, comme si elle cherchait quelqu'un. Elle semble en panique. Elle sort un portable. Elle secoue la tête, raccroche. Y a du monde à Cap 3000. Normal c'est samedi. La jolie pute prend en direction des escalators.

Je la suis discret. En montant sur l'escalator, je garde mes distances. À l'étage elle dépasse le traiteur chinois, Zara, et prend la direction des toilettes. J'accélère. Elle entre dans le côté « femmes ». Y a personne. Juste une vieille qui se sèche les mains. Juste avant qu'elle ne referme, je bloque la porte avec ma basket, tire fort, me faufile, et m'enferme avec la jolie pute.

J'ai pas eu le temps de voir la bombe lacrymogène. Elle a visé bien dans les yeux. Je suis tombé comme une merde, en m'accrochant à sa jambe, je lui ai arraché un talon. Elle s'est enfuie sans dire un mot. Je suis resté recroquevillé dans les chiottes pendant presque une heure à chialer, avant que la sécurité ne me ramasse et ne m'amène dans leurs locaux. Le chef de la sécurité, rachitique, nerveux, chauve, se tient devant moi. Il tire dans sa clope et dit :

— T'es un pervers ?

Je réponds pas.

— Pourquoi tu l'as suivie? Tu voulais te la faire? Dans les toilettes ?

— C'est elle qui me suivait, je réponds.

— Bien sûr... Bon on fait quoi ? On appelle les flics ? La cliente est terrorisée, elle demande le remboursement pour préjudice moral et atteinte au bien-être personnel. Moi je peux t'arranger le coup, j'ai juste besoin d'un peu d'honnêteté, juste que tu me dises que t'as perdu la boule et que t'as déconné et que tu recommenceras plus.

— Vous voulez que je mente, en gros.

— Je veux une bonne déposition c'est tout.

— OK, alors mettez dans votre papier que ma bite me parle, elle me dit des choses depuis toujours, elle s'appelle BouleKikette, elle a une voix de soprano. C'est elle qui m'a dit de faire ça... moi je suis trop faible, je ne sais pas dire non à Boule-Kikette...



— J'en demandais pas tant, abruti, tu en as de l'imagination...

— C'est mon job d'être imaginatif...

— C'est-à-dire ?

— J'aimerais vous en dire plus, mais Boule-Kikette ne veut pas...

On a passé une heure à taper une belle déposition. J'ai demandé à voir la victime mais c'était pas possible. Même pour m'excuser. Mon visage me brûle encore. On m'a lâché comme un merde par une porte arrière qui donne sur le Var. Des vendeuses des Galeries La Fayette fument leur clope, mamelles tombantes, épuisées, comme des guenons dans la savane. Elles me regardent avec pitié, sachant qu'un client qui passe par cette porte n'est qu'un parasite qui a foiré bien comme y faut. Je les emmerde. Je leur souris.

Devant moi, une C4 noire passe le dos d'âne, la conductrice sursaute sur son siège. Je mets un temps à capter que c'est la jolie pute... Je réfléchis pas. Des voitures, devant la sienne, attendent leur tour pour passer la barrière de sécurité du parking. Je cours. M'accroupis. Elle ne m'a pas vu. J'ouvre le coffre, me jette dedans et referme.

C'est quoi ce bordel ? Y a déjà quelqu'un dans le coffre. Ça pue le parfum pas cher et le gas-oil. Le corps ne bouge pas. La tête cagoulée, bâillonnée, les mains et les pieds attachés. Je paranoïe... Un autre dos d'âne. Je me cogne la tête. On dirait un cadavre. Je fais quoi ? C'est quoi ce merdier ? Un kidnapping ?

Je respire un bon coup. Je vérifie que j'ai pas perdu mon portable. Y me reste 30 % de batterie.

L' iPhone c'est vraiment de la merde. Je prends mon courage par les couilles, détache le foulard autour de la bouche de la victime et tire la cagoule. Putain, je reconnais ce visage de crapule finie. Ce regard idiot, cette coupe idiote à la Jul... C'est Ficelle, ce petit scélérat moitié Gitan moitié on sait pas, du bâtiment 3.

— Ouvre les yeux débiles, je lui fais.

Il répond pas. Je répète plus fort.

— Non, j'ai pas le droit !

Je lui envoie une torgnole.

— Écoute-moi, Ficelle, ouvre les yeux, c'est moi !

— Mais si je les ouvre je perds le jeu !!

— Quel jeu ? Te casse, fais- moi confiance tu vas rien perdre !

Il ouvre les yeux.

— Ah c'est toi ! Qu'est-ce que tu fais là ? Toi aussi tu participes au jeu ?

— Non, je participe à rien du tout. C'est quoi ce jeu au juste ?

— J'ai pas le droit de le dire...

La voiture accélère, on doit prendre l'autoroute. Où cette salope nous amène ?

— Comment ça t'as pas le droit ?

— C'est écrit dans le contrat...

— T'as signé un contrat ? Tu te fous de ma gueule ?

— Wallah, zin, pourquoi tu fais le jaloux comme ça ? Pourquoi tu peux pas être content pour un zin qui réussit ? C'est toujours la même chose dans ce quartier de merde ! On veut toujours te casser le délire, te porter le mauvaise œil...

— Ferme-la ! Je veux rien de toi, calme-toi...

— Non, Wallah, non... tu vas descendre dès que...

Il commence à donner des coups à l'intérieur du coffre. J'ai pas le choix. Je lui envoie une grosse patate (Boom). Y s'endort sec. Je fouille un peu. Je trouve un sac en toile. Dedans y a un anorak, des bottes d'hiver de petite taille, un arc et des flèches avec des pointes en métal. Je fouille encore. Rien d'autre. La voiture roule à bloc. Dans quel merdier Ficelle s'est foutu ? Il va et vient entre la taule et la prison à ciel ouvert. C'est un gamin qui n'a pas de chance. Un sacrifice de quartier. Je n'ai jamais vu ses parents ou un membre de sa famille. La nouvelle génération, on dirait qu'elle tombe des arbres et qu'elle est poussée par le vent jusqu'aux Moulins. Je suis de moins en moins sûr que cette jolie pute me suivait mais rien n'est jamais certain, je suis prêt à tout croire du moment qu'on y met les effets spéciaux et le Dolby 5.1.

Il commence à faire de plus en plus froid. La voiture ne ralentit pas un instant. Je veux ouvrir le coffre et sauter mais à cette vitesse je vais me transformer en cannelloni mal cuit en quelques roulades et, si y a d'autres véhicules qui nous collent au cul, en hérisson malchanceux.

Mon nez coule. J'ai des frissons. Un coup d'œil au portable "service indisponible" 20 % de batterie. Ficelle a le nez qui saigne bien. Il pète. Ça fouette grave, sur ma vie qu'il a l'intérieur du corps moisi ! J'ai envie de lui envoyer une gifle mais me ravise. Économie d'énergie. Je reste zen. Mouvement intelligent j'éteins mon portable. J'enfile l'anorak. Y me va juste. Je sens plus mes doigts de pied. Les bottes ne sont pas à ma taille. Je suis en claquettes, pas pratique pour se battre ou s'enfuir.

De quel jeu Ficelle parle ? Un contrat?

Je sens qu'on ralentit. Mon cœur se crispe. C'est qu'une jolie pute, mais pour avoir un être dans son coffre faut être organisé, avoir du sang-froid, elle doit pas être seule, on doit l'attendre... La mafia turque ? Les russes ? Trafic d'organes ?

Ça y est la voiture se gare. C'est silencieux... J'entends des bruits de pas sur des gravillons. Des murmures. Les portières qui claquent. Je prends une flèche, la serre fort et attends que le coffre s'ouvre...

# H.L.M SPACE CRAFT 3

Personne n'ouvre le coffre. Je n'entends plus rien. Juste les piafs qui s'excitent. Il fait carrément froid. On est en Mai pourtant. Je relâche un peu la pression, pose la flèche et réfléchis un instant. J'ai pas beaucoup de choix. Si Ficelle se réveille ça va être le bordel. Il faut que je sache ce qui se trame. J'ouvre doucement le coffre, de quoi voir au dehors. C'est presque la nuit. De la montagne et de la forêt à perte de vue. Un ciel mauve s'étend à l'infini. Je reconnais le décor d'hiver, la moquette de blanc en moins, l'ambiance des forfaits, télésièges, et skis idiots. On est à Auron, le con !

Qu'est-ce qu'on fout ici? J'ouvre un peu plus le coffre. Y a pas une chatte dans le coin. Je sors et referme sans faire de bruit. La C4 est garée devant un grand chalet. La cheminée fume. Je fais le tour de la baraque, me fait un coin dans l'ombre. On n'est pas loin du village en altitude, je peux voir l'œuf de métal qui monte en direction des pistes.

C'est drôle à voir Auron sans sa neige. Ça fait peur, à vrai dire, on dirait qu'on ne peut pas en revenir. Coupé de tout. Je savais pas que ça vivait en dehors de l'hiver. C'est moche, ces immenses colonnes reliées à des centaines de câbles suspendus dans le vide... ça ressemble pas à des remontées mécaniques mais au travail d'une araignée arabe qui a salopé sa toile bien comme y faut. La montagne est foutue ! La porte du chalet à claqué. Le dos collé au bois, je tente de jeter un œil.

La jolie pute monte en voiture. Elle s'est changée, elle porte une tenue de sport très serrée qui me fait très bander. Malgré l'obscurité, je ressens les moindres lignes de sa silhouette. C'est une athlète c'est pas possible. Pas étonnant que Ficelle soit tombé dans le panneau. Moi-même j'ai fantasmé comme

un âne, en me disant qu'elle me suivait ! Mais mon flair ne m'a pas lâché, y a toujours du dégueulasse qui se cache derrière l'innocente beauté.

Ça me fera toujours un truc à écrire, surtout que je dois me mettre sur la suite du « 30, le feuilleton de rue ». On me réclame la suite ! J'ai une flemme de fou, mais faudra bien... faut vivre avant d'écrire, sinon on raconte quoi dans ses lignes, de la merde, du mensonge ? Bref... je me mets la haine tout seul une fois de plus. La jolie pute a fait une marche arrière, énervée, et a pris la direction du sentier hors piste. J'ai un putain de froid aux doigts de pied. Je fais le tour du chalet et écoute attentivement si y a de la vie dedans... ça semble mort.

Je vais à la porte et joue de la poignée. Ça s'ouvre comme une biche facile. Je referme derrière moi. Y fait bon dedans. La cheminée crépite comme dans les feuilletons qui passent sur M6 l'après-midi. C'est un grand salon. Des poufs, des tapis, un sofa, une belle cuisine... le top ! Y me faut ça comme bureau pour écrire. Sur les murs, des photos de ce qui doit être la jolie pute, souriante, mordant dans une médaille en or, sont punaisées un peu partout.

Il y a un stepper pour la forme. Un écran plasma et une collection de DVD. Tous les « Columbo », « 24 heures chrono » et autres séries.... des livres dans une petite bibliothèque de chez Ikea. J'ai la même. Je fouille dedans. Le con de la putain de sa grand-mère ! Je le savais ! « Le 30 » est dedans ! À l'intérieur il y a des phrases barrées, des notes... ça veut dire quoi ? Je pourrais même pas le vendre si je le récupère... À quoi elle joue cette meuf ?

Sur la cheminée un trophée en or m'attire l'œil. Sur la plaque est noté : Tisaïa, championne, Biathlon 2015. Le pantin doré tient un arc dans ses mains et s'apprête à lâcher sa flèche. Y a

du bruit à l'étage. Je prends une lame dans la cuisine.

J'avais même pas capté les escaliers. Je les monte, couteau en l'air. J'ai beau faire la ballerine, le bois grince. Y a deux chambres. D'autres portraits sur les murs du couloir. Elle s'auto-kiffe la jolie pute... Tisaña, je veux dire.

La première chambre est plongée dans la pénombre. Frôlant le mur, je regarde dans la deuxième par l'entrebâillement. Les lumières bleues de trois écrans d'ordinateurs éclairent doucement la pièce. Une chaise roulante fait face au moniteur. Dans les écrans, des caméras de contrôle diffusent des images. Il y a quelqu'un dans la chaise roulante. Je l'entends qui grogne, qui aspire à la paille.

Je reste à ma place. Dans les écrans, je vois Ficelle, mains attachées dans le dos. Et Tisaña qui le tient en respect. Elle lui dit d'avancer. Ils sont dans un endroit éclairé par des spots puissants et il y a de la neige. Une sorte d'Albertville d'hiver.

On dirait un parcours monté de toutes pièces. Tisaña tire une flèche qui manque de peu de faire un troisième œil à Ficelle. Lui ne bouge pas.

— Haaa, enco...re... une qu'il se chie dessus...

La personne dans la chaise roulante jubile. Elle a des écouteurs. Elle doit être reliée en direct à Tisaña. Elles doivent se parler. Tisaña vient de lui faire un signe de la main au travers de l'écran. C'est quoi ce merdier ? J'ai pas de raison d'avoir peur. C'est une éclopée en chaise roulante et y a personne d'autre. Ficelle se met à courir dans l'écran et entre dans la forêt. Nique sa mère... Je saute sur la chaise roulante et presse la lame contre la gorge de son occupante.

— Dis-lui d'arrêter tout de suite, ou je te transforme en distributeur de billets sur le champ ! T'as compris salope !

— Non...mais...

— N'essaie même pas, je réponds.

—Vous...allez...assa...ssiner...une...pauvre...tétraplégique...  
Vous...n'avez...pas...la...moindre...idée...de...ce... qui...se...

— J'en ai rien à branler... et sache que j'aime pas Superman...  
Je te saigne sans scrupule... alors dis à ta connasse de complice  
d'arrêter son petit bordel, de libérer Ficelle et de revenir ici

bien sagement... Sinon... je te pousse dans les escaliers... c'est  
clair ?

C'est une femme d'au moins quarante balais, avec un petit  
corps tout tordu, tout sclérosé, en pyjama, avec de grands yeux  
bleus très vifs, et de la bave séchée aux coins des lèvres. Elle  
sent pas très bon. Pas coiffée. Négligée. Son fauteuil coûte  
plus cher qu'elle, sûrement.

— Allez !! dis-lui !

Je secoue le siège.

— Elle vous entend...

— On les voit plus à l'écran, vous êtes où ? Où est Ficelle ? Il  
est mort ?

J'arrache les écouteurs et les fourre dans mes oreilles.

— Allô, dis-moi... il es mort ? Vous foutez quoi ?



—T'as fais quoi à ma sœur, demande la voix dans l'oreillette.

— J'ai encore rien fait mais je t'assure que ça va pas tarder si tu ramènes pas Ficelle...

— Vous êtes qui ? Vous êtes en train de commettre une grave erreur...

Sa voix est chaude et calme.

— Je suis « Le hasard » et si vous êtes pas de retour dans dix minutes, j'éventre ta sœur comme un poiscaille.

— Ne lui faites rien, je vous en supplie... On arrive...

— Vous... êtes... qui... bordel....demande la malade dans son siège.

— C'est mon pote que vous alliez trouer comme une flûte.

— C'est...une... pourriture...finie... ton pote.... c'est à cause de... lui... que je... suis... comme...

Les larmes se mettent à couler sur son vilain visage. Je retourne dans le couloir. Descends dans le salon. Pourquoi Ficelle aurait quelque chose à voir là-dedans ? Je le vois pas capable de faire du mal à un être humain. Pas volontairement en tout cas.

J'ouvre le frigo. Y a de la H bien fraîche. J'en ouvre une et m'installe sur le canapé. Le feu dans la cheminée est en train de mourir. Y a des lamelles de bois. J'en jette une dans la bouche de pierre et attrape le soufflet. Je redonne vie au feu et retourne sur le canapé. La sœur en chaise roulante est en haut des escaliers.

— Eh ! Aide-moi à descendre...

— Quoi ?

— Aide-moi....

— Je fais comment au juste ?

— Tu me... fais jouer la... mariée...

Je remonte. J'ai pas envie. Elle est vraiment foutue. Elle s'agrippe à mon épaule. Je la prends dans mes bras. Elle est légère. Trop légère. Je la pose sur le canapé.

— Et le siège... maintenant...

— Tu t'appelles comment ? je demande.

— Maggie !

— Maggie, tu me casses les couilles !

— S'il te plaît... le siège...

Je remonte... il pèse une tonne l'enfoiré, j'ai failli me retourner la colonne vertébrale en essayant de le porter. Je le prends pas derrière et le fais caler sur les marches, doucement, une à une...

— Pas... comme ça, dit Maggie, tu... vas... abîmer le parquet...

— Je l'emmerde ton parquet, je suis entrain de me bousiller le dos...

À la moitié des escaliers, je suis en sueur, j'ai les poignets en

feu. Je vais pour jeter la chaise en avant, quand Tisaïa et Ficelle passent la porte. Ce con sourit. Il me capte, arrête de sourire, va au canapé et s'installe à côté de Maggie. Tisaïa me reconnaît. Elle se contient du mieux qu'elle peut, me rejoint sur les marches et m'aide sans dire un mot à descendre la chaise roulante.

Ficelle vide ma Heineken. Il est trop à l'aise comme s'il avait l'habitude de venir ici. Il allume la télé. Change de chaîne. Maggie le regarde avec des yeux étranges, recroquevillée dans le fond du canapé.

— Monte avec moi à l'étage, il faut qu'on parle, me dit Tisaïa.

On se pose dans la chambre avec les trois moniteurs. Elle soupire un bon coup, s'attache les cheveux en queue de cheval, me fixe dans les yeux et ouvre la bouche.

— Comment tu savais ?

— Je ne savais rien... pour être honnête, je réponds.

— Comment ça ? Tu m'as bien pistée dans Cap 3000 pourtant.

— Je croyais que c'était toi qui me pistais. Et je me suis mis à te pister.

— Moi ! Te pister, elle dit, mais pourquoi ?

— « Le 30 », le feuilleton de rue. C'est moi qui l'ai écrit...

— Le quoi ? Je vois pas de quoi tu parles !

— Te fous pas de moi, tu l'as dans ta bibliothèque ! C'est un livre que j'ai écrit y a peu de temps. Le GIPN m'a réveillé à six

heures du matin pour me faire passer une audition pour savoir quel était le but de ce livre... ils m'ont fait le bordel !

On peut faire ça aux gens juste pour un livre ? Il parle de quoi ton livre ?

— Des Moulins, d'histoires qui s'y sont déroulées. Le truc c'est qu'ils n'aiment pas que l'on pose des actes positifs, qui rassemblent les gens, surtout en cette période où ils ont détruit la moitié du quartier. On doit surtout pas se réveiller, ne pas réfléchir...

Elle se met presque à rire. Ça me vexa. Mais elle est trop belle.

— C'est exagéré, je pense... Tu te donnes trop d'importance à mon avis...

— Oui, peut-être que je paranoïe mais, en tout cas, mon livre est dans ta bibliothèque, griffonné à l'intérieur...

— Je t'assure que c'est pas moi qui l'ai acheté. Ce chalet n'est pas à moi. Il est à un ami de mon père. Mon entraîneur. Je suis championne de Biathlon.

— C'est qui ton père ?

— Un procureur... Mais je préfère ne pas te dire son nom..

— Je peux trouver facilement, si je cherche...

— Mon nom de sportive est faux, et celui de sa carrière de procureur aussi. Personne dans les hautes sphères ne donne son vrai nom...

J'ai très envie de la tarter. Mais elle est trop belle.

— Quelle merde ! Quoi qu'il en soit, ma paranoïa m'a mené jusqu'à toi. Mon flair m'a bien dit que tu étais pas nette ! Et tu allais assassiner un pote de mon quartier. Un pauvre simplet d'esprit. Lui faire croire qu'il a gagné à un jeu, ou je sais pas quoi ? Faut pas avoir de pitié...

— Et lui il en a de la pitié ?

— Y ferait de mal à personne.

— C'est à cause de lui que ma grande sœur est clouée à vie dans une chaise roulante.

Je dis rien, j'attends la suite.

— De temps en temps je vais aux Moulins, pour me procurer un peu de shit, ou au autre chose...

— T'as plus la dégaine à prendre de la coke, je dis.

— C'est pas pour moi, moi je suis une sportive de haut niveau, je peux pas me permettre...

— C'est pour tas sœur ?

— Oui... quelques grammes, rien de plus... ce n'est pas une grande consommatrice. Elle étudiait la médecine et, de temps en temps, un petit coup de fouet l'aidait à tenir le coup.

Je connaissais déjà la suite... Ficelle avait dû lui vendre du plâtre, de la farine, de la bonne merde... et l'autre conne s'en était envoyé plein le système nerveux.

Je la laisse finir, ça loupe pas. C'était Tisaïa en personne, qui

s'était présentée à Ficelle qui faisait que traîner par là. Et attiré par la convoitise, il avait gratté le mur, mit la poudre dans un pochon et vendu le tout à Tisaïa pour quelques centaines d'euros. Elle avait remarqué qu'il était un peu limité niveau neurones, mais elle avait la peur d'être dans le quartier, de se faire attraper, elle n'a pas fait attention plus que ça.

— Le pire, elle ajoute, c'est que ce petit con ne se rappelle même pas de moi... quand je suis retournée dans le quartier pour l'identifier et le dénoncer, je suis tombée nez-à-nez avec lui, et il m'a demandé ce que je voulais, avec une absence de reconnaissance dans les yeux effrayante. C'est là qu'un plan a germé dans mon esprit.

— D'une part le dénoncer t'aurait dénoncée aussi. Et de l'autre, tu n'aurais jamais dû essayer de te faire justice toi-même.

Elle est sur le point de pleurer puis finalement lâche un petit rire.

— N'empêche qu'il m'a suivie sans broncher... j'avais tout préparé, le faux contrat, construit un circuit de compétition, avec canon à neige, projecteurs. J'avais loué une partie de la station pour trois jours. Ma sœur aurait eu sa vengeance en DVD, elle aurait regardé jusqu'à plus soif, ce petit con se faire chasser comme un lapin, se prendre des flèches, toute une journée durant, jusqu'à ce qu'il en crève...

## **H.L.M SPACE CRAFT 4**

Elle pleure maintenant pour de bon. Je lui laisse cinq minutes

de répit.

— Écoute, tu vas oublier cette histoire de vengeance, moi j'en parlerai à personne, fin de l'histoire. Tu as compris ?

— Tu crois que c'est facile ?

— Tout ce que tu tenteras de faire ne te ramènera pas le passé.

— Tu comprends pas, idiot, ma vie est foutue, ma sœur me tyrannise, elle veut que je reste collée à elle 24 heures sur 24, que je m'occupe d'elle, que je lui nettoie le trou de balle, la chatte... que je lui donne la pâtée... elle me fait culpabiliser à mort, elle me le fait payer bien comme il faut. Je suis foutue, foutue...

— Je t'assure qu'il y a bien pire dans la vie...

— Non, pas la plainte du mec de quartier qui a tout vécu, tout connu... pas à moi !

La situation est tendue. Communication impossible.

Je la prends fermement par l'épaule et on redescend. Maggie et Ficelle sont devant la télé, comme des enfants. Ce con a vidé toutes les bières et a préparé du pop-corn.

— Viens voir, Ficelle !

— J'ai pas fini le film ...

— Viens ici, je te dis, bordel !

Il se lève et titube un peu.

— Je sais, je sais, elle me l'a dit, j'ai pas été retenu pour la suite du show... j'ai pas le profil, elle ma dit... c'est pas grave... par contre est-ce que c'est possible de rester ici pour quelques jours parce que je dois de l'argent à Tajine, et qu'il me cherche grave. Je compte sur l'argent versé par la production pour les essais pour le rembourser, sinon sur ma vie je reviens plus aux Moulins.

— Oui, Ficelle, tu peux rester ici. La production t'as trouvé du boulot. Tu seras payé.

— De quoi tu parles ? me demande Tisaîa.

— Tu vas t'occuper de la fille là-bas. Elle est en chaise roulante, c'est une maquilleuse, pour le show, elle a besoin d'assistance à la personne. Tu vas t'occuper d'elle le temps qu'elle vivra ici. Tu es d'accord Tisaîa ?

Les yeux grand ouverts elle ne dit rien. Ça cogite dans sa tête.

— Oui, pas de problème, du moment que je suis au calme et qu'on paye, c'est le top ! Wallah merci ! Merci !

— Tu vois, je dis à Tisaîa, comme ça, ça te libérera un peu, et tout le monde aura ce qu'il mérite.

— Je commence quand ? demande Ficelle.

Je regarde Tisaîa.

— Demain,elle répond.

— Nickel, zin ! Bon, c'est pas que vous m'ennuyez, mais est-ce que je peux retourner regarder le film ? Après faut que j'aille dormir pour être frais demain.



— Oui vas-y...

— Mais au fait, Zin, toi, qu'est-ce que tu fais ici ?

— C'est par rapport au livre que j'ai écrit tu sais, ils cherchent des scénaristes pour le show...

Il me répond rien, et retourne devant la tétine de verre. Maggie dort déjà, couchée bizarrement sur le canapé. Je demande à Tisaïa de me ramener. Elle prend une douche, se change et on monte dans la C4.

Elle porte une robe de soirée très classe. Des escarpins rouges. Un parfum de fée l'entoure.

C'est une C4 boîte automatique. Très confortable. Je prends le volant et quitte Auron. Tisaïa, regarde dehors, le front collé à la fenêtre. C'est la nuit noire. La route est dangereuse, des lacets, des tournants assassins, pas de lumière, des voitures à fond qui déboulent de face. Il est vingt-trois heures passées. On dépasse l'enseigne Carrefour, l'Allianz Riviera, Leclerc, le stade Charles Ehrmann. Je me range sur la droite pas loin d'une pute assise à un arrêt de bus et enclenche le warning.

— Moi, j'habite juste là !

— Tu vas faire quoi maintenant ?

— Je dois écrire la suite du feuilleton.

— Tu vas t'enfermer et écrire ? C'est ça ?

— Oui... en quelque sorte...

J'ouvre la portière, prêt à partir.

— Allez bye. Je passerai vous voir. Ne déconne pas.

Je sors de la voiture, traverse la route et atteins le terre-plein. La C4 ne bouge pas. Toujours en warning. Elle ne s'est même pas levée pour prendre le volant. Un Roumain arrive avec son vélo chargé d'une cagette pleine de poubelles et toque à la vitre.

Putain... elle fout quoi ?

Je traverse la route et dis au Roumain de se barrer, ce qu'il fait en chantant. J'ouvre la portière.

— Tu fous quoi là ? Faut bouger, ne reste pas ici. Allez !

Elle passe une mèche derrière son oreille et répond :

— Je sais pas où aller. Je sais pas quoi faire. Ça fait des mois que j'ai pas eu un moment pour moi ! Tu veux pas prendre le volant et juste rouler ? S'il te plaît !

Elle est trop belle, je peux pas dire non. C'est aussi con que ça. Je reprends le volant et me lance long de la Promenade.

— Tu veux faire quoi au juste, je demande. Tu veux t'amuser ? Danser ?

— Boire un verre, oui !

— OK ! Direction la vieille ville.

Elle sourit pour la première fois. Je bande pour la énième fois.

— Par contre, je te préviens, j'ai pas beaucoup de liquide sur

moi.

— Comme tous les écrivains qui se respectent, elle dit.

T'inquiète, j'ai ce qu'il faut.

Elle sort de son soutif une carte noire mate, avec plein de numéros dessus, me la passe sous le nez et la re-glisse dans ses beaux nibards.

— L'écrivain il t'emmerde, je réponds.

— Ça va, je plaisante. J'essaie de me détendre. Je le lirai ton roman. S'il est dans la bibliothèque de mon coach c'est que ça doit être intéressant.

— J'en ai pas fait imprimer des tonnes, en plus. Au fait, c'est qui ton père, tu veux pas me le dire...

— Non, tu t'enfuirais sur le champ et j'ai besoin d'un chauffeur, ce soir...

J'en demande pas plus. Je veux pas l'emmerder. Je veux qu'elle oublie tout ce qu'elle s'apprêtait à faire, sa sœur, Ficelle... Les gens ont tellement peur du silence qu'ils préfèrent généralement remuer la merde plutôt que de se taire...

On se gare au parking Sulzer. Y a du monde. Touristes en pagaille qui savourent les jeux de lumières du Vieux-Nice. On se pose aux Trois diables, en terrasse. Ça piaille autour de nous, ça rigole, c'est vivant, ça fait du bien. J'ai pas grand chose à dire, je suis absorbé par la suite du feuilleton que je dois écrire. Je perds mon temps. Tisaîa, elle, touille son Mojito. La musique est bonne, de la House instrumentale. J'ai commandé une Heineken. Elle boit une gorgée et me regarde

avec tendresse.

— Tu n'as pas l'air tranquille.

— Si, si, t'inquiète...

— Dis-moi ce qui te tracasse, elle demande.

Et dire qu'il y a pas même une heure, elle s'adonnait à une chasse à l'homme et, maintenant, elle s'intéresse à moi. L'humain est une chose vraiment curieuse.

— J'ai plusieurs soucis à vrai dire.

— Ton bouquin ?

— Ça et d'autre chose. Comme les flics qui tournent autour de chez moi, et qui me rendent fou... Et...

Un type assis à la table voisine se lève et me reconnaît.

— C'est vous qui avez écrit le livre ? Sur le quartier des Moulins ? J'ai vu votre tête dans le journal ! Je suis sûr que c'est vous !

Boudiné, cheveux à m'en rendre jaloux, l'air sympathique. Sa main est moite quand je la serre dans la mienne.

— Vous m'avez reconnu grâce à la photo dans le journal ? Vous étés doué, je dis !

— Oui c'est une sorte de don, il répond.

— Vous l'avez lu ce bouquin du coup ? demande Tisaîa, amusée.

— Ça va de soi ! Et à vrai dire, je l'ai même dévoré ! Votre tête me dit quelque chose aussi. Vous êtes dans le domaine du sport.... ah .... je ne trouve pas... mais je suis sûr que vous êtes connue dans le monde des athlètes... bref... je ne vais pas vous déranger plus longtemps, excusez mon impolitesse... Enchanté de vous avoir rencontré et au plaisir de vous revoir...

Il retourne à sa place auprès de ses amis.

— T'es une célébrité, dit Tisaïa, c'est dingue !

— C'est un taré surtout, je chuchote, c'est impossible que depuis la photo du Nice-Matin, on puisse me reconnaître... c'est n'importe quoi... Attends, il revient...

— Je suis désolé de vous importuner encore une fois, mais j'ai une question qui me ronge de l'intérieur, qui rebondit dans mon crâne et me hante depuis que j'ai lu votre livre. Est-ce que je peux vous la poser ?

— Allez-y...

— Qui est Jack ? Existe-t-il réellement ? Je suis sûr que oui... Est-il toujours en vie ? Peut-on le rencontrer ? Et....

— Je suis désolé, je ne peux rien vous dire... il faudra attendre la suite du roman, pour en savoir un peu plus...

— Je vois... je m'excuse, ma passion déborde un peu trop vite et je m'emballe... je vais vous laisser profiter de votre soirée vous et votre amie et espère pouvoir me procurer la suite du feuilleton de rue, très prochainement... Bonne soirée !

Il retourne de nouveau à sa place.

— Il est mordu, le type, dit Tisaïa. Il est pas revenu, il est toujours en train de flotter entre les pages de ton livre.

Je réponds pas... On finit nos verres et on bouge. On se pose dans un autre pub. Je fais le bon toutou, je tiens compagnie à la demoiselle. Attablé, je la regarde danser, se trémousser, se frotter à des hommes, des femmes, s'oublier. Je passe au whisky. Elle a une carte bleu-noir, c'est elle qui régale. Je commande une bouteille. Et mon esprit se floute. Ça réchauffe l'estomac et l'âme. Les stroboscopes nous inondent de rouge, les danses deviennent chaotiques, plus pures, plus authentiques, on ne danse plus, on se cherche, on se déclare, et moi je fais l'amour à la bouteille, et je ne quitte pas la jolie pute des yeux... elle échange sa langue avec une Scandinave au bassin large et au dos sensuel. Elles s'en vont vers les toilettes... cette fois elle ne sortira pas la bombe lacrymogène, non...

Cette fois... je suis bien soûl, ça faisait un bail... J'ai quitté l'alcool parce que je ne sais pas boire, et ça na pas changé... Je suis un prince, je me lève, traverse la piste, bouscule le videur qui pue la sueur, sors, tourne sur la droite, trouve une ruelle, y pénètre, m'appuie contre le vieux mur, ouvre la bouche et attends que ça vienne...

J'en ai pas mis sur mes fringues. Un peu sur mes pieds. Je souris pour rien. Je regarde le bout de ciel, entre les toits de ruelles, c'est un morceau d'obscurité qui me parle, mais je comprends pas... je tombe, je me fais mal à la main, je saigne... c'est pas grave... je souris... je vois une ombre au loin... elle m'observe... je m'en fous... j'irai lui niquer sa mère à cette ombre, le jour où j'arriverai à me relever...

# H.L.M SPACE CRAFT 5

Le lendemain matin, debout pour la réception d'un colis UPS, je me bats avec une gueule de bois qui me renvoie aux chiottes toutes les cinq minutes pour gerber le peu de vie qui me reste. Je transpire, je tremble, les paupières qui collent, ma tasse de café est trop lourde, je vais pas tenir la journée. Y fait trop beau, ça me fait chier.

Je me rappelle à peine de la soirée... Le livreur UPS n'arrive pas. Je ne sais pas comment j'ai réussi à rentrer chez moi la nuit dernière, à me mettre en pyjama et me fourrer dans mon lit. J'ai les phalanges et les genoux en sang. On dirait que je me suis battu. J'essaie de joindre Tisaïa au téléphone, elle ne répond pas. Elle doit pioncer. Elle était partie pour passer une nuit bouillante. Je la rappellerai plus tard, je suis pas tranquille pour Ficelle. On peut faire confiance à personne.

UPS n'arrive toujours pas. Les jours fériés du mois de Mai ont baisé tout le monde. Les travailleurs l'ont dans le cul et le monde est au ralenti. Je dois recevoir des exemplaires du livre... ça sonne ! Enfin ! Je sors en titubant et ouvre la porte.

Le soleil m'arrache des larmes. Y a personne. Juste un père sénégalais qui parle au téléphone. Pas de livreur, de camion marron. C'est quoi ce bordel ? Nique sa mère UPS ! Je retourne à l'intérieur. Mon portable sonne. C'est peut-être le livreur qui appelle, il s'est perdu, ou je sais pas quoi...

— Allô...

Personne ne parle.

— Allô ?

J'entends une respiration, un rire et ça raccroche. Je cherche pas à comprendre. Je pose le téléphone et retourne aux toilettes vider mes tripes. La journée se passe dans le calme.

Vers 17heures, je prends mon appareil photo et sors faire un tour. Je prends par l'extérieur comme j'en ai l'habitude. Je passe devant le Cacel, le stade, je traverse l'Aerohabitat, je dépasse le stade Méarelli. Y a pas grand chose à prendre en photo. Ou alors je suis trop imbibé d'alcool pour voir quelque chose. Le festival de Cannes approche, ça se voit rien qu'aux plaques des voitures, et aux têtes derrière les volants. Des figures fraîches, des regards lumineux, de la candeur, de l'innocence, pourvu qu'on ne leur arrache pas leur sac un peu plus loin.

Je continue de marcher. Je passe sous le pont de la gare. Je traverse la route et me rends au Novotel. Depuis qu'ils démolissent le quartier, il n'y a plus un endroit à proximité pour boire un café, ou faire ses courses. On est à l'abandon... sans savoir pour combien de temps... Le chirurgien nous a ouvert le bide et, en pleine « op », il est parti prendre l'air ! Y a plus rien.

Juste des ruines, et des survivants qui se tiennent les coudes en attendant quelque chose. Ils ne savent pas quoi mais ils attendent.

Même la ville, Estrosi, les investisseurs, l'Opam et ses concurrents se tirent la bourre pour récupérer le plus de terrains, d'habitants, de votes, et ne savent pas où ils vont... ils construisent des bâtiments d'une laideur inouïe, des bureaux, des espaces de travail et sont prêts à les louer à n'importe qui



pour n'importe quoi...

Moi, j'ai trouvé que ça, cet hôtel où il servent le café jusqu'à 23heures. On s'y sent un peu plus civilisé dedans, plus humain, installé dans le salon, mêlé aux clients venus profiter du festival. Je commande à la grosse brune et me pose. La télé crache BFMTV à faible volume. Je touille le sucre. La nuit tombe doucement. Ça fait de belles couleurs bleu, rosé, mauve.

Je suis pris par surprise. Quatre nationaux sur les marches de l'entrée se dirigent vers l'accueil. Il s'est passé un truc... la gérante, hanches larges, boîteuse, lunettes sur la caboche, les invite dans son bureau. Je peux pas m'empêcher. Je me lève et vais voir la grosse brune au comptoir.

— Y s'est passé un truc ?

Elle me regarde timidement en fourrant un torchon dans un verre à pression.

— Je peux pas en parler...

— Pourquoi ?

— Ça affolerait les clients...

— Tu peux me le dire à moi... ça reste entre nous...

Elle hésite puis se penche.

— Une cliente à été séquestrée... y a deux semaines, durant

toute une nuit... attachée au lit...

— Non... sérieux...

— C'est un employé de l'hôtel qui a fait ça... un type calme, gentil... un peu dans son monde...

— Il lui a fait quoi au juste ?

— Je sais pas... mais en tout cas ça a l'air grave. Elle est sortie de l'hôtel tôt le matin en courant toute nue, en hurlant à l'aide...

— Ils l'on attrapé ?

— Non pas encore. Là, ils négocient pour ne pas ébruiter l'affaire, le temps du festival... si ça devient public l'hôtel coule c'est certain...

— Je vois...

Des clients arrivent. Je retourne à ma place. Une histoire de dingue. Je pourrais en faire un roman, y a une bonne amorce. Je commence à imaginer ce qui s'est passé cette nuit-là... puis je pense à demander le numéro de la grosse brune mais me ravise.

Je bois trois cafés. Les nationaux sont toujours dans le bureau avec la gérante. Je me lève pour sortir de l'hôtel quand je vois une tête coiffée d'un chapeau qui monte les escaliers. Je me rassois automatiquement. La personne ne passe pas par l'accueil et monte direct par les escaliers. Je connais cette personne... je ne sais pas d'où, mais j'ai l'impression de la connaître, et ma réaction face à ce faciès me dit que je n'aime pas cette personne et qu'il vaut mieux l'éviter. Je gamberge un

moment.

Je pense à demander à la grosse brune si c'est possible de consulter le registre mais on n'est pas dans un film. Je commande encore un café à la grosse brune et lui gratte son numéro. Le temps de vider ma tasse, le type que je crois connaître ne redescend pas. J'ai envie de monter le voir traîner dans les étages... mais je me lève et quitte l'hôtel... après tout j'en ai rien à foutre... j'ai un livre à écrire...

## **H.L.M SPACE CRAFT 6**

J'ai rien glandé de la nuit. Tisaïa a enfin répondu. Tout va bien avec Ficelle, il s'avère que ce petit con sans avenir se débrouille comme un chef en tant qu'aide à la personne. Maggie l'aime bien... L'innocence est d'or... Du coup j'ai pas gratté une ligne.

Ce matin je dois payer le loyer. Je me douche, bois une cafetière et sors. Direction l'Opam. C'est tellement la merde avec les travaux que pour atteindre un arrêt de bus je dois marcher pendant une demi-heure, passer par un triste chemin

éphémère, cerné d'excavatrices, de grues, et barrières de sécurité. Sur encarts de métal, les politiques se tirent la bourre, à coups de slogans débiles et sourires froids.

J'ai appelé UPS sans succès. S'il passe pas aujourd'hui, je sais pas ce que je vais faire. Ce matin j'ai refoulé deux clients, c'est mauvais, très mauvais. J'arrive enfin à l'arrêt de bus. Il est plein. Maman à poussette, blédard sans papier, noir qui pue le parfum, barbu prêcheur, jeunette en chaleur... je passe par la porte à arrière et me colle à une mamie, le bras en l'air. Ça sent très mauvais. Un nouveau-né pleure quelque part à l'avant. Le soleil cogne.

On arrive à Lavallière. Le siège de l'Opam est toujours dans l'ombre. J'ai que deux cents euros à mettre ce mois-ci. Ma dette avoisine les trois mille. Sur les marches de l'escalier une mère de famille pleure. Une employée fume une clope en la regardant sans émotion.

Je passe les portes vitrées, c'est glacial à l'intérieur. Je prends un ticket. Maintenant faut attendre comme un pauvre croûton dans une soupe de poisson moisie.

C'est mon tour, je vais d'abord dans ce putain de premier guichet. Je donne toute la paperasse de merde, tachée de café. Ensuite vient le coup de poignard. Je dépose en petites coupures, mes reins, mon foie, mon cœur, ma cervelle, mon corps entier sur le comptoir. Je récupère le reçu, sans croiser le regard du bourreau derrière sa vitre et repars en boitant comme une actrice porno à la fin d'une journée de tournage. Ça, c'est fait.

Je quitte la bâtiment. La mère de famille pleure toujours. L'employée n'est plus là. Un grand chauve, blouson marron, jean troué, mocassins usés, souriant, monte les marches d'un pas décidé. En le croisant, j'ai cru l'entendre marmonner : « Je

vais tout faire sauter... ». Il m'a mis mal à l'aise. Je trace, je demande pas mon reste. Je vais de l'autre côté de la rue là où le soleil passe et rentre à pied.

J'ai pas le temps de faire quelques pas que le grand type en blouson marron ressort de l'Opam en courant, il hurle, slalomant entre les tables d'un bistrot : « Jésus-Christ, est un mécréant, !! Jésus bosse à l'Opam ! Fuyez pauvres fous ! Fuyez... ».

L'enfoiré est vif, il dépasse le vieux Cinébank et tourne dans la petite ruelle. Deux types de la sécurité sont à sa poursuite. La mère de famille ne pleure plus, elle suit la scène sans en perdre une miette. Un bus arrive. Je cours et le chope de justesse. Il est vide. Je me laisse ballotter et descends sur le boulevard.

Les vieux darons boivent le café chez le boulanger qui s'improvise gérant de bistrot pour faire plaisir aux habitants. À côté la grande pharmacie ne sert pas à grand chose. On n'en manque pas de pharmacies. On en a trois. Et tout autant de laboratoires d'analyses. On doit faire le tour du monde pour faire nos courses, pour se distraire, mais si on est malade aucun souci, y a ce qui faut.

Je traverse la route. Le grand bâtiment qu'ils sont en train de construire de ce côté-ci du boulevard a complétement cerné les habitants du Bâtiment 4, la plupart sont des gens âgés... Ils les ont emmurés, enterrés vivants. Quand ils regardent par leur fenêtre, ils ne voient plus qu'un bout de béton qu'ils peuvent toucher en tendant le bras. Je ne peux rien y faire. À part continuer ma route et entrer sur la Vieille place. Le marché bat son plein. Je suis surpris par Zboun qui me dépasse. Il se dirige vers Bourchem, qui se tient dans le couloir qui jouxte la pharmacie.

Il y a souvent des bagarres à cause d'abrutis qui viennent acheter leur conso en sollicitant deux réseaux en même temps, tellement ils sont incapables d'attendre cinq minutes. Les gars du coin se doivent d'être vigilants et de mettre en place un système clair et efficace pour éviter les conflits et les allersretours entre la morgue et la prison.

Je fais un signe de tête à Bourchem qui disparaît dans l'ombre du couloir suivi par le Zboun. Je traverse le marché, passe par le terrain vague laissé par la destruction du 30, me nique les chevilles au passage en marchant sur les gravats. En arrivant devant mon bloc, il y a une voiture de Stups à l'arrêt. Ils sont déjà dans l'entrée. La porte rouge s'ouvre.

— C'est vous monsieur Rezkallah ?

— Oui, je fais. C'est quoi le souci ?

— Vous attendiez bien un paquet UPS ?

— Oui tout à fait !

— Voilà le topo, monsieur, nous allons devoir vous poser quelques questions car une disparition a eu lieu.

— Une disparition ? Je comprend pas !

— Le chauffeur de la camionnette UPS, chargé de livrer votre commande ainsi que celle d'autres clients a disparu. On a retrouvé son camion abandonné dans un terrain vague pas loin du 328.

Je suis le cul... j'y crois pas ! Pendant qu'il m'explique l'affaire, ses collègues fouillent le local à poubelles à la Mag-Lite.

— Je suis dégoûté, je dis, parce que j’attendais un colis super important...

— C'est là qu'il y a un souci, monsieur... on a commencé l'enquête il y a deux jours... le livreur n'avait pas encore livré un seul colis avant de disparaître... et dans l'inventaire de la camionnette, il ne manquait qu'un paquet...

J'attends la suite. Puis je percute.

— Y avait tout, dans la camionnette, sauf ma commande ?

— C'est exact monsieur...

Je sais pas quoi dire. Ça me semble aussi stupide qu'effrayant.

— C'est pourquoi, reprend le stups, nous aurons besoin de vous poser quelques questions dans un avenir proche, le temps de voir ce que les empreintes relevées sur la camionnette nous apprendront. Donc vous n'avez pas le droit de quitter la région pour le moment, cela ne vous dérange pas ? Vous n'aviez pas prévu de partir en voyage ?

— Non, du tout...

— Nous vous appellerons très prochainement.

Sur ces mots, ils sortent de l'entrée, remontent dans leur véhicule et quittent la Santoline.

Merde, alors... Comment je vais faire, si je peux plus me faire livrer ? Et je viens de payer un bout du loyer en plus.

Je pensais qu'un peu de liquide rentrerait bientôt... je vais devoir retourner au charbon... et qui s'amuse à faire disparaître

le livreur d'UPS et me niquer mon paquet ?

Y rien qui va, à part ce foutu soleil qui brille bien haut et me réchauffe la gueule, et ces vents doux qui me disent que rien n'est grave, tant qu'y a encore du café... j'ai encore moins envie d'écrire la suite. Il faut que je me renseigne. On doit bien savoir quelque chose dans le quartier.

Stressé, je fais rapidement le tour du ghetto, tends l'oreille, demande à droite, à gauche... personne n'a rien entendu à propos d'une camionnette UPS.

Tout le monde s'en fout, tout le monde est occupé. La haine me monte calmement. Je vois pas ce que je peux faire de plus. J'ai même pas un billet pour manger ce soir. Mon frigidaire est vide. Tout le bénéf du livre je l'avais remis dans cette commande qu'on m'a volée... je commence à penser au feu rouge.

Chaque être humain vivant, foulant les terres arides des Moulins, ceux qui rêvent de faire du cross et qui, faute de moyens, les volent et les sortent que les dimanches, ceux qui ne mangent que du riz blanc douze mois durant afin de se payer une vieille Golf et la conduire sans permis, ceux qui jouent aux jeux vidéos, toute la journée, debout dans un centre commercial, ceux qui baisent les putes et s'échappent au moment de payer, tous, sans exception, sont passés par le feu rouge. La lanterne magique. Le Casino de rue. Aujourd'hui en 2016, la tendance a un peu perdu de son charme mais son rendement reste toujours aussi intéressant.

C'est la saison, gros ! Les touristes, on a beau les mettre en garde, il en passe toujours autant sous le pont de la 202. Scintillants comme des étoiles, colorés comme des machines à sous, grosses Berlines à petite allure, belles plantes et patrons



au volant s'immobilisent fatalement au feu rouge, comme la boule à la roulette.

# H.L.M SPACE CRAFT 7

J'ai pas d'engin. Pas question de partir en enfer en 50cc. Y faut du lourd. TMAX, minimum.

Pop-Razul continue d'arracher. Plus au niveau du parking de l'aéroport. Pop est d'origine inconnue, la quarantaine en approche, il se dit Tunisien mais personne ne le croit. Il a plus la tête d'un paki, mais assez blanc de peau. Il pilote comme personne. Monter derrière lui, c'est être prêt à mourir. C'est vomir d'émerveillement. Y pas de mot à vrai dire. Et Pop bosse toujours en solo. Toujours. Sauf que moi, il m'en doit un belle. Une énorme. Je lui ai maquillé son r1, il y a trois ans de ça. Et il ne m'a jamais payé. Des fois, il vaut mieux ne pas insister. Surtout dans certains domaines. La fabrication de faux, le recel, l'usurpation d'identité, ce sont des eaux dans lesquelles il faut plonger sans réfléchir, et pas trop longtemps, sous peine de se noyer en un rien de temps.

J'ai commencé vers mes 16 ans. Mes premiers vols de scooters. C'était sympa de faire des tours du quartier, de faire

des roues arrière sur la Grande place, mais l'envie de vivre est irrésistible et sortir de la zone autorisée, du quartier, avec un scooter volé, ça se paye et cher !

Pour un gosse de 16 ans, se retrouver plaqué au sol, un genou qui vous broie la nuque, les mains dans le dos, devant une foule curieuse et pleine de mépris, c'est un choc. Je voulais juste vivre. Comme tout le monde. Faire un tour sur les routes de la ville, voir le bleu de la prom défiler sur le côté, aller voir ma copine et la prendre derrière moi, être libre... et après une garde à vue salée, une salve d'insultes, de menaces, de grosses gifles, et un retour à la maison avec le paternel qui vient de picoler et qui ne comprend rien à ce qui se passe mais qui a la violence facile, vous vous promettez à vous-même que, plus jamais, au plus jamais, vous ne vous ferez baiser une autre fois.

Le lendemain de cette nuit d'enfer, le minois gonflé, la haine dans les tripes, j'allai me renseigner au cœur de la cité, pour savoir comment rendre un objet volé, en règle. Poncer les numéros de série, se procurer un pointeur de qualité, une lampe puissante, du papier collant et transparent pour le cadre... Je m'entraînai d'abord sur les épaves.

Certains utilisaient du papier calque et pointaient par-dessus. J'avais essayé mais ça ne m'avait pas plu. Je découvris rapidement que j'avais une sorte de confiance, de précision dans l'œil et la main, et j'y allai à main levée. Je reproduisais à la perfection la nouvelle série de chiffres en règle. Le petit tatouage de reconnaissance propre à chaque engin. C'était une sorte de don. Je voyais les chiffres dans mon esprit et je les reproduisais en une dizaine de minutes. Il suffisait d'investir dans un Neiman neuf, trafiquer une facture, et le scooter reprenait sa valeur première sur le marché.

Enfin, je pouvais rouler, libre. Tôt le matin, je quittais le quartier et ne revenais que tard le soir. J'allais partout et nullepart. Je respirais. Découvrais la ville. Ses lumières nocturnes, ses habitants. Je me faisais contrôler et ça passait crème. Ils n'y voyaient que du feu.

Victime de mon succès, tout le quartier venait me voir et je faisais le boulot pour une somme merdique et la plupart ne payaient jamais. Mais ça ne me dérangeait pas, j'aimais l'art du maquillage. Être absorbé, la tête sous le moteur. Le travail bien fait.

Quand des types d'autres quartier on commencé à venir sonner chez moi, c'est là que les choses sont parties en couilles. J'ai vite arrêté. De temps en temps pour rendre service, faire un billet, je retournais sous le moteur. Mais c'était rare. Quand Pop est venu me voir, c'était le challenge qui m'avait plu. Un r1. Une merveille. Je voulais voir si j'y arriverais. J'avais refusé des berlines, des Jet Ski, des poids-lourds. Mais le r1 avait une telle beauté esthétique, un son de moteur si doux, un bleu parfait, que j'avais pas pu dire « non ».

Ça m'avait pris deux jours sans dormir, intervention de disqureuse et autres outils qui coûtent la peau du cul. Pop avait monté un bel atelier dans son parking en sous-sol, sous le 30, et je pense que ça l'avait mis dans le rouge de mettre tout ça en place. Il n'avait pas de quoi payer. Et j'avais lâché l'affaire. Maintenant quand on se croise, on sait mais on ne dit rien. Mais je sais qu'il attend le jour où il devra payer sa dette. Et ce jour est arrivé. Je suis dans la merde. J'ai tout mis dans la commande des livres. Et un fils de pute m'a niqué ma commande. On est le début du mois.

Je me laisserai pas manger par la misère, j'irai pas au resto du cœur, je resterai pas debout toute la journée à vendre de la

fuite à des fous... non... un sac, juste un, le bon, le jackpot...  
pour me refaire... sortir les ailes du mazout...

J'ai pas grand chose à faire. Juste rester devant mon bloc et  
attendre que Pop, capuche sur la tronche, passe sur son cheval  
de fer noir.

Je me fais un café et me pose sur la R21 de mon vieux. Six  
tasses plus tard, il passe enfin. Je lève le bras. Il est déjà au  
bout de la Santoline, sur le point de prendre le tournant, il pile  
sec et se retourne. Je me plante au milieu de la rue et lui fait  
signe de venir. En un coup d'accélérateur il est déjà là, il  
tourne dans le parking du 37, je le rejoins. Le TMAX est déjà  
sur béquilles et Pop m'attend plus loin sur le parking :

— Comment va zin, y me fait.

— Tranquille, et toi ?

— Ça rode, on fait aller...

Je laisse passer un petit temps et dis :

— J'ai besoin d'un service, Pop...

Il plisse les yeux.

— Dis-moi...

— Faut qu'on fasse un voyage ensemble... J'ai besoin de  
liquide.

— Je peux te dépanner un peu... t'es pas obligé...

— Non, Pop, je veux faire bon, je veux pas gratter des miettes,

ou t'enlever le pain de la bouche, je galère trop...

— Ton livre ça marche pas ? Je voulais t'en acheter deux pour des copines...

— Ça rapporte que dalle, et si tu veux que je puisse t'en vendre, il me faut de la fraîche pour en faire fabriquer... j'avais tout mis dans une livraison, mais elle s'est perdue... les stup's son venus me voir pour ça... une histoire de tarés, j'ai l'impression qu'on me boycotte... qu'on me suit... qu'on cherche à m'affaiblir... je deviens parano grave...

Pop, pose une main sur mon épaule.

— Te casse zin, c'est le festival... on va se refaire une santé monétaire en un rien de temps...

Pop fait beaucoup d'argent et paye les frais de maison de retraite de son père et envoie, depuis plusieurs années, de l'argent à des potes en prison qui ne l'ont pas balancé. C'est un brave type, ça me casse les couilles de l'emmerder et c'est pour ça que j'avais jamais osé lui réclamer quoi que ce soit... mais cette fois je n'ai pas le choix... et c'est pire de demander à une personne de prendre des risques pour soi que de gratter de l'argent.

22heures arrivent. Il va passer me chercher.

Je m'habille en noir mets un bonnet sur la tête, une lame dans la poche. J'ai bu un flash de Label 5 pour me donner du courage.

Il est là. Je monte derrière. Le moteur est en colère. Il grogne. On est déjà de l'autre côté de la 202. Les vilaines putes dansent sur le trottoir. Des voitures sont à l'arrêt sur la file de droite.

Pop a dévié sa trajectoire de justesse, j'ai cru qu'on allait rentrer dans le cul d'un client monégasque. J'ai pas le cœur assez solide. Je me reprends. On est déjà aux abords de SaintLaurent. La nuit est mauve. Mon cœur est en peine. Je me sens comme la mort à la recherche d'une proie. Plusieurs fois, Pop freine, croyant avoir trouvé l'écu, mais renvoie les gaz.

L'asphalte défile. Le décor devient une bouillie de couleur. Les jets me poussent en arrière, un appel d'air d'un poids-lourd tente de m'aspirer. Pop pilote. Même si je tombe, il ne s'arrêtera pas, je m'accroche. On a passé Cagnes-sur-Mer, on passe le terre-plein et on reprend direction Nice.

Il pointe du doigt l'aéroport. Il se déporte de nouveau sur la voie de droite. Pas de police ce soir, je me dis. Le vent passe sous mon sweet. J'ai enlevé le bonnet et l'ai fourré dans ma poche. On dépasse Cap 3000 et on prend la petite sortie direction le terminal 2. Sous le pont, on monte sur le trottoir et coupe le moteur. Un peu plus loin dans le grillage qui donne sur le parking « voitures » de l'aéroport, il y a un gros trou. Il n'y a que des voitures de luxe, limousines, berlines, coupés sportifs.

— Mets ton bonnet, me dit Pop. Si les condés arrivent, c'est chacun sa mère... et si tu me balances, je te tue... et si je te balance, tu me tues... t'inquiète ça va aller. On ira aux putes après.

On se poste devant le trou et on observe. J'ai peur. Je regrette d'être là. Dix minutes passent. Rien ne bouge. On pense à bouger quand deux types en costard arrivent et déverrouillent une limousine.

Sans prévenir, Pop passe par le trou et dévale le terre-plein. Je le suis sans réfléchir. Les deux types nous voient et se figent

sur place. Pop envoie une grosse patate au plus costaud, il tombe. Je prends mon élan et saute les deux pieds en avant sur l'autre. Je fais mouche. En plein dans le poitrail. Il tombe comme une merde. Je me relève. Pop piétine la face du plus costaud qui tente de se protéger comme il peut. Je suis hypnotisé par l'irréalité de la scène. Mon adversaire en profite pour passer son bras sous ma gorge et commence à serrer de toute sa haine. J'essaie de crier mais rien ne sort. Il m'attrape le visage et tente de rentrer ses doigts dans mes yeux.

J'arrive plus à respirer. Pop est toujours en train de savater l'autre. Je fourre ma main dans ma poche, sors la lame et envoie un coup à l'aveuglette. L'étreinte se relâche. Je me retourne. Envoie un front kick et le fils de pute tombe. Il se tient le visage à deux mains, y a un peu de sang qui coule. Je vais secouer Pop qui s'acharne sur le pauvre costaud qui est tombé dans les pommes.

— Stop, Pop, Stop ! On prend ce qui y a à prendre et on se barre ! Allez !

Il me fixe un moment, revient à lui et fonce vers la limousine.

Je surveille les alentours. L'autre est toujours par terre, le visage dans les mains en train de chialer. Pop ressort de la place du mort, lève une main en l'air et me montre une belle sacoche en cuir. Il passe sur la banquette arrière. J'entends un cri de femme et Pop qui hurle de douleur. Je cours voir ce qui se passe.

— Y a une femme à l'arrière, me dit Pop, elle m'a gazé...  
Haaaa, je vois plus rien... je vois plus rien... Haaaa

La femme sort de la limousine et me fusille du regard. Elle tient dans ses mains ce qui ressemble à une bouteille de



déodorant de couleur jaune fluo. Cette bombe lacrymogène doit faire mal... Pop se roule en boule par terre. La salope porte une robe d'été à fleurs, elle est pieds nus, châtain, un regard clair. Elle me fixe en marchant à reculons vers la sortie. J'entends le type que j'ai saigné parler en allemand, il tient son téléphone.

La salope s'est retournée et marche d'un pas rapide. Je me mets à courir. Elle se retourne, me voit et trébuche. Je suis au-dessus d'elle. Elle tremble. Je me baisse et l'attrape par le cou. Elle se pisse dessus. Elle a peur comme y faut... Ferme les yeux de toutes ses forces. Ça suffit... Je me relève et retourne auprès de Pop. Il souffre sa race. Je le ramasse comme je peux, le ramène jusqu'au TMAX. Avant de démarrer, je lui demande :

— T'as la sacoche ?

Il se tape le ventre et dit :

— Si on est pris en chasse. C'est à la mort ! Surtout ne t'arrête pas !

De là, je vois la femme qui est toujours couchée au sol, le costaud, face contre terre, inconscient, et l'autre, téléphone en main, qui monte le terre-plein pour nous rattraper. Je donne un tour de clef, panique au premier coup de gaz, respire un bon coup et retourne au quartier.

Sur le côté Promenade des Anglais, au niveau de Lavallière, je coupe par le gazon, traverse la route et me retrouve l'hôtel Première classe. Je prends la ruelle qui ramène sur la route intérieure. Je sens à peine Pop derrière moi. J'ai l'impression d'être seul. Je vérifie. Il se tient le visage. Le temps de tourner la tête, une voiture de nationaux tire le frein à main et bloque

le passage. Je pile sec. Ça me soulève l'estomac et me traumatise les bras. C'est trop lourd ces putains d'engins ! J'ai les pleins phares dans la gueule. Je tente de faire un demi-tour comme je peux. Je manque de faire tomber le T-MAX. J'ai cru que mon genou allait lâcher.

J'accélère, ça passe juste, le cache avant frôle le mur, je repars en direction de la prom. Je sens les condés dans mon dos. Je bifurque à gauche, m'engage sur la route, sans prévenir, une BM se décale par chance, et nous évite de peu... elle klaxonne et disparaît un feu vert plus loin. Je tourne le champignon à fond. Y a détonation, je crois qu'on nous tire dessus. Je vois les nationaux au bord de la route, dans le rétro. Je suis à 110 km/h. Je rattrape la BM qui patiente à un feu rouge. Je suis à hauteur de la place du mort. Une blondasse, tatouée, du rouge plein les lèvres, les godasses au dessus de la boîte à gants tapote sur son smartphone. Elle ma pas capté. Le chauffeur, si. Il me dévisage mais il est pas serein. Il se tâte à faire la malin ou pas. Un peu de musique filtre des haut-parleurs de sa caisse. Je lui fais signe d'ouvrir. Il se débine pas, il ouvre. Ça surprend sa blondasse.

— Y a un problème ? y me dit, avec un accent de youpin.

— C'est quoi la musique que tu écoutes ? je demande.

Il comprend pas du premier coup.

— Je suis en plein délit de fuite mon pote, j'ai pas le temps, dismoi c'est quoi cette musique ?

— C'est un DJ, il s'appelle Mirwais. Le morceau c'est « Disco Science » répond la blondasse.

— Monte le son...

La blondasse me sourit. Elle regarde Pop derrière qui agonise. Son mec lui demande ce que j'ai dit. Elle lui répond pas, remet le morceau du début et monte le son à bloc. Elle jette un coup d'œil dans le rétro, et me dit :

— Ils sont là !

Sa mère, j'ai le cœur en vrac ! Je flippe ! Et ce putain de son qui me rentre dans le crâne ! Pop me tapote l'épaule. Le feu passe au vert... La BM s'envole. L'asphalte nocturne se teinte de rouge et de bleu, de l'autre côté, devant le Billard Club, une Polo banalisée, conduite sauvage, vient de poser le nez rouge sur le toit ! Mirwais résonne au loin. J'envoie les gaz ! Rattrape la BM et pilote en osmose avec le son. Je slalome large. J'oublie le frein. J'oublie tout.

Arrivés à Carras, le trafic devient plus dense. La Polo me rattrape. Elle trace sur la voie de gauche, ils envoient la sirène. La sirène fait le ménage ! La BM, sur la voie du milieu, me colle. La blondasse filme avec son téléphone. Ils n'arrêtent pas de remettre Mirwais. De vrais gamins.

Je peux pas continuer longtemps comme ça. Je peux pas gagner en T-MAX contre une Polo de stup. Je dépasse un bus de voyage, pas de véhicule devant, relâche l'accélérateur et entre sur la Promenade en douceur par un passage piéton. On est niveau du Macdo. Les badauds s'affolent. Je freine, fais un demi tour et repars dans l'autre sens sur la Promenade, à bloc. Les gens se poussent de justesse, j'esquive comme je peux, des vélos tombent, ça se jette à terre, ça hurle... Nique sa race ! J'ai une longueur d'avance sur eux ! Je roule comme un assassin.

Au niveau de Carras, je coupe la route, passe devant le Carrefour market, tourne, évite une voiture, remonte sur

l'Araucaria, grille un feu rouge, dépasse la maternelle de Caucade. Je suis tenté de rentrer dans une résidence, mais je me suis déjà fait lever comme ça. On sera en sécurité uniquement dans le quartier. Je prends par la pente de Vitonne. Sur la descente, je croise les nationaux. Je passe sur le trottoir inverse, longe la route, passe devant le commissariat, tourne sur le boulevard... les travaux bloquent le passage. Je longe le boulevard. Les nationaux sont là. J'arrive enfin au niveau de la Vieille place. Je rentre dans le quartier.

Les zins me sifflent, applaudissent, crient, j'arrive sur le terrain vague où, avant, il y avait le 30, je coupe le moteur. Pop descend. J'envoie valser le T-MAX et on s'échappe chacun de son côté. Mon but est de rentrer chez moi. J'y suis presque.

J'avance avec prudence. La Polo, sirène éteinte, passe à bloc sur la Santoline. J'entends sur la Vieille place des insultes contre les nationaux. Je vais pas me faire chier à passer par la porte, ho... non ! trop risqué... Je vais rentrer par le jardin de la cour et patienter dans mon jardin. Les fenêtres son fermées, tant pis. Au moins, je serai chez moi. Bien loin d'être en plein délit de fuite après avoir arraché un sac... que les Mag-Lite viennent, elles l'ont dans le cul... Bien dans la pénombre, je passe le grillage, m'ensanglante les mains, caresse le crâne d'un de mes chats, et m'installe sur une des chaises sales de mon jardin...

Vers six heures du matin, je suis sorti du jardin, me suis encore niqué les mains et j'ai enfin pu rentrer par la porte. Pop a gardé la sacoche. Il peut me la faire à l'envers et me dire qu'il l'a perdue. Ou disparaître. Dans ce cas, tant pis. Le principal c'est que je suis libre.

J'attendrai qu'il refasse surface. C'est sur ces pensées que je m'endors de fatigue, satisfait.

# H.L.M SPACE CRAFT 8

Je me réveille à 16heures. J'ai les mains enflées. Pleines de trous. J'ai des courbatures à m'en faire chialer. Je me prépare du café et le bois sous une douche brûlante. Si les stups, ou le pape, ou n'importe qui, est venu me sonner, j'ai rien entendu. C'est calme, c'est bon signe. Je me rappelle que j'ai un portable. Pas d'appel, ni de mail. Rien . Tout le monde s'en branle de ma vie. J'ai vraiment pas envie d'écrire. À vrai dire j'ai envie de rien. Vers 19heures, je sors pour prendre la température. Sur la porte de l'entrée une affiche est collée. C'est bientôt le tournoi de foot des Disparus. C'est un bon rassemblement sportif, avec boissons, sandwiches, musique... Moi je n'y participe pas. J'aimais le foot avant. J'étais pas mauvais. J'ai perdu tout intérêt pour ce sport un jour de mes quatorze ans.

Ce matin-là, j'avais tournoi de football à Roquebrune-CapMartin. J'étais, après des efforts acharnés une année durant, enfin titulaire. Numéro sept, ailier droit.

Le réveil avait sonné. Six heures trente. Je coupai la sonnerie et me levai.

J'effectuai quelques étirements, en prenant le temps,

accueillant les sensations corporelles. J'avais préparé mon sac la veille. J'étais enthousiaste, et la journée, aux travers des interstices de mes volets, semblait gorgée de soleil.

En sortant de ma chambre, traversant le couloir silencieux qui menait au salon, je crus entendre comme des bruits étouffés. Des murmures. En passant les portes du salon, je tendis l'oreille à la recherche de la source de ces chuchotements. Mon oreille se retrouva collée à la porte de la chambre de mes parents. Par le bas de la porte, je pouvais voir que la lumière était allumée. Une angoisse me prit. Je posai la main sur la poignée de la porte, hésitant. Je n'avais pas beaucoup de temps et l'équipe devait passer me prendre devant la maison en vitesse. Le coach avait donné des conseils stricts : « Celui qui n'est pas au point de rendez-vous quand on passe le chercher, pas de tournoi pour lui ». Je m'arrachai de la porte.

Je me dirigeai vers le réfrigérateur pour en sortir du jus d'orange. J'entendis mon père qui riait. « Connasse, lançait-t-il, tu vas voir... ». Je revins sur mes pas et scotchai mon oreille à la porte. Il n'était pas seul. La personne, comme bâillonnée, essayait de lui répondre. « Tu vas voir..., je vais t'en donner... disait-il ».

Ma mère nous avait abandonnés un beau matin. J'avais six ans. Sans raison, sans lettre, sans rien. Et mon père, depuis, n'avait jamais refait sa vie, se contentant de faire son job d'humain, nourrir son gosse, payer les factures, boire, vieillir pas trop

vite. Jamais il n'avait ramené d'invitée, de collègue de boulot, de nouvelle petite amie fraîche de vingt printemps. J'aurais aimé qu'il ait une petite amie. Ça aurait mis de la vie dans sa vie, dans cette grande maison vide et silencieuse. Enfin, je n'avais pas mon mot à dire, il était assez grand pour faire ce qu'il voulait, et peut-être en avait-il soupé des bonnes femmes

et de la vie en général, qu'il attendait la fin gentiment.

Moi je commençais à m'intéresser aux filles, et sérieusement. Je passais le plus clair de mon temps le nez fourré dans les magazines pornos. Et je voulais être footballeur ou quelque chose de ce genre, pour plaire aux filles.

J'avais une petite amie mais elle était très jolie et je voulais être sérieux avec elle. Ne pas la salir. Un pote connaissait une fille facile dans le quartier, elle faisait tout et avec tout le monde. Il m'avait amené la voir pour mon anniversaire et je m'étais dépuclé aux frais de la princesse. Elle s'appelait Lætitia, on n'oublie pas sa première fois, surtout si elle est très laide et que sa chatte sent la fin du monde.

On avait fait ça dans un corridor de cave, on était quatre types et Lætitia nous avait pris un par un. Pendant que je la limais, un arrière goût immonde me trottait à l'esprit. Je crois que je me disais, le plus innocemment du monde, que ce qui était en train de se passer était tout, sauf normal. C'est là, le pouvoir de l'être humain, qui est capable de faire n'importe quoi, tout en sachant qu'il fait n'importe quoi, et en continuant à le faire. Le groupe l'emporte toujours.

On aura beau avoir raison, voir juste, incarner la vérité, le bon sens, on sera dans le mensonge, parce que les autres partageront une autre vérité, que la vôtre, alors cette vérité de groupe sera forcément « La vérité » parce qu'une vérité qui ne fonctionne pas au sein d'un système, ne peut être qu'un mensonge.

Moi j'aime le mensonge, parce qu'il permet de rester dans le circuit de la vérité générale quand on n'a pas les moyens véritables de la suivre. Donc, si un groupe d'individus fornique dans une cave, et que vous ne forniquez pas, vous avez tort et

eux raison.

Alors forniquez donc....

Je crus entendre l'impact d'une gifle. « Salope ! hurla mon père. Salope ! »

Mon père s'était décidé à refaire sa vie peut-être ?

Je baissai la poignée et poussai la porte. La chambre était baignée par la lumière aveuglante du soleil. Les volets étaient grands ouverts. Sur le lit une femme nue se tenait inerte contre la tête de lit. Sur sa tête était enfoncé un globe terrestre. Son corps était magnifique, sa peau translucide. Ses pieds dépassaient du matelas. Mon père, lui, était avachi contre le mur qui me faisait face, à poil, bourré, le menton sur la poitrine, marmonnant des trucs incompréhensibles. La scène était surréaliste. Dans cette clarté totale, aveuglante, il était comme pris en flagrant délit par le divin en personne. Des bouteilles vides étaient savamment disposées tout autour du lit. Le sol était jonché de détritrus, mégots, paquets de chips, taches de vomis... une odeur de souillure me traversa pour aller conquérir le salon. Sur le sexe rabougri de mon père mourait une capote pleine. Je restai comme ça un instant. Entre l'amusement et la peine.

Le globe terrestre s'agita lentement de droite à gauche, comme pour se débarrasser de chaînes invisibles. Elle abandonna et retomba dans un bruit ridicule contre la tête de lit. Je voyais très nettement l'Australie de là où j'étais.

Sans écraser un déchet, je me frayai un chemin jusqu'à mon père. En passant, j'aperçus nettement la chatte du globe. Accroupi, je tapotai le genou de mon vieux, l'appelant à voix basse.



— Papa... papa... ça va ?

Au début il n' eut aucune réaction puis comme un vieil ascenseur, il remonta son visage et ses yeux firent face aux miens. Son regard pétillait, humide. Il ne me reconnut pas tout de suite.

— Mon fils... fit-il d'un filet de voix.

— Oui papa ! Tu vas bien ?

Il me sourit puis dit:

— J'ai enfin baisé le monde... ça va mieux...

Puis il me tira contre lui et me serra fort.

— Joue bien au foot mon fils, aujourd'hui, me dit-il dans l'oreille. Amuse-toi bien, mon fils.

Jamais, je ne me suis senti aussitôt proche de lui par la suite.

L'arbre était au sol, la pomme sur le lit, et la graine accroupie.

C'était le plus grand cadeau qu'un père puisse faire à son fils. Jamais je ne serais comme lui. Jamais.

Dans cet endroit qui s'appelle le monde, là où les hommes font la guerre, s'enculent, attendent après un Dieu, acceptent la mort, courbent l'échine devant l'amour, parasitent, espèrent, se tuent à la tâche, sans poser de questions, sans volonté, sans réel courage d'affronter ce qui se cache sous la nature, je resterai debout, je trouverai cette émotion que personne n'a

jamais ressentie et je la planterai profond dans les entrailles de la terre.

Mon père me tendit, coincé entre ses doigts, un billet de cinq euros. Je le pris et aussitôt son menton retourna contre sa poitrine. Le temps était magnifique. Les oiseaux chantaient dans le jardin. Je pensai à fermer les volets mais me ravisai. Sur la pointe des pieds je quittai la chambre tout en admirant le monde sur le lit et refermai la porte derrière moi.

J'avais tout juste le temps pour être à l'heure au rendez-vous. Je me servis un verre de jus d'orange frais et retournai me coucher.

Et, depuis, j'ai plus jamais touché un ballon.

Mon père est décédé depuis trop longtemps maintenant pour que ça me fasse quelque chose de penser à lui... Cancer de la prostate, à quatre-vingts ans.

Il s'est bien battu. Sur la fin, il n'avait perdu ni sa fierté, ni son sourire, malgré le fait qu'il portait des couches et n'avait plus droit au vin.

Je me souviens d'un soir, peu avant sa mort. Il était en proie à l'insomnie à cause de la douleur et hurlait comme un damné pour qu'on lui prépare un café et lui tienne compagnie. À ces heures tardives, la plupart du temps, j'étais dans la salle de bain en train d'écrire. J'installai la machine à écrire sur la machine à laver, posai mes fesses sur un tabouret et y passais la nuit. J'arrivais à l'aube avec en moyenne quatre nouvelles toutes fraîches.

Mon frère et mes sœurs, eux, dormaient paisiblement. Parfois ils venaient frapper à la porte, les yeux rouges de colère, pour

me dire que je tapais trop fort sur la machine. J'aimais l'humidité étouffante de la salle de bain et le gémissement ininterrompu qui résonnait sous la vieille baignoire et soufflait comme depuis les boyaux de la terre.

Il était trois heures du matin passées quand j'entendis hurler mon père. J'écoutais un morceau de Keziah Jones, totalement absorbé par l'écriture. Sa voix joyeuse et plaintive avait l'art de briser ma concentration. Je soupirai, finis ma phrase et ôtai les écouteurs de mes oreilles.

Mon père dormait dans le salon depuis que sa maladie avait empiré. Il en avait fait son bunker. On lui avait pourtant aménagé une chambre de roi, avec lit d'hôpital dernier cri, tapisserie toute neuve, télé grand écran et toilettes chimiques. Mais il refusait net d'y dormir. Il disait que c'était un tombeau et que sa femme, ma mère, lui rendait visite tous les soirs. On n'insista pas et il prit possession du salon.

Couché droit comme I, sa couverture remontée jusqu'au menton, il hurlait, amusé, le regard pétillant, quand j'arrivai vers lui.

— Ah, enfin ! s'exclama-t-il.

Il pleuvait dehors. Une tempête sévissait dans le sud. Entre les rideaux de fer, j'apercevais les éclairs qui fendaient la nuit.

— Qu'est-ce qu'il y a papa ? Pourquoi tu gueules comme ça ? demandai-je en connaissant déjà la réponse. Il est trois heures du matin, tu sais ?

— J'ai pas sommeil... je ne veux pas rester seul, moi ! Et comment ça ? Il est trois heures du matin ?

Il se redressa légèrement sur le dos, l'air soupçonneux, et jeta

un coup d'œil sur sa montre en plaqué or, qui ne fonctionnait plus depuis longtemps. Il avait perdu une dizaine de kilos, mais ça lui allait plutôt bien. Sa tête était devenue minuscule. Je pouvais voir la fine ossature de son visage à travers sa peau.

— Il est trois heures Papa, je te le jure !

— Bon, OK, OK ! Je m'excuse de t'avoir dérangé...

— Non, ça va ! me résignai-je. Tu patientes, je vais faire du café.

— Ah, en voilà, une bonne idée ! dit-il en levant les deux bras au ciel.

Le salon était illuminé par la télé. C'était la rediffusion d'un épisode des « Filles d'à côté ». Je passai devant Marc, l'écrivain raté qui tentait pour la énième fois de séduire la jolie Claire, et me rendis, sourire aux lèvres, à la cuisine. J'allumai la lumière. Quelques cafards se dispersèrent. Ils sont gros ceuxlà, me dis-je, en ouvrant et refermant les placards à la recherche d'un filtre. Je préparai du café, blasé, sentant l'inspiration me quitter tout doucement. Je servis deux tasses de café sachant pertinemment que mon père ne toucherait pas au sien. Je retournai à son chevet. Il somnolait. Je le secouai.

— Papa, le café !

Il ouvrit les yeux, étonné. Il ne savait plus où il était, ni qui il était. La conscience vide et propre, il me fixait intensément. Ce regard était celui d'un autre homme, un regard perçant, désespéré, qui exigeait des réponses. Mon souffle se coupa, mon cœur se contracta. Puis mon père revint à lui.

— Ah, merci ! Pose-le là, s'il te plaît.

Je posai la tasse sur sa petite table et m'assis sur le bord de son lit.

— Alors, qu'est-ce que tu fais en ce moment, mon fils ?

— J'écris.

— Tu écris ? Tu écris quoi ?

— Des histoires.

— Ça te rapporte de l'argent ça, écrire des histoires ?

— Non... pas pour l'instant.

— C'est nul, alors ! Tu devrais apprendre un boulot, un bon métier que tu saurais faire de tes mains. Comme plombier, par exemple. Un plombier ça gagne bien sa vie tu sais !

— Oui papa, dis-je, éccœuré.

— Ne te fâche pas ! Je dis ça pour toi !

— Je sais, je sais !

— Comment tu vas payer ton loyer, t'occuper de ta femme et de tes enfants quand tu te marieras ? Tu ne pourras pas t'amuser comme ça toute ta vie...

Je gardai le silence, le regardant de travers.

— Ne te fâche pas ! Je dis ça pour toi ! Je m'en fiche, moi, je

suis tranquille, je vais bientôt mourir, j'ai fait ce que j'avais à faire.

Je ne répondis rien, ravalant ma haine et ma fierté.

Sur l'écran de la télé, Marc soutirait de l'argent à son colocataire Daniel. Mon père souriait bêtement.

Le tonnerre gronda à nouveau. La pluie redoubla de force. Je me rappelai soudain que du linge séchait dehors. Je me précipitai dans le jardin pour arracher le linge de l'étendoir. Je sentis quelque chose craquer sous mon pied. Les vêtements dans les bras, fouetté par la pluie, je rentrai en vitesse. Le linge était trempé, foutu. Je me rendis dans la salle de bain et fourrai le tout dans le bac à linge sale. J'avais une sensation désagréable sous le pied droit. Je vérifiai. C'était un escargot. Le malheureux n'avait eu aucune chance. Je me lavai les pieds avec dégoût puis retournai auprès de mon père.

— Qu'est-ce qui ne va pas mon fils ? On dirait que tu as vu un fantôme !

— Je suis sorti pieds nus et j'ai écrasé un escargot !

— Ah...

Les yeux de mon père devinrent humides. Il semblait profondément peiné.

— Papa... ?

— Papa....adorait les escargots....

— Ton père ?

— Oui, il les aimait tellement qu'il faisait tomber la pluie, rien que pour les voir.

Mon père délirait. Je comprenais rien à ce qu'il racontait. Nous ne connaissions aucune personne du côté de sa famille. Ni grands-parents, ni cousin, oncle ou tante... Tout ce qu'on savait de lui, c'est qu'il avait participé à la guerre d'Algérie avant d'immigrer en France. Jamais, du moins pour ma part, il n'avait fait mention d'un grand-père qui adorait les escargots et faisait tomber la pluie.

— De quoi tu parles, papa ?

— Quand papa était enfant, il se promenait souvent avec son père le long des allées sauvages et désolées de Tébessa. Les jours de pluie, bénis par le Tout-Puissant, munis d'une bouteille d'eau et de pain, ils se promenaient tous les deux. Mon grand-père initiait mon père à la faune et la flore, à l'orientation. Il lui contait l'histoire de ses ancêtres... Sur le chemin, pendant la promenade, papa s'évertuait à aider les escargots.

— Les aider ?

— Oui, il y en avait des centaines. Ils sortaient de leur coquille et s'élançaient à la recherche d'une terre meilleure. Papa ressentait un mélange de tristesse et de fascination pour ces pauvres bêtes, sans défense, qui se traînaient avec espoir et insouciance. Alors, chaque fois qu'il en croisait un, un peu comme Dieu, il les agrippait délicatement par la coquille et les déposait un peu plus loin, sur une terre fraîche et verte, imbibée d'eau de pluie. Son père lui avait demandé : « Comment est-ce tu peux savoir que c'est à cet endroit qu'ils veulent se rendre ? ». Mon père lui répondait : « Il n'y qu'à suivre la jolie ligne de bave qu'ils laissent derrière eux ».

Quand vinrent les jours de sécheresse, inévitables durant l'été brûlant d'Algérie, mon père désespéré de ne plus voir d'escargots se plaignit à son père. « Pourquoi la pluie ne tombe pas ? Pourquoi la pluie ne descend pas du ciel ? » Son père avait beau lui expliquer que c'était une question de saison, que c'était l'été, que c'était la volonté des dieux, il n'y avait rien à faire, mon père restait obstiné. Son père lui confia alors un secret.

— Quel secret ? demandai-je.

— Comment faire tomber la pluie.

Ça devenait grotesque ! Mais face au visage illuminé de mon père, je ne pouvais que poser la question.

— Et comment faisait-il, Papa ?

— Mon grand-père, sans signe avant-coureur et sous un cagnard horrible, se mit à dire qu'il allait pleuvoir d'ici peu. Mon père, en bon enfant, le crut et levant la tête, tendit les mains à la recherche des premières gouttes. Mais rien ne venait. Mon grand-père continua à affirmer l'arrivée imminente de la pluie. Mon père s'impatientait. Le soleil était haut et incendiait la terre sans pitié. Mon père attendit. Mon grand-père se mit à rire, à chanter, hilare, à danser, disant qu'il pleuvait enfin, que ça faisait du bien, que la pluie était fraîche et douce au palais.

Mon père cherchait mais ne sentait rien d'autre que les rayons mordants du soleil sur sa peau. Il demanda à son père : « Papa, je ne vois pas la pluie, je ne la vois pas ! » Et mon grand-père, feignant de ne pas l'entendre, se rafraîchissait sous la douce averse qui tombait. Mon père, étonné, intrigué comme un enfant peut l'être par la joie qui émanait de son père, absorbé par son rire, sentit une goutte lui tomber sur la main. Une



goutte fraîche. Et il se mit à sourire lui aussi. La pluie était proche, il le sentait aussi. Il se joignit à son père et dansa avec lui. « Papa, Papa, demanda-t-il, la pluie, comment, as-tu su qu'elle tomberait ? », « Parce qu'elle est tombée sur mon cœur, avant de tomber sur ma tête.

Cela a suffi ! » Mon père ne comprit rien sur le coup. Il arrêta de danser et fit la tête le reste de la journée. Il ne vit pas l'ombre d'un escargot. Aucune pluie n'est tombée ce jour-là.

— C'étaient des conneries, alors ?

— Deux jours après, des cordes d'eaux s'abattirent sur le village. Mon grand-père, qui préparait la viande pour le dîner, et mon père, qui jouait dans sa chambre, se retrouvèrent tous deux devant la maison.

— Pourquoi ?

— Ils savaient que cette pluie était la leur. Ils le savaient dans leur cœur.

— Pour quelle raison tu me racontes ça ?

— Pour rien mon fils ! Je parle, c'est tout ! Où est mon café ?

— Il est froid, laisse tomber, je vais t'en servir un autre.

Trois nuits plus tard, il poussa son dernier soupir, sans prévenir.

Je m'étais levé à onze heures. J'avais bu toute la nuit, en écoutant du blues et en rejouant les riffs qui me plaisaient sur ma guitare désaccordée. J'avais vomi dans la nuit en douceur.

Mon père était décédé la veille. J'étais rentré à la maison et la famille était en pleurs. J'ai compris.

Je suis resté debout au milieu du salon, pendant que mes frères et sœurs pleuraient, hurlaient, imploraient, gémissaient, s'agrippaient à ma chair qui tenait bon. Les chats dormaient paisiblement. Crise cardiaque dans la nuit, disait une de mes sœurs, comme une enfant lisant une blague Carambar.

Je restais debout. L'alcool me sortait par le front et les aisselles. La peine, la mort me cherchaient, je suis resté à la verticale. Les regards des miens, accusateurs, m'ont transpercé, accusant ma froideur, mon visage sec, mon silence. Papa leur pardonnera, pas moi.

Vingt-deux heures et le quartier dans mon salon, à cracher leurs condoléances. J'aurais voulu qu'ils crèvent à leur tour pour squatter leur salon à les regretter. Ce n'est pas un couscous et un paquet de jus d'orange qui va négocier l'affaire. Six gosses sans parents. Où est la mère ? Morte en amont, te prends pas la tête, c'est normal.

Je ne suis l'ami de personne, ma haine est réelle, j'ai goûté à la vie pour de vrai. J'ai supporté ma famille, ce qu'il en restait, pleurnichant, regrettant, se vautrant, encouragée par les invités qui venaient, de plus en plus bavards et de plus en plus les mains vides. Tu ne connais pas la vie de quartier. Je peux t'en parler. Mais, en ce moment, je suis fleur bleue, je suis sexe et littérature. Je peux faire un retour dans le passé cela dit.

Papa était dans le meilleur hôpital de la ville. Je ne suis jamais allé le voir. Il avait dit à une de mes sœurs et, bon sang, il m'en avait donné quatre, de me rapporter que l'infirmière savait y faire. Un message pour moi ? Mon vieux avait du pif, il savait que j'étais comme lui, pervers, alcoolique, artiste et

discret.

— Son cœur s'est arrêté dans la nuit.

— Il a souffert ?

— Non.

— Merci Doc.

Ma mère aussi est morte facilement, comme une lettre qu'on glisse dans une boîte aux lettres. Je suis rentré et ils pleuraient tous. J'ai fracassé des vitres de voiture ce soir-là et la paume de ma main. Elle était morte comme une chienne. Tout de même, à l'hôpital. Je sais pourquoi, mais je le ne dirai pas.

Il fallait que le fils cadet soit présent à l'enterrement du père. J'avais sauté mon tour pour ma mère. La mort c'est tenace, elle a beau ne plus être dans ton rétro, elle est toujours derrière ton cul.

Ils avaient labouré un coin de terre loin du monde, dans les hauteurs de Nice-est, et l'avaient réservé pour les musulmans. Quarante kilomètres en voiture. Ils y avait les copines de mes sœurs, et la copine de mon grand frère. L'imam, et les responsables de ce trou perdu. La famille chialait. La haine bouillait, des cloques métaphysiques éclataient sur la surface de mon âme. Les moustiques rôdaient autour, nous piquaient, à cette altitude ce n'était que logique, et je ne trouvais de sincérité qu'en eux, ce jour-là.

Par le triangle de verre, je voyais le visage de mon géniteur, régénéré par les maquilleurs de la morgue.

Je pensais un tas de choses à ce moment qui me semblent

inutiles maintenant.

Mon grand frère et moi, de chaque côté du cercueil, corde en mains, lâchions du lest en alternance et les moustiques me rôdaient autour, et l'Imam psalmodiait de sa jolie voix. Et papa s'enfonçait pour de bon. Et je pensais à ma bière du soir, à la prochaine pute que je baiserais, et je savais que mon père était fier de moi, et je crus le voir me sourire par sa triste baie vitrée.

Et les religieux se régalaient, et la famille se gava, et les invités tout autant. La femme de mon frère, Française pure souche, voilée comme une Algérienne, en larmes, s'approcha de moi, et me dit :

— Pourquoi tu ne pleures pas ? Lâche-toi, ça te fera bien !

Les moustiques nous tournaient autour, et mon objectif principal était de ne pas me faire sucer le sang.

— Ne reste pas là, dis-je, tu vas te faire piquer, ou tomber dans le trou, qui sait ? Et elle retourna auprès de mes sœurs, courbée comme un dévoté dans son drap blanc.

Je n'avais aucune envie de pleurer. Ce que je ressentais était inqualifiable. Ce que je ressentais, était comme un devoir, c'était de boire à la mort, de me payer une pute avant que le soleil ne se lève de nouveau. Rien d'autre. Ce que je fis. Et le soleil se leva sur moi. Rien ne changea. Le temps était toujours aussi long, les rêves inatteignables, et chaque coup d'œil frustrant.

« Papa donne-moi la clef, une bonne fois pour toutes, demandai-je ». « Arrange-toi avec l'instant mon fils, me répondit-il, ne va pas plus loin. Au de-là c'est le diable qui chante. Tu es ce que j'ai fait de mieux, mon enfant, tu es moi,

tu es mon microbe, va, et vis. Il n'y a rien d'autre à faire sur cette terre. Tu débordes d'amour mon fils, je le sais, je t'ai vu, entendu pousser ton premier cri, mais ici ce n'est pas pour toi, pas pour ton amour, range-le et cache-le au plus profond de ton être, mon enfant. Ou ils l'utiliseront contre toi. »

J'ai voulu rentrer chez moi, au bled, et ils m'ont jeté des pierres, alors je suis revenu. À mon retour en France, on m'a jeté des regards, des cailloux hypocrites.

On m'a donné le RSA pour me tuer à petit feu. Mais j'ai toujours père dans le cœur, son sourire et son crâne chauve comme le mien. J'ai bien profité de toi papa, je te jouais de la gratte tous les matins, j'ai fait défilé de sacrés culs, j'ai ouvert tes dernières bouteilles de rouge, je suis resté distant, je ne me suis pas soumis et tu as respecté ça. Tu as été un gourou me faisant chier autant que possible. Tu aimais quand je rentrais bourré, scandaleux, hurlant après mes sœurs qui ne me respectaient pas, prêt à leur donner la fessée. Tu aimais ça quand je chantais dans ma chambre, cambré sur la guitare que j'avais rafistolée, celle qui traînait depuis une dizaine d'années sous ton lit.

Quand tu me disais d'aller travailler, tu n'espérais qu'une chose, que je te désobéisse. Et je l'ai foutrement fait. Tu m'as traité de tout, et je t'ai souri. Tu m'as souri.

Tu es mort avant de voir ma fille, ton petit enfant. Je t'en veux, je te hais pour ça. C'est bien ton style. C'était la seule chose que tu attendais, un petit enfant. ( Et le permis). T'avais qu'à tenir le coup vieil idiot.

Je suis le patriarche à présent. Et mon enfant c'est toi, à mon tour je prendrai soin de toi, comme tu as pris soin de moi.

Un matin, je me rappelle, tu es venu me réveiller et tu m'as fait boire de la bière. Je n'ai pas aimé et tu n'as pas aimé que je n'aime pas. Puis, les yeux joyeux, avant que maman ne se lève, tu m'as demandé :

— Qu'est-ce qui te rend heureux ?

— Je sais, je t'avais répondu.

— Qu'est-ce que tu es sûr de ne pas louper ?

— Les dessins animés, demain matin, dis-je,

— Oui, c'est ça.

— Mon réveil, précisai-je. Je suis sûr de moi, dis-je.

— Ah ! Petit con, dit mon père, c'est ça. T'es sûr de toi ! Tu peux pas te louper, hein ?

— Ben non, sinon le monde il peut pas vivre, répondis-je...

Il m'embrassa sur le front et quitta ma chambre. Avec ma mère ils se parlèrent en arabe et ils rirent de bon cœur.

Mon père ne m'a obligé à rien. Celui qui a faim, qui connaît la faim, mange du porc avec honneur. Celui qui s'impose gagne.

Le toit sur la tête est primordial. Si tu peux faire un enfant, tu peux mourir en paix. N'écoute pas le cœur, écoute l'éternité, il disait, bourré.

Des fois il venait me voir la nuit, avec une bouteille de Kronenbourg.

— Bois mon fils, bois.

Et je buvais sans réfléchir.

Le goût amer me répugnait, mais la présence de mon père me rassurait. Comme mon père s'en doutait, cette présence je la voulais, l'incarnais.

Il ne m'a rien lâché. Je lui demandais d'où il venait, ce qu'il avait fait, et il riait, comme un milliardaire, face à un fauché.

— Trouve ta guerre, il me disait.

Je ne l'ai jamais trouvée. J'aime trop le monde. J'ai fait du mieux que j'ai pu. Car j'ai appris que je n'étais pas le seul aspirant à l'éternité. Et, en face, ils étaient véloces et perfides. C'est ce que j'ai appris quand la voiture de papa n'était plus là. Après une nuit blanche de tonnerre, je découvris la belle tache de gas-oil que cachait la Renault 21 de papa. Qui avait osé toucher à la voiture de mon père ? Je comptais la conduire dès que j'aurais eu le permis.

Je n'ai toujours pas le permis aujourd'hui...

## **H.L.M SPACE CRAFT 9**

J'ai tourné dans la cité pendant deux jours non-stop. Aucune trace de Pop. Personne ne l'a vu, ni vu une personne qui l'aurait vu... que dalle !

On m'a félicité pour le délit de fuite. On m'a demandé de raconter... ce que j'ai fait... plusieurs fois... J'ai demandé si on avait eu vent de son arrestation, d'une perquisition chez lui,

d'un indice... vraiment que dalle...

Dernière tentative... je vais toquer à sa porte, au bâtiment 39. Je poireaute une demi-heure. En vain. Je redescends par l'escalier, la haine au bide. La sensation de liberté me quitte. Maintenant je ressens avec force que Pop s'est barré avec la sacoche pleine, que je me suis fais barber, que je verrai pas un kopeck, c'est plus qu'une intuition, c'est presque un doigt dans le fion ...

Encore un étage... j'évite une flaque de pisse fraîche. Juste en face, sous le pont, les gilets jaunes au black pilonnent le sol à coups de marteau piqueur. C'est dimanche... c'est l'après-midi... y faut faire avec, je me dis, en prenant la direction du bâtiment 11.

Au pied de la tour 42, les jeunes sont installés sur des sièges en cuir de bagnole, y en a même un qui a attaché sa ceinture et qui parle avec sérieux. Quand y me voit il baisse le ton. Je fais pas gaffe, et trace.

Dans le local à poubelles à ciel ouvert, un petit Roumain a la tête dans un conteneur. Sa mère le tient par les chevilles et lui donne des instructions. Quand elle me voit, elle manque de peu de lâcher le gosse et baisse le ton. Je fais pas gaffe.

Je contourne la tour numéro 13 et m'enfonce dans la parking du 11. Dans le dernier bloc, je monte les sept marches et sonne chez Éric Dévian. Un cul blanc qui aime le cinéma. Je le connais depuis tout petit. Son rêve c'est de réaliser un film. Mais comme la plupart des êtres humains que je connais, il ne fait rien pour réaliser son désir, il attend la permission, de je ne sais qui, un signe de je ne sais quoi... le bon moment... le déclic... mais tout ça c'est que des excuses pour ne rien faire, parce qu'on aime trop rien branler de nos vies, en réalité. Les



rêves séduisent mais pas tant que ça. L'idée d'être une merde et de n'avoir rien fait de sa carrière terrestre, étrangement, ne dérange personne.

Même ce que disent les hommes les plus remarquables de notre espèce : que c'est la réalité de la mort qui rappelle à l'homme qu'il doit se bouger le cul et faire du bon, du bien, du beau de son temps, qu'avant cette ultime réalisation, l'homme n'est pas encore homme, eh bien, même ça, c'est du mensonge... du caca philosophique...

J'ai vu, ici, des jeunes se fracasser le crâne contre un mur en faisant un tour de moto-cross, des gens ne plus voir, du jour au lendemain, les gens qu'ils aimaient, j'ai vu des gens se poignarder pour quelques grammes de cocaïne, je vois les JT, les films, les livres, l'art, qui ne font que cela, rappeler la nature éphémère de chaque individu, et pourtant... on ne change pas... on est là... sûr et certain d'être invincible... immortel... bien installé dans sa vie comme devant un film de boules et on en branle pas une... tous les jours et toutes les nuits que Dieu fait !

Je sonne. Éric m'ouvre. Il habite au rez-de-chaussée. Il vit avec sa mère et sa sœur. Ils ont un quatre pièces. Les élus ne savent pas encore s'ils vont détruire ou non cette portion du quartier aussi. Suspens... La mère d'Éric s'affaire en cuisine. Sa sœur dans le salon regarde la télé en pyjama, smartphone à la main. Je rentre dans la chambre d'Éric. Il claque la porte derrière moi. Ses murs son cernés d'affiches de cinéma. Ça pue dans sa chambre. Il capte que ça pue et ouvre la fenêtre. Il se jette sur son lit et me dit :

— Vas-y l'ordi est là. Tu peux écrire autant que tu veux.

— Merci, Zin...

— Faudrait que tu penses à te payer un ordinateur. Parce qu'un écrivain qui tape ses romans sur son iphone 4S, ça le fait pas trop...

— Oui, te casse... dès que je fais du bénévolé, je me mets bien...

— Et le livre que tu m'as promis, ma mère veut le lire, depuis qu'elle a vu Nice-Matin. Elle fait mine de rien mais elle est grave contente...

— C'est une longue histoire, mais dès que j'en ai, je t'en amène un direct. Maintenant, laisse-moi écrire...

Ça toque. C'est sa mère. Elle entre avec deux cafés. Elle sourit bêtement et me donne le bonjour. Un café... un ordi avec Word... Le bonheur. Il en a de la chance Éric... Elle a une paire de pêches, et des mollets parsemés de taches de rousseur... je ne me rappelle plus ce que c'est que d'avoir une mère.

Elle claque la porte en sortant de la chambre... Trêve de connerie, je me lance dans le borbier pour quelques heures, jusqu'à ce que ma nuque me fasse souffrir et que mon squelette vibre de fatigue. Éric est sorti entre temps et m'a dit d'éteindre l'ordinateur en partant. Une fois le boulot fini, je vérifie mes mails. J'ouvre les plus récents.

C'est une journaliste de La Stradiata, qui souhaite me rencontrer pour faire un papelard sur moi pour la période juillet-août. J'adore ce magazine. Je le bouquine chaque fois que je vais à Cap 3000. Ça fait plaisir. Je laisse mon numéro dans un mail et le renvoie à la journaliste.

J'ai pas le temps de savourer que, déjà, je me dis que d'aller à un interview concernant le roman sans le roman c'est vraiment mauvais. Très mauvais. Or, je suis baisé, impossible d'en

recommander. UPS ne repassera pas dans le quartier et les demandes d'impression concernant le bouquin sont bloquées en attendant que l'enquête évolue. Je peux toujours demander

à ceux qui l'ont déjà acheté de me le prêter, mais c'est franchement la honte !

Non... je peux pas... Je vais attendre la réponse de la journaliste pour commencer et improviserai ensuite. Le mieux étant qu'on retrouve ce fils de pute qui a détourné le camion de livraison UPS et kidnappé le livreur.

Tout ça me casse franchement les couilles. Il fait nuit maintenant. De la fenêtre de chez Éric, je vois les habitants de la tour 14 qui rentrent chez eux. Triste vue.

Éric ne consomme que de la cocaïne. Et jamais chez lui. Il a les moyens de partir, de vivre seul dans un appartement loin d'ici, loin de tout, mais lui le premier, il aime trop la vie de quartier. Il aime trop être chouchouté par sa mère. Se disputer avec sa sœur qui fricote dans les caves... J'éteins l'ordi... la chambre est plongée dans la pénombre du mois de Mai. Je suis surpris... sa mère entre sans prévenir. Elle tient dans sa main un panier de linge propre qui sent bon la Soupline.

— Ah ! Vous êtes encore là... je ne savais pas... je suis désolée...

— C'est pas grave, j'allais partir...

Elle ne dit rien. Je sens d'ici son parfum de femme, de femme qui s'est oubliée. Je reste debout, je la fixe. Elle pose le panier de linge sur le lit mal fait, pose une main sur son coude, et balaye la pièce du regard. Elle a eu Éric jeune. Il a trente cinq ans et elle ressemble à une gamine qui se prend trop au sérieux.

— Vous savez... je fais.

— Oui ?

— Il y a le livre entier en format numérique dans l'ordi de votre fils. Je l'ai pratiquement écrit sur son ordinateur, en buvant votre café. Alors vous pouvez le lire, si vous voulez...

— Elles sont vraies les histoires ? elle demande.

— Aussi vraies que vous êtes en ce moment, dans une chambre obscure avec un inconnu...

— Quel beau parleur, vous faites...

Je ne dis rien. Elle veut parler mais hésite. Le parlophone sonne.

— Ça doit être Éric, elle dit.

— Oui, ça doit être lui...

— Vous voulez rester pour le dîner ?

— Non, merci. J'ai besoin de prendre l'air, de me dégourdir l'esprit et le corps mais une prochaine fois avec plaisir.

Elle insiste pour que je reste. Elle a fait rôtir un bon gigot d'agneau accompagné de belles patates douces. Éric est entré et ressorti direct.

— J'en ai fait pour tout un régiment, ce serait du gâchis de pas en faire profiter.

Elle me demande de la suivre et m'amène dans le minuscule

balcon de la cuisine. La vue donne sur le petit chemin intérieur qui mène droit à la Vieille place.

Sur une commode en osier qui tient debout par miracle, repose le plat fumant. Une tige de romarin repose sur le beau morceau de viande entouré de ses belles blondes. Ça donne envie. Je capitule. Je vais me laver les mains et patiente dans le salon avec la sœur. Elle me calcule même pas. Plongée dans son smartphone.

Je fais de même et me cale dans le canapé. Sur les murs y a des photos des gosses, de la mère, mais pas de trace d'un père. J'ai jamais demandé à Éric où se trouvait son vieux. J'allais le demander à la gamine, quand la mère se met à crier dans le salon. Je me lève et la rejoins.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle se tient les joues, le nœud du tablier défait. Elle répond pas.

— Bordel, dites-moi pourquoi vous avez hurlé comme ça !

— Ils... ils... ont pris...

— Quoi ? je demande.

— Ils ont laissé les patates...

J'y crois pas. Je vais voir le plat. Plus de gigot et la moitié des patates en moins. Je penche la tête et regarde un peu plus loin vers le fond du chemin. Je vois comme un rassemblement.

Comme des zombies en liesse sur de la chair fraîche... C'est pour ça que c'est la merde d'habiter au rez-de-chaussée dans

cette zone. Y pas de sécurité. On peut rentrer chez les gens facile. Moi même, je l'ai déjà fait... mais c'est une autre histoire...

La mère d'Éric est sous le choc. Elle avance et recule dans la cuisine. Ouvre le frigidaire, le referme. Se ronge les ongles.

— Calmez-vous, je dis.

Je la prends par les épaules et la bloque, qu'elle bouge plus. Elle se dégage et quitte la cuisine. Je la suis. La sœur n'a pas changé de posture. Dans la chambre des parents, la mère d'Éric fouille sous le matelas en marmonnant des trucs. Lâche un pet nerveux ... Je sais pas quoi faire. Ça m'apprendra à faire le crève la dalle. J'aurais dû dire « non », comme je fais à chaque fois, je...

Elle se redresse d'un coup avec un fusil à pompe dans les mains. Ses yeux sont rouges, brillants, exorbités... elle s'approche de moi... je recule...

— C'est ma viande... elle me dit.... j'ai bossé comme une chienne toute la semaine à nettoyer toutes les entrées de cette cité de merde, sans broncher, sans lâcher un soupir, avec le sourire, en ne pensant qu'à une seule chose... ce gigot que j'allais cuisiner... Ce gigot... celui-là... pas un autre... en 55 ans c'est jamais arrivé, on m'a pas trouvée en train de tailler des pipes dans les caves, mon fils n'a pas fait de taule, ma fille est propre et va à l'école... j'ai fait de tort à personne... alors... alors... pourquoi... est-ce qu'on me vole ma viande... pourquoi... dis-moi...

À reculons, me voilà dans l'entrée de l'appartement.

La gamine est debout dans l'encadrement de la porte du salon

et regarde sans émotion ce qui se passe chez elle.

— Pousse-toi de devant la porte !

— Vous allez faire quoi au juste ? je demande.

— POUSSEEE-TOIIII TOUT DE SUITEEE !!!

Je m'exécute. Je me décale et elle sort en courant. Je retourne au balcon de la cuisine. Je la vois passer, pompe à la main. Le groupe, au loin, la capte et s'éparpille. Ils disparaissent au bout du chemin.

— T'as du café ? je demande à la petite.

Elle m'en prépare un. Je peux pas partir comme ça... ça me trotterait dans la citrouille toute la nuit, de pas savoir le fin mot de ce drame culinaire...

Je retourne devant l'ordi, l'allume et commence à taper, pour patienter. Dix minutes plus tard, la porte d'entrée claque. Elle est là... Elle tient dans une main le pompe par le bout du canon et dans l'autre le restant de gigot. Il est recouvert de poussière, de saletés, de brindilles. Elle se tourne vers moi et dit :

— On va passer à table...

C'était délicieux. Je suis parti en fin de soirée. Un peu bourré à cause de la Grappa. J'ai promis de pas raconter cette histoire à Éric, même si tous les voisins ont dû la voir, peut-être même la filmer.

J'ai promis que je dirais rien et, en retour, elle m'a un peu flatté les couilles sur le pas de la porte. Agréable.

Le lendemain, je me réveille, encore la tête dans le cul, je

reçois un texto d'Éric. Sa mère s'est suicidée. Y a un smiley à la fin du message... Deux minutes passent. Je réfléchis à ce que je vais répondre à Éric. Je trouve pas d'émotion appropriée.

Deux secondes après je reçois un email de la journaliste de La Stradiata : elle s'excuse de devoir annuler l'interview.

Les salopes... elles ont décidé de me quitter toutes les deux, le même jour... l'une m'a à peine caressé les noix et l'autre branlé l'ego...et paff, je ronfle un peu et y a plus personne !

## **H.L.M SPACE CRAFT 10**

Je pense à Pop un instant et ne cherche même plus à me faire de l'espoir. Je le reverrai plus. Comme je m'y attends Éric passe en milieu de journée pour avoir quelques explications additionnelles. Je le serre dans mes bras, tapote son épaule et l'invite à rentrer.

— Je sais pas quoi te dire mon pote, je suis sincèrement désolé...

— Ma sœur... m'a dit que tu as fricoté avec ma mère hier soir.



C'est vrai ? Parce que moi je suis rentré dans la nuit et je l'ai trouvée couchée par terre un flacon de Xanax dans les mains. J'ai essayé de la réveiller mais ça n'a pas marché ! J'ai appelé les pompiers et le carnaval s'est joué toute la nuit. J'ai pas dormi.

Parce qu'en plus d'être mal polie, muette, faire du bon café, la connasse est une balance de premier choix.

— Elle part en couille ta frangine. Ta mère m'a invité à dîner

j'ai accepté par politesse, parce que tu m'as dit que depuis qu'elle m'avait vu dans le Nice-Matin, elle m'aimait bien.

— Lydie, m'a dit tout autre chose, Zin. Vous avez baisé dans sa chambre pendant que j'étais pas là ! Elle vous a entendus !

— Elle a serré ta sœur, je te jure qu'elle déraile, c'est une mytho de première, je l'ai pas touchée ta mère...

Éric s'est relevé et s'approche de moi l'air mauvais.

— Et elle t'a raconté l'épisode du gigot que les sans papiers du coin ont barbé sur le balcon ? Elle t'a dit que ta mère a sorti un pompe de sous son matelas et qu'elle est allée récupérer le bout de viande ?

— De quoi tu parles ? C'est quoi cette histoire de niqué ?

— Elle avait préparé un bon gigot et pour qu'il refroidisse un peu elle avait posé le plat dans le balcon de la cuisine... et le temps d'échanger deux trois bêtises, la viande n'était plus là. Ta mère l'a très mal pris, crois-moi... ça l'a choquée grave.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Wallah non, la pure vérité.

Il commence à m'envoyer des coups de poing. Il est debout et moi assis. Je me protège comme je peux. Il met toute sa haine sur moi. Je tiens la garde. Il se met à chialer.

— Tu... te fous de...

Il finit pas sa phrase et s'effondre.

— Pourquoi zin... pourquoi... ?

Oui, pourquoi sa sœur ne lui a pas raconté pour la viande, je me demande. Elle me l'a envoyé direct, gonflé à bloc. Il se liquéfie dans mon salon, pleure toute son âme, ses genoux sur la moquette, la face collée contre mes rotules. Je lui frotte le dos pour que ça passe. J'ai pas les mots qu'il faut pour calmer la peine. J'ai pas les mots qui faut pour faire passer la pilule.

Après une cafetière et des explications inutiles, il s'en va. J'ai pas insisté sur sa petite sœur Lydie, je vais m'en occuper moi-même, je vais lui rendre une petite visite. Ça sent le tampon usagé cette histoire... Je veux savoir pourquoi elle a menti et ce qui s'est réellement passé.

Je prends une douche. Enfile des fringues propres. Et passe chez Pop histoire de bien me foutre la haine. Personne ne répond. Je refais un tour du quartier, pas de trace de lui. Personne ne l'a revu depuis le soir du délit de fuite. Je regarde par les barreaux de son local scooter, son r1 est là. Il a dû se faire prendre, je vois pas d'autre alternative. Vaut mieux que je fasse une croix sur cette belle sacoche. À vue de nez, je dirais qu'y avait douze mille euros dedans... Je dois trouver un autre moyen de me faire de l'argent.

La journée se finit, la nuit est plus certaine d'instant en instant. J'ai l'âme qui gratte. Un truc qui ne passe pas. Je retourne vers le 11. Passe sous le balcon de chez Éric. Mauvais pressentiment. Je l'entends il parle avec sa frangine. Je vais attendre qu'il bouge et entrer par la balcon. Je vais pas bien loin.

Au Taxiphone, je me fais offrir un café par le gérant et discute avec tous les zins. La plupart son déjà flingués à la Heineken, mais ils tiennent debout et restent aimables. Certains se font des corps à corps, histoire de tester leur force mais ça reste courtois.

Dans le Taxiphone, sur la petite télé collée au mur, c'est BFMTV. Après le rappel d'un crash d'avion, un flash spécial : « une mère de famille se suicide dans le quartier des Moulins à Nice-ouest » Personne ne fait attention. J'ai le cœur qui se met à battre. Je recule et me cogne contre la vitrine, déjà fissurée.

— Ça va, Zin ? me demande Cactus, On dirait que tu viens de voir un sheitan...

Mon téléphone se met à sonner. Je fais signe à Cactus d'attendre. Je réponds :

— Allô !

— Bonsoir, monsieur, je suis le représentant de la société UPS, chargé du bureau des livraisons pour la région PACA.

— Bonsoir, oui, je vous écoute !

— Je tenais à vous faire savoir que nous avons pu retracer l'endroit où se trouve votre colis et qu'il est intact.

— Ah oui...

— Oui, monsieur, je vais vous faire parvenir par mail les coordonnées exactes, une date, et une heure afin que vous puissiez venir récupérer votre colis. Avez-vous une préférence pour le rendez-vous ?

— Non, je suis libre tout le temps, à toute heure ! Parfait ! Je vous fais parvenir les informations dans les plus brefs délais. Merci encore de votre compréhension. Bonne soirée ! Je range mon téléphone.

On dirait que les affaires reprennent. Si j'arrive à récupérer les vingt livres que j'ai commandés, je pourrai me faire un peu de pognon, de quoi remplir le frigidaire et tenir jusqu'au mois prochain. Peut-être acheter un ventilateur pour les mois de juin, juillet, août... mais y a un truc qui me tracasse. Le numéro de téléphone que j'ai actuellement, je l'ai donné à presque personne. Et sûrement pas à un agent d'UPS. Alors comment il a fait pour se le procurer ? C'est louche... mais je dois pas être parano quand arrive une bonne nouvelle. De nos jours on peut trouver n'importe quoi sur le net.

Cactus attend toujours. Il s'appelle Jammal en réalité. C'est un bon gars qui bosse au Quick de l'aéroport. Il en est fier. Je sens qu'il veut dire quelque chose. Il a l'air stressé. Malaise. Je suis sûr et certain que je lui dois pas de sous. Il me demande de le suivre. On se pose contre un muret un peu à l'écart.

— Dis-moi, zin, je peux te parler d'un truc ?

— Vas-y je t'écoute !

— Je suis traumatisé, Wallah, j'ai assisté à une scène de fou.

J'arrive pas à l'effacer de ma tête.

— Raconte t'inquiète, je dis rien à personne.

— C'était mercredi dernier à 6h45. Je me réveille le corps dur comme de la pierre, la nausée à la gorge. Je prends une douche brûlante, je tente de soulever mes paupières collées. Je sors de la douche. Me prépare un accoutrement et une façade potable. Je me brosse les dents, courbé, la tête dans le lavabo. Cerné, habillé, l'haleine fraîche, et la gueule d'un bœuf en partance pour l'abattoir.

— Je croyais que tu aimé bien ton boulot, je demande.

— Je suis fier de bosser dans l'aéroport, pas au Quick... bref, je sors de l'appartement, les écouteurs de mon i-phone pendouillant autour du cou, je me lance dans les escaliers. Dix étages à descendre. Mes pas résonnent. J'espère ne croiser personne. C'est calme. J'aime la lumière douce et orangée des néons en forme de bulles. C'est toujours la fête dans la cage d'escalier, on trouve de tout : mégots de clopes, de joints, capotes, canettes, sacs poubelles.... le long colon de l'enfer qui mène invariablement droit à son trou du cul, la sortie du bâtiment. Je m'entends respirer, je suis conscient de m'entendre respirer, mes pas résonnent étrangement, je me sens lourd... je sens une présence dans mon dos... Je jette un œil derrière mon épaule. Rien. Juste mon ombre qui s'étale le long des marches. Je suis au cinquième étage. Je ralentis ma descente, j'entends des voix, des murmures. Je m'arrête et tends l'oreille. Ce sont des gémissements. Je me transforme en ninja et pose doucement une chaussure après l'autre, en me collant au mur tournant. À la limite du mur, je sors tout doucement ma tête. La minuterie s'éteint. J'aperçois quelque chose de fluorescent

qui perce les ténèbres. On dirait une banane. Ça s'éteint et se rallume à allure régulière, comme une guirlande de Noël. Mes yeux s'accoutument à l'obscurité. Il y a un type penché contre le mur, les fesses tendues. Je retiens mon souffle. Une autre personne, à genoux, tient dans sa main l'objet lumineux et le fait aller et venir entre les fesses de la personne qui se maintient contre le mur. Je flippe. Je bouge plus.

« T'arrête pas Betty, t'arrête pas !! J'y suis presque » chuchote la personne contre le mur, haletante, d'une voix masculine.

« C'est marrant, on dirait une énorme luciole quand la lumière s'éteint » répond d'une voix féminine et enjouée, la personne accroupie »

— Moi, dit Cactus, je me demande c'est quoi ce bordel !

— C'était quoi ? je demande aussi.

Il s'allume une clope, tire une longue taffe, puis reprend.

— Donc, la luciole lumineuse va et vient de plus en plus vite.

« Betty... alors... hummm... dit le type qui se fait enfiler contre le mur, tu voudras bien, porter un enfant pour moi ? Si... je trouve l'amour de ma vie ?? Humm... profond... profond... » « T'es cinglé répond la Betty, du tac au tac ! »

— C'est quoi cette histoire de taré ? je dis.

Cactus, me calcule pas, bafouille, à fond dans son souvenir.

— La luciole en forme de banane s'immobilise d'un coup. Ça pue grave ! Une odeur de chiottes publiques abandonnées.

« C'est le plaisir que tu prends qui te fait dire des bêtises ou quoi ? » s'exclame Betty un peu trop fort.

« Mais... » dit l'enculé.

« Tu crois que je plaisante avec ça ? reprend Betty en colère. Tu crois que j'ai pas de vie moi ? Tu crois pas que moi aussi j'ai envie d'avoir des enfants ? De fonder une famille ? »

— La luciole voltige au rythme des paroles de Betty, comme la baguette d'un chef d'orchestre qui s'emballe.

« Mais, Betty, reprend l'homme toujours contre le mur, tu es moche, grosse, tu as de la moustache, et tu n'a jamais eu de relation sérieuse. Tu as juste masturbé un petit copain pendant une colonie de vacances, quand tu avais douze ans, autant dire une éternité. Je pensais que tu en étais consciente... »

« Matthias, écoute, au départ moi je voulais sortir avec toi. Et tu m'as fait croire que tu étais intéressé par moi, pendant plusieurs mois, jusqu'à me dire que tu préférerais les hommes et que les liens qui nous unissaient allaient au de-là du sexe et de l'apparence physique. Moi je t'ai cru et je suis restée à tes côtés, malgré toutes tes aventures et tout ce que tu me confesses tous les jours, moi je reste, espérant que ce soit toi qui vois l'évidence. L'évidence que la personne qui t'aime et qui t'aimera jusqu'à la mort, ça ne peut être que moi »

« Mais j'aime pas les femmes, répond Matthias et tu es laide.

Et tu le sais, tu me l'as toi-même dit à plusieurs reprises. Ta beauté est intérieure. Et c'est un tel gâchis que tes ovaires, ton utérus ne servent à rien... tu ne crois pas ? »

— Quel fils de pute ce Matthias, je dis. Elle a répondu quoi la Betty ?

« Mais c'est mon corps, ma vie, elle a dit. Tu crois vraiment que parce que je suis moche, mon existence, le but de ma vie, c'est de me détruire physiquement pour porter des enfants pour d'autres ? Tu crois vraiment que c'est mon unique valeur ? Depuis quand tu penses à ça ? Depuis quand, tu me convoites ? »

— Elle assure grave, dit Cactus. Elle m'a fait kiffer quand j'ai entendu ça !

— Et après ? Il répondit quoi à ça l'autre fiotte. ?

« Je pensais que c'était clair... Sans avoir à le dire, pourquoi je resterais avec toi sinon ? C'est un accord, je te donne ma compagnie et toi tu me donnes tout ce que tu es.

« Mais qu'est ce que tu crois qu'on est en train de faire là ? elle a envoyé Betty grave vénère. Tu crois que je fourre un gode fluorescent dans le cul de tout le monde ? Pour moi c'est une forme de relation. Tu me donnes ton intimité. Ça ! Je pensais que c'était clair. »

— Elle a raison, non ? dit Cactus.

La pauvre elle s'est mise à chialer grave. Je voulais aller



l'aider, mais j'allais être en retard pour le travail. Matthias, il lâchait pas le steak.

« Tu me dépannes, il dit. J'ai des besoins à assouvir, et j'en suis à un niveau où je ne veux pas jouir seul, j'ai besoin qu'on me fasse jouir, j'ai besoin d'être ouvert. Et comme je n'ai personne sous la main, je fais appel à toi. Mon intimité, n'est plus intime du tout. »

« Espèce de monstre !!! Va te faire foutre ! Je te donnerai jamais mon corps !! T'as qu'à foutre une peluche dans une poussette et te jeter du haut d'un pont ! »

Là, la minuterie se rallume. Je remonte les marches. Je me cache. J'entends des bruits de pas appuyés et la porte du quatrième étage qui claque. Je capte rien à ce qui vient de se passer. Je préfère prendre l'ascenseur au cinquième pour descendre. J'étais en retard. Je sors de la cage d'ascenseur.

J'appuie sur le bouton et débloque la porte. Je la tire vers moi et sors. Je lève la tête. Il fait nuit. Nuit noire. Je regarde l'heure sur mon i-phone. Il est minuit pile.

Cactus se tait. Il me regarde. Le visage grave. Il attend ma réaction.

— T'habites au combien déjà ?

— Au 16, il répond.

— Ils étaient pas du quartier ces gens-là, et tu me dis que tu t'es levé le matin pour bosser, et que tu t'es retrouvé à minuit sous la lune en sortant du bâtiment ?

— C'est ça, il dit, se faisant claquer les doigts. J'arrive plus à dormir depuis. Je suis en parano totale. Je flippe de monter ou de descendre des escaliers. Dès que mes yeux se ferment, je revois la luciole aller et venir, et l'odeur revient comme si j'y étais encore...

Je vois pas trop ce que je peux faire pour lui. Je laisse passer du silence. Il se rallume une autre clope.

— Bon, zin, je sais que c'est une histoire de fou, mais toi je suis sûr que tu me crois, toi aussi tu en as vu des trucs étranges dans le quartier... c'est sûr que c'était pas un rêve... et je suis pas cinglé. Juste d'en parler ça va déjà mieux... bon allez, je bouge, demain, c'est le boulot encore...

Il me tape sur l'épaule et disparaît dans la nuit. Il faut savoir écouter sans réfléchir de temps en temps. Qu'importe qui dit quoi. Je me secoue la tête et retourne vers le balcon d'Éric.

## H.L.M SPACE CRAFT 11

Il fait sombre. Les lampadaires éclairent que dalle. Je me transforme en statue. Je suis sous son balcon et pourtant quand Éric passe, il ne me voit même pas. Il regarde le sol, les mains dans les poches. J'attends qu'il tourne au bout du chemin et, d'un bond, je me jette dans la minuscule terrasse qui donne sur la cuisine. Je regarde le bâtiment d'en face. Pas de commère au balcon.

J'entends de la musique à l'intérieur. Le salon est éteint. Je marche sur de la sciure. C'est là qu'Éric a retrouvé sa mère en rentrant, après une nuit passée à s'en foutre plein les naseaux.

Une odeur de naphthaline flotte dans l'appartement. La musique, du rap, vient de la chambre d'Éric. Ça peut pas être lui, c'est certain, ça peut être que sa sœur qui profite de sa chambre. La porte est entrouverte, un peu de lumière passe. De quoi voir le bout de mes semelles. Je regarde par l'interstice au niveau des gonds de la porte.

La petite conne est en culotte et petit haut, elle a encore son smartphone dans les mains. Elle se regarde dans l'écran en jouant le play-back sur un morceau de rap pourri. Elle est pas contente, elle recommence.

Ça m'excite de la regarder, cette petite pimbêche, elle a de longues jambes pour sa taille de conne, et ses seins en forme de poires débordent du petit tissu qui lui sert de haut. Sans le respect on voit les choses différemment. Elle se lève sur le lit et commence à mimer le chanteur de rap. Sourcils froncés, dos rond, les mains qui parlent, elle se laisse aller, sa main à la chatte comme un homme... elle glousse, fait la leçon à des personnages imaginaires, c'est une gangster... je pourrais presque croire qu'elle mouille tant elle jubile, je me demande si elle a pas pris un peu de coke de son frère ? Sa mère vient de mourir et elle monte au ciel en culotte en écoutant des gamins aboyer leur petit vécu ? Pas normal ça ! Pas normal du tout ! Comparé à son frère qui m'a d'abord rossé puis chialé dessus comme une merde dans mon salon, c'est comme dirait l'agent « Dave Kujan » très suspect...

Mauvaise petite qu'as-tu fait ? Je vais te tirer les pommes pourries du cul, tu vas pas t'en sortir comme ça ! Je suis pas ta serpillière, tu vas pas te reposer sur moi comme ça et me faire porter le paquet de linge sale ! Non, je m'y connais en salope difficile. Je savoure qu'elle ne sache pas que je me tiens tout près d'elle. Je compte pas et pousse la porte. Elle sursaute,

tombe du lit et se fracasse contre le miroir de l'armoire qui se brise.

J'ai presque envie de rire. Je vois sa culotte mauve qui lui rentre bien dans la raie de là, les traces de transpiration sous ses aisselles, son regard absent, sous le choc de son salto raté. Je coupe le son. Ferme le volet. Je la mets debout et la pose sur le lit. Elle est vraiment pas bien. Je crois qu'elle s'est fait bien mal. Je lui envoie des claques. Elle réclame sa mère. Je vais chercher dans la cuisine de quoi lui envoyer de l'eau à la gueule. Je trouve une couscoussière, la remplis d'eau bien fraîche et retourne dans la chambre. Elle semble un peu plus consciente. Je lui envoie tout le seau dans la tronche. Elle sursaute, tire la grimace, la bouche ouverte, les yeux qui clignent, elle se demande qui elle est, où elle est, et ce qui se passe... puis elle pose un œil sur moi et dit :

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Je vais chercher une serviette dans la salle de bain et lui ramène. Je vois qu'elle a son smartphone collé à l'oreille. Je lui saute dessus et lui arrache l'appareil des mains. Elle me griffe le visage, le dos, partout, les griffes se transforment en poings serrés qui font mouche. Je l'attrape par la gorge et lui demande de se calmer.

— Mais... qu'est-ce... tu veux... bordel ?

Son visage vire au bleu. J'ai comme une envie de la faire partir pour de bon. J'ai l'impression que ça réglerait tous les problèmes de mon existence pour de bon. Direct en taule pour longtemps. Plus de soucis littéraires, plus de soucis monétaires.

Juste un lit et une pièce exiguë pour fermer les yeux, rêvasser

et ne rien faire. Je mangerai ce qu'on me donne, et si on me cherche des noises, je les laisserai me frapper jusqu'à qu'ils se lassent de moi...

Je dois lâcher mon étreinte, elle est rouge sang, sur son front perlent de grosses gouttes... je lâche prise... elle reprend son souffle, une main sur la gorge. Elle tousse. Son regard apeuré et sérieux ne me lâche pas. Elle a compris, je crois. Je ramasse la serviette et lui tends. Je sens encore son cou entre mes doigts. D'une main qui tremble elle se passe la serviette sur les cheveux.

— Je suis... désolée, elle me dit.

— Pourquoi au juste tu t'excuses ?

— Vous savez très bien...

Elle se malaxe la nuque. Ses seins pointent sous son tissu trempé.

— T'as soif ? je demande,

— Oui...

Je vais chercher de quoi la désaltérer. Je laisse un peu couler pour que l'eau soit fraîche. Je prends un verre dans le placard. Je commence déjà à regretter. L'étrangler c'était abusé... J'entends des pas qui martèlent le sol. Putain... Je cours jusqu'au couloir et la rattrape avant qu'elle n'ouvre la porte. Je l'attrape par la tignasse et la traîne jusqu'à la chambre.

— Écoute-moi petite connasse, tu vas me dire maintenant pourquoi tu as dis à ton grand frère que j'ai fricoté avec ta mère ! Et tant qu'à faire tu vas me dire ce qui s'est vraiment

passé, parce que je sais que tu sais... on se dandine pas comme une pute en culotte, sur du rap de merde quand sa mère vient de mourir !

— Je peux pas te dire...

— Dis-le moi, je fais en avançant, ou je m'arrête pas, cette fois.

— Allez-y, tuez-moi, je m'en fous ! De toute façon, j'en peux plus de vivre dans cette maison de tarés ! C'est pour ça que je suis si heureuse ! Que je danse pour une fois, que je rigole, que je me fous à poil, et que je respire !

Elle délire complet. Je lui ai fait peur peut-être. Je commence à flipper qu'Éric revienne.

— Est-ce que tu sais pourquoi ta mère s'est suicidée ?

— Je les ai surpris...

— Qui ça ?

Elle se met à chialer. Des larmes sincères. De la détresse.

— Je faisais toujours en sorte de pas les voir, faisais comme si de rien n'était... mais hier soir, je sais pas pourquoi, je voulais le faire savoir que je savais... j'en pouvais plus...

— Qui est passé voir ta mère, avant qu'elle n'en finisse ?

— Personne n'est passé.

— Je comprends pas gamine, je comprends pas... y avait quelqu'un ou pas ?

— Personne n'est passé, il est rentré chez lui, comme il le fait tous les soirs.

— Éric ?

Elle hoche la tête et des larmes coulent sur ses lèvres qui tremblotent.

— Tu veux dire que ton frère fricote avec ta mère ?

— Je me suis levée pour faire pipi, et quand je les ai vus dans le couloir en train de se toucher, ils ont eu peur... et j'ai hurlé... Éric et parti par la fenêtre, et a fait semblant de rentrer, en demandant ce qui s'était passé...

— Et tu as dit que c'était moi...

Elle est venue dans mes bras et a tout lâché. Son âme se vide de tout. Parcourue de soubresauts. Pauvre gamine. Moi aussi, à sa place, j'aurais dit que c'était moi à Éric, si j'étais tombé sur lui et sa mère en train de se rouler un patin dans un corridor obscur.

Faute de mieux, je lui ai dit des banalités à cette enfant, Lydie. Que la vie ne fait que commencer. Que c'est fini. Que tout ira bien. Que si elle a besoin je suis pas loin. Elle veut que je reste. J'accepte. Pour un café, et la place sur l'ordinateur pour taper quelques paragraphes. Il est presque une heure. Si Éric rentre ça lui fera presque plaisir de me trouver ici.

Ce qu'il faisait avec sa mère, ne me regarde pas, et je m'en fous complet. D'un point de vue neutre, elle a bien fait de se foutre en l'air la mère. Elle a eu le courage qu'Éric n'aurait jamais eu. Et tu peux dire ce que tu veux, invoquer l'ouverture

d'esprit, la tolérance, les dieux grecs, ça n'en reste pas moins que des anomalies de la nature, des monstres silencieux qui naviguent dans les eaux publiques et qu'on ne soupçonne pas, et ça prolifère, se multiplie aussi dans les H.L.M. Lydie à enfilé un pyjama et s'est endormie sur le lit de son frère.

Un vent agréable entre par la fenêtre. Je m'envoie ce que je viens d'écrire par mail par mesure de sécurité, je fais toujours ça. Je vois que j'ai reçu un message du SAV D'UPS :  
*Rendezvous le 24 Mai. 18h devant le café « Paul » de la gare de Niceville. Avec une carte d'identité valide.*

C'est quoi ce rendez-vous de merde ? Ils peuvent pas venir chez moi ? J'ai pas que ça à foutre d'aller jusqu'en ville. Avec ces putains de travaux et les grèves à répétition, même avec la plus grande volonté, on n'y arrive jamais en ville. Je relativise. Je vais récupérer mon paquet. C'est plutôt une bonne nouvelle. Et, mine de rien, à gratter des lignes par-ci par-là, le prochain livre avance plutôt bien.

Je quitte l'appartement d'Éric vers quatre heures du matin. Je peux rien faire de plus pour cette famille. Je continuerai de passer comme si de rien n'était.

Des lumières sont allumées aux fenêtres de la tour 14. Un chien errant fouille dans le local poubelles au pied de la tour 42. Je longe la route intérieure. Le terrain vague où, avant, s'élevait le bâtiment 30 est infesté de grillons. Ils sont en transe, ça casse les oreilles. Avec les travaux ils ont déterré des cadavres. Du coup il y a la gale dans l'air. Je monte une dune de gravats et de l'autre côté, sur un matelas de fortune, un couple est en train de baiser. Il fait bon, la lune est belle, y a de l'espace, pourquoi pas ?



— Fous le camp, ou je te casse la tête !

— Oui.. oui...

Je reprends la route et contourne par le bâtiment 39. Là, le boucan des travaux continue à faible volume. Ils foutent des tuyaux dans les boyaux de la terre à cinq heures du matin. Les ouvriers, loin de se plaindre, vont se détendre à allure régulière auprès des putes qui bossent tard, devant mon entrée. Sinon, tu peux pas tenir un rythme de vie aussi merdique, si t'as pas des esclaves à ton service.

Le peuple a du respect pour les ouvriers, les policiers, les pompiers, les ambulanciers... mais ce sont les plus grands consommateurs de putes, de drogue et d'alcool, faut le savoir... N'empêche les lumières, la nuit, c'est beau. Je peux regarder ça sans me lasser pendant des heures. Tiens un autre ouvrier rejoint les autres. Il me regarde de travers et fourre son casque sur la tête. Il me rappelle quelqu'un. Ah ben oui ! Y a pas cinq minutes, il était en train de sodomiser une fille aux charmes exotiques, en plein milieu du terrain vague.

Je suis en bas de chez Pop. Je regarde à la fenêtre. Pas de trace de vie. Je remonte la rue de la Santoline et rentre me coucher. J'ai eu ma part d'humanité pour aujourd'hui.

## **H.L.M SPACE CRAFT 12**

Je me couche enfin. Fatalement, j'ai pas sommeil et je me mets à penser... Ça fait des semaines voire des mois que j'ai pas eu une femme entre les mains. Je sens tout mon corps me démanger. Il fait atrocement chaud. La nuit est silencieuse, comme morte, transpercée par le bourdonnement malsain des

moustiques. L'ombre du sycomore dans la cour danse sur le mur de la chambre. Tout doucement, il se penche d'avant en arrière tel un pervers indécis.

J'attrape la raquette, allume la lampe de chevet et, d'un revers parfait, je grille le moustique. Cette raquette est un trésor, un bijou inestimable, vendu pour la modique somme de trois euros dans toutes les grandes surfaces. Durant l'été je m'en sépare jamais. Je savoure le meurtre tout en me grattant entre les doigts. Enfoirés de moustiques. Deux jours de vie, deux jours de beuveries intenses. Remarque, si j'avais que deux jours à vivre sur terre, j'en ferais autant. Je sauterais sur toutes les femmes et en profiterais jusqu'à ce qu'une raquette jaune, géante, vienne griller mon âme.

Ma femme me manque. J'ai envie de baiser. De la prendre et de cracher en elle ce poison qui me ronge de l'intérieur. Je lâche la raquette par terre quand mon regard se pose sur mon téléphone. Mon sexe gonfle. Un moustique me frôle le visage. J'attrape le téléphone, soupire et me rends aux toilettes. Je fais glisser mon pyjama le long de mes jambes. Une fois nu, je pose mes fesses sur la cuvette. Elle est fraîche, c'est agréable. Un moustique traverse mon champ de vision à toute allure. Enfoiré, je dis, tu perds rien pour attendre.

J'ouvre le navigateur du téléphone et tape dans la barre de recherche : Porn. La page s'affiche instantanément. Je clique sur la première adresse de la liste : Youporn. L'interface pour téléphone est pratique et fluide. Dans la colonne de gauche tous les goûts, styles, délires sont répertoriés et classés par ordre alphabétique. Je pense m'aventurer dans l'extrême gore puis me ravise ; je ne suis pas d'humeur à voir de belles femmes se chier dessus ou mater un vieux couple se vomir dans la bouche avec le sourire et l'œil qui pétille.

Je connais une conseillère de Pole-Emploi, Élodie, qui vient souvent prendre son shit à côté, qui avait fait l'erreur, suivant son intuition, de visiter cette section. Elle ne s'en est jamais vraiment remise. C'est d'ailleurs pour ça qu'elle fume. Elle qui visait un master en philo, qui se préparait à devenir psychiatre... Aujourd'hui elle se cherche encore et, lors de mes rendez-vous professionnels, elle me demande parfois si elle ne devrait pas s'acheter un berger allemand plutôt que de se trouver un mari. Elle a pas tort, c'est toujours un berger allemand, langue pendouillante, qui s'enfile sa maîtresse, dans les Zoo-Porn, jamais un teckel, ou un bulldog, non jamais.

Je clique sur : Asian. La page charge et une liste de vidéos apparaît. Je fais défiler l'écran. La première vidéo m'interpelle. Une belle asiatique, plutôt forte, avec une paire de seins énormes, tout brillants, tout collants. Ma main clique sur la vidéo. Le chargement prend un peu de temps puis la vidéo démarre. On est dans le feu de l'action. Deux hommes, bronzés, musclés, font couler des litres de miel sur les énormes mamelles de la jeune fille. Bon dieu, c'est excitant. Première vidéo ! Strike ! Je dois me calmer... Tout le plaisir est dans la recherche. Je ne me touche pas encore, je me contente de suivre le film. Ils tartinent et tartinent, attrapent les mamelles, les suçent, les lèchent, les pressent, les soupèsent, tout en traitant l'actrice de grosse salope. Je tiens plus...Je commence à me branler...

Un bruit sourd venu de l'étage du dessus me stoppe net dans mon élan. Je mets la vidéo en pause et tends l'oreille. Une autre secousse. Encore une. Encore. On dirait qu'un hippopotame galope là-haut. Je lâche prise. Retourne à la vidéo. Du miel, une avalanche de miel. Je devrais essayer avec ma femme... Comment pourrais-je le lui demander ? « Chérie,

j'ai un petit délire en tête. J'en suis sûr ça va te plaire. Je t'asperge de miel en te traitant de salope puis, après, je te gifle jusqu'à ce que tu pleures, puis enfin je te sodomise copieusement. Qu'est-ce que tu en penses chérie ? ». Pas sûr que le projet passe...

Le bordel continue au-dessus. Les murs tremblent. On ne peut se branler tranquillement. Je mets la vidéo sur pause. Remonte mon bas de pyjama, enfile un tee-shirt, mes pantoufles et sors de l'appartement. Il est presque 5heures. Je veux voir qui fout ce bordel. Je pousse la porte de la cage d'escalier et monte les marches quatre à quatre.

La porte du troisième est fermée.

Je l'ouvre tout doucement et jette un œil. Je crois d'abord à une illusion d'optique. Un délire de perception. Ne pas se branler jusqu'au bout nuit gravement à la santé ! Une jeune femme court le long du couloir. Elle porte un jogging bleu Coq sportif, une paire de kanji vert fluo, un bandeau rose sur la tête. À chaque foulée, ses gros seins rebondissent comme deux défenestrés. Une asiatique. Ses joues roses perlent. Elle ressemble comme deux gouttes de vin à la fille qui est en pause sur mon téléphone. Je me contente de l'espionner pour le moment, afin d'être sûr que c'est bien réel. Peut-être que je dors, en fait.

Elle va et vient d'un bout à l'autre du corridor. Elle court tranquillement comme s'il était 14heures, comme si elle était sur la Promenade des Anglais. Ça m'excite foutrement. Quelle paire de loches !! Et dire que j'ai une voisine comme ça, qui habite le même bâtiment que moi. Elle ne s'évapore pas. Je me réveille pas... Elle court. Je souris et ouvre la porte. Elle s'arrête net. Elle retire, quelque chose de son oreille et me dévisage.

— Bon.. Bonsoir, je dis.

— Bonsoir !

Elle reste comme ça, sans dire un mot, ses yeux fins et noirs comme la nuit plantés dans les miens.

— Vous faites trop de bruit, je lance.

— Comment ?

Je crois ne pas entendre sa voix mais lis sur ses lèvres.

— Vous faites trop de bruit. On vous entend depuis le deuxième étage.

— Je suis désolée. Je pensais avoir prévenu tous les locataires de l'immeuble...

Son survêtement crisse au moindre de ses gestes.

— À propos de quoi ?

— De moi. Je suis une enfant de la lune.

— Ça veut dire quoi ça ? C'est une secte ?

— Non, je suis atteinte du Xeroderma Pigmentosum. Je ne peux pas m'exposer au soleil....

— Vous êtes sérieuse ?

— Oui, si je le faisais, j'aurais de fortes chances de développer un cancer.

— Donc vous faites votre sport la nuit. C'est bien ça ? Ça fait

combien de temps que vous habitez là ?

— Deux mois déjà.

— Et tous les soirs vous courez comme ça dans le couloir ?

— Non pas tous les soirs. J'ai des machines d'entraînement chez moi. D'habitude cela suffit. Mais des fois, j'ai besoin d'espace, de me défouler. Vous comprenez ?

— Oui... je dis Je comprends. Mais tout de même, personne ne s'est plaint ? Personne n'a rien dit ?

— Je suis la seule locataire à cet étage, en ce moment. Et jusqu'à présent personne n'est venu se plaindre à ma porte. Et comme je ne sors que très rarement, peu savent que je vis ici, dans le bâtiment.

Je ne sais pas quoi dire d'autre. Enfant de la lune.... Ses seins montent et descendent au rythme de sa respiration. Une odeur de transpiration mêlée à celle de shampoing s'engouffre dans mes narines. Ses oreilles sont cachées par le bandeau. Je vois que ses lobes, rosés, frais. Une fille ne peut pas sentir mauvais, c'est contraire à la loi, je pense. Réminiscence de l'enfance. Bien sûr qu'une fille peut sentir mauvais, bien sûr. Je voulais dire quelque chose, mais rien ne venait.

— De toute façon, elle reprend, j'ai fini. Je vais rentrer.

— Vous n'allez pas bien ce soir ? Je demande avec une voix qui d'un imposteur.

— Pourquoi ?

— Vous courez ? Je dis, d'un ton joueur. Si vous courez c'est

que vous avez besoin d'évacuer ? C'est bien ça ?

Elle me répond par un sourire. Touchée.

— Écoutez, ma femme n'est pas là en ce moment. Elle ne rentre que dans deux semaines. Si vous voulez, je peux vous tenir compagnie, vous écouter, si vous avez besoin de parler.

— C'est très gentil de votre part. je peux vous offrir une tasse de café, si vous le voulez. — Avec plaisir.

— Je m'appelle, Carole.

— Mo, enchanté.

On échange une poignée de main et mon sexe est parcouru d'un courant électrique. Elle se retourne et je lui emboîte le pas. Son gros cul ondule puis s'immobilise. C'est l'appartement du fond. Elle pousse la porte qui n'est pas verrouillée. Un courant d'air frais nous fond dessus. Plusieurs ventilateurs sont disposés ici et là. Ça sent la nature, la forêt... Toutes les fenêtres sont fermées. Un canapé en cuir marron, flambant neuf, trône au centre de la pièce. L'ambiance est feutrée. Des appliques cachées dans les murs et le plafond, éclairent les lieux.

— Tu aimes les papillons ?

— Heeeu....comme tout le monde, je réponds.

Elle me sourit, tout en avançant au milieu du salon, puis elle lève un bras, pointe du bout du doigt un genre de faux plafonnier en papier. Il est rond et creux, de la taille d'un ballon de basket.

Sans me quitter du regard, elle secoue la boule de papier. Deux secondes passent, puis une flopée de papillons nous tombe dessus. Des gros papillons de la taille d'une main. J'en ai jamais vu avec des couleurs comme ça... Il planent autour de Carole. Gracieux. Certains se posent sur ses épaules, lui effleurent le bout du nez. Son visage s'illumine. Elle m'oublie un instant, prise par la beauté. Moi, j'aime pas les bestioles, mais là, pour le coup, j'en reste le souffle coupé.

— Je vais prendre une douche. Mets-toi à l'aise. J'en ai pour cinq minutes.

Elle quitte le salon suivie de quelques papillons. Je fais le tour du propriétaire. L'appartement est le même que le mien au niveau de la configuration... Y a des tableaux sur les murs. La plupart représentent des champs de blé, d'autres une mer déchaînée qui emporte un bateau dans les profondeurs. Sur une commode, des portraits. Carole seule, qui sourit. Le fond est toujours le même, seuls les vêtements, ou la coiffure, changent.

Sur la table basse du salon, il y un livre. « L'art de la pipe » ! Je cligne des yeux à plusieurs reprises et relis le titre du bouquin. « L'art de la tulipe ». J'expire l'air vicié de mes poumons et me pince les sinus. Je m'installe sur le canapé puis attends.

Les papillons flottent dans tout le salon. J'attrape le livre sur la table et l'ouvre. Je tombe sur une photo de Carole rangée entre deux pages. Elle est nue. Pas une pose sexy. Elle se montre, pour se voir. Son corps est recouvert de taches blanches et de brûlures. Le photo date un peu. Elle est beaucoup plus forte. On dirait une patate pelée à coup d'économe par un enfant trisomique. Elle regarde droit dans l'objectif. Son visage aussi est marqué. je tourne le cliché.



Il est inscrit et souligné au verso : *Majores pennas nido*.  
L'écriture est enfantine. Un papillon se pose sur la photo. Je lui souffle dessus et il s'envole. Carole revient.  
Elle est fraîche. Ses cheveux sont encore humides. Sa poitrine déborde de son petit débardeur rose.

— Qui t'a dit de regarder cette photo ?

— Personne...je...

— Alors fous le camp de chez moi ! Fous le camp tout de suite !

— Mais pourquoi ?

Sa serviette tombe. Elle ne la ramasse pas. Elle se met à pleurer.

— Dégage, ou j'appelle les flics...

Je me lève. Baisse les yeux. Et quitte l'appartement.

# H.L.M SPACE CRAFT 13

Tôt le matin, le parlophone sonne. Je me détache péniblement du lit et je vais ouvrir. C'est ma sœur. Ça lui prend des fois de passer. Surtout pour voir son chat qu'elle n'a pas pu ramener chez elle, parce que sa belle-mère est allergique. Elle est passé à Lidl avant de venir ici. Je prends les sacs de course qu'elle tient à bout de bras et les dépose dans la cuisine. Le chat, qui se prélassait à l'ombre dans le jardin, se lève brusquement et vient se frotter langoureusement contre les sacs de course, grognant, miaulant... Il attend que ma sœur lui serve une boîte de pâtée Coshida. C'est son petit plaisir de la semaine.

Je prépare du café puis range mollement les courses dans les placards et le frigidaire. Ma sœur sait que je suis incapable de prendre soin de moi, alors elle me fait des petites courses quand elle passe, en échange de la garde du chat.

— Ça avance tes écritures ? elle me demande, sans vraiment attendre de réponse.

Elle étale bien la pâtée. J'ai l'impression que c'est ma cervelle qu'elle écrabouille.

— Oui, je suis à fond...

Le chat attaque sa pitance.

— Tu peux aller acheter du pain et du Coca ? Y en avait pas à Lidl.

— Oui, pas de souci, je réponds, agacé.

J'ai pas envie de sortir. Mais c'est une occasion pour aller toquer chez cet enfoiré de Pop. Une dernière fois.

Vêtu d'un bas de pyjama et d'un Marcel, j'ai pas envie de me changer. J'enfile une paire de tongs, ramasse la monnaie sur la table que ma sœur me donne, et quitte l'appartement. Arrivé dans le hall d'entrée je suis harponné par sa voix déformée dans le parlophone.

— Deux baguettes, et une bouteille de Coca ! OK ? Elle hurle en martelant bien chaque syllabe.

— Oui !! je réponds, sans m'arrêter, longeant l'allée de mon jardin.

Enfin, c'est pas vraiment un jardin, plutôt un long couloir, envahi par les mauvaises herbes et qui pue la pisse de chat. Dans l'immeuble de Pop, je monte par les escaliers. Avant que mes phalanges ne rencontrent le bois de la porte, elle s'ouvre et le faciès de Pop apparaît.

— Espèce de fils de pute, pourquoi t'as disparu comme ça, où est la sacoche, où est ma part ?

Il me tire par le bras et referme la porte à clef.

— Chut...écoute...

— On sait que vous êtes là, vous ne perdez rien pour attendre ! On va revenir avec la police vous sortir de là ! Vous allez voir !

C'est les huissiers ! Il est dans la merde, ce con !

— Vous ne voulez pas ouvrir donc ? OK ! Vous allez voir ce qui vous attend ! Vous allez le regretter !!!

Vingt minutes non-stop de menaces et d'intimidations. Dix minutes passent.

— Ils sont partis, je dis.

— Ils reviendront ces chiens, me répond Pop, C'est normal ! Ça fait six mois que je paye plus le loyer.

— Je suis désolé zin mais c'est pas mes oignons ! Donne-moi, mon argent et je me barre !

— J'ai tout claqué, j'ai tout perdu...

Je lui saute dessus le plaque au sol. Il n'oppose aucune résistance. J'ai le poing en l'air prêt à lui défoncer la gueule, mais il se protège même pas. Ça me dégoûte...

— T'as fait quoi avec la sacoche, fils de pute ?

Je me relève et m'affale sur le canapé, je me sens épuisé, d'un coup.

Pop anéanti est couché sur le dos. Il soupire et se met à table.

— Le lendemain du délit de fuite, j'étais pas tranquille. Y faisait grave beau. La sacoche était pleine, je pensais te ramener ta part de retour de cette ballade... Me faire oublier du côté de Saint- Raphaël Valescure, c'était une bonne idée. Il faisait chaud. Les mouettes piaillaient leur dalle. Vers midi, j'ai soif et je décide de faire une pause dans le premier bistrot que je croise. Au bout d'un kilomètre de marche, sous le cagnard, je tombe sur l'enseigne « Le soûle-toi » Original

comme nom. Je rentre dans ce bar et me trouve une place peinarde en fond de salle. Il fait plutôt frais à l'intérieur. Je lève le bras et commande une bière à la jolie serveuse. Elle me sert. Je me contente de boire, seul. Le patron, cheveux gominés en arrière, bedaine bombée, depuis le comptoir, me jette des regards discrets. Je l'ignore, lève le bras de nouveau. Une autre bière. La serveuse revient avec ma boisson et me glisse un petit mot avec. Le patron continue ses appels de phare. J'ouvre le petit papier et lis : « Le meilleur coup de ta vie ça te branche ?

Si oui lève-toi et va à l'arrière de la boutique ! » Quelle connerie ! Partout c'est la même histoire, pas moyen de têter tranquille. Mais, j'avoue que l'épithète « meilleur coup » attise ma curiosité de pervers ! Je finis ma bouteille, me lève et me rends en arrière-boutique.

En face des toilettes, une porte affublée d'une pancarte « privé » est entrouverte. Je regarde à droite, à gauche, et me faufile par l'entrebâillement ! C'est une pièce plutôt grande. Au milieu une table de poker. Un fauteuil en cuir marron. Un mini bar bien fourni, une ambiance tamisée, des lampes aux reflets vert émeraude, le genre d'endroit où résident le sexe et l'argent. Le patron me rejoint. On dirait Danny DeVito le charme d'Hollywood en moins. Il remplit deux verres pleins de whisky sans se soucier de savoir si j'aime le whisky ou non, me tend le verre, boit une gorgée du sien et se lance :

— J'ai tout de suite vu à ta tête que t'es un chaud lapin !

— Alors, il est où le meilleur coup de la ville ? je demande !

— Je dois t'prévenir avant !

— Quoi ? C'est quoi l'embrouille ?

— Cette femme est spéciale tu vois ?

— Je vois que dalle ! Sois plus clair papy !

— Elle te fait jouir, comme t'as jamais joui de ta vie !! Mais ce n'est pas que ton sperme que tu y craches y a autre chose

— C'est quoi ces conneries ? Tu parles de pognon ?

— Si bien sûr... le pognon... mais... c'est un pied, beaucoup plus... profond. Tu comprends ?

— Pas vraiment ! Je lui dis. Bon écoute ! Ça fait deux mois que j'ai pas tiré mon coup alors me fais pas poireauter ! Ramène la chatte !

Le patron me lâche un sourire sordide et quitte le salon privé. Deux minutes plus tard c'est une petite femme qui fait son entrée. Bigre !! Ce salaud m'a eu ! Petite, moche, tassée, les cheveux gras, poilue sous les bras. Néanmoins j'aperçois de gros seins et de grosses cuisses !

Ma foi, y a de la poésie chez les vilaines. Je remplis des verres et on s'installe sur le canapé marron. Je suis excité comme une puce tchéchéne, j'attrape la moche par les cheveux et lui fourre ma langue dans la bouche.

J'ai l'impression d'avoir une poupée Barbie ratée rien que pour moi ! Elle répond bien aux commandes et n'oppose aucune résistance. Elle porte une robe comme en portait Mary Ingalls dans « La petite maison dans la prairie ». Je lui remonte jusqu'au nombril et découvre qu'elle ne porte pas de culotte. Sa touffe pubienne est prononcée, elle brille, scintille. La surface paisible d'un lac nocturne constellé d'éclats lunaires. Dans la hâte, j'ai remonté sa guenille jusqu'à la tête. Je lui dégage le

visage et lui demande :

— Tu es magique ?

— Baise-moi ! répond-elle d'une voix fluette.

Je suis en rut. Les modulations de son maigre filet de voix m'ont retourné. Le désir me possède. Je me fous à poil, pose à califourchon la vilaine et l'embroche sur mon sexe enflé de sang ! HOOO !! Le premier coup de rein, m'arrache un râle d'extase. C'est sûr ! Cette femme n'est pas normale. Son con est différent. J'ai l'impression de gicler de tout mon corps, comme si j'étais un pénis géant !

Chaque aller-retour qu'elle donne de sa croupe serrée, mon être en tremble et crache une substance.

Je perds mes forces rapidement. Je voudrais pousser la vilaine au loin, la décrocher de moi, mais je ne peux pas, je suis une coquille vide ! La vilaine, elle, s'en donne à cœur joie. Elle sautille, sautille, j'ai beau jouir, et jouir encore, je ne débande pas et la vilaine sautille, sautille....

J'ai perdu connaissance. Je me réveille le lendemain, couché sur une table de toubib la bite à l'air. Le patron, accompagné d'un garde du corps, un verre à la main, vient prendre de mes nouvelles :

— Comment y va aujourd'hui ??

— (silence)

Sacrée chatte heinn ? dit-il en se marrant comme une baleine.

— J'ai la bouche pâteuse, le cerveau comme de la gelée.

J'essaie avec peine de dire quelque chose, mais rien ne sort

.

— Oui ! J'sais mon grand ! La petite a une cogne magique. Elle t'suce l'âme littéralement ! explique le patron. C'est une nouvelle race de pute. Des putes spirituelles ! Tu goûtes une fois et t'es foutu. Toi, en l'occurrence, t'es déjà foutu. Qu'tu le veuilles ou non. Tu vas revenir, ici, et tu vas en redemander. Elle t'a marqué. Un peu comme un vampire ! Je sais pas s'tu peux comprendre !

Je tente de dire quelque chose :

— Enn....m..mmmm...mu..u... mmlé( enculé)

— On a pris tes coordonnées bancaires, ton adresse, pour garder le contact. Évidemment, le premier coup est gratuit, cadeau de la maison. Maintenant remets ton froc et tire-toi d'ici !

Comme le patron l'avait prédit j'y suis retourné.....la sacoche y est passée, et toutes mes économies. En même pas trois jours ! Je suis endetté jusqu'au cou, je dois un paquet de pognon à un paquet de gens. Je vais vendre le r1 et te donner ta part ! Promis, zin, je te le jure ! Je le jure !

— Tu me prends pour un con, je dis. J'ai jamais entendu d'excuse aussi pourrave !

— C'est la vérité, zin, si tu goûtes à cette chatte, tu es foutu ! Y pas de mot pour décrire ce que ça te fait...

Rien que d'y repenser, il sourit comme un con.



— Pop, débrouille-toi, vend le r1 ou ta mère si tu veux, mais rends-moi ce que tu me dois !

— Je suis en manque... Une connaissance doit me rendre visite pour me dépanner en échange d'un service. Faire la mule entre la frontière du Maroc et de l'Espagne. Si j'y arrive...

— Ferme-la ! Je veux pas en savoir plus ! Je passerai tous les jours chez toi, jusqu'à ce que tu me rembourses.

Il hoche la tête à toute vitesse. Je suis dégoûté. C'est devenu une vraie merde. Je quitte l'appartement en sachant que je le reverrai jamais. Devant les boîtes aux lettres de son bloc, huissiers, policiers, se concertent avec passion. Je me fraie un chemin entre eux, je vais faire les courses pour ma sœur.

## **H.L.M SPACE CRAFT 14**

La tête vide j'avance en direction du dernier endroit dans le quartier qui s'apparente à une boulangerie. Le soleil me brûle la nuque. Arrivé au porche du bâtiment 35, je me sens épié et lève la tête. Un petit Africain qui porte le maillot du Réal de Madrid m'observe de sa fenêtre au premier étage. Je le fusille du regard. Il ouvre lentement la bouche et se met à vomir . Je le quitte pas des yeux, fais gaffe de pas m'éclabousser Il s'arrête un instant puis reprend. Je commence à péter un plomb. Il se redresse, s'essuie la bouche avant d'éclater de rire.

J'enjambe la flaque de vomi frais comme je peux et m'éloigne d'un pas rapide. Quelques mètres plus loin, juste en face des ruines de l'épicerie « Zitouna » un groupe d'individus boit de la bière en discutant avec fougue. Ce groupe, composé de toutes sortes de personnes : mère de famille, SDF, immigré, artiste, adolescent, vieillard, handicapé, jeunes et enfants, partagent tous la même passion pour la bière, spécialement la Heineken de l'épicerie Zitouna vendue pour un euro la pièce. Le fond de l'œil rouge et la canette vide, avachis sur le bitume,

en plein cagnard, ils échangent différents points de vue sur l'éducation des enfants. L'un d'entre eux, un genre de rastafari blanc, qui porte un t-shirt à l'effigie de Bob Marley, exprime clairement son ressenti :

— Si je fais un enfant sans le savoir et que, des années plus tard, je le croise par hasard et que c'est une fille... je m'en fous, je la baise !!!!

— Les autres s'insurgent levant un long moment le coude pour faire glisser l'indignation.

Je continue mon chemin jusqu'à la boulangerie dont les grelots tintent quand je pousse la porte. Elle est tenue par des Turcs. Je me demande, en faisant la queue, quel est le rapport entre un Turc et le pain. Quand c'est mon tour, je ne sais toujours pas.

Le type derrière la caisse a bien la soixantaine passée. Son œil droit est crevé. Je vois très bien la bille de verre qui roule dans son orbite. L'iris n'est pas marron comme celui de son œil gauche mais vert. Dans un sens, je le comprends. Moi aussi, j'ai les yeux marrons et je voudrais les avoir verts. Je passe ma commande et lui tends la monnaie. Il me présente le creux d'une main avec quatre doigts. Le majeur a foutu le camp. Dès qu'il voit que je remarque sa main à quatre doigts, il place l'horreur à hauteur de mon visage. Je recule et pose l'argent sur le comptoir. Il ramasse les pièces, m'insultant en turc. Enfin, je crois.

Il me tend les deux baguettes et la bouteille de coca, puis hurle : "Suivant !!!". Je franchis à nouveau la porte du magasin pour sortir, et je me retrouve nez-à-nez avec une Roumaine, ou plutôt, pine-à-nez avec une Roumaine !

Elle est installée juste là, par terre, un gobelet à ses pieds posé bien en évidence. Direct, elle se met au boulot et m'accroche de son beau regard bleu, marmonne sa plainte à toute vitesse. Il ne me reste qu'un euro cinquante. De quoi boire un café dans un bistrot en allant en ville tout à l'heure. Elle pénètre mon âme de tout son bleu. Sa tête penchée en arrière on dirait qu'elle va se l'arracher du corps, si je fais rien.

Pitié ! C'est trop... Je peux pas m'empêcher de me demander jusqu'où elle est prête à aller pour ces quelques pièces. Son attitude donne l'impression qu'elle est prête à tout. Je me passe la langue sur les lèvres, attrape sa main et l'entraîne plus loin. Elle piaille toujours. Son visage tout rond affiche de l'incompréhension. Je la tire jusqu'à une entrée d'immeuble à l'abri des regards. Je pose le pain et le coca par terre puis lui tends les pièces essayant de lui faire comprendre que je veux au moins une pipe en échange de ma ferraille. Elle secoue la tête de gauche à droite. Je lui touche les seins. Ils sont petits. Elle grimace et repousse mes mains. J'insiste, lui touche la chatte. Elle me repousse de nouveau. Je l'attire contre moi et l'agrippe fermement par le cul. Il est gros et dodu. Elle sent ce savon qu'on trouve au bord des lavabos dans les toilettes publiques. Tout en lui palpant le cul, je lui dis :

— Tu veux de l'argent... j'ai plein d'argent... c'est bien...

hum....c'est bien... hum... beaucoup d'argent... je suis milliardaire... laisse-toi faire... voilà...

Elle se met à genoux pendant que je débraille lestement mon bordel. Pratique de sortir en pyjama ! Je lui glisse les un euro cinquante dans une main et guide l'autre sur ma bite... elle jette les pièces et se relève brusquement.

À son regard, je capte. Je me retourne, force le passage,

bousculant les deux types qui s'apprêtent à m'attaquer, barres de métal en l'air, et m'enfuis à toutes jambes. Je cours à m'en faire exploser les poumons. Dans ma course, j'éclabousse la flaque de vomi du petit Africain, je perds mes claquettes en route. Je prends pas la peine de passer par la porte de chez moi. J'escalade le grillage, entre dans ma chambre par la fenêtre, et ferme les volets de fer. Mes mains et mes pieds sont en sang. Le grillage m'a encore perforé la peau. Je reprends mon souffle. Me rends dans la salle de bain pour nettoyer mes plaies et boire de l'eau. Ma sœur qui passe la serpillière, se fige sur place. :

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas sorti faire les courses ?

— Non, non, je réponds, je n'y suis pas encore allé.

— Tu y vas ou pas ?

— Oui, j'y vais....

Je prends les dernières pièces dans le fond de mon portefeuille et sors de nouveau. Par la porte de l'entrée, je regarde à l'extérieur. J'ai peur de sortir. J'observe. Les gens vont et viennent. Il est presque 10heures. Je dois faire vite. Je dois être en ville pour 14heures. Je me décide finalement. J'appuie sur le bouton pour débloquent la porte et me retrouve dehors à reprendre le même chemin.

Au bord de la route nationale 202, installés dans un arrêt bus, j'aperçois la jolie Roumaine et ses deux compères qui mordent à pleines dents dans mes baguettes, boivent au goulot de ma bouteille. Les bâtards...

Je rachète deux baguettes et du Coca. Rentre et me prépare. Je me rase le crâne. Me fais propre. Je vérifie mes mails, mon

FB, mes appels... rien. Je passe le labyrinthe de poussière, de routes défoncées, de chemin barrés, J'arrive à monter dans le train de 11h43.

# H.L.M SPACE CRAFT 15

Je suis arrivé trop tôt en ville. Je dois passer le temps. Les sucreries de chez Paul, les beaux gobelets à café me font envie... ça fait mal au cœur...

Je vois le néon mort du Sex-shop qui me fait de l'œil. Ça fait depuis presque trente ans que je le vois quand je sors de la gare et jamais l'idée d'y faire un tour ne m'a traversé l'esprit. Je suis jamais allé dans ce genre d'endroit. Ça me fait trop peur.

Mais sans un rond et avec du temps à tuer, je vois pas trop ce que je peux faire. J'aspire l'air frais du dehors. Je regarde autour de moi. Il fait très beau. Le soleil cogne de plus en plus. À ma gauche le flot d'êtres humains ininterrompu se déverse vers l'avenue Jean-Médecin. J'ai pas envie de marcher, sans savoir où je vais. De transpirer des couilles, des aisselles. Un ciel parfait, d'un bleu écœurant, s'étend vers l'ouest.



Je vois une femme sortir du Sex-shop... J'y vais...

Je vérifie que personne ne me regarde puis m'élance sur les marches humides recouvertes de prospectus.

Au milieu de ma descente, je suis accueilli par une vague de chaleur étouffante et une forte odeur de bonbon. Un type surgit du bas des marches, frustré, il me bouscule pour se frayer un chemin vers la sortie. Je manque revenir sur mes pas. Je déglutis, me résonne et poursuis.

Arrivé en bas, proche d'un encadrement de porte où un rideau à franges fait office de séparation, une petite femme, boulotte, lunettes sur la tronche, se tient derrière un bureau. Elle porte un tutu de danseuse et ses ballerines ne touchent pas le sol. Rien de que de la voir, ça me détend. Je m'approche en souriant, puis attends.

— Bonjour, mon chou, bienvenue au Sex-shop de la gare

Sa voix est basse et rocailleuse.

— Bonjour, madame, je réponds.

— Je ne suis pas madame, elle me dit, Je suis Mamie-c'estchaud !

— Comment ?

— Mamie-c'est-chaud, je t'ai dit. Tu es sourd? Tu te masturbes trop, à ce que je vois....

— Mais, non...

— Mais si, crois-moi, je sais les reconnaître, les solitaires ! Tu

sens le site porno à plein nez, le rouleau de PQ, les plats surgelés, les amours sans lendemain, les lendemains sans lendemain...

Elle me regarde, sans cligner des yeux en remuant les lèvres. J'ai l'étrange impression qu'elle s'adresse à une autre personne. Je me tourne pour vérifier. Il n'y a que moi. Sa vieille poitrine compressée dans son costume vibre à chacune de ses paroles. Des accords planants de synthétiseur, nous parviennent de la pièce voisine. Le rideau à franges ploie légèrement, comme caressé par une force douce et invisible. Sur le bureau de Mamie-c'est-chaud, il y a une petite caisse de monnaie, un jeu de cartes ou de tarot, un tampon et un cahier. Le temps semble se distendre. Je commence à avoir mal au crâne.

— Eh, petit con, relève la tête, c'est ici que ça se passe !

— Je dois signer où ? Payer combien pour rentrer ? Je n'ai pas de temps à perdre je dis en haussant le ton.

— Pour rentrer ? Tu dois me plaire, petit con..

.

— Quoi !! je dis en hurlant, ce qui ne semble pas l'impressionner du tout.

Elle ouvre le cahier qui se trouve en face d'elle, se lèche le bulbe du pouce, fait défiler les pages, jusqu'à en trouver une vierge.

— Quel âge as-tu ?

— Trente-quatre.

Elle prend son stylo et se met à noter.

— La taille de ton sexe ?

— Je vous demande pardon ?

— La taille de ton engin, je t'ai demandé !!

Elle pointe mon entrejambe avec son stylo en me jetant un regard taquin par-dessus ses lunettes.

— 18 cm.

— menteur !!

— Vieille conne !

— Peter Pan !

— Pourquoi, Peter Pan ?

— Tu vis dans un monde imaginaire, elle répond, avant d'éclater de rire.

Son rire est sordide et lent, comme passé au pitch d'un vieux tourne-disque maudit. Son délire passe, puis de l'impatience s'affiche sur son faciès.

— 18 cm, je dis.

— 18, donc !!

Elle secoue la tête avec gravité, tout en inscrivant le nombre dans le cahier.

Je savoure ma victoire, j'en mesure que quinze.

— Orientation sexuelle ?

— Hétéro

— Tu es sûr ?

— Oui !

— Tu aimes les animaux ?

— Oui, j'ai un chat. Il va et vient comme il veut.

— Tu le baises ?

— Mais de quoi vous parlez, vieille folle ?

— Pourquoi tu te mets dans tous tes états ? Tu sais, y en a, ils baisent avec leurs...

— Pas moi !

Elle réajuste ses lunettes et note.

— Le caca ?

— Quoi, le caca ?

— Tu aimes ?

— Non !

— Tu en fais, une drôle de tête ? Tu tires cette tronche quand tu vas aux toilettes ? Ou, peut-être que Peter Pan n'est pas

affublé d'un trou du cul, et qu'il a le privilège de ne pas aller devoir chier, comme nous autres, êtres humains.

— Vous vous considérez comme un être humain ?

— Ben, moi, je chie, elle dit, après une brève réflexion. Si, je chie, c'est que je suis un être humain, Y a pas le choix.

— Les moustiques chient aussi, ça ne fait pas d'eux des êtres humains, pour autant.

— Je ne suis pas un moustique... elle chuchote, en écrivant sur le cahier.

L'odeur de bonbon me donne envie de vomir. Il règne une chaleur atroce. J'ouvre un bouton de ma chemise me masse les tempes pour calmer ma migraine.

— Sado? Maso ?

— Ni l'un, ni l'autre.

— Tu préfères dominer, ou être dominé ?

— J'en sais rien.

— Pfff.... tu m'épuises...

— Je le prends comme un compliment, venant de votre part.

— Je préfère la fatigue sexuelle à la fatigue intellectuelle, tu sais.

— Vous n'êtes pas mon genre.

— Tu as un genre toi ? Remarque, je te vois bien passer des heures devant ton ordinateur, dans la pénombre, pantalon baissé jusqu'aux chevilles, à choisir avec délice la vidéo sur laquelle tu vas te satisfaire.

— C'est vrai que j'aime prendre mon temps...

Deux hommes traversent le rideau à franges, bras dessus, bras dessous. Un noir, grand et maigre, tête sympathique, en treillis et débardeur, et un blanc au visage de nazi, qui porte un pantalon en latex noir, sous une robe à fleurs bleues.

— Bye, Mamie-c'est-chaud !! ils lancent à l'unisson.

Il me dévisagent en me croisant. Je me retourne, les suivant du regard. Ils s'agrippent mutuellement fermement par les fesses.

— Des clients ? je demande.

— Un client et son achat !

— Ils vendent des êtres humains, là-dedans

On vend de tout ! Il y a tout ce dont tu peux rêver, chez nous !

— Je ne suis pas un très bon rêveur, vous savez.

— De quoi as-tu peur ?

— De plein de choses ! De mourir de faim, de finir à la rue, de plus pouvoir écrire, d'attraper une maladie...

— As-tu déjà vu quelqu'un mourir ?

— Non. J'ai jamais vu de cadavre de ma vie.

— Ha, ha, que tu es con !!

— Arrêtez de m'insulter !

— C'est toi qui me forces à le faire...

— Pourquoi ?

— Des cadavres ! Tu en croises, en fréquentes tous les jours !  
Toi-même, tu es un cadavre !

— Pauvre folle !!

— Tout le temps, à chaque instant, chacun d'entre nous, tentons de paraître vivant, de faire tenir le simulacre. On se lave, se prépare, se rase, se maquille, se coupe les cheveux, s'entraîne au sport... cependant, on le sent, dans les profondeurs de nos âmes, tout effort est vain. On fane à chaque instant. Le parfum se dissipe, laisse place à notre puanteur.

Nos jolis cheveux tombent, nos dents se gâtent et le maquillage sèche. La merde de nos entrailles hurle, implorant d'être expulsée...

J'en ai marre d'écouter cette bonne femme déblatérer ses conneries ! Je vais pour partir quand une petite beauté apparaît au pieds des escaliers. Elle illumine carrément la pénombre de ce lieu pourri. Elle se déhanche jusqu'à nous dans sa robe en soie rouge ultra courte, ses cuisses de pouliche ensachées dans des bas résille noirs. Ses talons frappent le sol, comme le maillet d'un juge corrompu.

Je suis figé sur place, ressentant un éclair au bout de ma bite.

L'amazone avance jusqu'à moi, me dépasse et tire une carte sur la table. Une odeur de fraise se dégage d'elle. Elle regarde la carte, la montre à Mamie-c'est-chaud puis la repose sur le dessus du tas. Elle me jette un regard vide de toute émotion et retraverse le rideau à franges. Ma bite est parcourue de soubresauts. Elle n'a pas dit un mot.

— Tu bandes, Peter Pan ?

— Non, je bande pas !

— Tu mens comme tu rêves !

— Je vous emmerde, mamie ! C'était qui cette femme ? Et ça consiste en quoi, le jeu de carte ?

— Je ne peux pas te dire ! Tu ne fais pas partie du club !

— Je veux en faire partie !

— Tu n'as pas ce qu'il faut !

— Qu'est-ce que je dois faire ? Dites-moi ...

— Tu dois me plaire, je te l'ai dit ! Et très franchement, tu ne me plais pas !

— Ça n'a pas de sens ! Normalement il suffit de payer, pour adhérer à un club ! De remplir une fiche !

— Pas ici !! On vit à partir du cœur chez nous!

Je soupire ! La chaleur sucrée se fait plus oppressante. Mes aisselles ruissellent. Moi qui cherchait l'ombre pour éviter ça... Le souvenir de la fille flotte dans mon esprit. Je bande



sérieusement, je meurs d'envie d'entrer, d'aller la voir, de lui parler, de la regarder, de la toucher, de la prendre....

— Qu'est-ce-que je dois faire pour vous plaire ?

— Tire une carte !

J'exécute l'ordre et tire une carte dans le milieu du tas. Sur la face de la carte, il y a un dessin représentant un esclave en extase, dos courbé, qui baise à pleine bouche le pied dégueulasse et cornu d'un géant. Cette carte me fait froid dans le dos. Je la retourne et la montre à Mamie-c'est-chaud.

— Hummm...

Je déglutis en attendant le verdict !

— Va me chercher un café. Allongé et sans sucre, dans un gobelet.

— Vous êtes sérieuse ?

— Très sérieuse, j'aime le café plus que les humains !

— Je vois ce que je peux faire...

Je remonte l'escalier sordide et retrouve l'air frais du dehors. Dès que j'ai de quoi acheter un café, j'y retourne direct.

# H.L.M SPACE CRAFT 16

Il est bientôt 14heures. Je retourne devant la gare. C'est là que j'ai rendez-vous. Je suis en sueur. Je me place bien devant l'entrée de la gare. Cette mamie-c'est-chaud m'a bien fait rire. J'aimerais pas l'avoir comme mère... On me bouscule dans le dos. Je me retourne. Un type, visage pas méchant, s'excuse. Je le reconnais. Il était venu me saluer au « Trois diables », la nuit passée avec Tasaïa .

— Oh, comme le hasard fait bien les choses ! il dit en se reculant, je pensais justement à vous !

Il me tend sa main. Je lui serre. Toujours aussi poisseuse.

— C'est-à-dire...

— J'attends votre prochain livre avec impatience, afin d'en savoir plus ce fameux Jack...et quand j'ai du temps de libre, j'essaie d'anticiper sur ce que vous allez écrire...

— J'ai pas le temps de vous parler, je dis, une autre fois avec plaisir...

— Je vous assure que vous devriez prendre le temps boire ce café avec moi, c'est un conseil que je vous donne.

Il me sourit, remet sa mèche en place et se met à marcher en direction du café. Je crois comprendre et lui emboîte le pas. Il s'installe à une table sur la terrasse. Je m'assois en face de lui.

— Vous êtes raisonnable, c'est bien.

— C'est vous qui avez détourné la camionnette UPS ?

— Dans le mille !

Je suis à deux doigts de lui sauter dessus. Y a trop de monde, ce fils de pute a bien choisi son lieu de rendez-vous. Si je l'attaque comme ça dans la rue, y aura des centaines de témoins pour prouver que je suis en tort. J'ai aucune preuve contre ce bâtard.

— Pourquoi, je demande. Je suis personne. J'ai juste fait un peu de bruit sur le net, j'ai eu un article dans Nice-Matin, pas plus. J'intéresse personne. Je veux juste me faire un peu de blé honnêtement.

Il se met à rire.

— Tu as vraiment un talent pour utiliser les mots... c'est fou... je t'envie tu sais... moi, je parle avec un harmonica dans la gorge, je ne dis pas ce que je veux vraiment dire, les mots sont mal disposés... ça n'as pas d'impact... toi, tu vas droit au but, dans le cœur du nerf de l'émotion et ça fait mal... très...surtout...

— Surtout quand quoi ?

— Pas trop vite, patiente, on va y venir.

— Tu as mon paquet donc ! C'est certain.

— En effet.

— Je dois faire quoi pour le récupérer ? Dis-moi. Je suis sûr que t'es pas un mauvais bougre. On peut régler ça sans que ça aille trop loin.

— Je suis tout a fait d'accord avec toi. Oh, tu permets que je te tutoie ? C'est plus pratique ! Tu devrais te commander un café. Une voiture va venir nous chercher.

— J'ai pas de sous.

Il fouille dans son sac-à-dos et sort un billet de 100 euros. Il veut un café aussi. J'entre chez Paul, passe la commande. Reviens avec le plateau. J'avoue que ce putain de gobelet rempli me fait un putain de bien. J'essaie de l'endormir sur la monnaie mais ce fils de pute la réclame.

— Je m'appelle Virgile, il dit en touillant.

Je dis rien. À la moitié de mon gobelet, il se lève d'un coup et me demande de le suivre. Une Bentley ronronne devant l'ancien bureau de change. Il va droit vers elle et monte à la place du mort.

J'ouvre la portière arrière et pose mes fesses sur le cuire marron claire. Première fois que je monte dans une voiture de luxe de ce genre, sans que ce soit un taxi. Il y a un pose gobelet. C'est une femme qui conduit. Jeune, casquette sur la chevelure brune, en tailleur et gantée.

— Où on va ?

— Aux Moulins, il me répond.

— Je comprends pas, qu'est-ce qu'on va foutre là-bas, y a rien là-bas...

— Tu verras bien, me dit le visage dans le rétro.

On prend la voie rapide. Sort à la gare Saint-Augustin. Au niveau de l'Aérohabitat on stoppe en double file. Des gens mangent des kebabs attablés au « Pain des Moulins. »

— On descend là.

Je suis les ordres. On traverse la route. Virgile entre dans le bloc qui jouxte le Bistrot. Y fait froid dans cette entrée. C'est vieux, un vieux quartier épargné par les travaux et la fureur des habitants. Il sonne deux fois à un parlophone sans nom et passe la porte. Il monte au dernier étage. Je suis. Il sort une clef et ouvre la porte de l'appartement de gauche. Il referme derrière nous. Je suis pas rassuré. Mais il semble pas dangereux. Il me tourne le dos avec confiance.

— Attends-là deux secondes.

Je reste dans le couloir.

Il entre dans une pièce. J'entends qu'il marmonne. Ça dure deux minutes et il revient.

— Viens, entre calmement sans faire de geste brusque.

Je pose un pied dans la chambre. Elle est aménagée en chambre d'hôpital. Toute blanche. Une télé au mur. Une vue sur le ciel traversé par les avions qui s'envolent et atterrissent toutes les deux minutes. Ça sent le propre. Fourré dans les draps blancs, un type dont je peux pas identifier l'âge, me regarde avec intensité. J'ai l'impression qu'il attend ce moment depuis longtemps. Les yeux clairs, le visage carré, agressif.

Sur la petite commode, à côté d'une boîte de suppositoires, repose le portrait d'un couple heureux, qui pose devant ce qui

ressemble à un musée. A coté du portrait, je vois mon livre « Le 30, un feuilleton de rue ». L'homme, sur la photo, ressemble à celui couché sur le lit, la vie, l'amour, et la santé en moins. Il ne cesse pas de me regarder. Je me dégonfle pas. Je tiens le regard.

— Voilà, mon oncle, dit Virgile. Il s'appelle...

— On s'en fout de comment j'm'apel... c'est lui alors... ?

— Oui, c'est lui qui a écrit le bouquin.

— Apporte-lui une chaise.

Virgile revient avec la chaise. Je m'assois.

— Plus près...viens plus près...

Je me rapproche.

— Encore...

Je suis collé au lit. D'aussi près il semble encore plus malade. On dirait qu'il va cracher son dernière souffle à tout moment. Son haleine est fétide. De la bave sèche au coin de ses lèvres. Un anneau de fiançailles brille à sa main gauche. Y a que ça de neuf chez lui. Il se passe la langue sur la bouche. Me lâche pas des yeux. Se gratte les cheveux.

— Je sais plus par où commencer...

— Je vais vous aider, je dis, ma première question est : qu'estce que vous me voulez ?

— Très bonne question, gamin. Je vais te le dire ! C'est que je suis troublé, je t'imaginai pas aussi quelconque...

— Je vous ai fait quoi ?

Virgile se tient derrière moi.

— Tu m'as redonné espoir, voilà ce que tu as fait ! Tu vois, moi j'avais tout perdu. Ce jour, dans le train, où un psychopathe m'a jeté sur les rails sans raison... Ce... Jack ! J' imagine que c'est pas son vrai prénom, tu as dû tous les changer dans ton livre, pour pas avoir de soucis. Mais ce Jack, tu le connais, ça

transpire des pages, ce calvaire qu'il te fait vivre... tu le connais c'est certain !

Il se redresse.

— Vous êtes le type qui s'est fait balancer du train ?

— Je te rassure, ça ne s'est pas passé exactement comme tu l'écris dans le livre, parce que ça c'était la version de « Jack » la même qu'il a fait raconter par ses psychiatres et ses avocats à la cour. Or, ça ne s'est pas passé comme ça. Ma petite amie ne lui avait pas adressé la parole. On était trop occupés à s'aimer pour faire attention à autre chose qu'à notre bonheur. On était en vacances ici, originaires de Paris.

— Y s'est passé quoi au juste ?

Virgile ferme un peu les rideaux et donne à boire au malade.

— Que veux-tu qu'il se soit passé ? Il m'a attrapé sans me

prévenir et m'a jeté du train. Il avait une force surhumaine et puait l'alcool. Il était tellement protégé, tellement entouré, qu'il ne s'est jamais présenté au tribunal, je ne l'ai jamais revu. Toute une armada de professionnels ont défilé à la barre pour prouver au juge qu'il était irresponsable, un cas psychiatrique, innocent.

Ses yeux sont humides maintenant. Virgile lui tamponne le visage avec un mouchoir.

— Ce que j'ai lu dans le livre m'a appris beaucoup de choses sur ce monstre. Et je sais qu'elles sont toutes vraies. Je le sens, Comme je sens que je suis relié par un fil invisible à ce

« Jack ».

— Je suis désolé, mais je vous le dis tout de suite. Je sais pas où il est. Ça fait des années qu'il a disparu.

— Je ne te crois pas, il répond.

— Je vous le jure !

— Il me le faut tu comprends !

— Je sais pas quoi vous dire...

— Petit con, on ne profite pas des souvenirs d'autrui sans en payer les conséquences. Virgile fait ce qui faut pour qu'il coopère!

J'ai pas le temps de bouger que Virgile me braque.

— Debout !



Il passe derrière et me guide vers un porte close.

— Ouvre!

Je fais ce qu'il me dit. C'est une sorte de cagibi. Avec un congélateur qui vibre dans le fond. Y a des cartons. Des produits pharmaceutiques et de nettoyage. Ça sent une odeur bizarre. Le canon dans le dos me dit d'avancer.

— Regarde dans le congélateur!

Je m'exécute. Avec des gestes lents. Je zyeute dedans. Y a des paquets de viande, des gros morceaux, un peu comme dans un abattoir. Y aussi des petits pois, des brocolis, des champignons surgelés. De quoi faire de bonnes bouffes.

— Soulève la boîte de la glace dans le coin.

Sous les sorbets aux fruits, je découvre une gueule apeurée recouverte de givre. Sur un morceau de bifteck tout au fond, je lis "UPS". La nausée me vient instantanément. Je retiens la gerbe. Je me retourne, cherche une place pour vomir. Virgile me pousse et dit :

— Il croit depuis des années, que manger de la viande humaine l'aide à préserver sa santé et guérir... il gaspille tout son argent à ça.

Je gerbe. J'en fous partout.

— Moi, aussi j'ai vomi la première fois, mais on s'habitue très vite. Tu verras...

Il m'enjambe, ouvre le congélo, prend ce qui ressemble à une cuisse, et sort du cagibi. Je reste au sol un moment. Je suis

vraiment remué. Je me traîne jusqu'à la salle de bain, bois de l'eau et m'en jette au visage. Une odeur de cuisine commence à envahir l'appartement. Dans la cuisine, Virgile prépare un plat. Il fait sauter des morceaux de viande sur la poêle, avec un air très sérieux. Je le rejoins.

— Tu sais, tu n'aurais jamais dû écrire ce livre, vraiment, tu n'aurais pas dû... Voilà où ça nous mène... tous ces petits délires égotiques...

Il transvase le contenu de la poêle sur une assiette et dispose le tout avec classe. Il y a un verre de vin sur le plan de travail en marbre. Il le vide d'un trait, me regarde et dit :

— Tu verras c'est délicieux.

Puis il pose le canon sur sa tempe et s'explode la cervelle. Ça éclabousse le rideau de la fenêtre. Il tombe comme un chiffon au sol. Mes oreilles sifflent. Ma mâchoire se crispe. La gerbe sort toute seule, pas besoin de se pencher. La chair humaine cuite à point fume dans l'assiette, accompagnée de maïs et de petits pois.

Le malade, dans sa chambre, hurle. Je l'entends à peine. Le sang coule partout. Ça goutte sur le rideau. Fragments de crâne, bouts de cervelle, rougeâtres... l'intérieur d'une caboche c'est affreux. Je retire avec bien du mal, le Berreta d'entre les doigts crispés de Virgile. Son regard est blanc. Il a un gros trou à la place de l'oreille, on voit tout. Je vais dans la chambre de l'estropié. Il gigote. Il râle. Je l'entend pas. Ça siffle. Je le braque. Il a pas peur. Je hurle. J'entends pas ce que ça donne. Je répète :

— OÙ EST MA COMMANDE ? OÙ SONT MES LIVRES ?

Il attrape le bout du canon et se le colle sur le front en disant des trucs. Il a l'air décidé. Je redemande :

— MES LIVRES ? ILS SONT OÙ ?

Il secoue la tête. Rigole un instant puis se tire les cheveux. Il implore la mort. Il commence à pleurer. Il met le canon dans sa bouche, et me regarde avec toute sa souffrance, toute sa peine, tout son être. Je ferme les yeux. Et presse la détente.

**FIN**

# **UN CONTE DIGITAL**

*Ce roman est la troisième partie de la trilogie de rue.*



# Partie 1

Je suis à Paris en voyage d'affaires. Six heures en TGV, j'ai le cul en compote. Pendant le trajet j'ai vu progressivement la mer, le ciel bleu, la nature, disparaître pour laisser place à un toit de nuages boursoufflés, grisâtres, et d'immenses terrains vagues recouverts d'une neige hostile. J'ai rendez-vous avec ma maison d'édition.

On a mis à ma disposition un appartement rue SaintHonoré. Je me suis présenté à la logeuse et récupéré les clefs. Je dépose mes valises dans l'appartement. C'est vétuste. Certains diront que c'est charmant. Le plancher de bois craque sous mes pas. Cafetière, micro-onde, machine à laver, tout est vieux. Une fenêtre donne sur une bouche d'aération où tous les voisins jettent leurs mégots de cigarette. Charmant.

Je teste les toilettes. Je lâche une bonne pêche, y jette un coup d'œil et tire la chasse. Le paquet s'en va et disparaît. Parfait de bonnes chiottes c'est essentiel.

La baignoire est spacieuse. J'ouvre les robinets et vérifie que l'eau chaude fonctionne. Une alarme retentit soudain. Pendant un instant, je pense à un incendie dans l'immeuble. Je sors dans le couloir. Personne. Je sors devant l'entrée de l'immeuble. Personne. Étrange. Perplexe je retourne dans l'appartement. J'ouvre le frigo. Un pack de bière glacé m'y attend comme une vieille relique perdue au fond d'une grotte oubliée. J'en prends une et m'en sers dans un verre. Ma boisson à la main, je me dirige vers la chambre. Il y a un lit double, enveloppé de draps usés mais qui sentent très bon. Un téléphone sonne. Je décroche. Une jeune fille tente de me vendre un abonnement pour une salle de musculation. Je lui raccroche au nez. Je ferme la porte à clef et sors faire un tour dans le coin.

Le froid mord comme un chien de l'enfer. Les passants fument l'air glacé, les joues rouges, le pas rapide. Les restaurants sont pleins, les clients discutent, mangent leurs plats, comme de beaux objets affichés en vitrine. Les trottoirs sont étroits, déformés, parsemés de parcmètres. Les jeunes filles, en botte en peau de bête, collant noir transparent, petite veste, sac à main Vuitton, casque d'ipod dans les oreilles, ondulent des hanches tout en tripotant leur téléphone. Les jeunes hommes, jeans serrés, t-shirt à effigie de star, veste longue, cheveux gominés, lunettes carrées transparentes, semblent tout droit sortis de l'écran d'une télé.

Les taxis grillent les feux rouges, visages hostiles au volant. Une enseigne lumineuse attire mon regard. Le Daijin-nin. Un restaurant japonais.

Je pousse la porte, des grelots tintent et signalent mon entrée. Je m'installe à une place, loin de la vitrine. Il est midi et des poussières. A côté de moi, une table de six personnes, des Coréens festoient bruyamment. L'un d'entre eux parle plus que les autres. Autoritaire, il porte une tête grosse comme une boîte aux lettres. Des lèvres charnues, des joues proéminentes, son visage passe de la joie à la haine chaque fois que la serveuse s'approche pour les servir ou les débarrasser. Un être dangereux.

Je commande un bol de riz surmonté d'anguille grillée et une bière. C'est délicieux. Rapidement le restaurant est plein. Je règle la note et quitte les lieux.

Le ventre plein, je continue, je m'enfonce dans la ville froide. Je débouche sur une grande place circulaire, tapissée d'affiches de film, de publicité. Sur ma droite, je vois l'imposant hôtel du Louvre. Un valet s'occupe des bagages d'un couple. Je m'arrête devant un kiosque à journaux. Le type, barricadé dans son petit stand, visage ridé, front large, nez crochu, me demande d'un ton agacé ce que je cherche. Je jette un coup d'œil sur un petit

écriteau marqué au feutre et achète un carnet de « ticket voyage » à l'idiot, puis m'engouffre dans la gueule carnavalesque de la bouche de métro PalaisRoyal.

Je passe les portes automatiques, prends des escaliers qui débouchent sur de longs tapis roulants. Des centaines d'êtres humains, l'œil morne, traits tristes, visage gris, sont amassés là, en file indienne.

Mon identité se dissout soudain, dans cette foule de toutes races, toutes couleurs, tous styles, toutes odeurs, je suffoque. Comment se différencier, sortir du lot, exister ? Et les autres, sur le tapis d'en face, qui nous matent, nous, ceux de l'autre côté, nous rendant à l'endroit qu'ils viennent tout juste de quitter. A quoi pensent-ils, tout en se laissant porter par le système ? Au bout du tapis roulant, j'arrive sur le quai du métro. En face, une affiche immense montre un homme lépreux qui sourit, heureux d'être guéri. Les gens, eux, attendent en faisant la gueule. Pourtant ils n'ont pas la lèpre. Enfin, je crois.

Le train arrive, énervé comme une bête schizophrène sur laquelle on tire trop. J'appuie sur le bouton ouverture des portes et prends place. Dans le milieu du wagon, une victime de l'art joue du violon. Chauve, yeux globuleux, miséreux, son violon est branché sur un ampli à roulettes. Il joue, sur un accompagnement audio, des airs connus, du genre le thème du film Titanic et autres merdes du genre. Une jeune fille, fashion victime assise en face de moi, s'enfonce les écouteurs de son ipod dans les oreilles en tirant une tronche de cadavre mal enterré.

Elle fusille du regard le joueur de violon, ferme les yeux, pousse un soupir, se pince le haut du nez, enfonce de plus belle ses écouteurs dans son cerveau. Je demande à une vieille dame, où est-ce que je peux trouver une librairie sympa. Elle me dit de bifurquer à Châtelet, de faire correspondance par la ligne 4 et de poursuivre jusqu'à Saint-Miche

Je suis ses conseils tant bien que mal et déboule dans le quartier Saint-Michel. La rue est large, spacieuse, c'est agréable. Des couples déambulent, ils se partagent une clope, tout en se disant des choses banales, du feu plein les yeux. Des veloutes brumeuses ondulent dans l'atmosphère du vieux siècle conservé par l'architecture des bâtisses. Les clochards font la manche, les bourgeois font du shopping. Tous les kilomètres, on trouve un Starbuck. Boutiques de luxe, restaurants, bistrot, s'enchaînent sur des kilomètres de trottoirs. Affiches de cinémas, étoiles vertes de pharmacies qui clignotent, et les feux rouges deviennent verts, et les feux verts deviennent rouges. Mon corps picote, mes mains sont bleues, j'ai beau porter un bonnet, mon cerveau est gelé. Au bout d'une longue marche, je tombe enfin sur la librairie dont m'a parlé la vieille dame. J'ai besoin de documentation pour le roman avec lequel je suis en train de me battre.

C'est une librairie classe, montée sur trois étages, dans l'atmosphère de vieux siècle.

Je farfouille un peu puis abandonne. Les clients m'ont écœuré. Des types maigres, grands, portant ensemble noir, chemise blanche, et paire de lunettes. Il y en a partout dans la librairie, par groupe de deux, trois, aspergés de parfum, en cercle autour d'une pile de livres, ils discutent littérature. Ils disent combien ils 'aiment écrire, que leur style est dans la ligné de l'écrivain anglais machin truc, que leur prochain roman sera un succès, tout se souriant les uns les autres, un poignard dissimulé dans leurs mains croisées dans le dos.

Mon Dieu, vaut mieux ne pas aimer écrire si on veut en faire sa profession. Faut pas aimer le style, les écrivains célèbres, ou les séances dédicaces. C'est la haine qui anime le cœur de celui qui écrit, parce qu'il connaît la valeur des mots, il connaît leur puissance, leurs couleurs, leurs vibrations sauvages, leur potentialité. Il est au courant d'un secret qui le concerne



personnellement, il a en lui un pouvoir, un pouvoir destructeur, celui du verbe. C'est pour ça qu'un homme doit écrire, c'est l'injonction qui pèse sur lui. J'inventerai tout pour mon roman, comme d'habitude.

Je ressors de la librairie et rentre dans un Starbuck. Les clients sont aseptisés, propres, morts. Je prends un grand café et en profite pour pisser. Je sirote mon gobelet en arpentant, me faufilant entre les badauds.

Une pancarte m'indique que j'entre dans le quartier Saint-Germain-des-Prés. Un groupe organisé, sourire aux lèvres, yeux pétillants, attend devant un édifice. L'église Saint-Pierre. Des vendeuses, l'air dans le vague, debout dans l'encadré de portes de magasins luxueux, perdent leur temps. Des hommes efféminés défilent dans la rue en jacassant au téléphone. Je me les gèle. J'ai envie de rentrer.

Je marche un bon moment, et arrive sur un pont qui traverse la Seine. La vue est imprenable. Les péniches vont et viennent sur le fleuve aux eaux usées, verdâtres, sales. Les arbres décharnés dévoilent leurs écorces, insensibles aux basses températures.

Je traverse le pont, passe sous un petit tunnel et me retrouve en face du Louvre. Des touristes montent sur des piquets de béton et se prennent en photo. Deux personnes passent tout près de moi et chantent les louanges de l'architecture. Je lève la tête et regarde. Ce que je vois, principalement, ce sont des statues d'hommes à poil qui exhibent leur bite. Des Romains en toge paraden le long des murs. C'est vrai que c'est incroyable que des êtres humains aient gravé ça dans la pierre, tant pour l'aspect pratique, que pour le manque de goût. Au loin la tour Eiffel veille. La nuit approche, l'horizon s'assombrit. L'air est humide, il va pleuvoir.

Les gens semblent heureux. Je me demande pourquoi.

Je demande mon chemin à une autre vieille dame. Elle

m'explique que je suis tout près de Saint- Honoré. J'exécute ses instructions et me retrouve enfin devant mon immeuble. Je rentre dans mon appartement. J'attrape le petit radiateur, le branche et le monte thermostat à fond.

Je fais couler un bain. Me fous à poil, prends une bière, me trempe dans l'eau bouillante. Mon corps accuse le coup. Je bois une longue gorgée. Je me cale bien dans le fond de la baignoire et ferme les yeux. Demain, j'irai chercher mon chèque, je leur donnerai une trentaine de nouvelles histoires pour en faire un recueil, comme ça je pourrai rester tranquille encore un moment. Dormir quand je veux, prendre un bain quand je veux, boire une bière, baiser une pute, vivre...

De bon matin, l'alarme d'hier se remet à sonner et me sort du sommeil. Un bordel sans nom s'élève. J'ai l'impression d'être dans une cour de récréation. Des enfants hurlent, jouent, rigolent, pleurent. Je reprends doucement mes esprits. L'alarme retentit de nouveau, la vague de mioches s'évanouit. C'est bien une école qui se trouve juste de l'autre côté de ma chambre.

Je secoue la tête, accuse le coup et je vais pisser. Je prends une douche et fais couler du café. Je jette un œil par la fenêtre, il pleut à torrent.

J'ai rendez-vous à onze heures. J'étouffe dans l'appartement. Je m'habille chaudement et sors. Les trottoirs sont verglacés, noirs de parapluies. Le ciel est triste. Je m'arrête dans un supermarché et m'achète un parapluie. Pour me rendre au bureau de la maison d'édition, je dois prendre la ligne 6, directions Mont parnasse. Il n'est que neuf heures.

Je m'installe dans un bistrot, Le Palais-Royal. Je commande un café à un serveur antipathique. Des coulées de pluies recouvrent les vitrines du bistrot, les badauds arpentant la rue apparaissent floutés, déformés, des ombres furtives. Des clients, dans le troquet, s'attaquent déjà à la bière. Les serveurs,

mains dans les poches de leur tablier, ricanent, agglutinés autour de la caisse. Je paie l'addition, et rejoins le flot à l'extérieur.

Je marche un moment et déboule dans le quartier Opéra. Il tombe des trombes. Des flaques d'eau envahissent le bitume fatigué. C'est toujours la même rengaine, des magasins, des passants, à perte de vue. Beaucoup de Chinois. Quelques clochards tendent leur gobelet. La pluie ne les gêne pas. Je traverse un passage piéton, sur une des lignes blanches, il y a une sorte de cartilages d'animaux rongés. J'arrive au bout du passage et me retrouve face à un Starbuck. Il est bondé. Les clients flottent sur leur canapé, arborent des faciès dénués de toute émotion, un gobelet dans les mains.

J'avance jusqu'au bout de l'avenue et arrive rue Capucine. Sur le toit d'un énorme édifice, deux statues dorées représentant des anges surveillent les environs. Je demande à un passant ce que c'est que ce bâtiment. Opéra-Garnier, me répond le jeune con sans même s'arrêter. J'erre un bon moment dans la pomme pourrie.

J'arrive tant bien que mal à tuer le temps et me rends au siège de la maison d'édition. Je sonne au parlophone et m'annonce. La porte s'ouvre et je monte l'escalier quatre à quatre. Au sixième étage, une porte est ouverte, j'entre et referme derrière moi. Une femme charmante, d'une quarantaine d'années, m'accueille. Un tailleur très serré, au décolleté flottant. De douces rides dissimulées sous un maquillage discret, des cuisses fermes serrées dans une paire de bas-résille. Un regard sévère, des joues potelées. Elle m'invite à prendre place.

— L'appartement vous a plus Monsieur Rezkallah ?

— Oui parfait.

— Très bien !! Alors, allons droit au but Monsieur Rezkallah voulez-vous ?

— Tout ce que vous voulez !

— Votre roman, ce qui concerne votre vie dans la cité se vend très bien dans les pays francophones, mais, en France, ça ne décolle pas.

— Ah oui ?

— Mon équipe et moi supposons que cela est dû à votre grossièreté. La pornographie dans vos textes...

J'attends la suite. Si, Le 30, et HLM SPACE sont choquant alors Le conte digital, j'y pense même pas !

— Nous avons pensé qu'il serait bon que nous retouchions vos prochaines publications.

Elle me regarde, tente de sonder mon ressenti.

— Faites donc.

— Cela ne vous dérange pas que nous reprenions votre travail ?

— Pas le moins du monde.

— Vous m'en voyez ravie, elle dit, tout en prenant des notes.

— Je meurs de faim, je dis. Pourriez-vous m'emmener dans un bon restaurant ? — Avec plaisir !

Je sors la clef USB remplie de mes dernières nouvelles, de ce roman, et lui tends.

— Merci ! Tout y est j'espère ? — Bien sûr.

Elle ouvre un placard, sort un chéquier, griffonne un chèque et me le remet. Voici votre avance.

— Je le prends du bout des doigts, un frisson me parcourt.

— Parfait monsieur Rezkallah. Allons manger un morceau.

Je suis mon éditrice comme un petit toutou. Après plusieurs

changements de métro, nous arrivons dans le quinzième arrondissement. Au 55, rue du Théâtre. Il pleut toujours. Nous entrons dans un restaurant coréen. Le gérant est un indien l'air dépressif, épuisé. Nous nous installons à une table. Je commande une bière. Mon éditrice un verre de vin rouge. A notre gauche il y a un jeune couple, à notre droite un vieux couple. Je choisis pour manger, un bol de riz garni de viande de bœuf. Mon éditrice une salade. Sur la table de droite, le vieil homme drague ouvertement la femme qui l'accompagne. Sur la table de gauche, le jeune homme, timide, visiblement amoureux de sa dulcinée qu'il a invitée au restaurant, ne sait pas par où commencer.

Nos plats arrivent. Je demande à mon éditrice si elle veut coucher avec moi, elle me gifle en riant et nous reprenons notre repas. Sur la table de droite, le vieil homme, verre de vin rouge, à la main, décrit dans le moindre détail ses exploits sexuels d'antan. Sur la table de gauche, le jeune homme commande une bouteille d'eau. Mauvais.

La bouffe et bonne. Je mange en silence.

J'ai mon chèque et cette salope ne veut pas de moi. Je lève le bras et commande une autre bière. Aux frais de la princesse. Sur la table de droite, le vieil homme continue de se raconter, espérant se farcir son interlocutrice, qui, elle, dit qu'elle va devoir y aller, ses enfants l'attendent. Je mange, lève le bras, une autre bière. Mon éditrice picore, me sourit, lorgne sur sa montre. Le vieil homme, verre de vin rouge en l'air, devient de plus en plus explicite. La jeune fille, face au jeune homme feint de recevoir un texto, le jeune homme demande : « C'est qui ? » « C'est un ami » ditelle, puis elle ajoute, « J'ai d'autres amis que toi, tu sais ». « Je ne suis pas un ami » répond le jeune homme dans un élan de fierté. Mon éditrice demande l'addition. Le vieil homme se lève et va pisser, la jeune femme qui l'accompagne en profite pour ramasser ses affaires et filer.

Le jeune homme paie l'addition, la jeune fille qui l'accompagne affiche soudainement un visage mielleux et, à l'aide de ses longs cheveux bruns, se confectionne une tresse.

Le jeune homme tape son code. La jeune fille, d'une voix sensuelle, lui avoue : « Le soir avant de dormir, je me fais des nattes ». Le jeune homme déglutit. Son ticket sort de la machine à carte bancaire. Le jeune homme récupère sa carte. La jeune fille me jette un regard violent. Ils se lèvent et s'en vont. Le vieil homme revient, il constate que sa proie lui a filé entre les doigts.

Il s'assoit, sourit, remplit son verre, et me jette un regard amical.

Mon éditrice se lève. Je me lève. Nous sortons du restaurant et marchons à tâtons sur le trottoir, harcelés par la pluie. Je voudrais lui demander où je peux trouver des prostituées mais je me ravise. Elle est aussi innocente que coupable. Elle me raccompagne et m'abandonne.

Retour case départ. Seul, de l'argent en poche, et la nuit pense à tomber. Je m'essuie les pieds sur le tapis devant ma porte. Je peux crécher ici encore trois jours. Trois jours de sécurité. Trois jours de sursis. Je suis un écrivain. Je ne suis rien.

De retour sur Nice, aux Moulins, des mois passent... presque une année...aucune nouvelle de l'éditrice. J'ai fumé mon avance... L'été est déjà presque fini...J'appelle...Pas de réponses. Mails... Pas de réponse. Merde ! Je me plonge jusqu'au trognon dans les problèmes pour pas y penser. Là justement, je suis très occupé. Je raccompagne un rêve à l'arrêt de bus, en face du collègue Jules-Romain. Une jolie fille qui fait partie de l'équipe "Unité et Paix" et fait des tournées d'entraide dans les quartiers difficiles.

Emy, elle s'appelle. Brune, bien roulée, bien éduquée, elle sent le croissant au beurre. Oui, je voudrais la tremper dans un café et lui mordre le cou. Tout en la guidant vers l'arrêt de bus et sachant pertinemment que jamais une fille de ce genre ne me donnera son numéro de téléphone, je m'apprête à le lui demander quand même. Je m'obstine. J'attends juste qu'elle la ferme.

Emy est fascinée par les pauvres et leur façon très créative de mener leur existence. Elle compte monter un dossier. Un projet d'aide à la réinsertion. Les gens ont le droit d'être propres, s'insurge-t-elle ! De manger à leur faim ! Le fait qu'une vieille mamie squatte un appartement et se nourrisse exclusivement de boîtes de conserves alimentaires, la touche au plus haut point. Je veux la toucher aussi. Je me suis dit, après coup, que j'aurais dû jouer le Roumain, boiter un peu, me tenir de travers, un gobelet vide à la main, la crasse au visage.

Il est dix-huit heures. La nuit tombe. Les phares des voitures éclairent l'asphalte. Les feux alternent leurs codes de couleur. Emy parle toujours. Son bus arrive au loin. Je la coupe et lui demande son numéro. Elle refuse de me le donner. Elle monte dans le bus. Je ne la quitte pas des yeux. Elle se cherche une place. Deux battements de cils et elle disparaît de ma vie.

Je m'en retourne, maudissant cette salope de toutes mes tripes, m'enfonçant dans le cœur du quartier. Il n'y a pas foule.

Quelques scooters tournent. Des véhicules louches circulent au ralenti. Des silhouettes aux balcons surveillent je ne sais quoi. Des odeurs de cuisine flottent dans l'air : la routine.

Je me rends au pied du bâtiment 35. Anna habite au quatrième étage du bâtiment 35. À quelques pas de l'entrée, j'entends un bordel pas possible. Je me demande si on tourne un vieux kung-fu dans le coin. Les gars du coin rossent un toxico. Le pauvre type, en boule, en prend plein la gueule. Immense, fin, le jean monté jusqu'à la taille, torse nu, taché de sang, il protège son visage comme il peut.

Un voisin se tient là, sur le muret, en bon spectateur, les yeux brillants, une clope en train de griller au bout de son bec. Je lui demande ce qui se passe :

— Pour ce que je sais, le toxo leur devait déjà du fric et il est tellement en manque qu'il est revenu pour demander crédit !

— Le con, dis-je.

— Alors, les gars lui ont fait une proposition ! Si tu tombes pas inconscient au bout de trente minutes, on efface l'ardoise et on te donne de quoi passer la soirée.

— Trente minutes de quoi ?

— De ça !

— Combien de temps déjà ?

— Ça vient de démarrer, t'as de la chance !

Ils essaient de lui enlever son jean, mais il s'y cramponne comme un beau diable. J'aperçois son visage un instant. Il ressemble à Vincent Cassel, mais sans la médiatisation, l'entrejambe plein de pisse.

Emy, la mecène, la salope inaccessible, l'oiseau dans le ciel, s'évapore de mon esprit à petit feu. La violence a ce don de vous nettoyer de l'intérieur.



Le client tient bon, son œil pétille et il a une bonne défense au sol. Enfin, les gars sont plutôt cools. Ils sont à domicile.

Tout en suivant le show du coin de l'œil, je sonne au parlophone d'Anna. C'est elle qui répond.

—Oui ?

— C'est Mo ! Tu fais quoi ?

— Je donne à manger à ma sœur...

La petite sœur d'Anna est née prématurée. Paraplégique, handicapée mentale, son visage est difforme, son crâne énorme, bosselé, en disharmonie totale avec son tout petit corps de poupée abandonnée. Anna ne cesse d'exhiber des photos de sa petite sœur clamant à quelle point elle est belle. Tout le monde dit oui, bien sûr qu'elle est belle, avec sur le visage, une expression d'horreur teintée d'une haine originelle.

Anna baise avec tout le monde. Cela donne un aperçu direct de sa valeur. Après avoir subi le rejet de la beauté, je dois contre balancer le coup par la souillure de la laideur. On fonctionne tous comme ça ! Ainsi va la vie.

— Vas-y, vite fait !

— Monte et attends dans les escaliers.

— OK ! dis-je.

Sa voix disparaît absorbée par les boyaux électriques du parlophone. Un large rictus traverse mon faciès. Je le sens étirer la peau de mon visage. Je me retourne un instant et contemple le massacre, comparant avec délice la situation de ce pauvre drogué avec la mienne. J'en sens des papillons tout chauds flâner dans mon estomac.

Je pénètre dans le bâtiment.

M'arrête devant l'ascenseur, et ouvre la porte. Une puissante

odeur d'urine me fond dessus. Je détourne la tête et relâche la porte. Anna habite au quatrième étage. J'ai la flemme et pas vraiment le choix. Je m'élanche dans la cage d'escalier.

La jolie Emy me revient alors à l'esprit. Salope d'Emy, tu perds rien pour attendre, un jour on se recroisera, je me le promets en posant rageusement le pied sur le deuxième étage. Un jour Emy, crois-moi, tu le regretteras ! Pourquoi? me demande-t-elle, au troisième étage. Pourquoi ? J'en sais foutre rien ma belle, mais tu le regretteras, ça je peux te le promettre !!

Sur les marches crasseuses du quatrième étage, enfin, le corps menu et diaphane d'Anna, apparaît, morceau par morceau. Sa bouille d'orpheline. Ses petits seins. Ses hanches enfantines. Ses cuisses fines comme des avantbras d'anorexiques. Ses pieds taille 40. Bon sang, Emy ! Où es-tu ? Sors-moi de là.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, je te préviens ! Ma mère a pris sa Méthadone. Elle est en rage, elle a tout cassé dans la maison.

— OK, je réponds.

J'en ai strictement rien à foutre de ce qu'elle me raconte.

Je bande depuis que j'ai entendu sa voix au parlophone.

— Là, elle s'est endormie dans le salon.

— OK, je répète.

Elle descend les escaliers. Je lui emboîte le pas. La cage d'escalier est longue et tordue comme une colonne vertébrale atteinte de scoliose irréversible. Au centre de l'escalier, il est impossible de nous voir et nous pouvons entendre quiconque arrive. On se débrouille comme on peut.

Anna porte un pyjama Hello Kitty. Le haut est troué au niveau de l'épaule gauche. Ses cheveux raides et roux sont attachés en chignon. Son cou est trop fin, ça fait peur. Elle se plaque, face

contre le mur jauni par la lueur de la veilleuse, baisse son bas de pyjama, et s'agrippe à la rampe, repeinte pour la énième fois en vert foncé. Elle se cambre à son maximum. Anna adore se faire enculer. Si bien qu'elle a toujours ses règles quand elle a rencard. Je défouraille et m'approche de sa croupe noirâtre et touffue. Vu de là, on est en droit de se demander si cette chatte appartient bien à ce corps ? Ou bien y a-t-elle élu domicile comme une entité féroce se lovant au sein d'un hôte trop faible ? Ses fesses sont fermes, blanchâtres. Son trou du cul est sombre, sordide.

Il tressaute, suinte. La bite à la main, j'approche sans savoir encore où je vais frapper...

— Bouge-toi ! elle m'ordonne.

Je me bouge, glissant de tout mon être dans le cul d'Anna. Jamais, entrée n'a été aussi facile. Elle pousse un soupir de douleur contrôlée. Je commence à limer. Les chaînes sont tenaces. Je l'agrippe par la tignasse et la ramène contre moi. Je veux voir son visage, me sentir en elle. Anna sur l'autel du sacrifice. Anna petit bout de peau. Anna en toi. Anna je t'éventre et tu souris. Anna je te hais. Anna facile. Anna quand tu veux où tu veux, même si elle ne veut pas. Anna qui n'est pas Emy. Moi qui veux être dans les bras d'Emy, mais qui suis dans le cul d'Anna. Anna je vais jouir. Anna je jouis. Anna j'ai joui. Anna, sait. Elle ne bouge plus. Anna, attend, c'est trop sensible. Anna, la cage d'escalier empeste ton cul. J'en ai plein sur le sexe. Et maintenant quoi ? Hein ? Rien n'est résolu, et tout a encore plus d'importance que jamais. Anna remonte son pyjama, se retourne et m'embrasse à pleine langue. Je garde les lèvres closes et la repousse. Elle fait mine de rien et se recule.

— Bon, faut que j'y aille, Mo, ma mère risque de se réveiller et ma petite sœur est seule, dit-elle. À plus tard !

Elle remonte les escaliers m'abandonnant la bite à l'air.

Une tache de sperme fraîche brille à mes pieds. Je remonte mon caleçon, mon pantalon, et amorce la descente. À chaque marche, ma carcasse est secouée comme une poubelle pleine et tout un tas de choses remuent à l'intérieur. Je pense à Emy, la belle Emy, la pure Emy.

Il faut que je me lave la bite. Je sors du bâtiment. Un vertige me traverse. Un peu plus loin, avachi contre le muret, le toxico se repose. Ils ne lui ont laissé que son slip. Il fait penser à Jésus. Je me dirige vers lui, par pure curiosité. Il est recouvert d'hématomes. Son nez doit être cassé. De la bave mêlée à du sang lui coule de la bouche. Les yeux clos, il marmonne des choses.

— C'est... la profondeur... C'est ça qui nous a tués... — De quoi tu parles, Jésus ? je demande, intrigué. — La... profondeur... papa, maman, je vous ai... je vous hais... arrêté les études... papa content... à poil gay pride... maman contente... drogue... papa

comprend, psychiatrie, maman écrit un livre... la profondeur...

— Je pige rien Jésus ! je lance.

Ma bite me gratte. Je suis mal à l'aise. Son histoire de profondeur m'intéresse, je ne sais pas pourquoi. Une intuition me pousse à essayer de comprendre. Je m'installe accroupi afin de mieux entendre le messie. — La profondeur de quoi, Jésus ? Dis-moi, je t'écoute !! — Ils arrivent... — Qui arrive ?

Au moment où je pose cette question, je comprends où il veut en venir. Ses potes arrivent pour la vengeance. Je vois au bout des arcades, une masse humaine compacte, battes de base-bal, couteau et tuyaux en l'air qui me pointe du doigt et commence

à courir... Je trace ma race, par la cours du 35, contourne le parking dépasse le jardin de la préfecture. Je les sens derrière moi... je cours, je cours, je sens mes cuisses se contracter, je traverse la RN 202, manque de me faire renverser...j e sens que je prends de la distance... je continue... grimpe un grillage, je suis dans les bureaux de la préfecture, j'entre dans le parking, me cache sous une voiture et attends que ça passe....

Des fois ça ouvre des portes de tâter de la plumes...Cette petite mignonne, qui me kiffe bien, a insisté pour me voir. Contact par FB. Pas possible de dire non. Certes elle est moche, elle boite, mais je lui plais.

C'est bientôt mon anniversaire, je sais pas comment elle s'est débrouillée pour le savoir. La date que j'ai mise sur FB est bidon.

Son plan de soirée c'est de picoler et de se mettre bien. Elle m'a donné rendez-vous à la nuit tombée au pied d'un immeuble abandonné pas loin du quartier. Je ne connais même pas son prénom. Juste son pseudo virtuel.

Une tétéille de Crémant pas cher à Lidl, quelques bières dans mon sac, sans me presser, je vois sa silhouette tordue se dessiner dans le rose crépuscule.

J'ai un doute mais mieux vaut l'inconnu à la solitude.

— Bonsoir, elle me dit.

— Tu sens bon, je réponds.

Elle me tourne le dos et sa queue de cheval me demande de la suivre.

Sa robe a une couleur étrange. Tout ira bien.

Dans le hall qui sent le vieux, elle s'arrête sans prévenir, me

regarde droit dans les yeux et me dit:

— Comment tu aimerais m'appeler ?

— C'est quoi cette question ? je dis.

— Réponds, réfléchis pas.

— J'ai pas d'idée là, laisse moi du temps et je te dégote un nom.

Elle reprend sa marche et prend les escaliers. Je la suis, un peu perturbé.

Il fait sombre mais on se repère plutôt bien. Ça se voit qu'elle a l'habitude de venir ici. Au troisième, elle entre dans le couloir et trace jusqu'à la porte du fond. Le gravier craque sous nos pas. L'odeur de fin de vie est plus forte. Elle ouvre la porte de l'appart et une douce lumière nous fond dessus. Elle sourit et entre. Sur le sol, au centre de la pièce, sur un tapis en lambeaux, posées sur un carton, quatre bougies flamboyantes encerclent une boîte en bois.

Elle ouvre les fenêtres, un peu d'air frais nous enveloppe et chasse les effluves viciés. Mes yeux s'habituent à l'ambiance. Sur la commode à trois pieds il y a des livres. Je vais voir. C'est « Le 30 » et « HLM SPACE CRAFT ». Ça me met mal à l'aise. Une idée de prénom me vint d'un coup. Elle est derrière moi et me tend un bras.

— Passe la bouteille de mousseux, j'ai des gobelets et des glaçons...

Je lui passe le sac entier.

Elle va dans une autre pièce. Des glaçons tintent, le bouchon saute, la revoilà, avec deux gobelets pleins. Elle est heureuse, son visage ne ment pas.

— Je t'ai trouvé un prénom, je fais, en prenant mon gobelet.

— Dis-moi avant qu'on trinque !

Avant que je n'ouvre la bouche, les bougies meurent sans prévenir. Les ténèbres nous envahissent.

C'est parti tout seul. J'ai paniqué trop vite. J'ai envoyé un coup dans les ténèbres. J'ai fait mouche. Elle est tombée comme un sac d'écolier à l'heure de la sortie. Je retiens mon souffle et attends de voir ce qui vient. Une attaque, des fantômes, n'importe. Mais rien ne se passe. Je sors mon briquet et éclaire d'une faible flamme. Ma boiteuse pique un roupillon, la joue bien gonflée. Je bois une gorgée délicieuse et rallume les bougies.

Je me baisse et vérifie qu'elle respire. Sa poitrine d'ado monte et descend paisiblement. Sa robe remonte jusqu'à ses cuisses blanchâtres.

Je me souviens de ce jour, où j'avais pêcho une belle gosse à la sortie d'une librairie. Je lui avais mangé le cerveau puis elle m'avait invité chez elle. Ses parents absents. Le frigo plein. Une petite pisseuse souple, rien que pour moi, le pied intégral. Après qu'elle m'ait montré sa bibliothèque, on s'était mis à jouer à bite-à-chatte perchés avec beaucoup de sérieux.

Vers minuit, dans son plumard bien chaud, elle me dit qu'une copine, une certaine Martha, va arriver. Pas de souci.

Une grande lourdaude, binoclarde, avec de grandes mains et les dents déjà gâtées. Très vite on se lâche, on rit, on ose, on se respecte plus, on s'oublie... La petite pisseuse souple s'était endormie la première sur le sofa du salon. Avec Martha, on avait continué à bavarder sans vraiment rien se dire. Elle pratiquait le handball mais n'était pas amatrice de cramouille.

J'avais senti qu'il n'y avait pas d'ouverture entre nous, qu'elle ne voulait pas piquer le sandwich de sa meilleure copine. Ce

n'était pas grave, j'avais déjà les couilles comme des raisins secs et je savais être patient. La vodka eut raison d'elle vers cinq heures du matin. Je l'avais aidée à se rendre jusqu'au lit.

Elle déchaussa ses converses et ses grand pieds me mirent mal à l'aise. Des panards immenses avec des poils au bout. Elle s'était mise à ronfler rapidement. J'avais un mauvais pressentiment mais on ne se refait pas. J'étais monté sur elle pour lui faire glisser son pantalon tout doucement. Baiser une femme qui dort c'est pas dégueu, demandez aux gynécologues... bref... au moment où je baisse son Diesel, je prends comme une claque par un maçon géant à qui je dois des briques...

La conne, d'une part, ne portait pas de culotte et, de plus, elle était affublée d'une grosse bite... plus grosse que la mienne facilement... J'étais en rogne, fâché, pas happy, ça n'allait pas du tout ! J'attrapai Martha par le col et la secouai... Fallait qu'elle me dise où elle s'était dégoté sa bite, parce que moi, je voulais la même... Je l'ai prise à coup de gifles et elle s'était réveillée après le sceau d'eau froide. En se découvrant le jean aux chevilles, Martha s'était mise à pleurer comme le remplaçant le plus nul d'une équipe de foot minable de quartier, petit gosse, oublié dans le fond d'un vestiaire par le padré qui s'en branle royalement de sa fille à bite... Puis dans un soubresaut de fierté elle m'avait sauté dessus...une simple esquive et son front rencontra le crépit mauve de la chambre...elle était bien réveillée maintenant le visage en sang, le temps qu'elle se soigne, je faisais couler du café.

Elle devait des explications, elle y couperait pas.

—Je suis née comme ça, fit-elle.

—Tu dis ça comme ça, mais tu te rend pas compte! T'es pas moche Martha, t'as de l'humour, tu picoles bien, tu peux pas te



permettre d'avoir en plus une grosse queue...

—Je comprends pas de quoi tu parles...pourquoi tu fais une fixette comme ça...

—Imagine un peu, t'es peut-être un nouvelle race, déjà que les femmes c'est proches entre elles, alors si elles commencent à être munies de trompes c'est la fin de l'homme sut terre...

Elle se retenue de rire.

—J'ai jamais entendue de telles bêtises de toute ma vie, fit-elle. Ça se voit que tu ne connais rien aux femmes...

—Bien sûr que si...

—Si les femmes devenaient toutes comme moi, si je devenais une race, je t'assure que ce serai la fin de notre espèce en un rien de temps...

Je bus une gorgée de café déjà froid.

—Les femmes reprit-elle ont une soif de pouvoir que tu ne peux pas concevoir...leur âmes ont une bite et des testicules...et si elles pouvaient s'enfiler tout ce qui passe, elles s'en donneraient à cœurs joies, c'est leur absence de pénis qui les rendent solidaires...comme des soldats sans armes qui se haïssent et pourtant sont unis au front jusqu'à la mort...

—Tu veux dire qu'il vaut mieux ne pas donner d'arme à l'âme féminine?

Martha se mit à applaudir. Et me demanda de ne rien dire à Jessica.( la petite pisseuse souple)

Je fis la promesse et quelques heures plus tard quittait cette baraque de fou.

Maintenant, dans cette nuit électrique du mois d'Août, parce qu'on se fait pas baiser deux fois au même jeux, à la lueur des bougies, je vais vérifier si ma boiteuse à une chatte ou une bite.

— Seigneur Dieu, elle a une chatte. Et bien poilue. C'est magnifique...

Je me pose par terre, me rapproche de son visage ingrat et sirote mon gobelet en lui caressant les cheveux. Elle commence à gigoter. Elle revient à elle. Je me recule un peu et fais mine de réfléchir à un truc important.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? elle demande en se massant la nuque.

— Je crois que tu as glissé quand les bougies se sont éteintes. Ça va mieux ? Tu m'as fait peur, tu sais...

Elle regarde autour d'elle puis ramasse son gobelet. Sa joue est bien gonflée. J'y suis pas allé de main morte. Mais j'en ai trop vu, on peut faire confiance à personne, même pas à soi-même. Je lui prends son gobelet le remplis, l'invite à trinquer. Elle a plus trop envie mais tend son verre quand même.

— À la nôtre, je dis.

Elle répond pas.

— Tu es magnifique, tu sais. Tu me plais beaucoup... je suis veinard de jouir de ce rencard avec toi...

— Arrête ton baratin, elle répond en gloussant.

Une femme reste une femme, avec ou sans bite, complimentez-la pendant qu'elle picole et vous avez une chance sur deux de finir papa...

— J'adore ta robe aussi...

— Merci...

— Chicha !

— Comment ? Tu veux une chicha?

— Je vais t'appeler Chicha !

Elle rigole. Je bande un peu. Ça fait du bien d'être en bonne compagnie, d'être apprécié, de vivre un peu. Les gens sont tous morts au dehors, ils attendent quelque chose, je sais pas quoi, une raison pour rire, danser, faire bouillir de l'émotion dans leurs êtres endormis, faut les éviter ceux-là, ceux qui ne lisent plus, ceux qu'on ne côtoie plus que sur sa page FB, ces potes qui sont en bombe après avoir signé un CDI, ceux qui jubilent à briser les rêves, ces putes qui vous apprécient mais n'ont pas de temps à vous accorder... Faudra tirer la chasse!

Chicha, qui est tout juste majeure, n'a pas peur du grand méchant loup.

Au contraire, elle est vivante, elle sait danser avec ses peurs et je lui en suis infiniment reconnaissant. Toutes ces pages que j'ai noircies, seul, dans mon coin, à crever comme un chien, avec pas une pièce pour un café, pas un pote, pas une pute pour me donner une tape dans le dos, toutes ces années de misère, de disette, de discipline, de foi, Chicha est l'incarnation de ma récompense... Je vide mon verre. M'en sers un autre. La nuit est jeune. La jeune est là. Je suis là.

— Chicha, j'imagine que tu as des questions à me poser. Que tu veux parler littérature, de choses comme ça...

J'avais pas remarqué, trop perdu dans mes réflexions d'aigri, que Chicha est au sol. Je crois qu'elle se relèvera plus. Je suis dans la merde.

Une écume blanche lui sort d'entre les lèvres. Je vois le blanc de ses yeux. Je sais pas si c'est la gifle ou la chute qui lui fait une commotion mais, dans tous les cas, faut que je file. Tant pis pour la baise et les louanges.

Je l'attrape par les chevilles et la traîne jusque dans le fond de

la pièce. Je range un peu le bordel, récupère les bouquins, souffle les bougies et me taille.

Je marche vite, entre dans la première cabine téléphonique que je trouve.

Préviens les pompiers de la présence d'un corps dans la bâtisse proche du Centre de sport sur la route de Grenoble. La femme au bout du fil ne me croit pas et me traite de toxico...

Il est déjà 22h. La nuit flamboie, l'air est chaud, les putes entassées dans l'arrêt de bus du côté du parc de la préfecture... toujours les mêmes qui passent par là, font semblant de faire du footing et de demander l'heure aux tapins, l'air embarrassé...

Je passe devant ce qui reste du petite terrain de foot synthétique, remonte la Santoline. A quelques pas de mon bloc, Ming-Tong, visage rond et cramoisi, me fait signe depuis sa fenêtre. Moitié-Viet-moitié-Irakienne, elle voulait devenir top modèle mais comme elle est naine, pas très belle, elle s'est rabattue sur le cinéma et la photographie. Je fais semblant de pas la calculer, mais elle insiste, encore un peu et elle tombe de sa fenêtre.

C'est la soirée des connes... je lève le bras et lui dis de se calmer.

Elle disparaît, deux minutes passent et la voilà en pyjama, avec un verre de rosé dans une main, un Compact Pantax dans l'autre. J'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'elle me mitraille à coups de flashes.

— Arrête putain! T'es chiant. Je t'ai dit, j'aime pas qu'on me prenne en photo.

— Ça te dérange pas que je te paye cinq euros pour prendre ton cul et ta bite en photo, alors pourquoi tu veux pas que je capture ta jolie gueule ? C'est quoi ce cinéma que tu joues ?

Tout en parlant fort de mes activités alimentaires, elle continue de me prendre en photo. D'un revers de la main, je fais tomber son verre de rosé.

— Mais t'es con ma parole ! Pourquoi t'as fait ça ?

— Je t'avais prévenue Ming. T'es lourde tu sais pas t'arrêter ! Et gare à toi si... — T'inquiète je le dirai à personne... — Quoi de neuf sinon ?

— Ben j'ai plus à boire là, je suis pas bien... attends je reviens.

De retour avec un autre verre plein de rosé, elle a laissé son putain de Pantax chez elle.

— Alors, tu veux quoi

Ming ? — J'ai trouvé une actrice... — T'es sérieuse ?

— Oui...

— C'est pas un canon... mais elle a ce qui faut...

J'ai envie de boire, d'un coup.

Je lui pique une grande gorgée dans son verre. C'est rose, c'est frais, ça réchauffe, c'est le diable pour par cher.

— Je t'ai dit mes tarifs Ming... ne crois pas que parce que je vais me taper une salope je vais pas demander à être payé... et pas de plan de ma tête surtout... —

Oui, oui, je te file 50 euros avant et 50 à la fin du film. Comme prévu. T'as pas intérêt à te défiler...

— Te casse...

— Je me vois déjà productrice de films pornos... le succès... les tournages autour du monde... l'argent...

Elle plane, les yeux dans le vague. Je lui repique une rasade.

— Au fait, Ming, j'ai un plan là, je sais où est-ce que tu peux prendre en photo... un cadavre... enfin presque un cadavre...

j'ai prévenu les pompiers mais comme ils mettent toujours trois heures à débouler donc, je pense qu'il y a bon de faire des photos choc... Mais ne me demande pas d'où je sais, ce que je sais, ou qui sait, ou... rien... tu poses pas de question, on y va, on mitraille et on se casse, vite fait, bien fait... En échange tu me prêtes ton petit MacBook, j'ai plus

d'ordi pour écrire, j'en ai marre de taper mes textes sur l' iPhone... alors...

Sans dire un mot, elle est remontée. Je respire un bon coup.

Un break des nationaux passe au ralenti sur la Santoline. Le lampadaire devant chez moi, un peu plus loin, s'éteint et se rallume comme un signe funeste.

Ming est là, armée de son Canon Mark III et un flash Cobra, plus gros que ma tête. Son regard pétille. Je sens qu'elle m'aime. Je lui tourne le dos et on y va. Ming marche trop vite. Trop excitée. On dirait une journaliste étrangère sous cocaïne couvrant une exclu inouïe.

Je l'ai vue grandir dans le quartier. Discrète, lucide. Victime de son gros plein de soupe de grand frangin tafiole qui se faisait enfiler dans les caves, elle a patiemment attendu qu'il chope le sida et quitte la ville pour se permettre de vivre un peu. Sortir, fumer, boire, se faire baiser dans les caves... certes un peu tard, ce n'est pas à 25 ans qu'on fait ce genre de bêtise, mais qui sommes-nous pour juger...

Arrivés devant l'immeuble abandonné, Ming flippe et me laisse passer devant. À peine le pied posé dans le hall, elle attaque le boulot, ça flashe dans tous les sens. Au second étage, je lui demande d'arrêter. Le bout du corridor est silencieux. Seul le gravier imbibé de pisse qui craque trahit notre présence. J'entre

dans l'appartement. J'ai traîné Chicha-la-boiteuse, jusque sous la fenêtre bien dans les ténèbres. Une odeur d'alcool flotte. Je fais signe à Ming de passer devant moi et pointe du doigt l'endroit où se trouve le corps.

Elle hésite, puis avance. Lève son appareil devant ses yeux. La mise en tension du flash se fait entendre, mais l'auto-focus galère à faire le point, la photo veut pas sortir, ça bloque.

Ming grogne et s'approche un peu plus. Elle y arrive pas.

— Passe-moi ça, je vais le faire...

— T'as pas entendu un truc ? elle demande.

— Si, attends...

Je presse le bouton comme un taré et un coup de flash surgit. Pendant une milliseconde, Chicha-la-boiteuse est apparue dans le champ visuel. Droite comme un poteau, le regard hargneux, du blanc tout autour de la bouche.

Ming ne hurle pas, elle me pousse sur Chicha et s'échappe en répétant « putain, putain, putain »... J'ai failli tomber. Et l'appareil avec. J'ai senti le choc avec Chicha.

Je recule un peu. Calme. Je tâte ma poche, sors mon briquet et, avec le reste de flamme, j'allume les bougies. Chicha se tient raide comme un zombie, le sourire aux lèvres, se met à éclater de rire...

— Je t'avais dis que ça marcherait, en secouant l'appareil...

— Ha ha ha... trop bon, trop bon, répond Chicha, en s'essuyant la bouche.

Je peux faire confiance à Chicha, comme à personne dans ma vie.

Je la connais depuis même pas un jour et elle m'écoute déjà au

doigt et à la braguette. Ça faisait un bail que je voulais me venger de Ming. Cette naine avare avait fait tourner mes photos de nu sur les réseaux sociaux, sur son blog, et avait même été approchée par une agence pour la mise en place d'une expo. Les tarés de l'art y a que les corps à poil en gros plan qu'ils félicitent et payent cher. Ming n'avait pas pipé mot de ses contacts et pensait empocher la gloire et les sucres d'orge. Heureusement que son péché de prédilection c'est l'orgueil.

Rien ne reste secret longtemps dans le quartier. Je l'ai vue, des mois durant, se pavaner sous mon nez, à répéter que c'était la merde, qu'il fallait aller plus loin que la photographie, que l'avenir c'était la "Realpornographie".

Moi, avec mes livres qui se vendent pas, les boycotts des librairies, journalistes, flics, reclus sous un toit, surendetté, je suis prêt à à peu près tout pour ressortir la tête des chiottes, ne serait-ce qu'un mois.

On se met à l'aise sur un tapis de fortune. La bouteille est chaude maintenant, c'est pas grave. Je sens que Chicha a envie de faire des trucs sales.

\*\*\*

J'ai jamais touché une fille qui boite. On reste comme ça un moment sans rien dire. Puis elle ouvre la bouche.

— Elle t'a fait quoi cette fille ?

— Rien t'occupe...

— J'aimerais savoir...

— Pas ce soir, s'te'plaît !

— Et ce que t'as écrit dans ton roman ?

— Quoi ?

— C'est vrai ? Le vieux y bouffait de la viande humaine ?



Elle a pas l'air rassuré en me demandant ça. Ça me fait rire.

— Bien sûr que c'est vrai, j'invente rien. Ce que je fais en fait c'est du pur journalisme. Seulement, moi, j'ai pas fait d'études, je peux pas être reconnu par les grands pontes de cette mafia sociétale, mais j'ai pas peur...

J'ai pas de bourgeoisie coincée dans le cul. Un taudis ou un appart à Monaco c'est la même pourriture qui se cache dans le tréfonds de chaque idiot que je croise. Elle se fige. Moment crucial.

— Soit tu te fous à poil, soit tu te tires !

— Je croyais que...

— Croire c'est pour les moutons ma douce... fais ton choix...

Je me lève prêt à me barrer. Je titube un peu. Le mousseux de Lidl c'est vraiment de la merde.

J'ai pas le temps de faire un pas que je l'entends. Elle chiale. D'un coup, ça se met à sortir. Fontaine de sanglots de chien de refuge qui hurle à la mort pour qu'on le prenne. C'est un son divin, une musique rare et sans prix. La denrée la plus recherchée sur cette planète pourrie, ce pourquoi les âmes gamines, irresponsables, frémissantes de désir, se risquent à tenter l'expérience de la chair à rebours, c'était, c'est, et sera toujours, la conquête de l'autre... ce qui est autre, ce qui n'est pas moi !

Putain, je commence à philosopher, honte à moi, ce mousseux me rend trop aimable... Je me retourne. Elle a déjà les épaules à l'air libre. Elle squatte la plage, elle est toute dorée sous sa robe. Elle sait plus où elle en est.

J'attrape le Canon qui est aussi lourd qu'un fer à repasser, et la place dans le cadre de l'objectif. La lueur des bougies donne une lumière qui teinte la scène d'innocence et d'érotisme. La robe tombe. Les illusions avec. Je prends des photos. Elles sont

pas mal. Ça me soûle vite. Je lâche le joujou et rejoins Chicha.

Tétanisée, les seins à l'air et en grosse culotte.

Initiatique. Je l'attrape par la nuque, elle a une tête de moins que moi. Je plonge mon âme dégueulasse dans ses yeux humides, elle se débène pas, et son âme émerge à son tour. Je serre encore plus fort.

— Tu es heureuse...

Elle voudrait parler mais rien ne sort. La peur la possède. Déchire chacune des fibres de son corps. Je me penche et ma langue pénètre sa bouche béate. Goût buccal étrange... elle me mord la lèvre inférieure juste ce qu'il faut pour ne pas que ça saigne, ça m'impressionne. Je récupère ma langue. Je me fâche.

— Mets-toi contre le mur, jambes bien écartées.

Elle s'exécute avec une pointe de questionnement dans le corps. Je rapproche les bougies. Les lueurs la flattent c'est beaucoup mieux.

Sa grosse culotte, couleur chair, marque sa chatte avec outrage. Indécence exquise. La partie gauche de son visage est dans l'ombre. Sa cuisse aussi. Le désir dans ses yeux transperce les ténèbres.

Sa main, d'instinct, se pose sur son bas ventre, pas loin de son clito. Masturbation quotidienne.

— Surtout ne te touche pas... reste comme ça, sans bouger. Je vais boire et t'observer.

Pour rendre folle une âme foutez sa peau à nu, poussez-la au bord du désir le plus sale qui soit et ordonnez-lui de ne plus bouger. Privez-la de sensations.

Chicha attend pour la première fois de sa vie. Jusqu'ici elle pensait savoir ce qu'était l'attente, mais elle se rend compte de

son erreur. Sa culotte se mouille malgré elle. Ses pupilles sont dilatées. Son regard me transperce. Elle cherche un coin de paix, dans son esprit, un lieu de repos. Mais chaque cellule de son être brûle dans sa chair, sous sa peau, la promiscuité du plaisir imminent, gratuit, irréel, la ramène à chaque battement de paupière avec moi.

— Tu regrettes d'être ici ce soir?

— Je sais pas...

— Tu sais, les gens se trompent rarement, leur première impression est toujours la bonne, mais là où ils se trompent, c'est en pensant se tromper quand ils se trompent pas... tu me suis...

— Je crois...

— Qu'est-ce que je t'ai dit à propos des croyances...

— Je sais plus...

— C'est dommage, je voulais m'approcher tout près, juste là, et te regarder te titiller le nénuphar... mais comme t'as une mémoire foireuse, on le fera pas...

— Je me rappelle pas de moutons dans nos discussions...

— T'insinues que je mens ?

Elle répond pas. Satisfaite.

Y a encore un peu de fierté dans ce tas de viande. Mais c'est vrai que les moutons sont pas sortis de ma tête, c'était un monologue intime avec ma folie...

— Ne bouge pas, je vais pisser ! Si je te surprends à te trifouiller, ou à tenter un truc stupide, gare à toi...

Je sors de l'appartement.

Passes le couloir en me repérant grâce aux murs, glisse de peu dans les escaliers. Au pied de l'immeuble, une ombre bouge

entre deux troncs d'arbres...

— Tu peux sortir !

— Sûr ?

— Oui, oui...

— Mon appareil n'est pas cassé ?

— Non, pourquoi veux-tu que je le bousille ?

— On sait jamais... alors elle a mordu ?

— Oui, elle est cuite... on pourra la faire jouer dans un film pour pas un rond... — Putain ! C'est excitant !

Ming sautille comme une gamine aux portes de Disneyland.

— Calme-toi ! Bon j'y retourne ! Maintenant tu rentres et tu cuves ton rosé tranquille. Je passe te voir demain matin.

— Je vais pas fermer l'œil...

— D'où le rosé... Allez bouge !

J'ai eu du mal à la faire déguerpir. Je remonte.

Doucement, j'arrive à la porte de l'appart... sans faire de bruit, je zyeute... Chicha, marmonne, pas contente, se branle le clito comme une guitare...

— Qu'est-ce que tu fous petite conne ! Qu'est ce que je t'avais dit ? — Mais...

— Mais quoi ! Pas touche à ta chatte, j'ai dit !

— Non....

Je l'attrape par le bras la soulève et lui serre le cou. Elle se pisse dessus. Je relâche l'étreinte. C'est dégueulasse. Elle me fait pitié. Je me reprends. Je me fais avoir par du bon sentiment. Faut que je finisse le boulot, si je veux que Ming continue de corriger mes livres et de me dépanner quand j'ai

besoin, j'ai pas le choix. Je sais pas pourquoi je m'accroche à mes livres, le diable seul le sait... y a plus de volonté en elle, on n'a pas fait grand chose pourtant, juste un pain dans la gueule, un gobelet d'alcool, de la connivence et de l'autorité...

— Tu veux jouir, mon enfant, je dis, tu veux sentir monter la vague et repartir comme l'écume pour toujours ! Je vais t'y aider alors, t'en fais pas, mais pour être sûr que ça reste entre âmes malhonnêtes, je vais capturer tout ça avec l'appareil que tu m'as aidé à voler ..

— J'ai rien...

Elle a pas fini sa phrase. Résignée. Je pose l'appareil sur la table de fortune, monte les iso à fond parce qu'on n'y voit que dalle et le bruit numérique ajoutera du charme à toute cette merde.

— Allez, je lui dis, enlève ta culotte trempée de pisse, lève-toi, et branle-toi le clito jusqu'à ce que ça vienne.

— Stop, arrête !

Elle écoute pas, elle se met un doigt profond, lève une jambe et pousse un cri d'animal sauvage. La salope a joui ! Elle s'effondre contre le crépi poussiéreux un fin rictus aux lèvres. Caméra au poing, je me couche et focus son entrejambe. Joli plan.

— Recommence tout de suite ! Allez tripote le bouton !

— Juste une seconde...

Je lui crache un mollard à la gueule.

— Allez, Chicha, me force pas à être méchant...

Sage, elle s'y remet. L'autre poilu frémit. La bougie se consume, la flamme gigote. On est sur la bonne voie. La vague précédente s'est retirée pour de bon, et maintenant Chicha a

faim. Elle se martyrise le point G. Dos cambré, elle se donne. Son visage recouvert d'une fine couche de sueur arbore des traits angéliques, divins, la respiration de sa peau parfume l'air, son âme hurle un chant de sirène, je me sens en transes, attiré par la chair rose et vive. Son bassin se penche en avant de nouveau, son dos claque, ça vient...

les yeux clos, elle veut accueillir l'or spirituel, mais d'une main de bâtard, je lui attrape les poignets, et stoppe la montée.

— Haaaa....

Elle monte sur la pointe des pieds, le dos parallèle au sol, je la lâche pas, la caméra ne tombe pas grâce à la sangle, la conne pousse sa chatte en avant, comme on secoue un flipper, et elle grimpe l'ultime marche. Jouissance. Putain, j'ai pas été assez vif. J'ai déjà de bons rush. On recommence.

Sa candeur est partie, elle se joue de la musique, elle doigte, cherche des accords, caresse, frappe, tire, rigole, désespérée...Après deux coups, ça met un peu plus de temps à venir, sans la contrainte, c'est moins fun... d'un coup elle trouve un truc, un mouvement et ça vient... elle se cambre de nouveau, vulve en avant... —Vas-y...vas-y...vas-y...vas-y... elle répète...

Sur la pointe de l'orgasme, je la tire d'un coup sec par les chevilles. Je me place bien au-dessus de son visage et n'en perds pas une miette. Étonnée, elle comprend pas ce qui s'est passé. Elle était loin, tellement loin... la vague inachevée se retire... ses yeux pleurent tout seuls, avant elle... les soubresaut de sa chatte se meurent aussi.. .Oui.. .c'est ça... ce visage.. .cette expression... merci Chicha, merci...

Je dois vendre ce films à Mamie-c'est-chaud. Je suis retourné la voir plus d'une fois depuis la sortie ratée d'HLM SPACE CRAFT... les gens sont fauchés, la journaliste de Nice-Matin m'avait promis un article concernant les types qui m'avaient emmené faire un tour histoire de me faire flipper... mais avec

l'euro, et l'attaque du camion sur la Prom... elle a trouvé mieux à se mettre sous la dent, et maintenant c'est mort.... j'ai plus grand monde vers qui me tourner. Alors je squatte les jupes de Mamie c'est chaud... Pour l'instant, elle me laisse pas rentrer, et me fait faire tout un tas de choses... j'ai rien de mieux à foutre, j'avoue, alors je joue à son jeu.

Il y a deux jours, elle m'a clairement fait comprendre que je devais prouver que j'en avais dans le froc si je voulais espérer entrer dans son magasin un jour et goûter à ses fruits défendus ! J'ai dit que j'étais prêt à peu près à tout et c'est là qu'elle m'a demandé de lui rapporter du porno-fait-maison. Que ça prouverait ma valeur, que je suis capable de me débrouiller, de faire affaire avec la vie, elle avait dit ! Je lui avais dit que j'étais écrivain mais ça elle s'en foutait sévère. Ça l'avait même foutu en colère...

Là, je suis bien... Je dois faire le montage, arranger le son, mettre un titre... Je suis pas pressé.

Le plus dur est fait. J'avais quelques femmes bizarres qui venaient me taper la causette sur FB. Mais il me fallait une proie qui ne vienne pas du quartier et si possible bien jeune. J'ai attendu un mois tel un pédophile derrière mon PC avant que Chicha ne me lance une invitation....

Qui sait, je vais finir par faire carrière dans l'industrie pour adulte... adieu la solitude de l'écrivain, la dèche, le travail pour rien, les libraires fils de putes, les Fnacs qui taxent à 33 pour cent, les lecteurs qui lisent pas, les correctrices casses-couilles, open office de merde... allez tous au diable... moi je vais voir du côté des fentes à billets ... de l'orgasme, du scénario-carotte, des nuits de tournage sans fin, du Viagra quotidien, de la gaule sans fin, des pauses-midi-à-la-cafette-tous-à-poil, des castings menteurs... Oui ! C'est le pied... on y met tout et jusqu'au fond... même le pied ! Vous privez pas ! C'est gratis ! C'est fétiche ! Tordu !

Je m'emballer encore... j'ai la haine de l'immigré à qui on a promis les papiers en échange d'un poste en plonge dans un bordel gay dans le fin fond d'un village bulgare... ça paye que dalle l'écriture... et ça ne crée pas de lien avec d'autres artistes... non... non... non... J'ai essayé dans les bibliothèques, les festivals, avec toute la bonté dont j'étais capable de faire preuve, de toquer aux portes, de proposer des projets, mais rien ! Le néant !

Sans m'auto-sucer une fois de plus, je ne pense pas que c'est mon talent qui est en cause !

Le hic, le trouble de l'époque, le cancer des âmes, c'est que tout le monde veut être l'unique star, l'unique rondelle tressautant de son petit délire interne, le héros au centre de son esprit malade et purulent...Unité foutue ! La communauté ou rien ! Les culs blancs ne veulent pas d'artistes au nom maghrébin qui les représente, pour le sport ça va, mais pas plus... Les bicots restent entre eux parqués dans les chichas... les négros n'en parlons pas, les asiatiques, plus soudés que jamais, et les youpins, eux, sont prêts à t'aider pourvu que te faire violer jusqu'à la fin de ta vie ne te dérange pas...

Et moi je suis là, comme un chiot tombé du carton, la queue frétilante, je parle de faire des films, je dépeins des scénarios, je m'égosille, je sue, je tente de convaincre... et en face de moi, un regard mort, le petit doigt dans le nombril, ça regarde à droite, à gauche, ça trouve des excuses, ça promet, ça n'a pas le temps...

Je comprends. Il le faut bien. L'enfance c'est finie. Le 30 est tombé. Écrire un livre ne le ramènera pas. Les hommes sont perdus, ils se rattachent à leur race, à leur mémoire... c'est le pire qui puisse arriver. Monsieur Heineken, Zatla, Coke, paradis chimique, MST, on gagné haut la main...Y a plus de pote, d'ami, y a plus rien. Je suis seul, je serre les dents. Je passe outre. Je vais boire du café. La rentrée arrive. Après un



été de merde à courir après un peu de bonheur, les citadins, vacanciers, touristes, reprennent le chemin de la prison plus déçus que jamais.

Le soleil, la mer, le cul, l'alcool, rien n'a tenu ses promesses, rien ne les a menés au-delà des nuages pour toujours, bien au contraire, leurs âmes ont pris du bide et ils ont de plus en plus de mal à se mouvoir, à cacher leur vraie nature... c'est la course à la victoire avant la mort faut pas finir le jeu perdant, dominé, sur le dos... Les parents du siècle nouveau se donnent tout entier à leur progéniture, leur fierté toute neuve, pour oublier une existence jusque là ratée, inutile, une errance pénible, pleine de questions sans réponses, remplie de peur, de névrose, de rêves abandonnés... Une mère de famille a sonné à tous les parlophones de l'immeuble, en hurlant, chialant, je suis sorti pour voir...

— Mon fils vous l'avez pas vu ? Il s'est enfui ! Il s'est enfui !

— Comment ça « enfui » ? je demande.

— Je l'amenais à l'école, puis d'un coup, il s'est mis à courir ! Son troisième jour de CP ! Mon dieu ! Y vont nous sucrer les aides ! Bon sang ! Vous l'avez pas vu ? — Non madame, j'ai rien vu...

Tout l'immeuble est à sa fenêtre. La mère de famille commence à avoir honte. Elle est pas laide. Sûrement divorcée, du bidon, du nichon, de la hanche, un peu de gloss sur les lèvres, robe moulante du marché, belles chevilles translucides, 8h 10 et la journée est déjà un enfer pour elle.

— Madame venez, entrez chez moi, je vais vous servir un café et vous retrouver le petiot.

— Non, non ! J'ai pas le temps ! J'ai pas confiance ! Vous me voulez quoi ?

Elle lève les bras en l'air, tente d'encenser le public au balcon.

Cherche des témoins. Faut qu'il se passe un truc ! Pour elle c'est vital ! Je cherche pas à comprendre. Je lâche la porte de l'entrée et retourne dans mon appartement. Je l'entends encore qui couine au dehors. Chiotte ! Je me sers du chaud, ouvre le placard de la cuisine et sors un paquet de Prince. Je ressors de l'appart, et monte par les escaliers au deuxième étage.

Le gosse est assis sur une marche, coude dans les cuisses, menton dans les mains, larmes aux yeux... il attend, il sait pas quoi, mais il attend. Il pose son regard comme si c'était évident que de me voir arriver.

—Tiens, mange !

—Merci, monsieur.

Il grignote. Je reste contre le mur. Je l'écoute se régaler. J'ai envie de lui demander pourquoi il s'est échappé, mais je trouve cette question ridicule, et je me rends compte qu'il a rien pour faire passer les biscuits.

— Attends, je reviens.

Je remonte avec un verre de lait plein. Il est plus là. Tant mieux. Je suis trop sentimental. J'aurais pas su comment m'en débarrasser. Les gosses sont intelligents, autonomes, sans peur. Solides. J'ai pas que ça à faire, j'ai rendez-vous chez Ming pour faire le montage vidéo. J'espère qu'elle va se réveiller ! Cette conne dort, petite plus qu'un ours russe. Y a coupure d'eau chaude. Travaux sans fin. Je me douche à l'eau froide. J'ai pas de caleçon propre. Pas de rasoir. On fera sans.

Je fouette pas trop de sous les bras. Je prends la carte SD avec les rushs de Chicha dedans et me rends chez l'asiat !

Cette idiote me fait poireauter jusqu'à 11h. Elle pue de la gueule et fait la belle. Midi arrive et déjà un verre de rosé. Devant l'écran de son Mac-Book on visionne les séquences.

— C'est plutôt pas mal, elle dit ! La lueur de la bougie ça

donne une belle lumière !

— Oui, je sais pas comment je m'en suis tiré, mais c'est propre... on a du détail, et c'est pas sous-exposé...

— C'est grâce à mon 50 MM ignorant ! C'est mon sextoy préféré ! Avec ça tu peux filmer la nuit sans souci... —Par contre elle est pas super jolie, elle ressemble à une bledarde, je trouve...j'espère que la cliente va pas faire chier pour ça !

Ming m'envoie une calbote.

— T'es stupide ou quoi ? Tu sais pas que les beurettes c'est grave à la mode ? Tout le monde veut sans taper ! C'est le fantasme de notre époque, ce qui se cache sous le voile, le niquab, arracher un burkini avec les dents...

Elle a pas tort...

—Faut jouer sur ça ! Mettre un titre qui sonne oriental.

« Les plaisirs de Zohra » ou « Dans le fond de Zohra ».  
Regarde ce passage, là, son regard, elle est perdue, elle sait plus qui elle est ! C'est magnifique ! T'as le don pour mettre les petites dans tous leur états...

— J'ai rien fait moi !

— C'est ça oui ! Bon on s'y met ! J'aime pas avoir un projet qui me traîne dans les pattes trop longtemps. Et y a pas beaucoup de films, alors fais ça vite !

Ça nous a pris deux jours pour finir ce petit film. On n'a pas dormi. On a fêté ça au whisky sec et j'ai failli frapper Ming mais je suis tombé KO juste avant. Le lendemain de cuite, malgré le film en ma possession, je me sentais pas encore d'aller voir Mamie-c'est-chaud... j'avais peur de sa critique, que ça lui plaise pas... et plus que d'entrer dans son monde, je voulais me faire un peu de blé, et pourquoi pas m'ouvrir à un nouveau business. Je passai une semaine entière à regarder,

encore et encore le film, tout en évitant les appels et les visites de Ming... puis je me décidai enfin à livrer mon travail !

Mon cœur bat quand je descends les escaliers sombres du sex-shop, les néons rouges et crasseux remplacent la lumière du jour, l'odeur de sueur, l'atmosphère étouffante, il n'est que 9h du matin, et le temps n'a pas sa place dans ce genre de lieu.

J'ai gravé le film sur DVD. Mamie-c'est-chaud est derrière son bureau comme si elle n'en bougeait jamais. Ses mocassins ne touchent pas le sol. Son visage est recouvert d'un maquillage épais qui vire au vert bouteille autour des yeux, ça craquelle sur le front...

—Te voilà ! Approche !

Je pose le DVD sur le bureau.

— Tu l'as fait !

—Oui..

—Bien, attends- moi ici, je vais visionner ça avec mes partenaires...

Son siège se met vibrer, se soulève à peine et à rouler ... Elle manie une petite commande avec discrétion, habileté, et traverse le rideau qui sépare le hall de l'autre monde.

Impressionnant. Des clients descendent par dizaines. Je me fais discret. Je pense que ça va lui plaire. J'en suis sûr. Ming va être contente, et avec un peu de thune ça fera couler des jours heureux... Là voilà de retour. Visage impassible, impossible de savoir ce qu'elle pense... elle se replace derrière son bureau, au millimètre près. Le DVD est sur ses genoux.

— C'est de la merde !

— Comment ?

— De la daube ! Fous le camp avec ça ! Allez dégage !

Je cherche pas à lutter, ramasse le film et m'en vais. Je suis détruit. Écœuré. Envie de crever ! J'ai plus de raison de vivre, je m'étais mis à fond dans ce putain de projet ! Merde ! Merde ! Merde ! Je l'emmerde cette putain de connasse de petite pute élitiste ! Bordel ! La musique ! Les livres ! Le cinéma ! Et même le cul ! Y sont partout ces putains de parasites ! Et dire que je suis allé lui chercher des cafés, je lui ai fait les courses chez Carrefour, massé le dos, balayé le hall, collé des affiches ! Tout ça pour ça ! Pour me dire que j'ai fait de la merde ! Tu vas voir qui fait de la merde !

Il n'était pas encore midi, le soleil cognait mon crâne, je suis rentré en longeant la Promenade, par là où la mort a frappé, et j'ai envié, en laissant couler des larmes, tous ceux qui ne sont plus là, tout ceux qui ne souffrent plus...

Aujourd'hui, jeudi 22 septembre, c'est une chaude journée. Il fait gris et lourd. J'essaie d'écrire mais j'ai vraiment pas envie.

On sonne à la porte. Enzo a un vélo à vendre. Ça m'intéresse pas mais je le suis jusqu'à son local. Il en a une dizaine à brader pour pas cher. J'en choisis un. Il en prend un autre et on va faire un tour.

—Enzo, on passe chez Joe prendre à boire ?

—OK !

Chez Joe, les boissons, elles sont à bon prix. On se paye chacun une canette bien fraîche, et la vide d'un trait sous le soleil de plomb ; ça désaltère, c'est le paradis. Un peu plus en forme, on repart et prend sur la gauche. On évite quelques voitures en sens interdit et longe le bâtiment 43.

— EH LES GARS ! EH, VENEZ PAR LÀ !

C'est le gros Bud qui nous appelle.

— Qu'est ce que tu veux Bud ?

—Soyez cools les mecs, vous êtes en deux roues ! Allez me prendre un kebab frites mayo harissa chez Junk'sTom ! J'ai trop la dalle.

— On y gagne quoi Bud ? Tu payes ta canette ? — Je suis raide les gars !! J'ai juste de quoi me payer un casse-dalle.

— Bon, donne les sous je lui dis, on y va.

— Merci les gars !

— De rien Bud, à tout de suite.

On s'éloigne de Bud et Enzo me dit :

—S'il bougeait un peu son gros cul, ce gros con, il serait pas aussi gras du cul !!!

— MAYO HARISSA LES MECS , MAYO

HARISSA !! crie Bud au loin derrière nous comme un fou .

Sans se fouler, on zigzague à l'ombre des tours. Des courants d'air frais nous caressent, nous donnent l'impression d'exister. On passe sous le porche de la grande place, on dit bonjour à quelques potes et longe les arcades désertes. J'aperçois Spike et, avant qu'il ne me voie, bifurque à gauche.

—Pourquoi tu passes par là demande Enzo ? —  
Je préfère !

On dépasse le commissariat de police et emprunte le grand boulevard, la chaleur cogne l'asphalte, nous roulons sous l'ombre des arbres.

— Attends Enzo, téléphone, c'est peut être une meuf.  
— Allô, oui bonjour ! Je suis Annie Petant, je vous appelle au sujet de vos factures SFR non payées depuis le mois de.... Click !

— C'était qui? demande Enzo.

— Ma femme, mais elle me saoule... j'ai pas envie de lui parler !

Au bout du boulevard, après un tournant sur la droite, à cent mètres de chez Junk's Tom, une voix s'élève du bord de la route et nous interpelle :

—EH LES GARCONS, PAR ICI ! ICI !

C'est Tania. Tania c'est un travelo. Avant, son nom c'était Tonio. On ne sait pas d'où elle sort, elle est apparue comme ça dans le quartier. Je ne lui ai jamais demandé comment elle en était arrivée là.

Ça ne m'intéresse pas et pour le peu que j'en sache, elle semble être une personne pleine d'humour et de sagesse dans les yeux. Tania comparée à d'autres travelos n'inspire pas la pitié. Elle tapine sur le début de la Promenade des Anglais, elle nous fait toujours un signe de la main quand on passe en voiture ou en scooter. Je ne sais pas si elle est en couple. Elle vit dans la tour 18 dans un six pièces au douzième étage... Je le sais parce que, juste en dessous de chez elle, au onzième, y a l'appartement de Donna et je connais Donna.

Et des fois quand Donna et moi on baise dans les escaliers, Tina nous surprend et nous demande si elle peut participer.

—Salut Tania ! Fait chaud hein ?

—Oui c'est insupportable!! répond-elle de sa voix haut perchée.

—Qu'est ce que l'on peut faire pour toi Tania ? —

J'ai plus de cigarettes les garçons ! Vous pourriez aller au tabac et m'en prendre une cartouche ? J'ai les pieds en compote avec ces talons !

—Pas de souci Tania. File la monnaie, je lui dis. —Dieu vous bénisse les garçons ! Et n'oubliez pas, pour vous c'est gratuit,

hein ! Vous êtes si mignons. —HA ha ha ha ! OK Tania merci, on te fera signe.

Il est vrai que dans le quartier beaucoup de mecs rendent visite à Tania. Elle nous en a raconté de bien bonnes.

—Salut la compagnie !

Hum! C'est la belle Jenny !! Bronzée comme un poulet rôti, des jambes magnifiques, elle empeste le monoï.

—Ça va Jenny ? T'es toute belle aujourd'hui ! Je crois que je suis amoureux de toi !

—Arrête tes conneries Enzo, sois pas lourd.

Tania toise d'un mauvais œil Jenny.

—Eh Tania dit Jenny, tes talons, ils sont magnifiques. Ta robe aussi.

—FERME LÀ PETIT CONNE ! TU CROIS QUE JE SUIS TA COPINE POUR ME PARLER COMME CA ?

Jenny lui répond :

— QU 'EST CE QUI LUI PREND À LA TANTOUZE ? ELLE SE SENT MAL ? ELLE A PAS EU SES RANIANIA CE MOIS-CI ?

—Calmez vous les filles ! Y a rien de grave.

—JE VAIS TE CASSER LES DENTS ESPECE DE PETITE CONNASSE !

—BEN VIENS ESPECE DE SUCEUR DE BITES, J'AI PAS PEUR !

J'aurais peur à sa place ! Je vois d'ici les muscles saillants des jambes rasées de Tania, belles jambes façonnées par des heures et des heures d'errance sur les trottoirs, postées sur de hauts talons aiguille. Ses poings sont plus gros que ma tête, ses



épaules larges, tracées et développées. Tania respire la santé. Travelo c'est un sport. Souvent lors de nuits blanches, au petit matin, on croise Tania qui rentre du boulot. Ses robes sont toujours couvertes de sang et ce n'est jamais le sien. Un soir, où elle était un peu bourrée, elle est passée et nous a dit .

— Je vais vous donner un bon conseil les gars, rappelez-vous en toute votre vie : si tu vas te satisfaire chez un travelo, paye ta pipe mec, paye ta pipe !!

Bon sang, y a de l'action, Tania s'élançe à la poursuite de Jenny:

—VIENS-LÀ SALE PUTE, JE VAIS TE CREVERRR, JE VAIS T' ENCULER À SANG !!!

La pauvre Jenny, en ce magnifique jour d'été, a commis l'erreur tactique d'être sortie en tongs. La course poursuite n' a pas été longue.

Tania est déchaînée, elle roue de coups Jenny qui s'est foutue en boule par terre.

—SALOPE, SALOPE , SALOPE, SALOPE , SALOPE, JE VAIS TE FAIRE BOUFFER MES TALONS !

Enzo et moi nous nous approchons et regardons la scène. De multiples petites taches violacées apparaissent sur le corps de Jenny, c'est l'empreinte des talons de Tania.

—MAMAN... MAMAN.... (cris) AIDEZ-MOI (gémissements). AIDEZ-MOI (pleurs)... STOP... APPELEZ LA POLICE !!!

Jenny est vraiment belle, je vois sa culotte. Blanche. Je bande.

—CREVEEEEEEE !! SALOPE !! BOUFFE MES TALONS, BOUFFE-LES, MES PUTAINS DE..... PLATSHHH !

J'ai la nausée... ça monte... ça monte..... j'en lâche une grosse... BLGGLURRRGGP !!

MERDE! j'y crois pas ! Le talon gauche de Tania, d'un coup sec et bien placé, est rentré tout droit dans l'œil gauche de jenny.

PUTAIN...On l'a bien vu. Quand le talon a pénétré le globe oculaire et qu'il s'est retiré, un liquide rouge et jaune, avec la texture d'un yaourt, a giclé avec force. Merde, c'est pourri. Enzo gerbe, Tania le travelo, talons à la main, s'échappe, Jenny la borgne, convulse au sol.

Moi, j'ai de quoi me payer un kebab et des clopes, par où commencer ? Il est encore tôt. Je dois passer à la librairie Masséna pour récupérer l'argent des ventes de mes livres. J'en ai posé dix. Ils sont partis assez vite. La librairie Masséna au départ, ne voulait pas de mes livres.

Mais ils on eu tellement de demandes qu'à la fin c'est eux qui m'ont rappelé pour passer commande, et malgré ça, ils me font la gueule, va savoir pourquoi ! Je me rends à la gare pour le train de 12H 47. y a foule sur le quai, étudiants, hommes d'affaire, touristes, faut jouer des coudes pour monter dans le train. Il fait pas vraiment beau. À la limite de la pluie. Avant même d'arriver à quai je reçois a un appel en privé. Trop con je réponds. C'est Moz Aka Mozi. Je lui dois de l'argent ! Chiotte ! Y me donne rendez-vous devant le café de la Fnac.

Je lui dirai simplement que je suis fauché point barre. La franchise ça fonctionne des fois. Moz est un autre un ami d'enfance. Un surdoué, fanatique d'art martiaux et de mathématiques. Il est revenu d'un voyage au Maroc il y a quelques jours. D'habitude, il me prévient toujours quand il rentre et me rend visite aussitôt qu'il pose le pied sur le sol français, pour me raconter son voyage et descendre quelques bières.

Cette fois-ci, Moz ne m'a pas prévenu de son retour. Pas inquiet mais curieux, j'avais tenté de le joindre sur son portable, ou

chez lui, mais en vain. J'ai abandonné au bout de deux semaines me disant qu'il devait être tombé amoureux ou une connerie de ce genre et qu'il réapparaîtrait bien de nouveau, ne serait-ce que pour me réclamer le fric que je lui dois. Le voilà, amaigri, l'air inquiet, pas rasé, pas douché, blanc comme un lavabo finlandais. Bon sang, ont revient pas du Maroc de cette couleur !! Je commence à me faire du souci...

— Lève-toi on va ailleurs !! il me dit, sans un bonjour ni merde ! — Calme toi mec !!

Il me prend par le bras et on s'en va, j'ai tout juste le temps de poser un billet de dix euros sur la table. On s'engouffre dans les ruelles sordides et étroites du vieux

Nice. Il me traîne jusqu'à l'entrée d'un café à chicha. **Le chicha's house**. On pénètre dans l'établissement et on s'installe dans le fond.

C'est vide de monde. Une serveuse nous emboîte le pas . Moz commande une grande chicha saveur pomme. Moi je commande un café. Une fois servis, Moz porte le bec de bois à sa bouche, tire une grande bouffée et l'intérieur de la chicha se met à bouillir.

Moi je bois une gorgée.

Moz recrache avec force deux jets de fumée par les narines, enlève ses lunettes et me dit :

— Écoute il m'est arrivé une histoire de fou.

— Ça, j'avais compris. Je suis pas con à ce point.

— Je te raconte mais tu te moques pas de moi !! OK ?

Tu jures ?

—Je te jure ! je lui dis en buvant une gorgée.

Moz tire encore sur la chicha comme pour se donner du courage, l'air empeste la pomme, moi je finis mon café et fais semblant de me passionner pour son récit en espérant qu'il ne me parle pas d'argent.

— Ça faisait trois jours que j'étais à Casablanca. Comme d'habitude, quand je vais au Maroc, cette ville est mon pied-à-terre. J'aime les cafés, les casinos, le souk et les bordels de cette cité. Dès mon arrivée, sorti de l'aéroport, je me suis procuré un kilo de hachisch pour ma consommation personnelle et peut-être en ramener un peu à mon retour. Les deux premiers jours passèrent sans anicroches. Le troisième jour. Un vendredi.

La fièvre de fin de semaine s'installait peu à peu dans les rues poussiéreuses de Casa.

La nuit, teintée de rose, tombait sur les cafés bondés d'autochtones et de touristes qu'on avait bien du mal à différencier. Des petits enfants, pour quelques pièces, distribuaient des prospectus.

J'en ramassai un qui traînait au sol. Ce fly vantait les mérites d'une nouvelle boîte : « **Le ramja connexion** .»

Sur l'affichette, une magnifique amazone en tenue de Yasmine, exhibait la prometteuse courbe de ses hanches.

Je me sentis incroyablement attiré par ce lieu. Je me rendis jusqu'à l'hôtel où je louai une chambre et me préparai.

J'avais l'air d'un prince. Smoking blanc, mocassins noirs, cheveux gominés en arrière et Ray-ban sur les yeux. Après un repas sur le pouce composé de quelques fricassées, je pris un taxi en direction, du « **Ramja connexion** » L'entrée était pleine à craquer. Normal pour un nouvel établissement. Après

une heure de queue, de jeux de coudes, d'insultes et de rappels à l'ordre des videurs, je rentrai enfin dans la discothèque. Une musique électro orientale rebondissait sur les murs. L'endroit était sympa mais décevant comparé au feeling que j'avais ressenti en regardant le prospectus. La nuit était fraîche et je restais optimiste. Je pris place au bar. J'observais, sirotant mon verre. Une femme s'assit sur le tabouret voisin. Elle commanda un verre, se tourna vers moi puis me demanda :

— Vous êtes Français ?

— Je tendis l'oreille.

— Comment ???!

— Vous êtes Français ??

—Oui ! Ça se voit tant que ça ?

—On se reconnaît plus facilement entre compatriotes !! dit-elle.

—Oui ! je répondis ,timide.

Elle me plut instantanément. Brune, grande, pulpeuse, raffinée. Mon plan consistait à feindre l'indifférence pour la séduire.

—Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle .

—Moz ! Mozi pour les intimes ! Et vous ? —

Péné ! Péné-lopé !!

—Enchanté ! lui dis-je en tendant la main.

J'attends la suite. Moz tire une bouffée, et recrache. Ses yeux rouges sang transpercent le nuage de fumée aromatisé à la pomme.

Elle me dit être originaire de Nantes, préparer un Master en communication et qu'elle venait à Casa pour se détendre un peu avant un examen. Moi je lui mentis, et dis que j'étais dans l'import-export de produits vétérinaire. Après quelques verres

et quelques danses, elle me dit être fatiguée et m'invita dans sa chambre d'hôtel. Elle prit de la coke et moi je fumai quelques joints.

Pendant qu'elle préparait ses lignes, elle me raconta une histoire. L'histoire d'un homme qui devait un steak au diable. Le diable demandait tous les jours son steak à l'homme. Et l'homme lui disait « reviens plus tard, reviens plus tard ». Le diable revenait, revenait. Puis un jour, l'homme prit une betterave et fit croire au diable que c'était un steak.

Je ne comprenais rien à ce qu'elle racontait. Et je ne me rappelle pas la fin. Même depuis mon retour en France, J'ai eu beau essayer de m'en souvenir.

Impossible. Par la suite nous fîmes l'amour tout la nuit.

Ce fut la plus grande expérience de ma vie. Je me souviens encore de l'odeur de ses cheveux, l'étroitesse de son con, la douceur de ses cuisses de soie, la vibration de sa voix. Je me souviens de tout dans les moindres détails. Quand je m'endormis, sa tête, légère reposait sur mon torse.

Moz les yeux dans le vague, tire longuement et reprend.

Le matin, au réveil, le contact du marbre glace ma joue. Au bout d'un long moment, je reprends enfin mes esprits et regarde autour de moi. Des gerbes de fleurs fanées. Des rangées de sépultures qui s'étendent sur des kilomètres. Des pierres tombales, ici et là, en ruines, abandonnées, profanées. Un vent poussiéreux souffle de l'est, il me fouette le corps. Je suis nu, sur une stèle il est inscrit : **Péné-lopé 18951895.**

Moz se lève :

— Je vais pisser, y me dit.

Je commande un autre café. Encore un autre. Encore un autre et un autre... Il revient pas. J'attends dix minutes puis me rends

aux toilettes. Nada. Je vais au comptoir et demande si on n'a pas vu mon pote partir ? Le gérant me dit qu'il a payé la note et a filé comme s'il avait la mort aux trousses... Putain, c'est quoi ce bordel ! Je l'ai pas vraiment écouté, je voulais pas le froisser, qu'il se braque et me réclame son pognon, c'était vraiment pas le moment !

Et, à vrai dire, je suis bien content qu'il se soit barré ! Je sors de la boîte à chicha, et me prends la direction de la place Masséna. Arrivé à la librairie, je retire mon chèque, prend les nouvelles commandes et me casse. Je casse la graine, avec un bon kebab, celui d'en face de la gare, il est bon et pas cher, et fait passer le tout avec un Coca glacé.

Dans le train du retour, je crois halluciner. De rêver. Je crois reconnaître, à quelques sièges d'intervalle, la nuque de Mamie-c'est-chaud. Je m'approche en douceur. Même silhouette, même taille, même aura... je suis sûr que c'est elle ! Je me brusque pas. Calme ! On arrive à Nice-ville. Elle descend pas. Merde ! Au diable la petite monnaie de la librairie. Je lâche pas ma proie. Si j'arrive à trouver où elle habite, sa véritable identité, j'aurai l'avantage, et là, je pourrai la faire chanter.... Nice-St Augustin passe.

Elle descend pas. St Laurent. Cros.Cagnes. Antibes.

Golfe Juan. Bordel, elle va jusqu'où ? Arrivé Canne la Bocca, elle s'époussette la jupette et descend de sa banquette. Bingo ! Je ne peux pas me tromper, combien j'ai reconnu de tapins peinturlurés la nuit comme des chars de carnaval dans les rayons d'un Carrefour ! Alors, une petite bonbonne, cou épais, à la chevelure charbon, qui se prend pour la reine du monde, je la reconnaîtrais même si elle n'existait pas ! Le train cahote un bon coup, puis s'arrête. Panier en osier à la main elle descend du wagon. Il fait beau du côté de la Croisette. Elle est encore plus petite à l'extérieur. C'est une hyper naine. Elle porte une robe blanche bariolée de rayures bleu marine. J'aime bien. Des

ballerines noires. Pas de lunettes !

Elle bifurque à la gare et prend les escaliers de sortie. Je la file doucement.

Elle s'élance le long d'une allée de jardin style japonais. Des papillons gazouillent. Ça sent la fleur. Elle marche vite la garce. Je lâche pas. Au coin de la rue, après une cabine téléphonique, elle tourne à gauche et marche sur un trottoir fumant, fraîchement goudronné. Au bout d'une trentaine de minutes de filature, elle enfonce enfin une clef dans le porte d'un hall d'un modeste et cosy immeuble. Bien entretenu. Peinture fraîche. Je n'ai pas eu le temps d'entrer dans le bâtiment, ni de voir son nom, ni l'étage où elle crèche.

Je vais prendre du recul et zyeuter les balcons un petit moment. Je la vois ! Je la vois ! Elle arrose ses plantes... Troisième étage porte de gauche. La vilaine, elle cache bien son jeu. Elle passe vraiment inaperçu. Indétectable. Inimaginable de songer une seconde que cette hyper naine arrosant ses pétunias dans ce vieil immeuble, puisse être une puissante dominatrice, productrice de porno international. Le pire c'est que ses films ne sont pas si bons que ça... Je lui en ai loué plein dans le shop de surface de sa boutique, et franchement c'était bof, mal cadré, lumière mauvaise, dialogue foireux, mauvais raccord au moment de l'éjaculation, acteur qui surjoue... J'imagine qu'elle a travaillé toute sa chienne de vie comme tout le monde et qu'avec le peu d'épargne qu'elle avait, c'était tout ou rien... Ou peut-être un héritage, ou une riche de naissance, j'en sais rien, mais ce qui est sûr, c'est que tout ce qui est laid, physiquement et spirituellement, ingrat, raté, développe un désir de la chair anormal, un besoin de contrôle compulsif et on retrouve toujours ces êtres à des postes clefs...

Je continue de l'espionner un moment puis sans me presser je prends le chemin du retour. Je coupe par le boulevard, évite la vieille place... Je croise Hichem sous les arcades à côté de



chez la boulangerie. Je me pose avec lui puis il se met parler dans la fumée de son joint de weed...

—Pourquoi tu t'es échappé, Hichem, je demande.

C'était une bombasse la meuf d' hier,tu m'as dit... T'en auras jamais deux comme ça dans ta life...

Il tousse un bon coup et répond.

— Zin,crois-moi c'était bouillant, la découverte que j'ai faite, en me réveillant le matin...

— Rien ne m'aurait fait me décoller du cul de cette déesse, je réponds, la vie de ma daronne !

Y me fixe sérieux.

— Même un string taché de caca, qui traîne sur le sol de la salle de bain ?

— Comment ça ?

— Je me suis levé pour aller pisser, encore la caca aux yeux, et j'ai marché dessus. J'ai pas percuté au départ, je me suis baissé et je l'ai ramassé... Zin, Wallah, l'odeur...

la couleur... Je pensais pas qu'une femme pouvait produire ça....

Je me retiens de me foutre de sa gueule. Cache le oinj parce qu'une daronne passe et répond.

— Hé oui, Chemi, c'est pas des reines de glace les meufs... elles sont aussi dégueulasses que nous, plus intelligentes, plus subtiles... C'est des voyous déguisés en brebis....

—Oui mais, non, il répond du tac-o-tac, c'est la zone interdite...

on doit jamais y mettre un pied dedans... faut qu'elles sentent la rose, qu'elles soient fraîches... qu'elles réchauffent les cœurs...

— Zin, tu deviens poète, t'es malade... tiens fume un peu...

— Bref, c'est la vie, il dit coupant net la discussion.

Je réfléchis un peu et demande.

— Et tu dis qu'il était par terre, en plein milieu de la salle de bain ?

— Bien au milieu...

— T'es parti dès que tu l'as vu, sans la prévenir...

— Aussi sec...

— Elle ta rappelé depuis?

— Pas encore...

— Si je te suis bien, tu lui as fait la fête toute la nuit, et le matin t'es parti et depuis plus de nouvelles...

Je me mets à rire...

— Et pourquoi tu rigoles ?

— Pour rien Zin, pour rien...

— Arrête de faire le malin, dis pourquoi ça te fait rire !

— Elle t'a pris pour sa pute, Hichem, elle t'a utilisé et t'a fait fuir, comme un pantin! Elle t'a fait un coup de bonhomme! Je te baise et tu te casses !

— Ho Zin, je vais te rentrer dedans...

Je le laisse pas finir sa tirade, lui tends le joint qui se meurt, il mort à l'hameçon, et je file au bercail sans demander mon reste. De temps en temps, Val, la pochetrone cinquantenaire du dessus, me paye cinq euros pour que je la baise. Je l'ai jamais dit à personne... J'ai honte... Mais pas ce soir, je sais pas si c'est

les vapeurs de weed qui m'ont vrillé la libido, mais là, tout ce que je veux c'est imaginer toutes les tortures que je pourrai infliger à Mamie-c'est-chaud, dans les ténèbres de ma chambre accompagné d'un peu de vin.

— Mo, dit Val, pourquoi tu refuses ? J'ai un doux billet bleu pour toi! Regarde... y a de quoi faire des courses chez Zitouna pour la semaine...

J'avale ma salive. Je pense à de la viande hachée, de la sauce, du fromage, du pain...

— C'est pas que je veux pas, mais là j'ai pas envie Val...

— Allez, putain, Mo, y en a qui rêveraient d'avoir une nympho comme voisine... allez viens me donner... tu finis toujours par le faire...

— Laisse-tomber, je dis. Prête-moi les cinq euros, Dieu te les rendra au centuple, il me l'a dit...

— Il te l'a dit ? demande Val.

—Oui...

—Tu l'entends ? Tu entends une voix Mo ?

— C'est Dieu qui me guide...

Val se redresse sur le canapé, se fait craquer le cou, et roule un stick.

— Ça fait combien de temps que tu l'entends ?

—Trois jours... l'ampoule du salon a grillé et d'un coup la voix est venue dans ma tête...

Val soupire. Allume son joint.

— Et elle te dit quoi la voix ? Qu'est-ce qu'elle te raconte ?

— Je peux pas le dire. Mais tu dois me filer cinq euros. Tu dois m'aider! C'est ce que la voix me dit.

Val crache la fumée qui traverse la colonne de lumière du matin. Je trouve ça joli.

—Tu vas dire à la voix qui te parle que j'ai la chatte qui me démange et que j'ai besoin d'un coup de main aussi...

—Val, j'ai vraiment besoin que tu coopères, car Dieu m'a donné les pleins pouvoirs...

—Mo, regarde-toi, tu as un gros manche mais t'es taillé dans un bâtonnet de glace, tu ne ferais même pas peur à une photo floue...

Val rigole de sa propre vanne.

Elle se cale dans le canapé, attrape la télécommande et allume la télé, elle se croit vraiment chez elle...

—Val, je te demande une dernière fois. Coopère et donne moi cinq euros.

—Saute-moi avant. Cinq minutes pour cinq euros. C'est correct.

Je passe mes mains sur le cou de Val. Je la fixe dans les yeux.

—Val... ne m'oblige pas...

—Vas-y Mo... fais-toi plaisir...

Je commence à forcer. Val me regarde. Elle sourit, passe une main dans sa culotte. J'ai rien vu venir. Je convulse. Je me cabre. Pousse des cris bizarres.

Val pose le Tazer sur la table basse et se remet à l'aise dans le canapé, « Scènes de ménage » va commencer.

Elle n'était plus là quand j'ai repris connaissance. Sur la table basse, il y avait un mot qui disait « *si tu me balances, je porte plainte pour violence et tentative de strangulation* » ça m'a fait rire putain ! Elle est cool, Val, folle mais sincère ! Pour l'instant, il faut que je prenne une douche parce que je me suis

pissé dessus et qu'une bonne partie de mon esprit n'est toujours pas revenu du choc électrique.

Il fallait bien que j'affronte Ming un jour et lui dire que le film n'avait pas été accepté. Je peux pas la fuir éternellement ;

À ma grande surprise quand je passe chez elle pour lui annoncer la mauvaise nouvelle, je la trouve heureuse, radieuse, épanouie...elle me tire dans sa chambre et se met parler à toute vitesse :

— Je te jure le type me suis depuis des semaines.

—Pourquoi tu m'en as pas parlé, je demande.

—J'ai pas osé... et je voulais être certaine...

—Il est comment ce type ?

—Il est beau gosse, le sosie de Denzel Washington, mais avec un air encore plus mystérieux...

— Vraiment ?

— Depuis presque un mois il me suit partout... partout, et à une distance raisonnable... je l'ai même pris en photo...

Ming me montre des photos qu'elle a prises du type en question

— C'est vrai je dis, il ressemble à Denzel Washington mais en plus mystérieux, exactement comme tu l'as dit...

—T'as vu, je mitonne pas...

— Et t'as fait quoi, y s'est passé quoi?

— Le samedi je me suis faite grave bonne, robe sexy, maquillage, rasée de fond en comble, j'ai même fait un peu d'exercice... et je suis sortie comme ça... il était là... le manège à commencé...

— J'aimerais bien te voir habillée comme ça, je fais...

Ming m'ignore et reprend.

— J'étais sur que c'était le sortilège ou un truc comme ça, que j'avais essayé de faire un soir avec la mère à Suzane qui s'y connaît grave en magie, qui avait fonctionné, quatre ans après... Bref... je te le dis franchement, je mouillais rien qu'en pensant à ce qu'il allait me faire, le bonheur, la jalousie des autres, j'étais en bombe...

— Vas-y Ming, va à l'essentiel...

— Je l'ai fait tourner dans tout Nice. Et, en fin de journée, je me suis posée à une terrasse de café en plein Masséna. Il s'était installé en face près de la boutique Nespresso. Là, j'ai bu une bière, et je lui ai fait signe de venir.

— Et ?

— Il est venu jusqu'à moi, avec prestance, classe, bien habillé, une aura de fou... bref... il m'a demandé si c'était bien mon nom, mon prénom...

J'ai répondu oui, sans être étonnée qu'il connaisse mon nom. Il m'a demandé mon adresse, ma date de naissance, ma situation, il avait tout déjà... J'étais en confiance, j'ai levé le bras et commandé deux pressions... Puis là il a sorti une enveloppe marron de son sac bandoulière, il l'a jetée sur la table et il est parti...

— Comment ça, je demande! Et l'enveloppe y avait quoi dedans?

— Je l'ai toujours pas ouverte...

Ming me tend l'enveloppe.

— Ouvre-la, j'ose pas...

Je déchire l'enveloppe. Elle lit la première page :

*"Avis de créance.*

*Chère Madame...*

*Vous devez à la société Ubaldi, pour un crédit de plus de 50 à 00 euros la somme de... et ainsi... pour..."*

Elle a pas compris au départ, j'ai dû lui expliquer dix fois que c'était un représentant en créances qui la pistait. Elle un crédit de 50 000 euros qu'elle ne paye plus depuis des années. Le Mac-Book, le Canon, les objectifs, l'écran plat... Elle m'a jeté dehors, en larmes, détruite... une mauvaise nouvelle en chasse une autre... je croyais cette gamine plus forte, mais finalement... Elle aussi comme tous les autres cadavres qui jonchent la peau de cette planète, elle ne demande que de l'amour... Moi, je suis pas Denzel, mais si elle voulait j'étais là...

## Partie 2

Une ramja (fille facile qui à le feu au cul. ) est enfermée dans une cave du 21 depuis une semaine. Tout le monde lui passe dessus.

Moi je suis pas au courant. Je reviens de mon stage BAFA. C'est Ibrahim qui me l'a dit. Je passe par là, et je vois Julio qui passe sous le porche du 21 et se pose sur le boulevard. Il est souriant. Pas pressé. Je capte d'où il vient. Je me pose à côté de lui et lui demande :

—Tu viens de la baiser ?

—Grave, zin....pourquoi t'y vas pas ?

—Te-casse je vais y aller, je dis.

Il commence à se rouler un joint.

—Dis-moi, je fais, tu t'es jamais demandé pourquoi une meuf

venait se perdre par ici pour finir en partouze mensuelle dans une cave ?

En plein coup de langue sur la feuille OCB, il se fige et dit :

—J'y ai jamais pensé zin...

—Faudrait, je dis...

Il fini son joint, tire une grande bouffée. Les nationaux passe. Ils ont déjà quelqu'un de menotté à l'arrière. On court pas deux drogués à la fois. Julio se lève d'un coup et lâche :

—Je vais aller lui demander. Je reviens.

Il s'en va. Je reste sur le boulevard. Je joue avec mon téléphone. Je fumerais, si je fumais, mais je fume pas, donc je fume pas. J'ai envie d'un café. Je reçois un texto. La livraison UPS qui doit m'amener la suite du 30 arrive demain. Parfait. Je vais pour partir en direction de la vieille place.

Julio revient. Il se pose à côté de moi. Je le regarde. Il crache par terre. J'attends. Il se roule un nouveau joint. Je lui donne un coup de coude :

—Alors, tu lui as demandé ?

—De ?

—Pourquoi c'est une pute...

—Ah non, zin, t'es fou, elle m'a grave sucé et je suis revenu.

Le père de la petite tourne dans le quartier. Il cherche sa fille. Il sait plus ou moins ce qui passe mais tourne autour du pot. Il a même commencé à sympathiser avec du monde. Ça me fait de la peine. Je suis allé filmer quelques rushes et sa gosse est dans un sale état. Je vais à sa rencontre et lui dis où se trouve sa fille. Ça va me valoir des embrouilles mais faut savoir être raisonnable. En quittant les Moulins, Ernest, c'est comme ça qu'il s'appelle m'a invité le soir-même chez lui dans sa propriété



dans les collines de Cimiez pour me remercier. Je me fais pas prier.

Je me fais propre et choppe le bus de nuit. Après quelque galères. J'arrive devant chez Ernest. Je sonne. Le portail s'ouvre. Je suis un petit chemin serpenté et débouche sur une porte de bois immense. Ça s'ouvre. Une odeur de bonne cuisine me fond dessus. C'est une grande baraque silencieuse, qui brille l'or de partout. Marbre, lustre de cristal, canapés d'époque.

—Entre, ne te fais pas prier. Catherine, ma fille est consignée dans sa chambre. Qu'est-ce que tu bois ? —Une bière !

Sa femme est en voyage d'affaires. Ernest est dans la finance, mais il ne m'en dit pas plus. Il a cinquante ans, mais fait beaucoup plus jeune. Il est fan de l'OM. Plutôt cool.

—Tu sais, il me dit, franchement, je m'en fous de ce que fait ma fille de sa vie... mais pas ma femme... alors tu vois je suis obligé de la récupérer chaque fois qu'elle fugue... Mais dès qu'elle passe la majorité... bye-bye ! Enfin ce n'est pas aussi simple... Je vais te raconter une petite histoire si tu veux...

— Je t'écoute Ernest...

Catherine, à l'aube de ses huit ans, fut frappée d'un mal étrange. Elle ne dormait plus.

Je ne parle pas d'insomnies ou de sommeil agité, non, elle ne dormait plus, tout simplement. Elle commença par venir nous tirer du lit, ma femme et moi, une cinquantaine de fois par nuit, jusqu'au matin, se plaignant que ses yeux restaient ouverts même si elle les fermait fort. On a vu son état décliner à vue d'œil, avec peine et incompréhension, mais ni ma femme, ni moi, ne voulions aborder le sujet, refusant de regarder la réalité en face. La petite somnolait à table pendant le petit déjeuner, sombrant dans l'inconscience quelques instants, s'arrêtant au

milieu d'une phrase ou d'un geste. Je la retrouvais parfois dans le couloir assoupie contre un mur, un jouet dans les mains.

Ses nombreuses micro-siestes à l'école amenèrent inéluctablement la directrice, madame Croupa, à nous convoquer. Assise derrière son bureau, le regard accusateur, elle nous fit clairement comprendre que son intention était d'alerter les services sociaux, considérant Catherine en danger de mort, si elle continuait à vivre avec ses parents, c'est-à-dire : nous. Ma femme fondit en larmes à la fin de l'entretien pendant que Madame Croupa jubilait. Moi, j'étais perdu.

Le plus troublant était que Cat affichait un état de fatigue extrême sans que ses fonctions vitales n'en fussent affectées. C'était d'ailleurs ce que constatèrent les différents docteurs et spécialistes qui l'examinèrent. Tout ceci nous coûta les yeux de la tête. Les spécialistes furent unanimes :

Cat était atteinte d'une sorte de narcolepsie sauvage sous une forme encore inconnue. La narcolepsie, nous précisa le docteur Spell, est un trouble du sommeil d'origine neurologique. Elle n'est nullement causée par des problèmes psychologiques nous rassura le docteur Traum. Ce qui dissipa quelque peu les soupçons qui pesaient sur ma femme et moi. Ce qui rendait les choses encore plus complexes, expliqua le docteur Shutter, était la médication trop lourde pour un enfant de son âge : huit ans.

Ces produits provoquaient des effets secondaires irréversibles, multiples, qui apaisaient les symptômes et non la cause. Nous devons les administrer nous-même par perfusion, tous les soirs à l'heure du coucher, en prenant soin de noter les résultats à transmettre au laboratoire du sommeil.

Un mois s'écoula. On en était à six gouttes quand les hallucinations arrivèrent. Cat, nous parlait, nous décrivait ce qu'elle voyait toute la journée. Nous ne comprenions rien à ce qu'elle pouvait bien apercevoir. Des formes géométriques,

colorées, qui flottaient dans l'espace, qui lui disaient des choses. Nous hochions la tête, tout simplement. La pauvre petite s'était adapté et se contentait de ses phases de sommeil paradoxal. On voyait son organisme ralentir, tout doucement, comme un vieux balancier sur le point de s'immobiliser, puis entrer dans une phase d'errance, menton sur la poitrine, entre le rêve et la veille.

Ma femme tenait le coup, elle s'était mise à prier le soir avant de se coucher. Moi, je tournais des nuits entières dans la maison, à la recherche d'une solution, vidant bières sur bières.

Une nuit, en me rendant aux toilettes, j'entendis du bruit provenant de la chambre de Catherine. Je posai l'oreille contre sa porte. Je crus entendre des gens discuter, non pas chuchoter, mais discuter vivement. Surpris, j'entrai brusquement. Cat, était couchée, seule, les yeux bien ouverts, fixés au plafond. Elle tourna sa tête vers moi, et me demanda si j'allais bien. Je lui répondis que oui, jetai un coup d'œil circulaire, puis, perplexe, refermai doucement la porte.

Je refis plusieurs tentatives, m'éloignant puis me rapprochant tout doucement de sa chambre, mais le phénomène ne se plus reproduisit plus.

Le lendemain, J'en fis part à ma femme, pendant qu'elle se préparait dans la salle de bain. En me dévisageant dans le reflet du miroir, elle mit ça sur le compte de ma frustration, du stress et de la fatigue. Elle ajouta d'une voix morne que deux fous atteints d'hallucinations sous notre toit serait trop à supporter pour elle.

Moi, j'étais certain de ce que j'avais entendu. Une idée germa alors dans mon esprit. J'achetai un magnétophone et le soir, après la médication, sans que ma femme s'en aperçut.

Je plaçai l'appareil sous le lit de Catherine après avoir enclenché le mode enregistrement. Je me sentis ridicule et ne

réussis pas à fermer l'œil de la nuit, obnubilé par ce que j'allais trouver sur l'enregistrement. À l'aube, je sortis du lit, me rendis dans la chambre de ma fille et récupérai le magnétophone. Enfermé dans les toilettes, je baissai le volume au maximum, rembobinai la cassette, pressai sur "play", et collai fébrilement l'oreille sur la baffle. Rien. Il n'y avait rien. Du vide, une interminable plage de silence. Déçu, pas même soulagé, je rangeai le magnétophone dans un tiroir puis me rendis à la cuisine pour préparer du café, avant que ma femme ne se lève.

En fin de journée, en rentrant du travail, je découvris ma fille, assise en tailleur au milieu du salon, le magnétophone entre les mains. Elle le tenait, les yeux livides, le nez en l'air prête à s'endormir. Contrarié, je demandai à ma femme si c'était elle qui le lui avait donné. Elle me répondit que non, tout en taillant une carotte, debout dans l'encadrement de la cuisine. Elle avait cru que c'était moi qui lui en avais fait cadeau. Je lui répondis un peu énervé que c'était bien mon intention et qu'elle m'avait privé de la joie de le faire (ou l'art de noyer le poisson...).

Ma femme nous appela pour manger. Du curry et de la salade. Après le dîner, la soirée se passa comme d'habitude.

Je bordai Catherine, et lui administrai ses gouttes, puis la laissai seule dans sa chambre. Ma femme se coucha tôt, moi je restai au salon pour lire un peu. Quand la fatigue me vint, je fermai mon bouquin et fit un détour par la chambre de Cat, avant de me coucher.

Depuis le couloir, j'entendis encore ces voix. Je courus comme un fou jusqu'au salon, récupérai le magnétophone dans le tiroir, puis me précipitai jusqu'à la chambre. Je pressai le bouton lecture d'une main tremblante et me ruai dans la pièce en brandissant l'appareil devant moi. Ma femme, le visage rouge sang, souriante comme un ange sous héroïne, pressait avec haine un coussin sur le visage de ma fille. Il faut qu'elle dorme! Elle répétait... Il faut qu'elle dorme ! Je lâchai le magnétophone

qui se fracassa au sol, retournai vers la porte et la refermai derrière moi. J'ai dû empêcher ma femme de tuer notre fille ce-soir là. Elle avait craqué... depuis elle vit loin de nous mais on ne s'est jamais séparés. Pas de divorce. Je l'aime mais c'est comme ça... le plus étrange c'est que depuis ce fameux soir, ma fille n'a plus jamais eu de troubles du sommeil... ils se sont envolés...

— Tu penses que c'est à cause de tout ça, que ta fille... je veux dire...

— Je pense oui... mais bon... ce que je crois... ne change rien à ce qui est... et finalement les choses ne vont pas si mal que ça je trouve...

J'en rajoute pas plus. Il commande des pizzas et on mange devant un match de foot. Une soirée au calme.

— Dis-moi, est-ce que tu sais jouer de la guitare ?

— Oui, un peu...

— Écoute, y a une pouliche incroyable, que j'aimerais... comment dire... mieux connaître... tu vois...mais c'est très délicat...

Je le laisse poursuivre.

— C'est une amie de ma femme. Méline. Grande, mince, brune, un mannequin en fin de carrière. Ses deux filles lui traînent toujours dans les pattes. Son mari repose sous terre depuis plus d'un an. Un accident de voiture, lors d'une nuit dominicale, au centre d'un croisement détrempé. Mort sur le coup. C'était un pilote de "Formule 1" qui n'avait jamais fait grand éclat. Le soir de sa mort, les pompiers extirpèrent deux corps inanimés du véhicule. Méline s'en doutait, quand elle paradait en petite tenue autour de la voiture de son mari avant le départ d'une course, la concurrence était rude. L'ironie, c'est qu'elle avait supplié son époux d'arrêter les courses, pour leurs

filles et pour elle, tant cela était dangereux et lui mettait les nerfs en vrille. Il se devait d'arrêter sa carrière. Il pouvait mourir à tout moment. Et bon nombre de ses coéquipiers avaient fini leurs jours sur l'asphalte brûlant d'un tournant vicieux, percutés par un pilote débutant, ou victimes d'un problème mécanique.

Il avait écouté Méline. Quelques jours après, il était mort. Pas à bord d'une Formule 1, mais au volant d'une Polo. Pas à plus de trois cents kilomètres, mais à cinquante kilomètres à l'heure, heurté de plein fouet par une patrouille de police lancée en plein délit de fuite.

— Sacrée histoire, je dis.

— C'est ma femme qui m'a raconté toute l'histoire...

— Tu veux te taper Méline, si je comprends bien ?

— Ne sois pas si vulgaire, je souhaite... juste...

l'impressionner... Ma femme avant de partir en voyage m'a dit que Méline cherche à apprendre à jouer d'un instrument.

— À vrai dire, je ne touche plus la guitare ces derniers temps, obnubilé par mon envie de devenir écrivain. — Elle cherche des cours de guitare, tu en joues ou pas ?

— Oui !

À la fin du repas, il me donne son numéro et dit qu'il me contacte très prochainement.

Deux jours après, je reçois un texto d'Ernest. Cours de guitare à 14h.

Il y avait le numéro de téléphone et l'adresse de Méline. Je devais l'appeler une fois en bas de son immeuble. Après une douche de quatre heures, deux cafetières, je suis en bas de chez Méline, guitare dans le dos. Un immeuble de grand

standing au centre de la ville. Je compose son numéro.

— Douzième étage, dit une voix avant de raccrocher aussi sec.

Dans le miroir de l'ascenseur, je maudis mon reflet, me laissant bercer par la douce musique diffusée par le plafonnier. J'ai bu du lait, pris deux Efferalgan et, pourtant, je ne vois qu'une éponge imbibée d'alcool. Arrivé au palier du douzième, une porte est ouverte au bout du couloir sur la droite. Une trottinette repose contre le mur juste en-dessous de la sonnette. Je toque trois fois.

— Entre, entre, on me dit.

Je m'exécute. Une odeur de shampoing me pénètre les sinus avec violence. Comme si on voulait me faire savoir qu'une femme est là. Le hall est sombre et frais. Je passe devant la cuisine. Plan de travail en bois, portes de placards bordeaux, panier en osier suspendu à la poignée de la fenêtre d'où se déverse timidement le soleil. Cette cuisine est si propre que je me suis demandé si un œuf y a déjà été cuit. Artificielle. Je veux ouvrir le frigo pour voir s'il ne contient pas de la nourriture en plastique mais me ravise. Le sol rutilant. Un marbre gris des plus morbides. Sur la table basse en verre du salon trône un bouquet d'orchidées. Sur la droite un corridor baigné de pénombre donne accès aux chambres, je suppose. L'odeur devient plus forte. Du bruit me parvient par une porte close d'où de la lumière jaillit par ses interstices, et trahit une présence.

La salle de bains ? Je frissonne. Est-elle nue ? Se savonne-t-elle ? Chantonne-t-elle ? Le pire c'est qu'elle sait que je suis là ! Pris dans cette atmosphère sucrée, qui embaume l'appartement, comme un insecte dans un bocal enfumé, je me sens comme une proie qui ne sait pas si elle a de la chance ou pas... Je pénètre dans le salon. Je sens une présence dans mon dos. Je

me retourne.

— Fais comme chez toi, m'intime Méline fraîche comme la première seconde où l'univers commença à être.

Elle porte une robe à fleurs bleues. Des fleurs bleues qui se montent les unes sur les autres, sur fond de tissu blanc. La coupe est rétro. Elle est grande, si fine, si fine, et pourtant une impression de puissance émane de son corps. Elle me fait penser à un fruit gorgé de jus et de soleil à en exploser. Ses cheveux bouclés, encore humides. Les pieds nus. Ses doigts de pieds remuent.

— Tu veux quelque chose à boire ?

— Un café, ce serait parfait.

— Tu es sûr ? Tu ne veux pas du champagne, ou du vin, dit-elle en se rendant à la cuisine. J'ai de la bière aussi.

Je ne réponds rien. Bien sûr que je veux de l'alcool. Je la laisse faire. J'entends une bouteille s'ouvrir. Je salive. Une femme comme dans les films, de l'alcool à 14heures, je suis en train de rêver, je me dis.

Elle revient avec un seau où est plantée une bouteille dans laquelle tanguent un liquide rosé qui m'est atrocement familier. Elle ouvre un meuble et en sort deux verres à vin qu'elle remplit. Elle plisse sa robe et pose ses fesses dessus, tout près de moi. Elle lève son verre :

— À l'art ! Trinquons.

Je fais tinter mon verre, en pénétrant son regard, puis en bois la moitié. Elle trempe ses lèvres dans le sien et le dépose délicatement

— Tu veux apprendre la guitare alors ? dis-je en guise d'introduction.

— Oui, enfin, j'aimerais exprimer ce que j'ai sur le cœur.



— Et qu'as-tu sur le cœur ?

— Mon cœur est un champ stérile où la pluie ne cesse de bruiner, fit-elle.

— C'est de toi ?

— Oui, je gratte le papier à mes heures perdues... — Moi aussi, plus que la guitare à vrai dire, mais Ernest m'a bien spécifié que c'est pour la musique que je suis là...dis-je, en remplissant mon verre. — Tu écris ?

— J'essaie...

— Quelle coïncidence ! dit-elle. J'aimerais te lire, je suis sûre que tu pourrais m'apprendre plein de choses... — Je n'en ai pas sur moi. C'est plus de la prose que de la poésie.

— Ça tombe très bien, car je n'arrive pas à exprimer ce que j'ai sur le cœur au travers de la poésie. Elle ne se prête pas à ce que je désire dire.

— Pourquoi ça ?

— Le contenu de mon âme est très noir, sombre, et c'est un péché, un péché impardonnable que je désire mettre en forme. Je suis une pécheresse.

Mon cœur se met à battre. Elle a dit ça avec beaucoup de calme. Elle se livre avec facilité... Je dois avoir confiance et me laisser aller.

— Je t'écoute, je dis.

— Avant de commencer nous devons faire ceci.

Elle trifouille derrière sa nuque et les fleurs qui cachent sa poitrine fanent. Je bois une gorgée.

— Avant que nous fassions l'amour et qu'ensuite tu ne me donnes mon premier cours de guitare, j'ai une question. —Je t'en prie...

— La fille d'Ernest, tu l'as baisée ? Elle t'a fait une fellation ? Vous étiez à combien sur elle ? Et...

On a fait l'amour, sur le canapé puis un peu partout dans l'appartement. En partant, elle me glisse un billet de vingt euros dans la poche arrière de mon jean et me lance une tape sur les fesses.

Les vingt euros ce n'est pas pour payer un quelconque service, je ne suis pas une pute, enfin je crois... c'est simplement la preuve que j'ai bien donné ce cours de guitare. Je lui ai montré la position du DO majeur. Le soir-même Ernest m'a passé un coup de fil pour me féliciter, expliquant que Méline était très satisfaite de son cours de guitare et qu'elle en voulait d'autres le plus rapidement possible. Je donne d'autres cours. Je plane droit chez Méline qui m'attend en tenue sexy, champagne frappé dans un seau d'argent, les deux mioches déposées chez la voisine pour la nuit. On déguste des huîtres et boit à en vomir, à une vitesse folle, essayant, jusqu'à vingt-trois heures, de profiter des brefs moments où je suis encore capable d'une érection, et où elle n'est pas en train de vomir.

Je me réveille en sursaut dans le noir complet avec la vague impression d'avoir oublié de faire quelque chose d'important. Mon front perle. Le réveil digital annonce deux heures onze du matin. Méline dort à côté. Je me lève en vitesse et arrive à vomir dans le trou du lavabo de la salle d'eau. Après une dizaine de minutes, je me sens grandement soulagé. Je bois plusieurs gorgées d'eau à même le robinet, éteins la lumière, puis quitte la salle de bains. L'appartement est silencieux. Anormalement silencieux. Debout dans le couloir, je n'arrive pas à voir le salon tant les ténèbres sont lourdes. Je retourne dans la chambre.

Elle dort toujours. Elle s'est tournée sur le ventre, le visage enfoui dans un coussin. Je me glisse dans les draps, sur le flanc, et je me mets à lui caresser le dos, du bout du doigt.

— Jill, hum... continue... elle marmonne... depuis les tréfonds du coussin.

Je relève le bout de mon doigt, vexé. Qui c'est ce Jill ? Méline se tourne vers moi, dans le noir. Je crois la voir sourire, son regard est caché par ses cheveux. Elle me monte dessus. On commence à faire l'amour, tout doucement. Elle monte et descend. Sa tête va d'avant en arrière avec sensualité, ses seins pointent, je joue avec, les pince, les titille, me laisse englober par la marée qui me prend à chaque fois un peu plus pour m'amener à jamais.

— Qui est Jill ? demandai-je au bord de l'orgasme.

— Jill... Hummm... mon amour.

Mes yeux ont vu quelque chose. Une présence. Elle se tient dans le chambranle de la porte. Encore plus ténébreuse que les ténèbres qui nous enveloppent. Elle se découpe distinctement dans la noirceur, immobile. J'en ai le souffle coupé. J'ouvre la bouche. Aucun son ne sort. Je veux envoyer valdinguer Méline mais je suis paralysé. La présence se met à avancer. C'est du moins l'impression que j'ai. Son visage semble se tordre en ma direction. Je n'arrive plus à respirer.

Mes poignets se tordent douloureusement. Mes pieds se contractent à se rompre. Mes yeux coulent. Méline continue sa danse. Peut-être que j'ai déjà joui à plusieurs reprises, mais elle continue, mon sexe ne désenfle pas. Je suis sur le point de perdre conscience. La présence se tient devant moi. Elle grimpe sur le lit et disparaît derrière Méline. Méline cesse de bouger, et chancelle quelques secondes. Puis ses mains, encerclent mon cou et se mettent à serrer avec une force extraordinaire. Une voix de baryton, d'une lenteur incroyable, emplie de colère, se faufile entre les fines lèvres de Méline :

— Elle... te.... plaît.... ma.... femme.

Je tombe dans les vapes.

Au petit matin, Méline me réveille avec une tasse de café à la main et un magnifique sourire. Les souvenirs de la veille me viennent par fragments. Je sens nettement les pressions autour de mon cou, qui font passer pour un petit mal de tête, la belle gueule de bois que je me paie. On passe la matinée à déjeuner sans dire grand-chose, profitant du soleil dans son immense balcon. Je n'ose plus la regarder.

Avant de rentrer chez moi, je m'apprêtais à demander à Méline qui était Jill. Et si son mari lui rendait des visites le soir ? Ou si j'ai fait qu'un rêve éveillé, une mise en forme de ma culpabilité ?

Mais je me ravisai. Mon corps me fait souffrir le reste du week-end. Mon sexe est blessé.

Terrorisé à l'idée qu'un esprit me rende visite dans la nuit, je réfléchis, étendu sur le lit dans ce moment qui sépare le dimanche du lundi. Je pouvais demander à Ernest qui est Jill. Pour une fois qu'un peu de bonheur me tombe dessus, que j'oublie toute la merde de ma vie pour profiter un peu... je vais pas laisser un Jill me couper les poils du nez.... Et si Méline était une sorcière, ou un truc du genre ? Le lundi, je fais quelques recherches, pensant que ça peut-être le mari défunt de Méline, et qu'au cours de la nuit de baise intense, il nous à rendu une petite visite. Ou que les ondes sexuelles ont ravivé des mémoires que j'ai vues dans un délire éveillé.... Déçu, Ernest m'a dit que le prénom du mari était Michel.... Qui est ce foutu Jill, à qui Méline pensait quand elle baisait avec moi ?

Je lui demanderai au prochain cours de guitare... Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas un foutu esprit qui va me gâcher le plaisir.

Je sonne au parlophone. Une voix d'enfant me répondit :

— C'est ouvert, monte.

Tiens, ses filles sont là ? je me demande, en pénétrant dans l'ascenseur. La porte est entrouverte. Je tends l'oreille et attends. La porte me prend par surprise et s'ouvre en grand.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Méline.

Pourquoi tu n'entres pas ?

— Tes enfants sont là ?

— Non, elles sont à l'école. Tu ne les verras jamais ici.

Ça vaut mieux pour nous deux.

— OK, je dis, déboussolé. Je préfère.

Méline pisse beaucoup. Pendant les cours de guitare, elle se rend une quinzaine de fois aux toilettes. Cette après-midi, tout juste une semaine après la nuit passée ensemble, elle s'excuse une fois de plus pour soulager sa vessie. Son portable sonne autant qu'elle pisse. Il se met à vibrer une fois de plus sur la table. Je prends le téléphone et regarde de qui provient l'appel. Un certain, B. j'entends la chasse et repose le portable en vitesse.

— Je m'excuse encore, dit Méline, un peu ivre. Alors où en étions-nous ?

— Tu t'apprêtais à me lire quelques lignes de ce manuel d'écriture que tu as déniché dans un vide-grenier.

— Oui, c'est cela, elle dit, en claquant des doigts.

Elle sort le livre de la petite bibliothèque du salon. Debout elle l'ouvre au marque-page, et prend son verre de Chablis.

— Qui est l'auteur ?

— Un certain, « De Contre Cœur » répondit-elle. Le titre c'est : « Pertes de temps céleste »

Le livre est en lambeaux. Une vieille impression.

— De quoi ça parle au juste ?

— Il aborde plusieurs thèmes.

— Intéressant...

— Tu permets que je t'en lise quelques passages ?

— Avec plaisir, je dis.

Je m'installe confortablement. Par le balcon, le soleil irradie. Nous avons deux heures devant nous. Méline s'éclaircit la gorge, pose un regard amusé sur moi et commence à lire.

— J'ai pas l'habitude de lire à haute voix...

— C'est rien, t'inquiète, vas-y...

— Dans le premier chapitre, qui est très court, De Contre Cœur, nous explique pourquoi une personne écrit :

Un homme, ou une femme, pourra, en son for intérieur, trouver une pléthore de raisons pour invoquer son désir d'écriture, et, dans la mêlée immonde que cette personne aura fait savamment germer de son être, une seule sera réelle : la reconnaissance.

— Il y va fort le bougre, je dis. Et ensuite ?

— C'est le premier chapitre, elle répond en riant. Qu'en penses-tu ?

— Dans un sens, il n'a pas tort. Si, par exemple...

je n'avais pas vu de grandes stars jouer de la guitare, chanter, devant une foule d'adorateurs, je crois que je ne me serais jamais mis à la guitare, dans la musique... Pareil pour mon

engouement tout neuf pour l'écriture.

C'est le désir d'éternité qui nous pousse.

— De vivre pour toujours dans le cœur des gens ? C'est cela ?

— Oui, je pense. Mais plus que le cœur, dont je me méfie comme d'une vessie suspendue au crochet d'une lanterne, je préfère vivre pour toujours dans la mémoire.

— Qu'as-tu contre le cœur ?

— Je ne sais pas s'il existe.

— Entre nous, tu penses qu'il n'y a pas de cœur ?

— Peut-être... seul le cul nous le dira.

Méline pouffe, et reprend la lecture.

— Second chapitre : Comment écrit-on ? L'auteur commence avec ces mots :

Chaque écrivain a sa manière propre d'écrire et la plupart du temps, s'il reste honnête, il dira qu'il ne sait pas comment fonctionne son esprit en mode d'écriture.

C'est un mystère.

Pour ma part, après des décennies d'investigation au sein de ma propre conscience, j'ai découvert que c'est l'imagerie mentale qui gouverne. Chaque mot, pensée, ressenti, émotion, sensation, sont interprétés en un montage d'images semblable à une courte scénette, que lit le centre de notre esprit.

C'est un mécanisme, caché à la vue de notre esprit conscient, qui se joue à chaque instant. Quiconque écrit, utilise ce mécanisme, même s'il ne voit pas les images quand il utilise les mots, ressent l'impact de ces petits films, et c'est cela qu'il couche sur le papier. Ainsi, nous pouvons dire que c'est une potentialité de l'esprit humain qui est à la portée de tous. D'où viennent ces images, ces films ? Aucune idée. Pourquoi sont-

elles de qualité chez certains et médiocres chez d'autres ? C'est ce que nous allons aborder dans le troisième chapitre.

Méline reprend son souffle et une gorgée.

— J'ai pas tout compris, je t'avoue.

— Pour faire simple, elle dit, disons que, quand tu entends un oiseau chanter, sans le voir, ton esprit, lui, crée l'image d'un oiseau qui chante et c'est tellement au fond de ta conscience que tu ne le vois pas. Pourtant pour que tu puisses prendre conscience qu'un

oiseau chante, c'est d'abord l'esprit qui opère, qui crée l'information en image, voir même en courte séquence puis, toi, tu te dis, dans ta tête : un oiseau chante.

— Comment ça se fait qu'on ne voit pas l'image dans notre esprit ?

— Tu m'en demandes trop, elle répond, en posant le livre sur la table.

Elle vient s'asseoir à côté de moi, m'embrasse à pleine bouche et dit :

— Tu imagines ce que mon esprit imagine quand je te mange les lèvres ?

Je ne réponds rien, l'agrippe par les cheveux et l'embrasse comme un taulard.

— Toi, je sais ce que tu penses, elle dit en me caressant l'entrejambe.

— C'est un moyen de communication que je ne contrôle pas, beaucoup plus archaïque...

Elle pouffe de nouveau et se relève. Encore un pipi. Je prends le portable, et vérifie le numéro de ce B. Mon esprit, ne fait que répéter B,B,B,B,B,B,B,B... depuis son retour des toilettes.



Méline tire la chasse. Merde !

— Tu as l’air bizarre, fit Méline de retour.

Je la jette sur le canapé et lui relève sa robe. Je veux la prendre maintenant cette salope ! Je dois le faire.

— Non... non... non... pas aujourd’hui... —

Pourquoi ? Je demande le sang bouillant dans mes veines.

— J’ai mes trucs... et j’ai un rendez-vous chez ma gynécologue demain. Je préfère être clean.

Elle réajuste sa robe, reprend le bouquin en mains et lit. Je me rabats sur la bouteille à grandes gorgées.

— Chapitre trois : La différence entre ceux qui écrivent bien et ceux qui écrivent mal. L’auteur explique :

*La perfection vient avec la répétition. Il n’y a pas de secret c’est comme cela pour tout. Des milliers et des milliers d’heures d’acharnement, à écrire et écrire encore, et encore sans rien en retour, sans rien attendre, sans savoir pourquoi. C’est la voie du guerrier. Ce qui empêche toute entreprise artiste d’arriver à pleine maturation, ce n’est rien d’autre que la peur. L’homme et la femme sont assujettis à la peur, ils passent leur vie à la combattre. C’est pourquoi ils travaillent, pour un toit, pour de la nourriture, pour la santé, pour l’amour de l’autre, pour avoir des amis, pour être dans une communauté, ne pas être seuls, pour vivre le plus longtemps possible puis, ensuite, c’est pour leurs enfants et.... Avec tout ce temps qu’ils donnent aux autres, à la vie, à la société, à la mort, il est impossible pour l’homme et la femme d’espérer aboutir à un certain niveau d’écriture de qualité. Parce qu’il faut répéter et répéter, jusqu’à ce que l’esprit saigne, jusqu’à devenir une machine à écrire.*

*Dans ma carrière d'écrivain, j'ai rencontré beaucoup de gens dont le cœur brûlait d'une ambition littéraire. La première question qu'ils posaient était toujours de même nature :*

*Comment puis-je devenir un grand écrivain ? Ma réponse ne déviait jamais : quittez votre travail, votre famille si vous le pouvez, et écrivez. La plupart quittaient mon bureau offusqués. Tant pis pour eux, tant mieux pour moi, la consultation n'est jamais gratuite. Fin de ce chapitre.*

Méline referme le livre, rêveuse.

- Tu imagines ? Tout plaquer, aller vivre dans un endroit inconnu et écrire jusqu'à plus soif...
- En parlant de soif, dis-je, la bouteille est vide.

Elle emporte la bouteille à la cuisine et revient avec du champagne.

- Tu serais capable, je demande, tout en ouvrant le Moët & Chandon, d'abandonner tes deux filles juste pour écrire ?
- Si j'avais la garantie que mes écrits deviendraient connus, sans hésiter.
- Tu as peur alors...je dis en retenant le bouchon pour qu'il n'explose pas le plafond.

— Oui, si j'abandonne une part de moi, c'est pour en obtenir une autre en retour, bien meilleure. — Il a raison Contre-Cœur. On est des peureux. — Parle pour

toi, elle répond, je trouve qu'on est plutôt courageux toi et moi. Attention tu as failli faire déborder la coupe.

— Désolé... C'est que je pensais qu'on... enfin tu vois...

— Ah, petit pervers vicieux, tu as un monstre dans ton pantalon ?

Si tu es sage, tu auras droit à une gâterie !

Mieux que rien je me dis.

— Comme promis, je vais te lire un de mes textes et je compte sur toi pour me dire ce que tu en penses, avec le plus de franchise possible.

Je réponds par une gorgée. Une heure s'est écoulée.

Elle me lit une sorte de nouvelle, à mi-chemin entre le journal intime et le cahier d'une malade mentale. C'est ennuyeux, dépressif, plein de désespoir... À la fin j'applaudis, l'encense, et la presse de s'asseoir tout près afin qu'elle me donne ma gâterie. Il y a rien de plus doux qu'une artiste sans talent que l'on complimente, elle sait vous le rendre au centuple. Pendant qu'elle s'active, dégouline sur mon âme, son téléphone se met à vibrer. Je vois, les yeux mi-clos de plaisir, encore ce foutu B, sur l'écran tactile.

— Tu ne réponds pas ?

Elle se contente de glousser.

— C'est un certain « B », qui appelle, c'est peut-être important ?

Elle stoppe son mouvement un instant, gênée par mes sous-entendus. Puis elle reprend. Je lâche prise, au diable, les A, les B, les C...

comme nous prêchent les apôtres de l'âge spirituel : vivez l'instant présent. Sur le dos, fixant le plafond, dans le bleu

pixel de la nuit, j'essaie de composer un poème pour Méline. Je lui en avais promis un. Mais rien ne vient. Pas une rime. Que dalle. Je m'assoupis en douceur, aspiré dans une spirale de mots incohérents, mêlés d'images dont le sens m'échappe, puis sombre sans m'en rendre compte.

Un bruit me réveille. Ou plutôt mes yeux s'ouvrent en grand, et j'entends cette espèce de grattement. Le petit réveil sur la commode n'est pas équipé d'aiguilles phosphorescentes, impossible de lire l'heure. Je tends le bras pour prendre mon portable et fais tomber une canette.

Je me lève, bouffi, à poil, et me rends au salon. Ce bruit étrange vient du balcon. J'arrive devant la fenêtre.

Derrière le rideau inerte se tient une forme. Je soulève le rideau. C'est un chat. Noir, angora. Il est posé sur son arrière-train, immobile, sa petite gueule levée vers moi. Ses yeux verts me fixent intensément. Des touffes de poils jaillissent de ses petites oreilles. Jamais je n'ai vu un chat aussi beau, avec autant de présence, de charisme. Une envie de le caresser me prend. Je fais coulisser délicatement la fenêtre. Le félin ne bouge pas d'un pouce. Accroupi, je le regarde dans les yeux. Je lui tends la main. Spontanément, il posa sa patte dans la mienne. Elle est fraîche, le contact de ses coussinets dans le creux de ma main est très agréable.

Il porte un collier, avec un petit médaillon doré. Le cercle d'or se détache nettement sur son pelage sombre. Je veux voir ce qui est gravé. Peut-être qu'il appartient à un voisin ? Je caresse la tête du chat, et attrape le médaillon. Une chair de poule, me recouvre le corps. Je tombe sur le cul et prend mes distances. Ce foutu chat s'appelle Jill. Pas Paul, ni Jack, ou Smookie, ou Minou-Minou, non, il s'appelle Jill. Le même foutu prénom que ma foutue maîtresse susurre pendant que je la baise.

Le chat entre dans l'appartement, se frotte à mes pieds et se

met à ronronner. J'ai la bouche sèche et un putain de Perrier sera le bienvenu. En deux bonds, le chat s'évanouit dans la nuit. Je me rue sur le balcon et regarde partout. Il n'y a pas âme qui vive. Je me rends compte que je suis à poil et rentre en vitesse. Impossible de trouver le sommeil. Tout ça n'a aucun sens. Le lendemain, sous un soleil incertain, je me rends chez Méline. Assis sur son canapé qui me devient fatalement familier, je suis pas tranquille.

— Tu aimes les chats ? je demande

— Je suis allergique. J'aimerais bien en avoir, et ça ferait très plaisir à mes filles, mais c'est impossible. En présence d'un chat, je me recouvre de plaques en moins de cinq minutes, ma respiration se bloque, mes yeux

gonflent puis je meurs.

Sa description apparaît très clairement dans mon esprit.

Je la vois agoniser le cou gonflé comme celui d'un crapaud, les yeux d'un boxeur manchot, et la peau recouverte de plaques purulentes.

— Pourquoi ? Tu veux m'offrir un chat ? elle demande, pleine pleine d'enthousiasme.

J'ai failli dire oui, avec ironie, mais me ravise.

— Non, c'était comme ça. Au fait, je suis désolé pour le poème, je n'ai pas eu le temps de m'y mettre.

— Ah oui ? Et tu étais occupé à quoi ?

— Y a pas que toi dans ma vie, je te signale...

— Tu écris des poèmes, pour d'autre femmes ?

— Non !

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais écrit des romans ?

— J'ai pas vu l'intérêt !

— Moi je t'ai lu un texte très intime à moi, je me suis mise à nue et toi tu ne m'as rien donné en retour...

— Tu veux dire quoi par-là ?

— Que je pourrais bien me lasser de toi, si tu ne te livres pas un peu...

— Une femme, si tu la baises bien, je dis, elle n'a pas besoin de secrets et de poésie. Je sais de quoi je parle... mais tu veux dire quoi au juste, que tu veux me quitter ? — Non...répond-elle, en haussant les épaules.

Une colère fétide me prend l'estomac, j'ai envie d'écrabouiller le joli minois de Méline, ou de lui foutre un matou obèse dans le gosier pour voir l'effet que ça ferait.

— Ne joue pas à ce jeu avec moi... je dis. — Je ne joue à rien, moi... je ne suis qu'une pauvre veuve mal baisée amatrice de poésie.

— Ça, c'est de la poésie, tu devrais le noter!

— Sérieusement ?

— Oui, je te promets.

Elle prend son calepin et note ce qu'elle vient de clamer.

— Méline, je peux te poser une question ?

— Oui ! Vas-y une bonne fois pour toute. Vide ton sac ! — Qui est Jill ?

Le calepin tombe. Ses yeux deviennent livides, elle se pince les sinus, ses petites épaules se mettent à trembloter, je la rattrape avant qu'elle ne finisse par terre. Je l'aide à rejoindre le canapé et lui apporte un verre d'eau avec des glaçons.

Dans les vapes, elle bredouille des choses. Je ne comprends rien. Je me sers un verre de rosé et l'écluse pour me calmer. Elle finit pas s'endormir. Je vérifie, en mettant un doigt sous

ses narines, qu'un filet d'air tiède va et vient, à allure régulière.

A priori, elle connaît Jill. Je finis la bouteille. Elle roupille paisiblement. Faute de mieux, j'en profite pour un faire un tour du propriétaire. Je trouve les chambres des filles, pleines de rose sur les murs, de meubles et de silence. Une pièce équipée d'appareils de musculation qui semble inutilisée.

Sa chambre. C'est là que j'ai vu l'apparition. Je me sens soudain, tendu. La chambre à la lumière du jour, est différente. Une couverture mauve, des rideaux bordeaux, les murs peints en beige, un tapis oriental que je remarque tout juste. Je fouille les tiroirs pleins de bijoux, de babioles, de médicaments, méticuleusement rangés dans des boîtes plastiques. Pas de poussière, de toiles d'araignées dans les coins, rien de vieux. Je regarde sous le lit. il y a un genre de classeur. Je le tire et l'ouvre. C'est un album photo. Je tourne les pages. Vide. Pas de clichés à l'intérieur, juste sur le haut de la première page, est écrit : Pour la prochaine vie. Je le remets à sa place et quitte la chambre. Dans le fond du couloir, une porte donne sur un cagibi. J'ouvre la porte. — Qu'est-ce que tu fais ? demande Méline dans mon dos.

Je me retourne, gêné.

— Je faisais un tour. Comme tu ne te réveillais pas... — J'aime pas trop qu'on fouille chez moi.

— Je n'ai pas fouillé, j'ai juste regardé comment c'était. — Tu as fini la bouteille en plus. Ce n'est pas sympa. — Désolé, j'étais paniqué quand je t'ai vu tomber dans les pommes. Qu'est-ce qui t'est arrivé d'ailleurs ? — C'est rien, ça m'arrive de temps en temps. Je fais des malaises chroniques mais moins depuis la mort de mon mari. J'en faisais surtout quand il était vivant, j'avais tellement peur qu'il ait un accident à chaque course, qu'il m'arrivait de perdre conscience. Maintenant, reviens dans le salon, s'il te plaît.

— Ça n'a rien avoir avec un certain Jill ? Je demande. On dirait que tu as fait un malaise en réaction à ce prénom.

— De quoi tu parles ? Regarde : Jill, Jill, Jill, Jill, Jill, Jill, Jill, Jill, Jill Jill, Jill, Jill, , Jill, Jill, Jill Jill, Jill, Jill, et ça ne me fait rien. Attends, je prends à boire, j'ai besoin d'un remontant.

Elle part à la cuisine et revient avec du champagne, me tend la bouteille afin que je l'ouvre et demande :

— C'est qui ce Jill ?

— Je ne sais pas justement ! L'autre nuit pendant qu'on baisait tu m'as appelé Jill.

— Ah oui ? Vraiment ? Tu es sûr que tu n'étais pas un peu trop bourré ?

— Non, au contraire, je venais de vomir, j'étais on ne peut-plus lucide.

— Franchement, je ne sais pas qui est ce Jill. Je devais faire un rêve, rien de plus.

Tu es jaloux d'un rêve ? C'est mignon...

— Et si je te dis que j'ai vu une présence, qu'elle t'a possédée, et que tu as essayé de m'étrangler ?

Elle s'arrête de rire et pose son regard sur moi. Je soutiens ce regard interrogateur, empli d'incompréhension, tant que je peux, afin de montrer que je suis sérieux. Ça dure une éternité. Elle perd le duel. Un sourire se dessine timidement sur son visage.

— Tu te fous de moi, avoue... tu joues la comédie. Tu me fais une introduction à l'art du théâtre ? C'est ça ?

Je secoue la tête de droite à gauche, gardant le visage le plus grave possible.

— Et pendant que tu m'étranglais tu m'as demandé si tu étais



bonne, comme si tu étais... ton mari...

Méline éclate de rire, et boit la moitié de son verre.

— Je te crois pas, elle dit.

Je me sens épuisé. Par le balcon, le temps décline. La pluie n'est pas loin. Je me demande si je ne devrais pas simplement la baiser et rentrer chez moi, comme tout bon amant qui se respecte opère. C'est ridicule de lui avoir posé cette question. Quand bien même le chat m'aurait demandé quelle était mon équipe de football préférée, ça n'en valait pas le coup .

— Tu m'as cru ? Je demande, la mine toujours sérieuse.

La peur s'évapore du visage de Méline, et de la lumière apparaît dans ses yeux. Ses pommettes remontent, ses lèvres diaphanes forment un sourire radieux et ses jolies dents me disent, bonjour. Instantanément, je me sens mieux.

— Salaud, tu as failli me faire peur avec tes histoires d'esprits.

— Je suis doué, hein ?

— C'est malin, maintenant je vais avoir peur de dormir ce soir !

— Ne me dis pas que tu crois à ces bêtises de fantômes ? Tu n'es plus une enfant...

On s'embrasse et boit, et on oublie le reste du monde pour une heure.

Je bois une demie brique de lait frais, mâche une boule de gomme de couleur mauve que je pioche dans la réserve des petites, et repars passablement éméché de chez Méline, avec une haleine irréprochable, et bien satisfait d'avoir réparé ma bourde. On ne doit jamais sacrifier quoi que ce soit pour les morts. Je rentre au quartier. Il est pas tard. Ça fait du bien de pas le voir ce quartier. Je n'ai pas de nouvelles d'Ernest. Que

Dieu le bénisse, il sait comment dire merci cet homme-là. Je suis tenté de rendre visite à Ming mais pourquoi faire dans le fond ? Je n'ai rien à lui dire.

Je pense à mon film porno et à ce que penserait Méline si elle le visionnait. Aucune idée, cette femme est imprévisible. Dans mes délire les plus fous, je la filmerais aussi, plutôt nous... J'arrive à mon appartement.

Je mange un bout. Bois un café, regarde la télé un moment, et prends une douche. Propre en pyjama. J'allume mon vieil ordinateur. Je tape une combinaison de touches précise, et bascule dans le Dark-net. Je check mes mails. J'ai un message de la boîte de production de Mamie-c'est-chaud. « recherche snuff , mort en direct, exécution, accident, viol » Jusqu'à 15 000euros les quatre minutes de bonne qualité. Chiotte ! C'est tentant ! Juste quatre minuscules minutes...

Je reçois un texto. C'est Méline. « Appelle, il faut que je te parle, c'est urgent ».

Trois fois le même message.

J'appelle Méline, elle décroche à la première sonnerie :

— Oui...

— C'est à propos de cette après-midi...

Elle chuchote d'une voix tremblante, craintive, au débit rapide

— Quoi ? Dis- moi ...

— Il s'est déjà passé des choses étranges, inexplicables, dans mon appartement.

Je voulais pas t'en parler parce que j'avais peur. Mais là j'ai encore plus peur avec ce que tu m'as raconté. — Tu me raconteras demain, OK ? Là c'est très tendu, ce qu'on fait.

— OK, à demain alors.

— À demain.

Je raccroche aussi sec, efface les messages et les traces d'appels. On sait jamais. Ça devient trop étrange. Je ne sais pas pourquoi mais quelque chose me dit que Jill le chat va passer me voir très bientôt.

Le lendemain matin, je me dépêche d'aller payer le loyer, écrire quelques lignes de merde, et avant midi, je me pose dans le balcon, ou plutôt le jardin. La coupelle est pleine. Je la vide dans la poubelle et me dis pour me consoler, que le chat reviendra un soir ou un autre. C'est stupide, mais j'ai l'impression que ce chat pourrait m'apporter des réponses, de l'aide...

Puis, après une grasse après-midi et un repas frugal, je me rends chez Méline. Je me sens soudain très stupide... les gens heureux, amoureux sont très ennuyeux, ils se contentent de faire inlassablement ce qu'ils aiment... Je m'arrête chez un marchand de spiritueux et achète une bouteille, histoire de ne pas venir les mains vides. Un Médoc.

Plutôt que de prendre le bus, je fais le chemin à pied. Il fait lourd, humide et y a pas un souffle de vent.

Le monde semble immobile, au repos. Je me sens plus léger que d'habitude, je ne sais pas pourquoi. Les rues, le bus me semblent étrangement vides. Le ciel tout autant. Un bleu infini, sans la moindre perturbation, ni même la trace agonisante du passage d'un avion.

Je pénètre dans le hall derrière un habitant de l'immeuble. Le concierge n'est pas derrière son comptoir. Je pousse une lourde porte, et monte par les escaliers les douze étages, en prenant tout mon temps, levant bien les cuisses, histoire de faire un peu d'exercice. Je ris intérieurement.

Elle sait que je dois venir, je ne risque pas de la surprendre,

j'ai simplement envie de changer la routine, afin de surprendre peut-être la vie. Le Grand Manitou.

Oui, la vie s'attend à ce que je sonne au parlophone, dise bonjour d'un geste de tête au concierge obèse, prenne l'ascenseur, me regarde dans le miroir en me demandant ce que Méline peut bien me trouver, et ainsi de suite, mais là, non, j'ai changé l'ordre des choses.

Mais peut-être la vie sait déjà que je vais agir de cette façon et s'est-elle adaptée ? Je ne croise personne dans les escaliers sombres et propres. Mes pas y résonnent exagérément. Un extincteur est à disposition à chaque étage. J'arrive au douzième en sueur, essoufflé. Devant la porte, je prends appui sur le guidon de la trottinette, attendant que ma respiration se calme avant de toquer.

Méline ouvre la porte et se tient de profil, silhouette longiligne, visage lumineux. Je fais un bond en arrière. Je manque faire tomber la bouteille. Le Grand Manitou, sait vraiment tout bordel ! Elle ressemble à une fleur trop grande, reposant dans un fin vase de cristal trop petit, d'où ses pétales jaillissent, éclatent.

— Je t'ai senti. Entre.

Sa robe est noire. Sans fleurs, ni aucun motif. Je referme la porte. Elle me tend un pétale et me guide. Je suis avec délice son dos nu constellé de fins grains de beauté.

La climatisation est en marche dans le salon et ronronne discrètement. Je pose le Médoc sur la table. Elle n'y prête pas attention.

— Tu n'as pas pris ta guitare ?

— Je l'ai oubliée, merde !

— Faut faire plus attention ! J'ai des voisins, des connaissances importantes... tous les judas de l'immeuble sont braqués sur

moi...

— Écoute...avant que tu me parles des trucs étranges qui se sont produits chez toi, faut que tu saches, y a un chat avec un collier gravé dessus le prénom Jill qui est venu gratter à ma fenêtre y quelque jours... —Tu es sérieux ?

Je hoche la tête, en me servant un verre.

— C'est du délire ! Il s'appelle comme... —  
Oui...comme le type avec qui tu baisais en rêve, pendant que tu baisais avec moi, oui...

Je bois mon verre cul sec et m'en sers un autre. C'est un vin blanc magnifique. Je tire la bouteille du seau, et tourne l'étiquette pour voir de quel vignoble il s'agit. Riesling. Méline avale une petite gorgée, perdue dans le vague.

— C'est quoi ce truc, que tu n'avais pas osé me raconter ?  
Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu vas me prendre pour une folle.  
— Je pense déjà que tu es folle...

Elle me lance un sourire de chipie, et vient s'asseoir près de moi.

— C'est complètement fou, je te préviens.

— Je suis prévenu, je dis, en passant un doigt le long de son dos.

— Il y a deux mois de cela, un peu avant que l'on commence à se voir, un soir où je cherchais une pizzeria ou un traiteur pour commander à manger pour moi et les filles, quelqu'un a fait pénétrer une clef dans la serrure de mon appartement et a ouvert la porte. Il était vingt heures passées. Je n'attendais personne. Je suis la seule qui possède les clefs et le double de

cet appartement. Évidemment, prise de panique, j'ai couru à la cuisine pour prendre un couteau, ne sachant quoi faire d'autre et, alors que je serrais entre mes doigts le manche du couteau à viande, les rires de joie de mes

filles m'ont paralysée sur place. J'ai senti un frisson glacé remonter ma colonne et j'ai un peu mouillé ma culotte, quand je les ai entendu dire : Papa.

Méline s'arrête, attendant un commentaire.

— Continue...

— Couteau à la main, j'ai fait des petits pas en direction du couloir, d'où j'entendais mes filles qui se trouvaient dans le salon, hilares et joyeuses, poser des centaines de questions, à toute vitesse, à une personne qui devait, en toute logique, être leur père.

Je suis arrivée jusqu'au chambranle du salon, et là, je l'ai vu, en combinaison de course, casque à la main, à genoux, câlinant ses deux filles.

— Ton mari était là ? Celui qui est mort ?

— Oui ! Aussi vivant que toi et moi.

— Ensuite ?

— Il est venu vers moi, m'a embrassée comme d'habitude et a dit : « Tu peux me préparer un Tajine de poulet au citron, ma chérie ? ». J'ai bégayé quelque chose comme : « Pas de problème » puis il s'est rendu à la salle de bains, et a pris une longue douche. J'avais les ingrédients dans le réfrigérateur. Mon mari adorait les tajines. Il m'en avait acheté de toutes sortes, de toutes tailles. Je les trouvais pratiques et simples d'utilisation. Pour moi qui ne suis pas une grande cuisinière, c'était parfait.

— Qu'est ce qui s'est passé après ?

— Il n'est pas sorti de la salle de bains. Le plat était prêt, fumant sur la table. Il n'a pas réapparu. J'ai mangé avec mes filles leur expliquant, faute de mieux, qu'il reviendrait, mais qu'il ne fallait raconter cela à personne, sinon papa disparaîtrait pour de bon.

— Il est revenu ?

— Le lendemain. La même heure. La même scène. J'ai mangé encore un tajine avec mes filles en pleurs, ne sachant pas quoi dire. Toute la semaine ça a été le même délire, chaque soir.

J'avais beau entendre l'eau couler, voir la vapeur s'élever d'entre les interstices de la porte, dès que je commençais à préparer le plat, le posais sur la plaque brûlante et me rendais à pas feutrés pour vérifier, il n'y avait plus personne, et pas une trace de douche, pas une goutte d'eau. J'ai essayé de feinter de ne pas préparer le tajine et d'attendre qu'il sorte. Mais tant que je ne commence pas à cuisiner, il ne sort pas et l'eau ne cesse de couler. Au bout du troisième jour, j'ai pris les devants et j'ai préparé le Tajine en avance. Et devine quoi ?

— Quoi ?

— Il n'est pas venu.

— Ah bon ? Il n'avait plus qu'à mettre les pieds sous la table pourtant !

— Ne te moque pas de moi, s'il te plaît. Tu es la première personne à qui j'en parle. Je suis morte de honte.

Je la prends dans mes bras et m'excuse, puis lui dis de poursuivre :

— Le lendemain, je n'ai pas préparé de tajine...

— Et, il est revenu et en a réclamé un.

— Exact. Et j'ai pu vérifier par la suite. Les soirs où je ne prépare pas le dîner, il vient. Les soirs où le dîner est sur la

table, il ne vient pas. C'est automatique. Je l'ai même fait revenir pour calmer mes filles, une ou deux fois.

Méline s'arrête de parler, attend une réaction de ma part. J'ai jamais rien entendu d'aussi insensé de ma vie...

— Tu crois que c'est lui que j'ai vu dans ta chambre l'autre soir ?

— Je ne sais pas... Les visites de mon mari à l'heure du dîner, n'ont rien de fantasmagorique, ni de spirituel, c'est on ne peut plus réel. Quand il est là, il est là, sans ambiguïté. Mes filles pensent que leur père est revenu. Non, vraiment, je ne sais pas s'il y un rapport entre l'autre nuit, et le tajine de mon mari.

— N'oublions pas le chat, je dis.

— Crois-moi, le chat ce n'est pas grand-chose.

— Pour toi ce n'est rien, mais pour moi ça compte.

Cette fois elle m'ignore et boit une longue gorgée qui vide son verre. Lui lire les poèmes que je lui ai écrits,

le sexe... c'est foutu pour aujourd'hui... Méline flippe, et je pressens quelque chose.

— Je peux te poser une question, Méline ?

— Oui.

— Est-ce que le fait qu' Ernest m'a envoyé ici a un rapport avec l'histoire de ton mari.

Elle se pince les lèvres, et détourne le regard.

— Y pas de coup de foudre entre nous ? Tu sais ce que tu fais...

— Au départ, je voulais juste voir ce que ça ferait si j'invitais un homme. S'il continuerait à venir. Je ne comprends pas le sens de ses visites. Je pensais qu'il



voulait que je refasse ma vie. Que je m’amuse. — Tu veux dire, qu’après mon départ, tu fais en sorte qu’il vienne ?

— Oui, mais ça ne change rien, elle dit en se mordant l’ongle de l’index, J’ai beau m’envoyer en l’air, boire à en tomber, il revient comme un souvenir autiste, rayonnant, commandant son plat et tombant dans la rigole de la douche. C’est comme un bug.

Je ne réponds rien, vexé, à deux verres de foutre le camp.

— J’ai pris goût à toi. Ta gentillesse, ta bonne humeur, ta manière de vivre chaque moment comme si c’était le dernier. Tes caresses... — Pourquoi moi ?

— Tu représentes tout ce que peut haïr mon mari. — Si j’avais dis Ernest que je savais pas jouer de la guitare il aurait fait comment parce qu’il a insisté sur ce point... Et la littérature tu t’y intéresses, ou si j’avais dit que j’étais fan de ping-pong tu aurais suivi le mouvement ?

— J’aime la littérature, je te le jure. Ernest est un peu cinématographe dans sa tête, il aime faire les choses à fond, prendre des risques inutiles...

— Je voudrais essayer un soir.

— Essayer quoi ?

— D’attendre ton mari avec toi. Prépare pas de tajine. — C’est exactement ce que je voulais, fait Méline, tu es aussi fou que je l’espérais.

Puis elle passe une main chaude entre les boutons ma chemise. Nos langues se rencontrent. J’ai de la chance quand même. J’ai

un cœur faible, je me dis en me laissant aller. Peut-être que son mari n'est pas mort et qu'il se fout de sa gueule... Peut-être qu'il nous surveille ?

Elle me chevauche, lentement, étrangement, d'un rythme qui veut retenir l'extase dans le creux de sa main. Je tente de m'y accorder. Les pans de sa robe, me caressent les cuisses et me donnent des frissons. Elle attrape son verre, et boit la liqueur sans s'arrêter d'aller et venir. Je suis impressionné. Je l'attrape par les hanches et lui montre que je ne suis pas un animal facile à dresser.

Le verre nous éclabousse, telle une pluie cosmique, éphémère. Dans cette nuit planante, on fait l'amour et rien d'autre.

Ça fait une semaine que j'ai plus de nouvelles de Méline. Son téléphone est éteint. Je passe chez elle. Personne ne répond. On avait prévu pour le jour suivant que je vienne pour voir l'apparition de son mari et, depuis, plus rien. J'ai contacté Ernest, qui au début m'a dit qu'elle était occupée et maintenant il ne me répond plus lui non plus. Me voilà de retour dans ma vie. Toute les bonnes choses ont une fin ma foi... Une intuition me dit de lâcher l'affaire. Je vais quand même tenter une dernière chose. Aller voir Ernest. Je suis sûr qu'il sait des choses. J'ai toujours dans la tête l'offre de la maison de production de Mamie-c'est-chaud...15 000 boules !

Comme prévu Ernest n'est pas chez lui. J'arrive à le joindre sur son téléphone en fin de journée. Bref, évasif, limite hostile... Il me dit qu'il est parti rejoindre sa femme qui lui a réclamé leur fille, la petite Catherine... Il me prévient dès qu'il revient... J'ai l'impression d'avoir perdu beaucoup plus que je crois. Le simple fait de penser à Méline me rend malade. Moi, petit cafard terrestre, je peux passer ma vie à lui rendre visite, bavarder, boire, baiser... c'est tout ce qu'une âme réclame... et c'est tout ce que j'ai perdu...La France est un pays formidable qui te maintient en vie, en mode opérationnel, avec le minimum, ou pour ainsi dire avec rien...

Tu peux manger, dormir, et surtout baiser avec rien dans les poches... c'est toute la magie de ce pays. Je procrastine devant mon vieux PC, j'écris des lignes de merde, je pêche sur Meetic... FB... je pense à Chicha, j'aurais pas dû la bazarder comme ça... j'ai une touche... et pas loin... ça réveille !

Je prends une douche. Je frotte bien sous les bras, les couilles, j'insiste bien sur l'anus. Je sors de la salle de bain. J'enfile un short de sport noir et un débardeur blanc. J'appelle mon grand frère sur son téléphone. Je lui donne une adresse et lui explique que s'il ne reçoit pas un texto de ma part dans l'heure qui suit

c'est qu'il m'est arrivé des bricoles.

Je sors de chez moi. Je contourne le quartier par le flanc ouest. Je dois faire en sorte de ne croiser personne. Les jeunes du coin, serrés, dans de belles bagnoles volées, tournent et retournent le long du boulevard, à la recherche d'histoires. On me klaxonne à plusieurs reprises, je fais semblant de rien entendre. On me connaît ici, on sait très bien que quand je bouge, ce n'est jamais pour rien. Je continue. Je suis à deux pas du stade. Par le stade j'ai accès à un raccourci par un trou de grillage. VROOOOM-VRAOUM !! Putain !! Une super cinq bleue arrive en trombe, dérape et me bloque le passage. Une fumée blanchâtre fuit par les fenêtres, les hauts parleurs grésillent, déversent un vieux funk rocailleux. La vitre avant s'ouvre :

— Hé où tu vas comme ça ?

— Je me promène !

— Arrête de te foutre de nos gueules ! T'as un plan chatte ?

— Non ! Pas du tout.

— Vas-y ramène nous ! Assure !

— J'ai pas de plan ce soir, je vous jure.

— Tes un mythologue de première ! Vas-y fais pas ta pute.

— Sur ma tête, je vais nulle part.

— Les autres, ils t'ont vu passer, discret. Ils t'ont klaxonné mais t'as tracé tout droit. D'habitude tu dis bonjour ! C'est louche ! Très louche !

— Bon écoutez ! Je voulais pas le dire. Tant pis. *Mon père et mort aujourd'hui...*

— .....(silence) ( Visage étonnés)

— Nonnnn !! Comment c'est arrivé ? On savait pas !

— Cancer !

— Ho la la la.... c'est... c'est triste mec. Désolé.

— (Je réponds pas)

— Si t'as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas, hein !

Tu demandes !!

— C'est cool les gars merci !! Bonne soirée.

— À plus.

La super cinq funky et fumante démarre puis s'en va. Je passe le petit portail bleu, et traverse le stade tout en pensant à mon père qui doit s'envoyer sa quinzième bière devant la rediff de Colombo, paix à son âme.

Je me dépêche et arrive enfin au pied de l'hôtel. L'hôtel ALL-IN. Il vient tout juste d'être construit. Il se trouve à la périphérie du quartier et à une dizaine de minutes de la mer. Une structure immense. Je sens d'ici, les couples parias, l'humanité dégueulasse. Ils baisent, sereins, bénis dans le creux de leurs chambres d'hôtel. Je pénètre le hall de l'antre. C'est magnifique, propre, coloré. Je remarque sur la gauche deux superbes machines à café dernière génération. Des Mofinos X9 Coffee's.

Je n'y tiens plus. Je fonce à grands pas vers les Mofinos.

Je fouille dans mes poches et trouve une pièce. Yeeee !!

J'insère la ferraille dans la fente et pendant que la belle Mofi prépare mon breuvage, je me laisse emporter par ses sensuelles murmures mécaniques : BAM-BAM , BONG-BONG SPLATCH GLOU-GLOU !! Ho Mofi.

Oui moi je l'appelle Mofi.

Magnifique, un gobelet avec du café, et une touillette !

Mon café à la main je prends l'ascenseur. Neuvième étage. Le couloir est immense. Je cherche la chambre 908. Quelques pas sur la gauche et j'y suis. Je colle l'oreille à la porte. Rien. Pas de bruit. Je toque. La porte s'ouvre doucement et une femme d'un certain âge apparaît :

— C'est vous Junpey de Meetic ? me demande-t-elle

— Oui c'est moi ! Et vous ? Petit pied ?

Elle hoche la tête et ouvre la porte en grand. Je rentre et elle referme derrière moi .

C'est beau à l'intérieur. De la moquette, de la tapisserie, des meubles tout neufs. Je fais le tour du proprio, je suis déjà chez moi. Tout en se dandinant, Petit pied va au petit frigo, et en sort une bouteille de whisky. Cool. Elle remplit deux verres. Pas de glaçon pour moi, trois pour elle. Attablés, face à face, la discussion est au point mort. Je profite du calme et envoie un texto à mon frère.

Petit pied a quarante trois ans. Brune, bien en chair. Grosses cuisses. Gros seins. Un visage marqué de jolies rides, avec un regard bleu, plein de ces souvenirs d' autrefois. Ce genre de femmes a le pouvoir de détourner n'importe quel homme. Sexy, ouverte, experte. Elle refuse le déclin, animée d'une puissante envie de vivre

Une idée me vient pour briser la glace, je vais faire comme si nous étions encore sur nos ordinateurs. Je tapote du bout des doigts la table comme si c'était un clavier.

— Bonsoir ! je tape.

— Bonsoir ! elle tape, très amusée.

— Vous venez souvent dans ce genre d'endroit ?

— Oui ça m'arrive .

— Et vous cherchez quoi exactement ?

La question à dix dollars !

— De la baise !

Réponse qui n'a pas de prix..

Nos regard se croisent. Je me lève et m'approche d'elle tout en quittant mon short. Elle prend mon sexe déjà dur et commence à le sucer avec gloutonnerie.

Je lui tourne les cheveux en chignon et lui fais faire des va-et-vient forcés. Elle adore ça. Un grand miroir traverse la chambre. Je me regarde. Je presse son visage contre moi et lui fais prendre mon sexe en entier.

— Tu veux que je m'étouffe ? elle me dit en pouffant comme une gamine.

Elle me retire mon débardeur et se dirige sur le lit. Moi je suis debout à poil au milieu de la chambre.

— Tu as un beau corps Junpey ! elle me dit tout en quittant sa peau d'humaine.

— Tu es belle toi aussi Petit pied. Je vais te baiser toute la nuit, ai-je annoncé.

Elle vient jusqu'à moi, je lui fourre ma langue dans la bouche, et deux doigts dans la chatte. Bon dieu y a de l'espace là-dessous !! Elle est trempée. Je la retourne et la cambre, en levrette contre la table. Je la prends à froid, à gros coups de rein secs. Je la ramène vers moi en la tirant par la tignasse.

— OH C' EST ÇA JUNPEY !! BAISE-MOI !! BAISEMOI COMME ÇA !! FAIS-MOI MAL !!

Je reste silencieux et la bourre. Je la bourre comme si je me bourrais moi-même. La table avance, doucement mais sûrement. Je vais bientôt jouir.

— HA PETIT PIED ! JE VAIS JOUIR !! VIENS PAR LÀ !!!

Elle se jette sur ses genoux, et je lui décharge dessus.

On dirait que ça va jamais s'arrêter. De la bonne baise ! Les yeux entrouverts, du sperme pleins les cheveux, elle va prendre une douche.

Je finis mon verre et m'en sers un autre. Je regarde par la fenêtre, la vie se déroule. À gauche, les vieilles tours dégueulasses du quartier, et à droite c'est la mer à perte de vue. Je me ressers un verre et la voilà qui revient en peignoir, toute fraîche. Je lui tends un verre et on se met à bavarder.

Elle bosse dans la communication et adore faire de l'escalade. Jamais mariée. Ni d'enfants . D'origine Vietnamiennne-italienne, elle a passé sa plus tendre enfance au Vietnam. Ses parents y sont morts quant elle n'était encore qu'une gamine.

Elle semble troublée !? Elle pleure.

— Pourquoi tu pleures ? Ça va pas ?

Tout en chialant, elle me confie avoir été victime d'un viol à l'age de 12 ans. Son père. Je la rassure, lui dis que c'est du passé, que c'est fini, le genre de conneries qu'on raconte dans les films, et lui sers un verre plein. Très vite elle oublie et on baise de nouveau. Vers quatre heures du matin, elle s'endort.

Moi je traîne encore un peu. Avec mon verre je regarde par la fenêtre. Il n'y a plus de voiture, la route est vide. Je jette un œil sur Petit pied. Affalée sur le lit, elle ronfle comme un homme. Je constate qu'elle n'a pas de petits pieds. Son sac est posé près du lit. Je l'ouvre délicatement et prends le portefeuille. Je fouille. À l'intérieur il y a des photos. C'est Petit pied en famille. Elle, souriante, avec un homme souriant et trois enfants eux aussi souriants. Au dos du cliché il est écrit : **Été 2009 la famille aux Seychelles**. Je tire du bout des doigts deux billets de cinquante euros et repose le portefeuille dans le sac.



Je me rhabille prends la bouteille de Chivas quasi vide et sans faire de bruit je me casse de l'hôtel.

Avec cet argent durement gagné, je vais faire encore plus d'argent. Mais j'ai besoin de main d'œuvre. De gars costauds.

Je me rends au garage qui se trouve sur le boulevard Paul Montel, loue au patron un fourgon. Puis je passe directement au bâtiment 13 sonner chez Enzo. J'ai de la chance il est là. Il me dit de monter. Sa mère est à la dialyse et son père vend des beignets sur la Promenade des Anglais.

— Putain, tu m'as lâché comme une merde l'autre fois avec le travelo... tu change pas...

— J'avais des affaires sur le feu... Bon écoute, j'ai un bon plan camboule... tout benef et sans risque...

il me faut une petite équipe fiable..

— Mike te fais toujours la gueule parce que tu l'as fait passer pour une balance dans ton roman...

C'est vrai que j'ai eu pas mal d'embrouilles. Je me suis bien disputé avec Mike et avec d'autres personnes qui se sont senties visées, et j'ai plusieurs fois failli en venir aux mains...

—Y a un dîner de con ce soir, chez Mike... je suis sûr que si tu participes... il avalera la pilule...

Merde, un dîner de con... y a rien de pire...c'est le genre de soirée qui peut finir très très mal... J'ai pas le choix, il me faut de l'aide pour ce cambriolage...

— OK, dis lui, que je suis de la partie...

Je quitte le bâtiment 13 et rentre me préparer. Avant d'aller chez Mike, je glisse une lame dans ma chaussette. Je ne peux faire confiance à personne.

Son studio est situé aux abords de la Promenade des Anglais,

Mike m'ignore... il vient de passer un coup de fil à Pam ! Elle sera là dans une trentaine de minutes. Il s'est assuré de la venue d'Olivier à notre soirée, au cas où ça partirait en couilles et qu'il faudrait mater un mauvais joueur...

Mike me demande d'aller avec lui faire les provisions, Et, par chance, sur le retour, nous avons croisé Kreg et lui avons donné vent de notre petite sauterie.

Quelques mots sur Mike. Le vrai pas celui de mes romans. Lui et moi on se connaît depuis belle lurette. C'est un métis, moitié Coréen, moitié Italien, un vrai con sans limite ; son plaisir, c'est de se moquer des gens. Il trempe dans toutes sortes de magouilles. À vrai dire il est comme comme le Mike de mes fictions. Ce soir-là, Mike a en tête de convier deux collègues de boulot, deux musulmans convertis et pratiquants. Moi, comme promis, je passe un coup de fil à Danyel , c'est mon challenger de la soirée, mon con... il est encore au boulot et mon appel tardif l'excite au plus au point :

— J'arrive au plus vite ! a-t-il dit à toute vitesse, avant de raccrocher.

Enzo ne rentrera que très tard dans la nuit. Enzo c'est un grand dadais, Égyptien, costaud mais balourd, un QI de poule et accro au cul. Je l'ai sorti de sa léthargie existentielle, il pourrissait sur sa Nintendo, enfermé dans une chambre chez ses parents, et depuis il porte à mon égard un amour infini. Lui il n'y a aucune différence entre réel et fiction... Bref... Voilà, tout est en place pour le dîner.

La nuit, au ralenti, descend sur la ville de Nice, la fin de l'été apporte un peu de fraîcheur et de journées de plus en plus courtes... l'électricité qui galope sur chaque parcelle de pavé, les âmes en peine qui se traînent sans savoir vers quoi, les voitures à faible allure qui guettent à tout bout de champ, confondant badauds et prostitués, les allers-retours des bus de

nuit remplis à ras bord, transportant vers d'incertaines destinées, les insouciant challengers de la mégalopole, c'est le sud...

Ça sonne à la porte, c'est Pam. 38 ans, de gros seins, un gros cul, bien en chair, ou pour ainsi dire grosse, une coupe de cheveux courts, bruns, des lunettes de secrétaire. Un parfum de sexe envahit l'appartement. Je bande déjà. Elle est au courant de ce qui nous attend, l'excitation se lit sur son visage, sa gestuelle. J'ai envie de la prendre dans la salle de bains mais je me retiens. Mike dégoupille des bières pour chacun et on s'installe sur le canapé :

— Alors Pam, ça marche le boulot ?

— Bof, y a ce type qui me colle toute la journée au bureau. Il me dit qu'il m'aime et qu'il veut se marier avec moi .

Après un gros fou rire Mike et moi demandons :

— Et pourquoi tu ne lui dis pas « oui » ? Avoir quelqu'un qui t'aime ce n'est pas ce que tu cherches dans le fond ?

Après une gorgée elle répond :

— Non, les lèche-bottes romantiques ça me fait gerber. Je préfère encore me faire violer par un cactus.

Pam bosse comme téléprospectrice. Une nymphomane. Elle vit seule dans l'arrière-pays niçois. Mariée puis divorcée, elle alterne la garde de sa fille. Une semaine pour elle et le reste du mois pour son ex-mari, cela lui permet, par exemple, d'avoir du temps à perdre avec nous ce soir.

(Fou rire)

Je m'approche d'elle, lui agrippe la poitrine et l'embrasse à pleine bouche.

Stoppé dans mon élan, par la sonnette. C'est Olivier.

Olivier est un type violent, très gentil, psychotique et très intelligent. Insomniaque, on ne le croise qu'à la nuit tombée. On ne connaît ni son âge, ni son passé. Quand Olivier tend la main vers vous, il peut vous faire un câlin comme vous envoyer à l'hosto et cela sans raison aucune.

— Hé Olivier comment va ?

— Passe moi une bière et je te dis !

Nous présentons Pam à Olivier et tétons nos bières tranquillement.

Je m'approche de Pam et lui susurre ces mots à l'oreille :

— Va dans la chambre et attends-nous, on arrive !

Elle s'exécute. Une fois entre nous, Olivier nous sourit et dit :

— De vrais maquereaux vous deux !

Je lui réponds :

— Elle est là pour toi Olivier, cadeau !!!

Le visage d'Olivier se fige, comme si on appuyait sur pause pendant un film.

Je me dirige vers la chambre, ouvre la porte et découvre Pam nue, une main qui s'agite entre ses grosses cuisses blanches.

— J'ai failli attendre !

Sans lâcher ma bière, je me déshabille et rejoins Pam sur le lit.

— Montre-moi ton gros cul Pam !!

La voilà à quatre pattes, ouverte, le dos en pente des fesses à la nuque !

Je lui claque le popotin à coup de gifles, à chaque impact la masse d'amour se teinte de rouge !

— Hé Olivier qu'est ce tu fous ? Viens un peu par là !

La chambre est minuscule, d'un coup de pied j'ouvre la porte et dans l'encadrement. Mike et Olivier m'apparaissent.

— Allez Olivier viens ! lui dis je !

— Oui Olivier viens donc !

Par fierté je suppose, il se lève, avec bien du mal, et arrive jusqu'au lit. Il contemple, perplexe, le gros cul de Pam, comme s'il se retrouvait face à la plus grande des énigmes philosophiques .

— Vas-y Olivier touche là !!

Il me jette un regard, un regard profond, qui implore ma clémence.

Juste derrière lui, la tête de Mike, tel un génie sorti de sa lampe, un sourire sadique déchirant son visage, me provoque à coups de mimiques à en faire plus.

— Alors Olivier ? Tu veux pas t' en payer une tranche ? De la bonne grosse qui encaisse ?

Je claque les fesses comme un point d'interrogation !!  
J'ordonne à Pam de venir me faire une pipe ! Elle s'y met aussi sec. Buvant ma bière, Pam au bout de mon vier, je regarde Jack tétanisé.

Lentement, des mots s'échappent de la bouche de Olivier.

— Vous... êtes... des... fous !

En quelques mouvements, il repasse dans le salon avec Mike et, de là où je suis, je tente des les écouter.

— Pourquoi t'en profite pas ? demande Mike à

Olivier ? T'es puceau ? C'est pas grave t'inquiète, ça restera entre nous !

— Mais non c'est pas ça !!! Mais demande-moi de tabasser quelqu'un et je suis ton homme, je te jure, je me battrais contre vingt types pour toi, sans souci !!! Mais ça, je peux pas, c'est trop pour moi !

Il semble épuisé après cet aveu, je dois me concentrer pour les entendre car Pam y va à fond. Elle me prend entièrement, se la met jusque dans la gorge. BLURRPP!! Elle manque de vomir de peu. C'est la reine des gorges profondes!

Mais Olivier ne ment pas . Un jour, au centre commercial, on se baladait tranquillement, quand un vigile m' avait soudainement agrippé par le bras, les yeux pleins de haine et m'accusa d' avoir volé un truc. Je n'avais rien volé et Olivier le savait. Olivier s'était mis en colère et s'était vite retrouvé entouré d'une quinzaine de vigiles. Ils avaient tenté de le maîtriser en pure perte. Une foule en délire nous entourait. Pas une fois il n'était tombé et il les avait fait valser dans tous les sens comme de vulgaires coussins de plumes. Une force de la nature.

Ça sonne, c'est Kreg . Bon dieu qu'il est laid !!

Dentition foutue, boutonneux, petit, un bourrelet dans le jean, le voila déjà dans la chambre. Ses yeux brillent, il est heureux d'être là :

— T'assureeeee !! il me lance.

Je sens qu'il y a un souci, Pam s'est arrêtée. Finalement, j'ai trouvé trop laid pour elle, je me sens fier ce soir.

— Je te le dis direct, lui, il ne me touche pas ! Elle crie en désignant Kreg de son petit doigt boudiné.

— Oh !! Pam fais pas ta pute !! je dis pour rire.

Kreg vexé nous lance :

— Hé j'en ai rien à foutre de cette grosse vache !!! BAISEZ-LA JUSQU' EN ENFERRR !!!!!

Le pauvre a bien trop conscience de lui-même, et déjà la porte de l'appartement a claqué violemment derrière lui !

— Pam suce-moi bordel !! Mike amène-moi une autre bière merde !!

Ça sonne, c'est Danyel. Mon con! Un copain d'enfance, chauve, gros comme une baleine, il y a dix ans de ça, il a été victime d'un tackle assassin pendant un match de foot. Des broches et des vis dans la jambe, la déprime et les kilos sont venus au galop !

Le voilà au pied du lit, il se déchausse, et s'apprête à baisser son fute. Soudain une odeur nauséabonde, compacte, nous cogne les fosses nasales avec violence. Pam s'égosille :

—Putain !!!

Mais il pue des pieds, c'est incroyable, Il y a un mort dans ces chaussures ou quoi ??

Danyel referme les boutons de son pantalon, rechausse ses chaussures et, dans un mutisme parfait, quitte l'appartement ! Mon poulain me déçoit ce soir.

Pam et moi, après avoir ouvert la fenêtre de la chambre en grand, en petite tenue, rejoignons Mike et Olivier dans le salon !

Je m'ouvre une bière, Pam tente une approche avec Olivier qui demeure impassible .

Mike me dit de m'habiller, nous allons chercher ses invités .

Espérant que l'intimité puisse faire des miracles nous laissons Pam et Jack et nous rendons au quartier. La Nissan Micra noire garée devant l'entrée de la tour 44, nous attendons Jim et Ben deux collègues de boulot de Mike. Deux enfants du pays

reconvertis dans l'islam. Très sérieux dans leurs dévotions, ils portent la barbe et un sourire de paix. Je suis plutôt étonné qu'ils nous suivent alors que nous ne cachons nullement ce que nous faisons ce soir.

De retour à l'appartement nous retrouvons Pam et Olivier en train de discuter comme de bons vieux amis ! L'ambiance de sexe a fichu le camp, je dois la recréer.

— Pam viens me finir vilaine !!! Et me voilà déjà à poil dans la chambre.

Les deux arrivants, bouche pendante, n'en reviennent pas. Olivier leur dit :

— Allez y les mecs ! Normal vous gênez pas !

Dans la chambre, Mike, Olivier, Jim et Ben, autour de moi et Pam, comme des clochards à New-York autour d'un baril en feu ! Bordel ça refoule l'être humain dans cette pièce !

Je positionne Pam en levrette et la prends à froid.

— PAMMM, TU MOUILLES COMME UNE HUITREEEE,  
JE VAIS TE FAIRE CRIER COMME UNE  
AMBULANCEEEEE!!!!

Tout en regardant le public, je leur explique comment s'y prendre :

—Tu alternes, tu vois ? Des coups forts. BANG BANG  
BANG!!!

Des coups plus doux. Bang bang bang bang! Tu agripes bien les hanches et tu accélères quand tu sens le feeling !! Tu vois comme ça : BANG BANG bang bang bang BANG BANG  
BANG bang BAGN bang !!!!

Et Pam nous régale de sa phrase fétiche :

— Ho !! Chié con, il a touché le fond !!



Mike, d'un air sournois, observe ses convives. Les deux hommes de foi, salivent et commencent à se toucher inconsciemment. Jim me dit :

— C'est pas bien sérieux, c'est un péché de dieu, tu vas aller en enfer !

Ben se tourne vers Jim et lui dit :

— Moi j'ai envie, sérieux, je veux pas mourir bête !

Moi, en train de limer je renchéris :

— Mais oui, viens donc, viens prendre ma place !

Pam en rajoute et crie de plus belle.

Ben, n'y tenant plus, se déshabille et me demande de lui laisser les commandes ! Je scrute le visage de Mike, il tente en vain de contenir un gros fou-rire, son visage en est rouge sang !!

— OK Ben, vas-y !

Je laisse ma place à Ben et me sers une bière pour regarder comment il se débrouille ! Je dis bonsoir à Jim et lui vante les mérites de Pam. Ben, crie comme un fou, on dirait qu'il fourre un bisounours ou je ne sais quelle créature féérique !

— HO C'EST BON LÀ ?? TU ME SENS LÀ ??  
HO C'EST CHAUD LÀ !!! HUMM JE VAIS  
JOUR LÀ !!!! HOOOOO !!!!!

Mike ne se retient plus et ricane à gorge déployée, Olivier regarde la scène comme un documentaire animalier : Jim le visage tordu par le plaisir se fait sucer pendant que Ben comme plongé dans une méditation, se démène à l'arrière. Pam se régale. Comment vous peindre ce tableau ? Des organismes vivants, des amibes peut-être ? Elles se bouffent entre elles, se collent, se montent les unes sur les autres, et dans de douloureux spasmes, ne forment plus qu'une masse de cellules,

en transe, couvertes de sueurs, aux relents forts et putrides. Moi j' fais les poches de nos deux guests puis m' installe devant la télé du salon. Je ne sais pas quelle heure il est mais, de ma place, j'aperçois la lune, elle illumine le parking et la façade du bâtiment d'en face, d'une lumière douce et silencieuse.

Les environs, calmes, respirent la sérénité. Les toxicos ont trouvé leurs cames, les putes ont fait leur quota de clients, les bars se sont remplis puis vidés, certains ont baisé ou se sont fait baiser, d'autres ont vomi et d'autres cherchent encore, traînant leurs semelles aussi usées que leurs âmes jusqu'aux plus sombres extrémités de la Promenade des Anglais, là où subsistent encore quelques prostituées aux tarifs discount de fin de soirée, et, pour les plus téméraires, si leurs peines ne trouvent aucune réponse, ils continueront encore plus loin, au-delà du boulevard anglais, sur des collines discrètes et verdoyantes, là où, alertes, les homosexuels les attendent, sans jamais fermer l'œil de leur vie.

Mike me fait encore la gueule mais il est partant. Juste parce qu'il a gagné son dîner de con, ça le met de bonne humeur. Olivier, lui, suit le mouvement du moment que ça paye. Enzo lui ... je sais pas pourquoi il nous suit. On se retrouve à minuit. Le fourgon est garé en dehors du quartier. Olivier conduit. On prend les rues intérieures. Discret. Pas d'alcool, ni de drogue, dans le meilleur des cas, on ira aux putes au retour. La ville est déserte. On passe devant la place Masséna et un frisson sinistre me traverse, je me mets à penser à la librairie, à Mamie-c'est-chaud, tout un tas de fantômes pourris... on prend la voie du bus 15 et monte en direction de Cimiez.

Je guide Olivier puis à un moment je prends le volant. Arrivé devant la maison, je me gare, coffre en avant devant les grilles. Les grilles sont électriques bien entendu, mais le petit portail reste toujours ouvert. J'ai noté ça pendant mes visites de repérages. Y a pas de magie, ou de secret, on va pas jouer les

ninjas... on va juste entrer et tout vider. Personne ne verra rien, tout le monde s'en fout. Enzo reste au volant. Olivier attend devant les portes du fourgon ouvertes. Mike et moi passons le portail. Longeons un petit chemin de pavés et arrivons à la porte. Mike la défonce à coup de pied. Elle résiste pas. C'est sombre et frais à l'intérieur. Ça sent le propre. Une femme de ménage doit passer une fois par semaine. On commence. Trois écrans plats. Deux consoles de jeux. Deux micros ondes. Trois ordinateurs portables. Olivier sourit chaque fois qu'on vient déposer du matos. Moi aussi je souris...

— On a fini le rez-de chaussé, je dis, on passe a l'étage.

On fouille la chambre des parents à la recherche d'une boite à bijoux. Bingo. De l'or, de l'argent.

— On dit rien aux autres. On garde ça pour nous, t'as pigé? me dit Mike.

J'opine du chef et reprends la fouille. Je fais un tour dans la chambre d'un enfant. C'est rose. Propret. Y a rien à gratter. Un petit cadre se fait frapper par un mince rayon de lune.

Je regarde la gueule du mioche. Je fais tomber le cadre. J'y crois pas... Chicha... c'est... Christine, la fille d'Ernest.... c'est pas possible! Comment je suis trop con! J'aurai dû faire le rapprochement. C'est vrai que je l'ai pas vue sa fille, je l'ai pas touchée moi, contrairement à ce que fantasme Méline, je ne m'attaque pas à ce genre de proie, quand Ernest est venu la chercher, je lui ai seulement dit où la trouver... ça me faisait de la peine de le voir tourner en rond comme ça, et penser à sa fille qui se fait défoncer par de gros noirs et de sales arabes, ça me dégoûtait, c'est trop facile de profiter d'une âme perdue comme ça... je supporte pas...

— Qu'est-ce que t'as ? demande Mike.

— Rien c'est bon, on a fait le plein, on remballe!

Il râle mais écoute. On sort de la baraque. Le moteur du fourgon tourne. Olivier s'apprête à fermer les portes arrières quand un agent de sécurité, arme à la main débarque de nulle part. Il met deux secondes à comprendre ce qui se passe. Trop tard, Mike lui fonce dessus et lui défonce le crâne avec un coup de pied de biche. Une détonation résonne dans la nuit. Olivier tombe. On se rue vers lui. Il a la moitié du visage qui est parti. On voit tout dedans, un sang vermeil coule sur la chair rosâtre de sa cervelle.

On voit ses plombages. Mike vomit. J'en fais autant. Les balcons s'illuminent. Il faut bouger.

— Mike, aide-moi! Prends le vigile par les jambes on le fout dans le fourgon!

— Pou...pourquoi ? Il demande vomissant encore.

— Il est pas mort, il peut nous identifier, allez bouge!

On entasse avec bien du mal l'homme de la sécurité sur les écrans plasma et on se casse. Enzo panique à l'avant. Je lui dis d'aller au quartier. De rouler tranquille ! On croise la flicaille. Ça pue le sang, la pisse... On rentre au quartier. On trouve une cave abandonnée dans le bâtiment 21 et on enferme le type de la sécu dedans. Puis on laisse Mike prendre sa voiture et nous rejoindre au Cal Espagnol, un endroit désert, ou je peux laisser le fourgon un moment, le temps de réfléchir. Je le garde dans un bosquet. On le voit presque pas. On monde dans la Nissan Micra et on prend direction de Cannes. À Antibes on s'arrête sur une aire de repos. Entre dans une station service. Je tire trois cafés de la machine automatique et on s'installe dans le fond.

Enzo chiale. Mike tremble.

—Écoutez pour l'instant impossible de revendre le matos.

On pourrai trop facilement remonter jusqu'à nous.

Et pour Olivier dit Enzo...

— On sait rien, on n'était pas avec lui. On le connaît comme tout le monde, d'ailleurs je le connais pas tant que ça ! On est d'accord, les gars, c'est pas le moment de flancher...

— J'ai besoin de fric me dit Mike... vraiment besoin..

— J'ai un autre plan, encore plus juteux Mike, t'en fais pas...

—C'est quoi ce plan au juste...

— Faut juste avoir des couilles...

L'employé de nuit vient passer la serpillière sous nos pied !  
Elle nous toise.

— Un problème messieurs?

— Tout va bien, merci, je réponds.

Ça sent mauvais, une petite justicière qui s'ennuie dans sa vie de merde. Elle est allée dans l'arrière-boutique. —Allez on se casse!

On à déposé Enzo qui en pouvait plus, puis ramené le matos dans un garde-meuble à St Laurent. J'ai nettoyé l'intérieur du fourgon. Il est garé devant chez moi. Il est neuf heures du matin. Le port de Saint Laurent est calme. La mer danse au loin, les soleil se lève sans pression. J'ai sommeil. J'ai du mal à croire à tout ce qui vient de se passer. Mais je suis trop excité. J'y pense depuis que je l'ai vu à vrai dire. Le type de la sécurité. Mike ne touche pas à son expresso, il me dévisage :

— C'est quoi ton plan juteux! J'attends, c'est toi qui nous à mis dans cette merde ! Moi je me portais super bien sans toi dans ma vie. Et dès que tu déboules, c'est la merde! La mort et la dèche! Alors je t'écoute c'est quoi le plan!

— 15 000 euro pour un film..

— Un film...

Je lui explique l'affaire, la demande des production de film porno, trash, hard, choc, la connaissance que j'ai dans le milieu qui est prête à payer pour des films...

— Si je résume bien ce que tu es en train de me dire... tu veux me filmer pendant que tabasse, coupe, charcute, le type de la sécurité qui est en train de crever dans le fond d'une cave pleine de pisse?

— Exactement!

— Et on touchera 7000 euros chacun?

— Sans oublier que le travail de ce soir n'est pas perdu. Il faut juste laisser pisser un peu... je sais que c'est grave pour Olivier mais je vais pas me laisser mourir pour lui ni pour qui que ce soit...

On finit nos cafés puis on rentre. Je sais pas s'il est d'accord ou pas. Il conduit lentement.

— Y faut quoi pour faire ton film?

— Juste une lumière assez puissante. Un groupe électrogène ou un truc comme ça. Après faudra juste faire semblant. Le type est quasi mort alors pas la peine de trop en faire. Et il me faut que quatre minutes... pas plus...

— Juste quatre minutes ?

— Pas plus...

— Ce soir rendez-vous à trois heures du matin devant la cave en question.

Je claque la portière et rentre chez moi me coucher. Je me lève vers 15h. Je sors voir.

Je prends la température. La nouvelle de la mort d'Olivier fait déjà le tour du quartier. Je me dis qu'ils vont en parler au JT. Fort probable. Heureusement que j'ai pas rendu la caméra à

Ming. Mais pour le montage je suis obligé de passer par elle. J'espère qu'elle s'est remise de sa cuite sentimentale. Je passe la journée comme je peux. Impossible de fermer l'œil. Je vérifie que la recherche de film et toujours d'actualité. L'annonce est toujours en ligne. Je me demande ce que va se dire Ernest quand il va découvrir sa maison pillée, saccagée, les murs pleins de pisse, avec les traces d'un cadavre et d'un disparu juste devant sa grille? Fallait pas partir. Fallait pas que Méline me tourne le dos d'un coup. C'est pas moi le dindon dans l'histoire. Et si il ose mettre les flics sur mon dos, je leur dirai comment je l'ai connu, comment il cherchait, comme une pauvre merde, sa fille qui tournait en partouze non-stop dans le quartier depuis des jours et des jours... J'envoie un énième texto à Méline juste pour voir. Pas d'accusé de réception... je m'en fou, je suis sûr d'en mettre plein la vue à cette vieille grognasse de Mamie-c'est-chaud cette fois... c'est pas de la gamine qui se trifouille le vagin cette fois... c'est du sérieux...

Vers minuit, je suis déjà à côté du bâtiment 21, sur les escaliers du bâtiment 13.

J'ai pas de nouvelles d'Enzo. Je pense qu'il a peur et qu'il se cache dans le fin fond de sa chambre minuscule, à écouter ses parents dire à quel point il sont déçus d'avoir un fils comme lui. Je tiens plus. J'y vais. J'entre dans la cour du 21, un groupe de jeunes fument, picolent, jouent aux cartes dans la pénombre. Je tire la grande porte bleue et entre dans le bloc. La cave est en bas. Je descends les escaliers doucement. J'ai la caméra avec deux batteries pleines dans mon sac à dos et minitrépied et une flasque de cognac. Tout ce qu'il faut. J'entends du bruit. Y a quelqu'un. J'ai pas de raison d'avoir peur, ou de me cacher, je vais voir. C'est Mike. Je sais pas pourquoi, je panique et je remonte. Il est en train de brancher un lampe au groupe électrique du bâtiment. La lumière coupe et reprend, c'est pas stable. Je pose sur les marches, sors la flasque et bois de bonnes gorgées. Je reçois un texto. Ça résonne dans toute la

cave. Je suis cuit. J'ai pas le temps de me relever. Il est là :

— Je savais que c'était toi, me dit Mike.

Il est torse nu. Recouvert de poussière. Empeste l'alcool.

—Tu vas bien ? je demande.

— Viens voir, tout est prêt.

Je le suis. Il marche lentement. La lumière qu'il a installé est trop forte, aveuglante. Il s'arrête devant la cave.

— Entre, regarde! J'ai nettoyé, et c'est bien éclairé...

Je jette un œil à l'intérieur sans entrer. Il me pousse dans le dos. Il fait atrocement chaud. Et ça pue la mort, la pisse et le soufre.

— Tout est au point, me dit Mike mais y a un petit souci...Le cadavre a disparu... La star du film a disparu...

— Comment ça, je dis, comment est-ce qu'il a pu sortir d'ici dans l'état où il est?

— Je sais pas... répond Mike en se retenant de rire... il a dû ramper pour sortir de la cave, puis après il a dû prendre le bus pour rentrer...

On se regarde pendant une milliseconde. Les jeux sont faits. Il me saute dessus. Me plaque contre le mur et commence à me bombarder de coups de poing.

L'enfoiré frappe fort. Il donne tout ce qu'il a. Je me protège comme je peux. Je tombe.

Il tente de me donner des coups de pied dans la tête. Je me protège. Il s'arrête un instant. Ramasse le pied de biche. Je



fouille ma chaussette sors la lame. Il revient à la charge. Il me frappe le bras, ça fait un putain de mal !

Je suis sur le point de m'évanouir. Il va frapper encore. Le coup part tout seul. Je lui plante la lame dans la gorge. Il s'immobilise. Les yeux écarquillés. Le sang coule comme d'une baignoire qui déborde. Il tombe sur les genoux. Je lâche la lame. Je réfléchis plus.

Je sors le 5dmark3, le trépied et mets tout en place. Je le tire dans le fond de la cave, assis contre le mur. Je fais le point avec le focus et commence à enregistrer. Y a du sang partout. J'ai pas beaucoup de temps avant de tomber dans les pommes, la douleur au bras est assommante. J'enfile la cagoule que j'ai ramenée, attrape le pied de biche et frappe de toute mes forces... Cet enfoiré a eu les yeux plus gros que le ventre. J'ai presque rempli la carte SD de 30 minutes. Le cadavre du type de la sécurité est dans la cave voisine. Il est mort. Je le filme un peu histoire de pas regretter plus tard. J'éclate les ampoules de la cave. Je traverse le quartier comme une ombre recouvert de sang et de restes humains et rentre chez moi. Je prends une douche et constate que l'eau chaude est revenue.

Propre, je ressors, avec les clefs de la Micra et les cent euros, que j'ai pris sur le cadavre de Mike, je démarre la caisse et parc de l'autre du boulevard, le coffre collé à la sortie de la cave. Je traîne avec beaucoup de mal les deux corps et les fous en boule dans le coffre. Puis je roule au hasard. Dès que je trouve un endroit qui m'inspire je les jette là-bas. Je suis tenté de me payer une pute et un Kebab. J'ai tout le temps. Il n'est que cinq heures. Je me retrouve du côté de Villeneuve-Loubet. Le parc de Vaugrenier m'inspire bien. Mais c'est un vrai dépotoir à tafiololes. Justement on y arrivé des filles avec Mike, histoire de flirter un peu. C'était atroce. Les types sont de partout, ils s'enculent comme ça debout, contre les arbres, sur le capot des voitures, dans les buissons, les pieds dans le ruisseau...

partout... et quand tu arrives il te sautent presque dessus en te demandant si tu préfères prendre ou être pris, quel est ton goût de sperme préféré, si tu as le sida... Bref, c'est l'endroit parfait pour se débarrasser de deux cadavres... J'entre dans le parking. Je sens que ça bouge autour. Je sors du véhicule. Les arbres tangent très lentement. Les lampadaires grésillent. Je remonte dans la voiture, quitte le parking, entre sur le terrain de jeu, en direction de la forêt. Le terrain est instable. La Micra s'accroche, elle est pas faite pour ça.

A l'entrée de la forêt, j'éteins le moteur et sors. Ouvre le coffre. Il y a déjà une vingtaine de personnes autour de moi. À poil, à peine habillés, accrochés les uns aux autres, comme des sangsues, ils me regardent. Certains se pignolent, m'insultent. Je fais pas attention.

— C'est quoi le délire, boy? Tu proposes quoi?

— Viens voir, je lui dis, viens c'est dans le coffre, de quoi s'éclater !

Il est petit, maigrichon, en petit caleçon serré. Il approche, jette un œil.

— Il sont encore tout chauds, je lui dis, tu veux t'en payer une tranche ?

Il répond pas et s'échappe en courant. Les autres autour se mettent à rire. Je fais pas attention. Je sors en premier Mike, et le balance dans la tranchée du fleuve. Puis je fais pareil avec le type de la sécurité.

Y a plus personne autour. Je regarde les deux corps inertes un moment. C'est moche la mort. Je ne ressens aucune peine, aucune pitié. L'amitié ce n'est que du vent... on est tous ici dans une course à la survie de soi-même où il ne peut y avoir de place pour une autre personne que soi...

mais plus les participants son démunis, sans talent, faibles,

plus ils se cachent, deviennent émotifs, gentils, humains, baisent le système pour mieux le baiser... il faut jouer avec confiance, sang-froid, sans peur, ni doute. Tiens...ils sont tous partis. Je remonte dans le véhicule et quitte le parc de Vaugrenier. Ça c'est fait. Si j'ai à faire aux condés, je verrai sur place. Pas la peine de s'en faire. Je vais me payer une bonne pute et bon sandwich maintenant.

Je m'endors d'épuisement. Je me réveille à six heures et des poussières. En panique, je sors de l'eau et je vérifie qu'on n'a pas touché à la caméra, la carte SD. Que personne n'est rentré pour fouiller. Toute est calme et comme d'habitude. Je finis ma nuit dans mon lit. Par les interstices de ma fenêtre, le bleu du matin déborde. La douleur au bras se calme un peu. Le baume du tigre fonctionne. Bonne nuit à tous...

Au réveil, je m'envoie une cafetière. M'habille. Quelque chose m'attire dans le jardin. Dans le coin, à côté de la pelle. Je vais voir. C'est Jill, le chat. Il est mort. Tout sec, en boule. Merde ! Je l'aimais ce chat ! Putain ! Est-ce que ça veut dire qu'il est arrivé quelque chose à Méline ? J'arrive pas à saisir le sens de toute cette merde ! Je le fourre dans un sac Lidl et le range au congèl, je l'enterrerai ce soir.

Je me rends chez Ming. Je sonne pendant dix minutes. Son père répond enfin. Elle est pas là. Bordel ! Qu'est-ce que je vais faire ? Puis de toute façon, je me dis que je peux pas lui montrer ces rushs... c'est impossible elle va paniquer, et me balancer... elle peut pas comprendre... le mieux à faire c'est de remettre carte SD à Mamie-c'estchaud et ils sauront quoi en faire. C'est du lourd que je leur amène. J'ai super mal au bras. L'adrénaline redescend. Ce fils de pute voulait vraiment me faire la peau... En attendant, je vais chez le médecin qui m'envoie direct aux urgences. A l'hôpital, St Roch, on me désinfecte l'hématome, et m'immobilise le bras. J'ai plus beaucoup de temps avant que les morts semés ne commencent

à me pointer du doigt. Si la flicaille passe chez Enzo il balancera direct. J'ai un peu de liquide et les rashes, j'ai plus qu'à me rendre au sex-shop et empocher l'argent. Je fais un détour par Cap 3000, un arrêt au Starbuck et commande un grand café. La serveuse une petite asiatique, du genre japonaise, parce que ça fait à la mode, n'ose pas me regarder dans les yeux. Elle envoie un grand baraqué, coupe de blond débile, s'occuper de moi. Le type sourit comme un con. Il est absent de son corps, ça bouge, ça parle, ça fonctionne mais y a personne en face de moi.

Dans les quartiers, les banlieues, les principautés, les allées résidentielles, il n'y a que des droïdes, des automates, qui s'agitent... avec des programmes qui varient, être riche, pauvre, qu'importe, pourvu qu'ils arrivent à faire illusion sous vos yeux pour eux ce sera gagné... La Jap a encore un peu de jugeote... On la retrouvera jamais dans une cave de quartier, bien que j'en doute pas, avant d'arriver en France, elle a dû bosser dans des bars à hôtesse de Tokyo, branler des hommes d'affaire pour quelques Yens... coller des petits stickers avec sa gueule costumée et son numéro pour faire des passes pas cher et propres... Mon gobelet est là. Je paye. Le con blond me remercie. Je le remercie aussi, j'aime payer la peau des couilles mon café. Je ne reviendrai plus. Je vais partir. Me barrer. Là où les robots n'ont pas pied. Là où il fait toujours moche et que le décor n'intéresse personne. Je me brûle la langue. Il est bon ce putain de Moka. Je passe à HM et achète des fringues pas cher. Dans shop de skate, je prend un sac-à-dos. A super 3000 des caleçon, des rasoirs, du déo. Je tourne un peu dans le centre commercial, jusqu'à 13h. Je passe les portes automatiques. Juste devant un attroupement de gamines fait du bruit. Je jette un œil. Je vois rien. Une fillette à côté de moi, s'excite avec sa copine...

— C'est Matthias... du Mad Mag.... Ho la la....

Je me fraie un chemin. Le type se tient sur le muret, téléphone à l'oreille. Longues jambes pliées, il se ronge l'ongle du pouce. Je le reconnais c'est la tafiole de la télé. Il présente les merdes de la télé-réalité qui se font recycler à l'infini dans des émissions plus pourraves les unes que les autres... Ma voisine du troisième, Madame Huberta, retraitée, veuve, arthrite, chauve, adore ce gamin. Elle est venue sonner plusieurs fois chez moi pour que je lui reprogramme la télé. Elle était en panique, tournait en rond dans le salon, salivait, perdait la perruque... elle ne voulait surtout pas rater le MadMag.

Les gamines sont en rut. Je me dirige droit vers le gus.

Il est étonné. Je lui tends la main. Il me la serre. Il a de grandes mains flasques. Il se lève. Il a deux têtes de plus que moi ce fils de pute. Les pucelles s'insurgent derrière.

— Tu veux un autographe, il demande.

— Non, merci, par contre, j'ai truc qui peut t'intéresser pour ton émission.

— Je t'écoute...

— "J'ai tué mon meilleur pote et j'ai tout filmé"

Il cherche sa salive. Il se gratte les cheveux. Il allume une clope.

— Ben... écoute... je vais te laisser mon mail et tu m'envoies ce que tu as, OK !

— Pas de souci, c'est super sympa de ta part. Ma voisine qui est presque morte, elle t'adore... et aussi, l'autre petite fiote qui arrête pas de sauter sur son siège et qui a l'air très malade...

Je lui tends mon téléphone et il note son mail dedans. Dans un gros 4x4 portières ouvertes, garé à côté des caddis, des bras s'agitent et l'appellent.

— Je dois y aller mec... et surtout ne lâche rien...

— Ho, t'inquiete le plus dur est fait... je risque pas de lâcher.

En partant il manque de peu de se faire écraser. Les gamines se ruent sur moi. Elles me demandent de quoi on a parlé. Petits culs, fins nichons à foison... j'ai pas le temps je file... je choppe le train de justesse et paye un ticket à un contrôleur. Y me reste presque rien. Je pose le pied sur le quai de Nice-Ville. Mon téléphone bip.

Un message de Méline. "*Viens vite stp...vite*". J'ai fait une croix sur elle. Pas question d'y retourner. Je vais voir Mamie-c'est-chaud comme prévu. Je pense au chat dans mon congel. Jill. J'ai un mauvais pressentiment. Je suis sûr que c'est mon esprit qui se fout de ma gueule et me trouve une raison pour retourner là-bas... juste pour voir... juste pour... Méline.... Bordel ! Je suis faible. Je prends un tram et me laisse guider jusqu'au Terminus. Marche un peu et arrive au pied de son immeuble.

Je sonne pas au parlophone. Je grimpe direct. La porte est ouverte.

— Qu'est-ce qui se passe bordel !

J'entre dans le salon. Melina avec ses filles sont recroquevillées dans le coin, en pleurs... apeurées...

— Il est là... dans la salle de bain... me dit Méline... Il a tenté de nous attaquer puis il s'est enfermé.

— Ton mari ?

— Oui!

— Tu es sûre que c'est lui ?

— Je me fous de qui c'est, il faut le sortir de là !

J'ai qu'un bras et la fatigue de mille vies. Je vais dans la cuisine prends le plus grand couteau et me rend devant la salle de bain. L'eau coule. Je respire un bon coup. Toque... ça repond pas... je toque encore... rien... j'essaie d'ouvrir... c'est ouvert... la fumée

brûlante passe par l'entrebaillement. On dirait un sauna. J'entre. Je ne vois personne. L'eau coule à fond. La porte claque derrière moi et se verrouille! Ça y est je panique. Je suis tombé dans un piège et comme un con, j'ai déposé mon sac-à-dos sur la parquet du salon. Je tambourine la porte. Je suffoque. Ça va pas du tout. Je vais tourner de l'oeil. Il fait trop chaud, étouffant. Je m'avance vers la baignoire, dans le nuage de buée je tends la main pour attraper les robinets d'eau. Je me crame la main. Impossible, j'abandonne. Je retourne vers la porte. J'envoie des coups de pieds, des coups de tête, des coups de tout ce que je peux... le carrelage est humide, je glisse, je me fracasse sur le bras qui me fait souffrir ! Je hurle ! À la mort ! Méline ! Ouvre cette putain de porte ! Me rends pas fou! Allez ! Allez ! Tout de suite ! Salope ! Je ramasse la lame. J'entends que ça marmonne de l'autre côté. Je perds la raion. Je poignarde la porte. Le couteau se casse. Ils m'ont tendu un piège pour me piquer mon film... comme Mike... tout le monde le veut... je sais pas comment ils sont tous au courant ! Ernes m'a tendu une embuscade...le camboule lui a pas plus...

Je boxe la porte... mes phalanges saignent. Je sens une main qui se pose sur mon épaule. Mon coeur stoppe. Je me retourne. Y a personne. J'entends le verrou qui claque et de l'air frais entre. Je sors comme un taré de cette pièce de fou.

Méline est toujours dans le salon avec ses filles dans les bras. Je cours vers elle. Je la soulève et lui envoie un revers de mon bras valide. Les petites s'enfuient dans leur chambre.

—Où est mon sac, salope ! Où il est!

— Le porte-manteau elle hurle, le porte-manteau !

Je m'arrête, sur le point de lui envoyer une autre gifle. J'arrache le sac du porte-manteau.

— Tu m'as fait quoi là ? Espèce de tarée de folle ! Avec tes gamines en plus !

— Je te jure qu'il était là. Il m'a prise par surprise il n'apparaît jamais à ces heures-là. Jamais c'est arrivé !

— Si j'avais vu ce fantôme dans ta chambre, cette nuitlà, de mes yeux, je t'éventrerais sur place ! Tu as de la chance ! Maintenant, je me casse, ne me contacte plus ! Je peux rien pour toi ! Débrouille-toi !

Je cherche pas à écouter son explication. Je fouille son sac à main, prends le liquide et je me barre. Direction le sex-shop. Je suis mal en point. Je sais pas ce qui s'est passé là-haut, mais je sens encore la main qui ma touché l'épaule. Je veux plus jamais ressentir ça. Je reprends le tramway et redescends en ville. Descends à la gare. Remonte le flot des gens. Il est déjà 16h passé. J'imagine qu'ils on déjà retrouvé les corps. Ça va être chaud. Je pense que l'Espagne pour une planque c'est pas mal, pour commencer. Je sais pas parler la langue...

J'arrive devant les grilles du sex-shop. Elles sont tirées. Closes. Je comprends pas... je percute pas... Je les touche du bout de mes doigts comme un mauvais rêve... je me recule... l'enseigne ne clignote pas. Je traverse la route et regarde d'encore plus loin. C'est fermé. Ils sont fermés... J'y crois pas ! Pas possible. C'est une blague ! Je vais tomber sur le bitume. J'en peux plus. Je vais voir la boulangerie d'à côté et demande à la dame si elle sait quelque chose... elle m'insulte en polonais. Je fais le tour du bâtiment. Y pas d'autre entrée ! J'ai les larmes qui coulent. J'ai mal partout. Je suis à bout ! Je reprends le chemin de la gare. Voie B. direction Cannes la Bocca.

Cette naine ! Putain ! Elle va pas s'en tirer comme ça ! Grand dieu ! Je sais où tu crèches ! Je sais où tu te caches ! Y pas de mystère ! Tu vas raquer !

Arrivé Cannes la Bocca, je trouve une pharmacie, achète les anti-douleur prescrits par l'hôpital. Méline me bombarde de texto. J'ignore. Je me pose dans un bistrot et prends les médoc



avec un whisky sans glace. La nuit tombe enfin. C'est plus joli comme ça. Plus contrasté, réel. Je paye la note et sans me presser je prends la direction de chez Mamie-c'est-chaud. Quinze minutes de marche. J'ai la tête vide. L'effet des cachets sans doute. Je fais une croix sur ma vie d'avant. Je ne retournerai plus jamais au quartier. C'est fini. Drôle de sensation. Ça me fait sourire. Rire. Peur... J'y suis. Un habitant rentre chez lui. Je me faufile derrière lui.

Monte par les escaliers jusqu'au troisième. Sur la sonnette de la porte du fond, il est écrit : *Production audio-visuelle*. C'est là, c'est sûr. Je sonne. J'ai pas le temps d'attendre. Le loquet claque. Ça s'ouvre. C'est elle ! Sans sa tenue, ses froufrous, son carnaval. Elle est inoffensive. En pyjama. Je l'attrape par le cou et referme derrière moi.

—Tu en... as mis... du temps... à venir... mon chou !

Je serre plus fort pour qu'elle la ferme. Y pas de peur dans ses yeux. Elle ne résiste pas. Ça sent le chocolat dans son appartement. Je vois une tasse fumante sur la table de la cuisine.

Je l'amène jusque dans son salon et la pose sur un fauteuil une place, en cuir marron usé. A la télé il y a un soap italien. C'est trop calme. Je relâche l'étreinte. Reste debout en face d'elle.

—Qu'est-ce qui t'est arrivé, mon loulou ? Tu as fait des bêtises ?

—J'ai un film. Vous allez me l'acheter. Il correspond à l'annonce déposée dans une de vos dernières Newsletters. C'est du lourd !

— Y a quoi sur la bande ?

—Un homme se fait battre à mort ! Pour de vrai.

—C'est toi qui l'as fait ?

—On s'en fout de ça ! Ce qui compte c'est les 15 000 euros !

—Non, réponds-moi ! C'est toi qui as massacré à mort un être humain ? Tu le connaissais ? Tu l'as choisi au hasard ? Ça t'a fait quoi ?

—Ferme ta gueule vieille folle ! On est pas dans ta boutique !

—Mais tu viens me vendre un film non ?

Ça revient au même. J'ai le droit de savoir d'où vient le produit que tu veux me vendre ? C'est mon jour de repos et je me prélasse tranquillement chez moi. Tu entres sans permission, me séquestres, alors que je ne t'ai absolument rien fait !

Alors....

Elle a pas tort...

— Vous auriez dû accepter le film que je vous ai amené ! Je voulais juste un peu de fric et bosser dans l'industrie.

— Parlons-en de ce film. Il est très bon ! Mais...attends il faut que je te montre quelque chose... tu vas comprendre bien des choses ensuite ! Je peux aller jusqu'à ma chambre ?

— Oui ! Mais pas de blague !

Elle revient avec une boîte de DVD. Elle l'insère dans le lecteur. Le menu s'affiche. Il y a une centaine de films de 30 secondes maximum.

—Regarde ça elle me dit !

On voit deux hommes en train de parler dans une voiture l'un conduit, l'autre à la place du mort. La personne filme avec un téléphone on dirait, depuis le siège arrière...

j'ai l'impression de reconnaître Ernest...

— Écoute je suis désolé, dit le type au volant.

— Désolé de quoi ? La gamine elle a 11 ans. Tu sais qu'elle a

des problèmes ! Comment tu peux te permettre de faire ça !

— C'est elle qui s'est mise à me toucher pendant que je dormais ! Elle est venue dans ma chambre et a tout fait comme une grande ! Je te jure Ernest !

— Mon cul, je te crois pas ! Ne joue pas au con avec moi ou je raconte tout à Méline !

— Pourquoi tu mets ma femme dans cette histoire ? Bon sang Ernest ! Ta gosse est une dépravée, tu veux y faire quoi ? Accepte et puis c'est tout !

Ernest ne parle plus. Une camionnette arrive en face. Il agrippe le volant et donne un coup sec. Le choc est violent. La vidéo coupe.

— Attends c'est pas fini. Y a la suite.

On filme de l'extérieur. La camionnette est violette.

Dessus est inscrit en gros : AU DÉLICE DE CHICHA . Le chauffeur de la camionnette demande si ça va. Ça coupe. Signature de constat. Ça coupe.

La camionnette s'en va. Les deux hommes restent étourdis sous le lampadaire d'une route déserte. Ça coupe. Ernest est en voiture. Il conduit. Il se retourne vers la caméra et dit :

— Catherine, ma chérie, ça va aller ! Il ne faut pas écouter ce que dit ce vilain monsieur ! OK ! Tout est fini ! Tout ira bien ! Il ne nous embêtera plus ! Fin.

Mamie-c'est-chaud met off sur le lecteur. Le soap revient.

— Tu comprends pourquoi, je n'ai pas pris ton film ?

Le titre, c'est le même que ce qui est inscrit sur la camionnette, et je l'ai mis en violet aussi ! Au délice de Chicha

Ça veut dire quoi bordel ? Ernest a buté le mari de Méline ? Ça n'a aucun sens !

— Je n'aime pas les problème mon chou tu comprends. Et si j'ai un conseil à te donner, c'est va t'en loin, aussi loin que tu peux ! Tu t'es fait baiser la gueule ! Il te reste qu'à partir !

J'ai passé la nuit chez Mamie-c'est-chaud. J'ai bu du chocolat chaud. Je ne pouvais pas dormir.

Elle à visionné mes rushs. Elle en voudrait plus... Avec l'argent je suis parti au Canada finalement. Il parlent français dans ce bled.

*Montréal. 10 h du matin. Quelque part...*

L'actrice était mauvaise. Bonne physiquement, mais son jeu absent.

Des cordes tombent dehors. L'ambiance est grise et poétique. Je veux me la taper, c'est pour ça que je suis là, que je perds mon temps. Le texte est simple, le scénario basique. C'est moi l'auteur, normal que je le trouve bon.

L'actrice est grimée pour la scène, installée sur le canapé, ses yeux pétillent, rivés droit sur moi qui fais semblant d'ajuster l'objectif. Je me demande comment faire. Je ne supporte pas de filmer pour rien. Ça me fait mal au cœur de voir des acteurs bidons qui se croient bons. Il faut les appeler des acteurs tout de même, car c'est grâce à eux qu'on reconnaît les bons. Un comédien médiocre, me fait le même effet que de croiser le Roumain qui fouille ses poubelles tous les soirs, apprêté, peigné, habité par une soif intense de vivre comme tout le monde. Y a rien à faire, ça passe pas.

Elle est d'origine hispanique, une chevelure charbon, un regard de feu. Je l'ai pêchée sur Book.fr. Sa gestuelle n'est pas mauvaise, mais dès qu'elle se met à jouer, dès que je dis : « action », son âme la quitte tout bonnement et il n'en reste qu'une jolie carcasse vide de toute vie.

— On fait une pose, je dis.

— OK, tu veux boire quelque chose, elle demande.

— Un truc corsé si tu as...

L'actrice revient avec un plateau. Rhum coca, et cocaïne.

— Fais comme chez toi, elle me dit

Je sors de mon portefeuille un billet de dix euros, que j'enroule jusqu'à en faire une paille. Je me penche sur le plateau et sniffe d'un coup sec. L'actrice me regarde d'un air satisfait. Elle se contente de plonger son doigt dans la poudre et d'en imprégner ses gencives, puis elle fait passer le tout avec son verre.

— Qu'est-ce que t'en penses franchement ? Tu crois que j'aurai le rôle ?

— Il est trop tôt pour le dire...

— Tu sais, je me suis fais refaire le nez, il y a un an. Et là je viens de me refaire les seins. J'ai encore mal, c'est tout bleu autour. J'ai encore la brassière...

Elle sort de sous son chemisier une bretelle épaisse et la fait claquer.

— Il était comment ton nez avant ?

— Il avait du caractère... c'est ce que ma mère me disait pour me consoler, quand je rentrais de l'école en pleurs.

J'imagine à quoi pouvait ressembler un nez avec du caractère ?  
En vain.

Mon esprit suspicieux essaie de décoder le message caché derrière l'aveu de ses opérations esthétiques. La coke me fait gamberger très vite. C'était un maigre sacrifice qu'elle offrait là. Elle n'était pas au courant. Certains donnent leur cul, toute leur vie pour être sous la lumière, et tous les jours et plusieurs fois par jour. Et si elle savait à qui je fais allusion... les plus hautes têtes d'affiche, les plus primées, les plus du plus...

Quand je parle de cul c'est pour moi l'équivalent de parler d'âme. Je ne vois pas de différence. Je plante ma paille à dix euros et sniffe de nouveau. Dis-moi comment va ta rondelle, je te dirai qui tu es. Un truc comme ça.

Pour être plus précis et plus correct avec le monde entier, disons que cette vision des choses concernait exclusivement les âmes qui s'étaient enrôlées dans le cinéma. L'amalgame était facile et je n'y échappais pas. On est tous des acteurs après tout. À un niveau ou à un autre. Il y a forcément un auteur, un scénariste, caché sous chaque cervelle inconsciente de cette

planète. Certains pensent que c'est le même auteur pour tous. .

— Je peux te poser une question indiscreète ? —  
Vas-y, tu sniffes dans mon bol, on est intimes  
maintenant.

— Pourquoi tu veux devenir actrice ?

— Bon sang, si je le savais, je ne le voudrais plus.

— T'as bien une petite idée, non ?

— Oui, une vague impression. Mais elle me fait flipper.  
Comme un tas de saletés qui fait une bosse sous un beau tapis.  
Quand je m'interroge sur mon désir..

Elle s'interrompt, plonge son doigt dans le bol, se brosse les  
gencives et reprend :

— Quand j'essaie de comprendre pourquoi je veux être actrice,  
j'aperçois une main qui s'avance vers un coin du tapis pour le  
soulever... et je veux pas voir ce qu'il y en dessous.

Je vois très bien de quoi elle parle. Elle n'est pas si bête. Juste  
assez intelligente pour ne pas s'annihiler totalement.

Moi je suis allé jusqu'au bout. J'ai trempé ma main dans l'eau  
croupie d'une baignoire et J'ai tiré la bonde. Je sais ce qui se  
cache en dessous. Une vieille tristesse toque à la porte de mon  
esprit. Une amie. Je ne la laisse pas entrer. Il ne faut pas,  
sinon, elle dénature mon objectivité, mon efficacité.

Puis je me dis, pourquoi de l'objectivité, de l'efficacité, pourquoi ? Le but est atteint. Deux humains partagent un moment ensemble. Avec un peu de chance je vais la baiser.

Une douce et lancinante émotion, prix à payer pour regarder sous le tapis. Parce que je connais ce qui ronge le cœur de chacun. Je m'y suis confronté. Sous les couches, de bonnes raisons, de puissants désirs, de saints besoins, d'importantes actions, je suis allé voir. Et je ne peux rien faire. Moi-même assujetti à ce vice de construction, J'ai beaucoup réfléchi. Où se cache la misère humaine ? Où les gens quémandent l'amour ? Il faut se trouver en première ligne afin de se goinfrer un maximum.

En passant devant un théâtre ou un casting pour une télé réalité se déroulait, j'ai eu la révélation. Des centaines d'êtres faisant la queue dans le froid, traités comme du bétail, se trémoussaient, riaient, pétillaient, dans l'attente d'aller montrer leur cul à un groupe de personnes qui allaient décider de leur sort, de leur sourire et de leurs larmes...

- On reprend la scène.
- OK dit l'actrice.

Je fais semblant de filmer, donne des directives inutiles. Et l'actrice y croit et se donne à fond. Je tiens sa vie entre mes doigts. Je suis comme le Pape au balcon se régaland de la foi des hommes. Je suis le Père Noël des enfants oubliés. Je suis la seconde chance. Le vivier est infini. J'ai fait bon sur un cambriolage facile et acheté du matos de professionnel. Pas besoin de talent, la technologie fait tout.

Localiser les sites. Déposer des annonces. Pas un jour je ne suis seul. Mon téléphone sonne... Mes nuits sont courtes. Puis le



rendu de ce que je filme n'est pas mauvais. Mais c'est du bonus, je m'en branle...

— Coupez !

— C'était comment ?

— Pas mal.

— Tu es sûr ? Tu n'as pas l'air satisfait. Sois franc n'hésite pas. Dis-moi ce qui ne va pas.

J'adore quand les acteurs invoquent la franchise, alors que c'est ce qu'ils ne veulent surtout pas entendre. J'ai joué la carte de la franchise une fois ou deux, et ça a failli finir en suicide. Le petite comédien, fils à papa, m'avait appelé au milieu de la nuit, en me menaçant de se jeter par la fenêtre, si je ne le prenais pas pour mon film. Film fantôme bien entendu. Il n'y a aucun projet en vérité.

— Tu pourrais y mettre plus de ferveur ? Plus de chaleur ?

Les pupilles de l'actrice roulent le temps de décoder.

—Mais la fille se fait plaquer, comment faire pour y mettre de la chaleur ? Je pensais à de la froideur plutôt.

En plus son mari la quitte pour sa mère. C'est atroce.

— Justement, si elle est chaude, ça fera un contre-pied.

Les spectateurs ne s'y attendent pas ! Effet garanti.

— Je vois...

— Imaginons que le mari vienne dire à sa femme qu'il la quitte alors qu'elle est toute nue, sur le point de se masturber, parce que, justement, il ne la touche plus. Tu saisis le côté dramaturgique du personnage ? Elle est ouverte, nue, vulnérable en somme. Elle va se donner du plaisir pour garder vivant l'amour de son mari en elle et lui, justement, vient pour la quitter... c'est poignant !

L'actrice m'écoute attentivement. Au centre de son cœur, telle un métronome, une aiguille va de gauche à droite. Je peux l'entendre... Passant du « oui » au « non ». C'est mon moment préféré.

Le tonnerre gronde dehors. Je voudrais filmer ça.

L'esprit de l'actrice, à l'âge de six ans, dans un salon immense et sans bruit marche vers un tapis, la morve au nez. Elle attrape un coin, et dévisage le regard qui l'observe faire, comme si elle attend des instructions. La bosse au centre du tapis, bouillonne, grogne comme une bête des sables mouvants, effrayée par la menace de l'enfant.

— Alors?

L'enfant lâche le bout de tapis, se torche à l'aide du revers de sa manche, et comme à la recherche d'une voix qui l'appelle, elle quitte le champ de la caméra.

— Je vais me déshabiller dans la salle de bain. Je reviens...

**FIN.**







